

204
LE MENSONGE CHRÉTIEN — (JÉSUS-CHRIST N'A PAS EXISTÉ)

X

ARTHUR HEULHARD



BAR-ABBAS

PARIS

ARTHUR HEULHARD, ÉDITEUR

6, rue Saulnier, 6

—
1910

Droits de traduction et de reproduction réservés.

80 = H

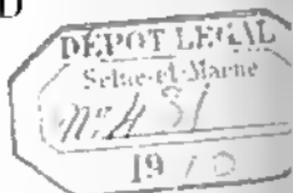
6970

BAR-ABBAS

LE MENSONGE CHRÉTIEN (JÉSUS-CHRIST N'A PAS EXISTÉ)

X

ARTHUR HEULHARD



BAR-ABBAS

PARIS

ARTHUR HEULHARD, ÉDITEUR

6, rue Saulnier, 6

1910

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BAR-ABBAS

DE BAR-ABBAS A JÉSUS

- I. Engagement tenu. — II. Bar-Abbas en Égypte : kabbale et magie. — III. Sa mission définie par les miracles de son enfance. — IV. Juifs témoins de l'existence de Bar-Abbas et de l'inexistence de Jésus : Philon, Alexandre, Josèphe, Juste-de Tibériade. Faux de l'Église. — V. Le témoignage des Égyptiens : Apion et les *Anes*. Faux de l'Église. — VI. Le témoignage des Juifs de Chypre : Simon le Magicien; de Méandre le Samaritain. Faux de l'Église. — VII. Le témoignage des Romains. Faux de l'Église : *Actes de Pilate*. Manœuvres dans Tacite et dans Suétone. Témoignage des Juifs de Rome : Akiba l'ancien. Faux de l'Église : incendie de Rome par les chrétiens; enzoînement de Sénèque. — VIII. Les Juifs de Rome après la prise de Jérusalem par Titus. — IX. Opinion de Quintilien sur Bar-Abbas et sa famille. — X. Le Jubilé de 839 sous Domitien. Le *fisc judaïque* et l'ombre du Joannès. Prédication de Rabbi Akiba. Les *Anes* dans le peuple. Les fils de Toámin à Rome. Rabbi Gamaliel. Condamnation de Flavius Clémens et d'Acilius Glabrio pour circoncision et baptême. Testament de Flavius Clémens en faveur de Rabbi Akiba. Conversion de Clémens en successeur de Pierre par l'Église. — XI. Le voyage d'Andréas et d'Artémion. — XII. La fausse lettre de Pline et la fausse réponse de Trajan. — XIII. Jubilé de 889 sous Hadrien. Le dernier roi-christ :

Shetimon dit Bar-Kocheba, petit-neveu de Bar-Abbas. La Montagne royale. Faux de l'Église sur Bar-Kocheba. Fausses lettres d'Hadrien. — XIV. Exécution des adorateurs de Bar-Abbas à Carthage. Faux de l'Église : la lettre d'Antonin le Pieux sur les jehoudolâtres. — XV. Un chrestien qui ignore Jésus : témoignage de Minucius Félix sur le scélérat crucifié par Pilatus et sur sa secte. Faux de l'Église : interpolations, falsifications et suppressions.

I. — Je me suis engagé à établir non seulement que Jésus n'a point existé, mais que, depuis le châtement infligé à Bar-Jehouda jusqu'à la fin du quatrième siècle et au-delà, aucun homme consciencieux et instruit, de quelque pays que ce soit, n'a été dupe de la mystification ourdie par les parents du crucifié et reprise cent ans plus tard, sous une forme nouvelle, par les premiers évangélistes. Le moment est venu de tenir cette promesse. Je vous ai annoncé des milliers de témoignages, j'aurais pu dire des millions, si je n'avais pas voulu vous réserver la surprise de voir des peuples entiers surgir du monde antique et déposer ainsi : « Tout ce que vous dit Arthur Heulhard, nous l'avons dit nous-mêmes. Tous nous avons su, professé publiquement, de bouche et de plume, que l'individu promu dieu par les Juifs du Royaume était l'imposteur et le scélérat qui, préteudant être christ et fils de Dieu, avait été crucifié sous le nom même qu'il s'était donné : Bar-Abbas (1). Et cela, nous ne l'avons pas dit pendant une ou deux générations, nous l'avons

(1) Il existe encore des leçons dans lesquelles il est dit : « Jésus Bar-Abbas ». Quelques critiques (M. Peyrat, *Histoire de Jésus*, in-8°, 1864, p. 285) ont été frappés de la coïncidence qui amène deux Jésus en même temps devant Pilatus, l'un qualifié de Bar-Abbas, l'autre deroi des Juifs. Aucun n'a vu qu'il y a identité par application de la théorie jehoudique : un en deux, deux en un.

dit pendant quatre fois cent ans, sans nous laisser influencer par les faux que l'Église semait à chaque instant sous nos pas pour nous faire tomber dans ses pièges. »

On ne m'embarrasse donc nullement en m'opposant les trois cent soixante millions d'hommes qui croient à l'existence de Jésus, parce que les savants ont négligé de leur apprendre qu'ils adoraient Bar-Abbas. A mon tour j'en fais comparaitre des milliards, qui ont refusé d'adorer Bar-Abbas, parce qu'ils connaissaient l'inexistence de Jésus. La seule différence, c'est que vos témoins sont vivants, tandis que les miens sont morts. Ils n'en sont que plus désintéressés dans la question.

II. — Appelons d'abord les témoins qui se sont succédé depuis l'exécution de Bar-Abbas jusqu'à la mort d'Hadrien, soit une période de cent années pendant lesquelles nul n'a pu connaître Jésus, puisqu'il n'était pas encore inventé. Nous commençons par les Juifs réfractaires à la *jehouddolâtrie*, et par là nous entendons tous ceux qui, soit parce qu'ils n'étaient pas chrétiens, soit précisément parce qu'ils l'étaient, ont refusé de reconnaître pour fils de leur Dieu le fils aîné de Jehouda le Gamaléen. A ceux-là on fait un procès absurde, et qui d'ailleurs ne se serait jamais produit, s'ils se fussent défendus par les armes invincibles qu'ils avaient en mains. Les catholiques et les protestants leur reprochent d'avoir tué Jésus; s'ils n'étaient pas aveugles, ils ne leur en voudraient que d'avoir donné naissance à Bar-Abbas.

Sur le séjour de cet imposteur en Égypte nous n'avons que trois lignes dans le *Talmud* de Jérusalem.

et trois lignes dans celui de Babylone : « Joshua ben Perachja et Jésus se rendirent ensemble à Alexandrie d'Égypte, dit le *Talmud de Babylone*. A partir de ce moment, Jésus exerça la magie, et instruisit les Israélites dans les voies les plus fâcheuses. » Ce passage n'a de valeur qu'en ce qu'il établit le fait même du séjour de Bar-Abbas en Égypte à l'âge de l'initiation. C'est une variation sur le passage du *Talmud de Jérusalem* où Bar-Abbas n'est nullement désigné sous le nom de Jésus, mais sous celui de Ben-Sotada, *fils de l'adultère*, ou, pour rentrer dans la pensée du scribe, *fils de la déviation* par le double adultère de David et de Bethsabée(1). Elle est d'un temps où l'imposture évangélique a fait son œuvre et où le fils aîné de Jehouda, parfois désigné sous le nom de Joannazir (2) dans le *Talmud de Babylone*, n'est plus connu que sous son pseudonyme ecclésiastique : Jésus.

Strauss a fait observer qu'ayant vécu un siècle avant bar-Abbas(3), Joshua ben-Perachja n'a pu accompagner celui-ci à Alexandrie. Nous avons montré qu'il y avait erreur d'un degré dans l'allégation du *Talmud* : c'est le père qui fut disciple de Joshua ben Perachja, et non le fils. Encore doit-on défalquer du compte de Strauss les vingt-et-un ans qu'avait Bar-Abbas lorsque l'Église fait naître Jésus dans l'*Évangile de Luc*.

Voici comment l'Église (4) explique qu'il y ait eu, au

(1) Cf. *Le Charpentier*, p. 176.

(2) Contraction d'Ieou-Shanâ (Année de Dieu) et de Nazir (consacré par un vœu).

(3) Strauss, *Vie de Jésus*.

(4) Dans Justin, *Première Apologie*, xxx, adressée à Antonin le Pieux par le faussaire.

temps du séjour de Bar-Abbas en Égypte, des traductions grecques de la kabbale sur laquelle ont spéculé le père et la mère de cet imposteur. « Le roi Ptolémée (on veut parler de Ptolémée XIV, Césarion, fils de Cléopâtre et de César, et non, comme le croient les exégètes, de Ptolémée Philadelphie, mort quelque deux cent trente ans avant la naissance de Bar-Abbas), ayant voulu fonder une bibliothèque où seraient réunis les ouvrages de tous les écrivains, fit demander à Hérode qui régnait alors en Judée de lui envoyer ces livres. Hérode les lui envoya écrits en hébreu, mais comme personne n'entendait cette langue en Égypte (1), Ptolémée lui fit demander de lui envoyer des savants juifs pour les traduire en grec. De là ces traductions qui existent encore en Égypte, où on les trouve partout entre les mains des Juifs; mais ils les lisent sans les comprendre. »

La kabbale de Ben-Peraehja était connue en Égypte bien avant que Bar-Abbas y fût mené. Le signe physique du *naziréat*, — consécration à Iahvé, — c'était le tatouage croceiforme, nous l'avons déjà dit (2), et nous avons cité le passage du *Talmud de Jérusalem* où il est question de la croix dont fut marquée la peau, — bras droit, main droite, front, on ne sait, — de Bar-Abbas. De tout temps ce signe avait été permis ou toléré, à la condition qu'il ne reproduisit pas la lettre *thav*, la dernière de l'alphabet hébreu, toutes les lettres d'ailleurs appartenant au Verbe de Dieu. Ben-Sotada, pour l'appeler comme les rabbins qui discutent là-dessus

(1) Quoiqu'il y eût plus d'un million de Juifs, dont deux cent mille à Alexandrie.

(2) Cf. *le Charpentier*, p. 318.

· dans le *Talmud de Jérusalem* (1), s'était tatoué de la croix solaire. « Mais, leur objecte Rabbi Eliézer. Ben-Sotada n'a apporté ses sortilèges d'Égypte que de cette façon? — Est-ce qu'à cause d'un fou, répliquèrent-ils, nous châtierions une quantité d'hommes sensés? »

Il y avait certainement des documents plus explicites sur l'initiation de Bar-Abbas à la magie et sur les pratiques auxquelles il se livrait. Comment, en attendant qu'on pût les supprimer, les a-t-on disqualifiés? En lui attribuant les miracles fabriqués par les évangélistes. De cette façon ceux qui l'accusaient de sortilèges ont passé pour des calomniateurs, et les miracles eux-mêmes pour des faits authentiques. « Il avait essayé à force de prodiges de réveiller l'attention de ses contemporains, mais ceux-ci attribuèrent à la magie les miracles qu'ils lui voyaient opérer (2). » Les miracles étaient indispensables, et quand bien même ils ne seraient pas là en remplacement des signes, il eût fallu les inventer, ne fût-ce que pour ne pas mettre Bar-Abbas au-dessous d'Apollonius de Thyane et de tous les faiseurs de tours qui tondaient partout l'immense troupeau des imbéciles.

III. — Dans les *Évangiles dits de l'Enfance*, la plupart des scènes à clef se passent en Égypte. Il n'y a point, avons-nous dit (3), d'*Évangiles* apocryphes relativement à d'autres qui seraient authentiques. Ceux qui semblent les plus absurdes, comme les *Évangiles de l'Enfance*, sont parfois les plus précieux par les

(1) *Troisième du Schabbath.*

(2) *Dialogue avec Tryphon*, § 69 : travail d'Église mis sous le nom de Justin par le faussaire.

(3) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 176.

allégories qu'ils recèlent, car ils aident puissamment à expliquer les séméiologies des Écritures canoniques et jusqu'aux noms de guerre des principaux personnages.

On y voit Jésus faisant des oiseaux avec de la boue : ce sont les modèles de la colombe lumineuse qu'il exhiba au Jourdain et dont parle le Coran d'après la tradition recueillie par les *Évangiles* eux-mêmes (1). Il ne faudrait pas croire qu'il fût libre de ne pas avoir une colombe comme présage de l'eau-Shanâ (2). Elle lui était ce qu'était l'*avis præpes* à un augure, l'oiseau dont le vol est favorable et se pose en un lieu d'heureux présage. Avec sa colombe de terre cuite il ne pouvait en imposer qu'à des rustres perdus d'ignorance et de crédulité. Mais il y avait, même en pays barbare, des gens d'assez d'expérience pour ne pas s'étonner qu'un Juif eût pu faire une colombe de terre cuite et qui volât. Car la plupart des auteurs grecs, et notre gaulois Favorinus d'Arles, nous ont transmis comme un fait certain qu'Archytas de Tarente, à la fois philosophe et mécanicien, avait fait une colombe de bois qui volait, et qui, une fois posée, ne s'élevait plus. Et Aulu-Gelle, qui rapporte le fait (3), pense que l'impulsion était fournie à cet oiseau mécanique par l'air qu'il contenait intérieurement. Il est probable que la colombe de Bar-

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 43. « Nos apôtres ont écrit (dans l'Évangile par conséquent) que Jésus étant venu au Jourdain (où Joannès baptisait) il descendit dans l'eau, qu'un feu s'alluma dans le fleuve, et que Jésus étant sorti de l'eau, le Saint-Esprit vola sur lui sous la forme d'une colombe. » (*Dialogue avec Tryphon*, § 88.)

(2) L'année de Dieu, la Grande année.

(3) *Nuits attiques*, l. X. Archytas vivait quatre cents ans avant Bar-Abbas.

Abbas eût été de bois, si elle n'avait pas eu pour but de recevoir de l'huile et de former lampe.

On le voit rendant la vie à un poisson desséché, image du Zib qui était son signe dans le Zodiaque millénaire, (l'Ieou-Shana-os,) et d'où son père fut surnommé avant lui Ieou-Shana-os par les uns et Zibdés par les autres. On le voit portant de l'eau à Marie dans son manteau, ce qui complète l'étymologie des mots Ieou-Zeb (ou Zeph, équivalent de Zib,) et Baal-Zib-Baal (1). On le voit planter en terre trois bâtons qui deviennent immédiatement trois arbres couverts de feuilles et de fruits, parce qu'ils lui ont servi à marquer sur le calendrier les trois signes par où il devait rentrer dans l'Eden avec les Anes : d'où il est dit « le Jardinier » par Cérinthe (2). On le voit faisant jaillir de nouveau la fontaine miraculeuse dont parle la Genèse comme étant au milieu de l'Eden.

On le voit mettant à mort un enfant qui l'avait frappé : c'est un droit régalien, et il en usa contre Anauias lorsque celui-ci se permit de lui faire concurrence en baptisant (3).

Joseph et Marie choisissent pour demeure la maison d'un jeune homme qu'une magicienne avait changé en mulet. Le jeune homme descend d'Abraham par Ismaël et Agar. La magicienne est de la famille de Jannès et de Mambres, les mages de Pharaon qui jadis engagèrent la lutte contre Moïse ; et par cette métamorphose elle a rendu impossible le retour du jeune homme à l'unité de son espèce, puisque le mulet est le produit

(1) Cf. *le Charpentier*, p. 68 et *les Evangiles de Satan*, 1^{re} partie, p. 3.

(2) Cf. *l'Evangile de Nessus*, p. 335.

(3) Cf. *Les Evangiles de Satan*, troisième partie, p. 353.

de l'âne avec la jument ou celui du cheval avec l'ânesse et ne reproduit pas. Il est dans des conditions encore moins bonnes que l'ânesse de Balaam qui pouvait être montée par l'âne de Juda ; mais il ne se rend aucun compte de son état, et cette inintelligence est l'œuvre de la magicienne qui l'a métamorphosé ; ses sœurs, au contraire, qui sont d'un sexe condamné, mais en même temps sauvé par le petit Bar-Abbas, voient très bien où est le salut du pauvre mulet. Elles se tournent vers Marie, l'accoupleuse de femmes, la priant de lui rendre sa première forme. Marie met le petit sur le dos du mulet, et immédiatement ce mulet redevient jeune homme, parce que Bar-Abbas en le montant l'a soumis au signe de Juda, fils d'Abraham par la noble Sara : ce signe, c'est *l'Âne et l'Ânesse* qui dans la kabbale millénariste marquent le retour à *l'un en deux, deux en un* ; c'est le signe copulatif de l'*Æon-Zib*, lui-même copulatif en tant qu'*Æon* (1).

Toute cette scène n'est qu'une séméiologie inspirée par les *Paroles du Rabbi* où Salomé jouait, en sa qualité de reine-mère, le rôle considérable que l'on sait. Répétons pour la dixième fois qu'interrogé par elle sur le point de savoir à quel moment arriveraient les choses de l'Évangile du Royaume, Bar-Abbas répondait : « Ce sera quand vous aurez foulé aux pieds le vêtement de la pudeur, quand *deux* deviendront *un*, le mâle avec la femelle, ni homme ni femme (2). »

(1) Le *Poisson* est double, comme *l'Âne*.

(2) Rapporté par Clément d'Alexandrie : « Le Seigneur était donc tel, ajoute l'homme d'Église qui a jehouddolâtrisé Clément, qu'il condamnait la volupté qui devance l'union. » Non, mon ami, non, ce que condamnait celui que tu appelles le Seigneur, c'est l'union elle-

IV. — Explicite sur Bar-Abbas, l'histoire des Juifs est muette sur Jésus, plus muette encore que les poissons du lac de Genezareth. On ne s'est pas borné à dresser contre elle une montagne de faux, on l'a fait parler de Jésus alors qu'elle n'en disait rien, ou mentir toutes les fois qu'elle parlait de Bar-Abbas. L'Évangile a dit qu'un jour les pierres criaient !

Philon, qui meurt très vieux, nous mène jusqu'aux premières années de Claude, non sans avoir assisté à la reprise de la mascarade du prétoire au Gymnase d'Alexandrie (1), dans une ville qui comptait plus de deux cent mille Juifs ! Or la parade d'Alexandrie se rapproche beaucoup plus de l'originale que le récit de celle-ci dans les *Évangiles* actuels. Ce récit a subi des restrictions sensibles : la scène a été simplifiée de manière à en abrégér la durée, mais celle que cite l'Église dans Justin (2) porte qu'on avait « tiré Bar-Abbas de côté et d'autre et qu'on l'avait fait asseoir sur un trône en lui disant : « *Juge-nous !* (3) » Allusion trop conforme à son *Apocalypse* pour se retrouver aujourd'hui dans les textes admis par le canon.

Philon est de ces Juifs qui se sont hellénisés par la langue, mais il n'a point renoncé à Moïse pour embrasser Platon, il n'admire dans la philosophie des Grecs que ce qui s'en éloigne pour se rapprocher du judaïsme. Comme tous les Juifs, il alla au moins une fois sacrifier l'agneau dans le temple de Jérusalem, « le temple de

même, parce qu'elle devance la génération. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 35.

(1) Cf. *Les Marchants de Christ*, p. 109.

(2) *Première Apologie*.

(3) La scène du prétoire ne comporte pas le fouet. Le fouet n'est venu qu'après la parade.

ses pères », et prit son chemin par Ascalon, la patrie d'Hérode et la ville aux familières colombes (1). Car tout alexandrin qu'il fût devenu par habitation, il ne dévia pas d'une ligne de la foi mosaïque : « Nous acceptons la mort avec joie, comme si nous recevions l'immortalité, plutôt que de laisser toucher à aucun des usages de nos ancêtres, persuadés qu'il en arriverait comme de ces édifices auxquels on arrache une pierre et qui, tout en paraissant rester fermes, s'affaissent peu à peu et s'écroulent (2). » Et nul, pas plus Caligula que le dernier des citoyens romains, n'entreprit rien contre ses croyances.

Philon ne s'est pas douté de l'existence de Jésus, mais il a connu celle de Jehouda et de ses fils, car rien ne lui échappe de ce qui touche aux mouvements religieux de sa nation. Il est frère d'Alexandre l'alabarque, un hérodiéu *in partibus Ægyptiorum* qui sert de trait d'union entre l'autorité romaine et les Juifs du Delta. Alexandre était à Jérusalem en 772, lors de la première arrestation de Bar-Abbas; du moins est-il nommé parmi ceux devant lesquels comparut cet imposteur, qui n'en était pas encore à la période inflammatoire (3).

Riche à millions, tout-puissant sous Caligula, c'est l'alabarque Alexandre qui fit la commandite d'Agrippa, petit-fils d'Hérode, lorsque celui-ci alla en Judée pour gouverner les terres où Bar-Abbas s'était dit roi-christ. Nous avons dit comment Agrippa avait fait escale à Alexandrie, comment il avait été reçu par l'alabarque, comment enfin et par quel exemple les habitants avaient

(1) *De Providentiâ*, sermo II, § 107.

(2) *Légation à Caius*, 16.

(3) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 183.

raillé l'ambition qu'il annonçait de reconstituer le royaume de son grand-père : on lui joua la mascarade du prétoire. Les remaniements et les substitutions de texte pratiqués dans les *Antiquités judaïques* et dans la *Guerre des Juifs* de Josèphe, en même temps que dans le *Contre Flaccus* et dans la *Légation à Caius* de Philon, nous ont empêché de dater avec précision la mascarade d'Alexandrie. D'un examen plus attentif il résulte qu'elle est postérieure de deux ans et environ quatre mois à celle du prétoire. Elle eut lieu en juillet ou en août 791, seconde année du règne de Caligula, quelques semaines avant la fête des Tabernacles, la Rosch-ha-shana dont il est fait si grand état dans les *Évangiles*. Ce fut le prélude de troubles sanglants qui mirent aux prises les Juifs et les Égyptiens et, à ce qu'il semble bien, les Juifs entre eux. L'influence d'Alexandre en sortit amoindrie, mais elle remonta sous Claude qui le tira de prison et le combla d'égards. Parmi les fils de l'alabarque, l'un épousa une Bérénice hérodiennne après la mort de Caligula ; l'autre, Tibère Alexandre, gouverneur de Judée sous Claude et devenu parent de Saül, fera crucifier deux des frères de Bar-Abbas : Shehimon et Jacob senior.

Le silence de Philon sur Jésus était malheureux. Comment enzôner (1) ce grand Juif ? Un jehouddolâtre du sixième siècle, nommé Ammonius, se mit en devoir d'écrire, sous le nom de Philon, un ouvrage que celui-ci aurait adressé à Mnason (2), disciple des Apôtres,

(1) Enzôner quelqu'un, c'est le lier malgré lui dans la ceinture magique de Bar-Abbas. Cf. *Le Gogotha*, p. 156.

(2) Dont on avait trouvé le nom dans les *Actes*. C'est ce Mnason, chypriote, qui est l'hôte de Paul lorsqu'il monte à Jérusalem, dans la ceinture du frère Jacques. Cf. *Le Gogotha*, p. 159.

et dans lequel il combattait la divinité de Jésus avec toute la vigueur dont cet Ammonius était capable. Le but de cet intéressant travail n'était pas d'établir que Jésus était dieu, mais qu'il avait été homme : il s'agissait de culbuter les bataillons eutychéens, lesquels niaient, avec les manichéens — et combien d'autres! — que Jésus fût venu en chair et qu'il fût efficace de s'égorger pour ou contre Bar-Abbas. D'après le faussaire Anastase, sinaïte, voici le langage ingénu qu'Ammonius aurait tenu, s'adressant aux Eutychéens : « Puisque vous ne voulez pas reconnaître la nature humaine de Jésus-Christ, je vais faire le personnage de Paul de Samosate (1), ou plutôt celui d'un Juif infidèle, du philosophe Philon qui, dans un ouvrage qu'il adressa à Mnason, disciple des Apôtres, combattit la divinité du Sauveur. » Étant du quatrième siècle, Paul de Samosate ne pouvait être invoqué utilement, tandis qu'en faisant plutôt intervenir Philon, contemporain de Bar-Abbas et de Saül, on prouvait l'existence de Jésus par le seul fait que Philon niait sa divinité. Or c'était merveille d'entendre Philon s'écrier dans un long passage qu'avait inventé Ammonius : « Les miracles de Jésus ne prouvent point qu'il soit Dieu ! Moïse et plusieurs saints prophètes en ont fait d'aussi grands ! » Et Philon ajoutait : « Les infirmités, les misères, les besoins de la nature humaine auxquels il a été sujet, de même que les outrages, les supplices, la mort qu'il a soufferts, montrent qu'il n'était qu'un homme ! » Il n'était qu'un homme, mais il en était un qui n'était pas Bar-Abbas, voilà ce qu'on demandait à Philon de dire.

(1) Un de ceux qui connaissaient et affirmaient l'inexistence de Jésus en chair.

Ainsi Philon, qui était mort dans une incomparable ignorance des *Évangiles*, devenait garant de Jésus contre Bar-Abbas joué au Gymnase d'Alexandrie.

Par lui tous les Juifs d'Égypte, son frère l'alabarque, son neveu Tibère Alexandre, témoignaient de l'existence de Jésus en chair et en os. Ce témoignage, devant les besoins de l'Église, enfonçait tout le premier siècle. Philon avait combattu la divinité de Jésus, oui ! mais il avait prouvé par là que Jésus était homme, il avait entendu parler de ses miracles, de ses malheurs, de sa mort, et il ne les niait pas, puisqu'il les soumettait à la critique ! Mnason était un compagnon de Paul, il avait assisté à l'enlèvement de Saül par Jacques : Philon lui avait adressé un écrit pour combattre la divinité de Bar-Abbas, mais ayant rencontré Pierre à Rome (1), il avait été tellement ébranlé dans son opposition qu'on ne doutait point qu'il ne fût mort jehouddolâtre !

Aujourd'hui on convient qu'Ammonius est un faussaire, mais on s'est longtemps servi de lui pour soutenir que Philon avait connu l'existence de Jésus. Obligée d'en rabattre, l'Église a insinué que, s'il n'était point de Philon lui-même, l'écrit invoqué par Anastase le Sinaïte pouvait bien être de quelque autre Juif, membre de la Synagogue et contemporain de Mnason ; mais la chose est jugée : Ammonius est un faussaire comme Anastase.

V. — L'Égyptien Apion avait été député à Caligula pour lui exposer les griefs des Alexandrins contre les Juifs représentés par Philon dans cette ambassade.

(1) Nous avons parlé de cette imposture. Cf. *Le Gogtha*, p. 397.

Dans un livre documenté Apion montrait que les soulèvements d'Alexandrie contre les Juifs tenaient en partie à la religion, pour mieux dire aux prétentions monstrueuses de la kabbale juive. Le livre d'Apion a disparu, et on lit aujourd'hui dans Josèphe (1) que si ces soulèvements tenaient à la religion, il y en aurait eu également dans les autres villes habitées par les Juifs, puisque chacun est d'accord que les *Juifs ne sont point divisés de sentiments dans leur foi*, et qu'au contraire ils y sont attachés jusqu'au martyre. » Or, il y eut des émeutes dans quatre ou cinq villes, notamment Séleucie, Éphèse et Athènes, à cause de la division que la croisade jehouddique semait au quartier juif (2). Il est donc certain qu'après avoir supprimé Apion, l'Église a revu et corrigé la *Réponse de Josèphe* à cet auteur, comme elle a remanié ce que l'écrivain juif y pouvait dire des *Paroles du Rabbi*. Et quoique, dans ses *Antiquités*, Josèphe eût constaté que ces *Paroles* étaient la cause de la chute de Jérusalem, on lit aujourd'hui dans sa *Réponse à Apion* que toute l'histoire, toute la loi, toute la morale juive consiste dans les vingt-deux livres de l'Ancien Testament, où nul ne s'est trouvé assez hardi pour entreprendre d'ajouter, d'ôter ou de changer un seul mot, — pas même un *iota*, disait Bar-Abbas. De même vous cherchiez vainement dans le *Contre Apion* de Josèphe la mascarade où les Alexandrins jouèrent Bar-Abbas au Gymnase, quoique Philon dans son *Contre Flaccus* la donne comme ayant été le prologue de l'émeute qui amena Philon et Apion devant Caligula.

(1) *Réponse à Apion.*

(2) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 237 et 302.

Qu'Apion eonnût les *Paroles du Rabbi*, il n'en faut point douter. C'est en Égypte même que Jehoudda le Gamaléen avait été initié à cette kabbale par Joshua ben Peraehja.

Sur les *Anes* de Juda et la restauration de ce signe Apion disait tout ce qu'il fallait dire. Juste à l'endroit où Joseph le cite à propos des séditions arrivées dans Alexandrie et des *Anes* eux-mêmes, un texte latin d'une époque relativement moderne remplace aujourd'hui le texte grec, lequel ne reprend qu'après le pont aux ânes franchi (1). Cette substitution embrasse tous les événements qui concernent les Juifs et la Judée depuis le règne d'Hérode, jusques et y compris la mascarade du Gymnase. Et on peut lire aujourd'hui dans ce latin de curie que « si l'on veut faire une recherche exacte des auteurs des séditions arrivées dans Alexandrie, on trouvera que ce n'étaient point des Juifs, mais des citoyens tels qu'Apion ! » D'où il résulte qu'Apion attribuait ces émeutes aux prophètes du Tharthak (2).

Apion insistait tellement sur le signe de Bar-Abbas que l'interpolateur latin de Joseph lui lance cette aménité tout ecclésiastique : « Apion aurait dû considérer ces choses, s'il n'avait une stupidité d'âne et une impudence du chien qui est un des dieux de sa nation (3). Nous ne rendons aucun honneur aux *Anes*, ni ne leur

(1) Cette substitution commence avec la fin du ch. II du livre II et ne finit qu'après les premiers paragraphes du ch. IV. Le passage relatif à la tête de l'Âne d'or jadis conservée dans le Temple se trouve coupé en deux parties fort inégales, moitié latine, moitié grecque.

(2) Nom chaldéen de l'Âne.

(3) Et l'un des signes que le Zibdéos, le père aux sept fils, avait introduit dans son thème du monde. Cf. *Les Evangiles de Satana*, première partie, p. 55.

attribuons aucun pouvoir (1)... Les ânes ne servent parmi nous, comme partout ailleurs où on agit raisonnablement, qu'à porter des fardeaux et autres usages d'agriculture, et on les charge de coups lorsqu'ils sont paresseux ou qu'ils mangent le blé dans l'aire. » Sans savoir qu'il s'exposait à de pareilles injures de la part des jehouddolâtres futurs, Apion racontait tout au long le rêve mondial qu'avait formé pour son fils aîné l'homme que les Jérusalémistes disaient être *Baal-Zib-Baal* et que les Évangiles appellent tantôt *Ieou-Ziph* (Joseph), tantôt *Zibdéos* (Zébédée). Ce qu'était devenu le texte d'Apion dans Josèphe, nous l'ignorons absolument; il est certain que, tout en défendant les Juifs sérieux de compter sur le double âne, Josèphe reconnaissait la matérialité du fait en ce qui touche Zibdéos et ses sept fils. Comme Josèphe et avant lui, Apion disait dans son livre que le futur Jésus des Évangiles s'appelait devant la circoncision Jehoudda, fils de Jehoudda, nés tous deux sur la montagne du Camel (2). Exégètes compétents, et vous, simples jehouddolâtres, ouvrez les oreilles et les yeux! Voici ce qu'est devenu le « songe du Zibdéos » entre les mains de l'interpolateur latin de Josèphe.

D'abord, par un vigoureux coup de pouce dans la chronologie, les faits se passent sous Antiochus Épiphanes (3) qui, comme vous savez, trouva un *Tharthak*

(1) Voici un rabbin qui n'est pas de cet avis: « J'enverrai un de mes meilleurs chevaux, dit Sapor, roi de Perse. — As-tu, répond le rabbin, un cheval à cent couleurs comme l'âne du Messie? » Cité par M. Peyrat, *Histoire élémentaire et critique de Jésus*, Paris, 1864, in-8°, p. 172.

(2) *Atiās Gamala* (chameau, en grec *Camēlos*). Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 31.

(3) Antérieur de quelque deux cent cinquante ans à la mort de Bar-Abbas.

d'or dans le Temple, lorsqu'il s'empara de Jérusalem. Zibdéos se nomme Zabidos (comme Barabas se nomme Carabas dans Philon). Au lieu d'être né au mont Camel, il est prêtre et sacrificateur d'Apollon au mont Carmel (1). Loin de prophétiser contre les Iduméens dont est issue la famille d'Hérode, il va s'installer en Idumée afin de prophétiser pour eux. La guerre ayant éclaté entre Jérusalémmites et Iduméens (2), l'oracle d'Apollon révèle à Zabidos le moyen d'entrer dans le Temple et de s'emparer du Tharthak. Une condition est nécessaire, c'est que tous les Juifs soient réunis dans le Temple, et il n'y a pas besoin d'être bien malin pour voir qu'une telle condition s'oppose radicalement au plan de Zabidos, tandis qu'au contraire elle était indispensable à la réalisation de celui de Zibdéos. On s'étonne donc que ce soit Zabidos qui aille trouver les Jérusalémmites pour leur confier un pareil projet, alors qu'au contraire c'est le fils aîné de Zibdéos qui leur avait donné rendez-vous dans le Temple, avec les Juifs Cyréniens, Alexandrins et autres. On s'étonne encore plus lorsqu'on voit Zabidos s'enfermer dans une machine de bois, comme aurait pu le faire un Charpentier qui n'aurait pas été spécialement affecté à la barque du salut, allumer autour de cette machine infernale trois rangées de flambeaux (3), comme aurait pu le faire le fils du Char-

(1) En Phénicie. L'oracle du Carmel prédit l'empire à Vespasien. Le faussaire place cet oracle à Dora, ville du Carmel.

(2) Ouvrez les *Antiquités* de Josèphe, vous n'y trouverez pas la moindre trace de cette guerre au temps d'Antiochus Epiphane.

(3) Ce sont les trois vêtements lumineux dont devait être enveloppé Bar-Abbas : le vêtement-Agneau, le vêtement-Taureau et le vêtement-Gémeaux. Cf. *Les Evangiles de Satan*, troisième partie, p. 253.

pentier, et paraître, au fur et à mesure qu'il s'avance dans cette triple ceinture de lumière, pareil à un astre descendu sur la montagne de Sion : tel l'Agneau, s'il fût venu à la pâque de 789 (1).

Ce grand spectacle éblouit les Jérusalémites qui voient Zabidos venir de loin ; on ne sait quelle stupeur les saisit qui les paralyse, ils laissent entrer la machine dans le Temple, Zabidos en sort sans bruit, prend le *tharthak* d'or et (j'espère que c'est avec sa machine) s'en retourne au Carmel, lieu de sa naissance et de son sacerdoce. Pourquoi pas en Idumée ? Car à ce compte les vainqueurs sont les Carmélites qui ne sont pas en guerre avec les gens de Jérusalem ! Le faussaire s'étonne lui-même que Zabidos s'en aille au Carmel avec son *tharthak* ; et achevant de se moquer des dupes auxquelles il vient de donner ce beau change sur le songe du Zibdéos et sur son lieu de naissance, il s'écrie : « Ne puis-je pas dire avec vérité qu'Apion n'a pu faire un conte si impertinent sans montrer qu'il est lui-même le plus grand âne et le plus effronté menteur qui fût jamais, puisque ces lieux dont il parle sont imaginaires (2), et que son ignorance passe à ce point qu'il ne sait pas que l'Idumée confine à Gaza (3) et n'a point de ville se nommant *Dora* ? (4) Il y a bien une ville ainsi nommée en Phénicie, auprès du mont Carmel, mais

(1) Ici cesse le texte latin et reprend le texte grec, qui est de la même main en ce qui touche cette fantasmagorie.

(2) Le mont Carmel, Nazireth provisoire en attendant le grand jour où Jérusalem sera la Nazireth éternelle, est devenu imaginaire par sa suppression dans les *Évangiles*.

(3) Apion savait cela sur le bout du doigt.

(4) Le faussaire donne le change sur le mot *doru*, bois. Apion avait dit que Zibdéos était en même temps *dorutomas*, charpentier.

elle n'a point de rapport à ce qu'Apion dit si mal à propos, elle est à quatre jours de l'Idumée! Comment parviendra-t-il à nous persuader que nos pères avaient cru si facilement à la venue d'Apollon s'avancant vers eux et marchant sur la terre tout environné d'étoiles? (1) N'avaient-ils jamais vu de lampes et de flambeaux, eux qui en avaient une si grande quantité? Ce prétendu Apollon pouvait-il marcher ainsi à travers un pays si extrêmement peuplé, sans rencontrer quelqu'un qui eût découvert sa fourberie? Et aurait-il en un temps de guerre trouvé les bourgs et les villes sans corps de garde? » On voit par là qu'Apion reproduisait toutes les prétentions qu'affichait Bar-Abbas, et les circonstances dans lesquelles il avait si ignominieusement échoué, avec le nom des lieux que le faussaire taxe d'imaginaires pour avoir été enlevés de toutes les écritures ecclésiastiques. On voit aussi qu'à l'instar de Josèphe, et avant lui, il contait l'histoire des vases enterrés au Garizim par l'imposteur du Sôrtaba, car ayant su par Luc qu'un des chefs de la condamnation de Bar-Abbas était d'avoir empêché les prêtres de transporter les vases sacrés de Siloé au Temple, le faussaire a mis dans le même chapitre de la *Réponse à Apion* qu'il était défendu de porter aucun vase dans le Temple. Apion disait comment, à la voix de Bar-Abbas, devant le mot du plérôme (2), les murs de Jérusalem s'écroulaient et les portes du Temple s'ouvraient toutes seules : « Je ne parle point des autres absurdités qui se

(1) Ici le faussaire a laissé échapper qu'il s'agissait des onze étoiles de la vision de Joseph, *aliàs* Zibdéos. Cf. *Le Charpentier*, p. 122.

(2) Le mot de l'accomplissement de l'*Apocalypse*. Cf. *Les Evangiles de Satan*, troisième partie, p. 303.

rencontrent dans cette ridicule histoire, dit à ce propos le faussaire. Mais je ne laisserai pas de demander comment les portes du Temple, si pesantes qu'il ne fallait pas moins de deux cents hommes pour les fermer chaque jour, eussent été si facilement ouvertes par cet imposteur tout revêtu de lumière ? (1) »

L'entrée de Jésus à âne, — que dis-je ? à deux ânes ! — dans la Ville Sainte, est un des traits qui ont le plus contribué au succès de Bar-Abbas auprès des Juifs, car le privilège de délier l'Âne et l'Anesse, et d'entrer à Jérusalem sur ce *Tharthakthakthar*, est réservé au Messie triomphant, quoi qu'il lui arrive ensuite, fût-ce la crucifixion. Il était absolument défendu de faire pénétrer dans la ville aucune chair de cheval, de mulet, d'âne, soit privé soit sauvage, de panthère, de renard, de lièvre ou de quelque animal dont il est interdit aux Juifs de manger. Défense d'en nourrir, défense d'y porter même leurs peaux (2). Dans la fable, dès que le peuple de Jérusalem voit Jésus sur le double âne, il n'hésite plus : « C'est le fils de David qui entre ! Hosanna dans les hauteurs ! » Lorsque les Juifs de la dispersion purent lire dans un récit que les églises déclaraient véridique la condition *sine quâ non* des ânes, ils ne doutèrent point qu'un tel héros n'eût été ressuscité par Iahvé et ne dût revenir un jour avec

(1) Le faussaire demande également si, après avoir emporté le *Tharthak* d'or, Zabidos l'a rapporté, ou s'il l'a donné à un premier Apion contemporain d'Antiochus pour le rapporter, afin que celui-ci l'y trouvât à son tour pour donner sujet à ce second Apion d'inventer une telle fable. Il nous livre par là le secret de son faux. C'est bien le *tharthak* rêvé par Zibdéos qu'Apion avait visé dans son livre contre les Juifs.

(2) Rescrit d'Antiochus le Grand, à la demande des prêtres de Jérusalem, dans Josèphe, *Antiquités*, livre XII, ch. III.

les pouvoirs suprêmes. Les Anes étaient la preuve.

VI. Sur les trois grands écrivains juifs du premier siècle, l'un, Philon, montre bar-Abbas joué au Gymnase par les Alexandrins; l'autre, Josèphe, raconte l'histoire de l'imposteur qui ne se faisait conscience de rien pour tromper ses compatriotes et qui, leur ayant donné rendez-vous sur le Mont Garizim pour y retrouver les vases qu'il avait enterrés la veille (1), fut battu au Sôrtaba par Pilatus. Et Josèphe parlait de la fin de ce misérable, puisqu'aujourd'hui encore il parle de celle de Shehimon, de Jacob senior (2) et de Ménahem (3). Le troisième, Juste, galiléen de Tibériade, est un historien de terroir, il parlait donc du gamaléen qui s'était dit bar-Abbas. Le premier a vécu et est mort en Egypte, les deux autres ont passé leur jeunesse dans des conditions telles, à la fois si près du Temple et de Gamala, qu'ils n'ont pu faire un pas sans croiser un juge de bar-Abbas ou un sicaire chrétien. Josèphe a vu le règne de Ménahem à Jérusalem. On a falsifié Josèphe et supprimé Juste, celui-ci avec d'autant plus de raisons qu'ayant écrit l'histoire de la guerre finale commencée par l'aventure de Ménahem (4), il ne pouvait parler du roi-christ de 819 qu'après avoir passé en revue toute sa famille depuis le Recensement de Qui-

(1) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 326.

(2) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 324.

(3) Cf. *Le Gogotha*, p. 66.

(4) Juste avait écrit son histoire au lendemain même des événements, mais pour la publier il attendit vingt ans et la mort de Titus; Josèphe avait publié la sienne du temps de Vespasien et l'avait montrée à Titus qui en avait approuvé la publication. Juste et Josèphe se disputaient soit l'honneur d'avoir défendu la Galilée, soit la honte de l'avoir perdue, mais sur Ménahem ils étaient d'accord, donc sur Bar-Abbas.

rinus. Mais de Jésus pas l'ombre, ainsi que l'a constaté le patriarche Photius (1).

Pour ce qui est de Josèphe, après en avoir enlevé presque tout ce qui avait trait à bar-Abbas, l'Église lui a fait subir trois interpolations (2). Le but de la première est de faire croire à l'emprisonnement et à la mort (sous-entendu par décapitation) de *Jean-Baptiste*; le but de la seconde est de faire croire à l'existence de *Jésus* et à sa résurrection, preuve de sa divinité. Le but de la troisième est de faire croire que Jacob junior, présenté tantôt sous le nom d'André dans les *Évangiles*, tantôt sous celui de Stéphane dans les *Actes*, n'était pas celui des frères de bar-Abbas que Saül avait lapidé en 788, mais un autre Jacob, qui aurait été exécuté par ordre du sanhédrin postérieurement à la crucifixion de Shehimon et de Jacob senior (3).

Les Juifs, dit-on, en parlant des orthodoxes, n'ont pas réclamé contre les *Évangiles*, ils ont donc été forcés d'avouer l'authenticité des miracles et de la résurrection. Ils n'ont pu réclamer contre ce qui n'existait pas; mais contre ce qui existait, c'est-à-dire contre Bar-Abbas et ses sectateurs, ils ont réclamé dès le premier jour, notamment par l'organe de Saül.

(1) Cf. *Photius. Bibliothèque*, dans la *Patrologie grecque* de Migne.

(2) Il est un autre endroit où l'on aurait dû interpoler Josèphe, c'est où il parle de Jonas et du poisson dans lequel ce prophète a passé trois jours et trois nuits. (*Antiquités judaïques*, l. IX, ch. 11.) En effet, si cette similitude eût été appliquée au crucifié de Pilatus dès 788, Josèphe qui écrit cinquante ans après eût été forcé d'en tenir compte. Mais le passage sur la résurrection de Jésus n'a été introduit dans Josèphe qu'au cinquième siècle; et sans prendre garde que le crucifié n'aurait dû sortir du Guol-golla qu'après trois jours et trois nuits, l'interpolateur l'a ressuscité le troisième jour, comme dans Luc.

(3) Sur ces impostures, cf. *Les Marchands de Christ*, pp. 183, 237; et *Le Saint-Esprit*, p. 317.

« C'est un fait notoire, disent les *Actes des Apôtres*, qu'on se prononce partout contre cette secte (1). » Et l'auteur, quel qu'il soit, du *Dialogue avec Tryphon*, confirme que les Juifs organisèrent un apostolat, — le seul qu'il y ait jamais eu, — pour mettre leurs coreligionnaires en garde contre les excès de la croisade jehouddique.

De ce nombre fut Simon de Chypre, plus connu sous le nom de Simon le Magicien et auteur de la *Grande exposition* dirigée contre l'*Évangile du Royaume*.

Ce Simon était un fort habile homme que les hérodiens opposèrent aux frères survivants de Bar-Abbas. Né à Kitto (2) en l'île de Chypre, commensal des Hérodes, mage à leur dévotion et à celle des procureurs, Simon était reconnu par tous comme la Grande Puissance, le Grand Démon de Dieu. (Jésus en avait extrait sept des entrailles de Salomé.) Mais c'était un faux prophète pour les davidistes, puisqu'il niait le Messie, autant dire la prédestination des Juifs au gouvernement du monde. C'est le faux prophète de l'*Apocalypse*, et il se peut très bien qu'étant parfaitement instruit de la kabbale et des sortilèges usités dans la famille jehouddique, il ait dit son mot soit avant soit après la condamnation de Bar-Abbas. Aussi fut-il considéré pendant deux siècles au moins comme étant, avec Saül, l'ennemi capital de la famille et de la secte chrétiennes. C'est contre ces deux personnages qu'on éclatait, lorsque les souvenirs du passé revenaient à la surface. Dans les premiers écrits fabriqués par l'Église sous le nom de Clément le Romain, la haine des jehoud-

(1) Ch. xxxiii, 22. Cf. *Le Gogotha*, p. 314.

(2) Le Cistium des latins.

dolâtres s'exprime par la fable de Pierre accourant à Rome pour châtier Simon sous le nom de Saül et Saül sous le nom de Simon. Quand le mensonge eut tout envahi et qu'on eut enzoné Saül mort, on représenta Simon comme ayant été la contrefaçon de Bar-Abbas, on lui prêta la même prétention à l'immortalité (1).

Les Simoniens repoussaient Bar-Abbas pour ses crimes et le Millénium pour sa faillite. Simon lui-même, condamnant la thèse du retour à l'hermaphroditisme originel prêché par Jehoudda et ses disciples, avait introduit le type d'Hélène dans sa Bévélation : d'où ses sectateurs sont dits parfois Héléniens. Il n'est pas de calomnies dont l'Église jehouddolâtre n'ait poursuivi Simon, jusqu'à l'accuser d'avoir trouvé cette Hélène dans une maison publique et de l'avoir associée à sa vie pour combattre Bar-Abbas. Pour Simon, en effet, les deux moteurs du monde étaient un principe masculin, une manière d'Iahvé, et le principe féminin auquel il avait donné le nom d'Hélène. D'où les docteurs ecclésiastiques, dans un esprit de mensonge qu'ils étendent à toutes les matières, ont dit (2) — cela ne signifie pas qu'ils l'aient cru — : « Simon se prétendait une incarnation du Père et il avait acheté sur le marché de Tyr une fille publique, nommée Hélène, qu'il faisait passer pour le principe féminin de sa divinité. ».

Quand on eut fabriqué la résurrection, on raconta que lui aussi s'était vanté de ressusciter le troisième jour. L'auteur des *Philosophoumena* ne sait rien de

(1) *Philosophoumena*, VI, dans les *Œuvres d'Origène*, édition de la *Patrologie grecque*.

(2) Notamment dans le *Contra hæreses* d'Irénée, I, 23, et dans les *Homélie*s Clémentines, II, 23-25.

la fin misérable qu'on a inventée pour Simon d'après les prédictions que Pierre lui fait dans les *Actes*. Il connaît la fable de Pierre venu à Rome pour s'opposer aux prestiges de Simon, mais il ignore et ce que dit le pseudo-Justin du monument qui lui aurait été élevé dans l'île du Tibre et ce que dit le récit de sa fin icarienne, en plein cirque, devant Néron et les apôtres Pierre et Paul. En revanche, les *Philosophoumena* connaissent bien les *Évangiles* : l'auteur peint une scène où Simon, enseignant sous un platane, convie ses disciples à lui creuser une fosse et à l'enterrer vivant, leur garantissant qu'il ressusciterait le troisième jour : les disciples obéissent, mais il ne vient pas au rendez-vous : « en effet, il n'était point le christ. » (1) Et, à la différence de Bar-Abbas, il ne disait point l'être.

Malgré toutes ses prétentions à la divinité, la renommée de n'avoir été qu'un vulgaire magicien n'en demeurerait pas moins étroitement attachée à Bar-Abbas, ne fût-ce qu'à cause des *Paroles du Rabbi*. Pour ceux qui ne savaient pas qu'il eût été en même temps un criminel, c'est un magicien qu'on avait crucifié, rien qu'un magicien ; et son remplacement sur la croix par un autre magicien de sa bande, nommé Simon de Cyrène, n'était qu'un dernier tour de métier. C'est ce qui a donné à l'Église, dans Tertullien notamment et dans Irénée,

(1) *Philosophoumena*, liv. VI, 20, p. 3225 du t. XVI de la *Patrologie grecque*. Il est clair que l'auteur ne sait rien de particulier sur Simon, dont il connaît en tout ou en partie la *Grande Exposition*. D'ailleurs on l'a falsifiée au cours des temps, afin que Simon eût l'air d'avoir connu Jésus. On y cite aujourd'hui comme favorable à cette thèse un verset qui se trouve dans Paul, dont les *Lettres* ne sont point antérieures au troisième siècle, peut-être même au quatrième. On y reproduit également un verset de la *Première Épître de Pierre* (1, 24) et un verset de Mathieu (m, 10).

l'idée de mettre en cause Simon de Chypre comme s'il avait été pour quelque chose au Guol-golta. Lorsque plusieurs siècles eurent passé sur la crucifixion de Simon de Cyrène et qu'on eut supprimé les *Paroles* de bar-Abbas, on raconta de Simon le Chypriote « qu'il avait la témérité d'affirmer qu'il était la puissance de Dieu, que lui, qui était la Sagesse, était descendu par l'opération du Démon pour être recherché des Juifs, et qu'étant enveloppé d'un fantôme, il avait paru souffrir, quoi qu'il n'eût pas souffert! (1) » Or les prétentions qui s'affirment ici sont proprement celles de bar-Abbas, dont les Juifs disaient eux-mêmes: « Il a le Démon » (2); et le trait final, la substitution de Simon de Cyrène à Bar-Abbas par le moyen d'un fantôme, reproduit textuellement le dispositif de l'*Évangile de Marc* (3).

Il y eut donc un moment où l'Église enzôna Simon le Chypriote pour détourner sur lui l'attention qui s'était portée sur Bar-Abbas, cet autre magicien dont la bande avait été dispersée au Sôrtaba. On eut besoin un jour de quelqu'un dont les ancêtres fussent de Samarie, qui feignit de ne connaître ni l'affaire du Sôrtaba ni l'enterrement de Bar-Abbas à Machéron, et qui vint affirmer que Simon le Magicien, Chypriote dans Joseph, était Samaritain, comme les *Actes des Apôtres*, sans le dire positivement, pouvaient le laisser croire! C'est alors qu'on enzôna le philosophe Justin, dont les parents étaient Grecs de Sichem. Justin déclara

(1) Irénée, *Contra hæreses* et Tertullien, *Des prescriptions contre les hérétiques*.

(2) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 154.

(3) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 92.

qu'un magicien autre que Bar-Abbas avait travaillé la Samarie sous Tibère et que ce magicien nommé Simon était de Gitta (1) près Sichem. Mais il fait, au nom de l'Église, cet aveu dont il aurait bien pu se dispenser : « Autrefois nous nous livrions à la magie ; aujourd'hui nous nous consacrons au dieu bon (2) et non engendré. »

S'adressant donc à Antonin le Pieux, également enzôné pour la circonstance, Justin s'écrie : « Après le retour du christ au ciel, les démons suscitèrent des hommes qui se dirent dieux, et loin de les poursuivre, vous les avez comblés d'honneurs ! Simon, le Samaritain du bourg de Gitthon (3), vint dans votre ville impériale de Rome, sous le règne de Claude César. Aidé par les démons, il fit des prodiges de magie. On le prit pour un dieu ; il eut sa statue comme un dieu : elle s'élève dans l'île du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inscription latine : *Simoni deo sancto*. Presque tous les Samaritains, et quelques hommes d'autres nations, le reconnaissent et l'adorent comme leur première divinité. Une certaine Hélène, qui l'accompagnait alors dans toutes ses courses, et qui avait d'abord vécu dans un lieu de prostitution, passe pour être sa première expression... Nous l'avons déjà dit, Simon vint auprès de vous dans cette ville impériale de Rome sous Claude César. Il excita une telle admiration parmi le Sénat et le peuple romain qu'on le prit pour un dieu et qu'on lui éleva une statue comme aux autres dieux à qui se décerne cet honneur. Nous supplions donc avec

(1) Pour Kitto de Chypre.

(2) Pour Cithium, nom latin de Kitto de Chypre.

(3) Avec le *christos*, fils de Jehouda, on faisait de la magie. Aujourd'hui c'est le *chrésteos* qu'on adore en lui. A une lettre près, Dieu n'eût s'est aperçu de rien. On l'a roulé !

vous le *Sacré Sénat* (quelle vénération! c'est presque le *Sacré Collège!*) de prendre connaissance de notre requête, afin que si quelqu'un est attaché à ces fausses doctrines il puisse reconnaître la vérité et échapper à l'erreur. *Nous vous demandons aussi de vouloir bien détruire cette statue.* »

Voilà ce que l'Église écrit dans la *Première Apologie* qu'elle a mise sous le nom de Justin.

Mais personne n'a présenté requête à Antonin pour obtenir la destruction d'un monument qui était celui d'une divinité sabine. Une telle erreur était impossible de son temps. Volontairement ou non, l'auteur de cette phrase commet une erreur dont on n'a eu la preuve qu'au *xvi^e* siècle par la découverte de diverses inscriptions en l'honneur du dieu sabin Semo Sancus : l'une en effet dans l'île du Tibre, d'autres au Palatin où ce dieu avait un temple. Erreur pardonnable à un étranger qui écrirait loin de Rome et sans avoir vu les choses, mais inexcusable chez ce même homme, s'il habite Rome et a écrit deux *Apologies*. Que Justin cherche à expliquer la divinité de Bar-Abbas à Antonin, passe encore! Mais lui soutenir que Simon de Chypre est samaritain (1) et qu'il a sa statue dans l'île du Tibre, entre les deux ponts, (comme si cet Empereur qui est un vieux romain avait besoin de ces indications topographiques!) et le soutenir à la faveur d'une confusion aussi bouffonne avec la vieille divinité sabine, (comme s'il ne se rappelait pas qu'il parle au prince le plus versé dans les cultes du terroir!) voilà ce qu'on ne peut comprendre! Cette

(1) Il revient une troisième fois sur cette origine avant de terminer son discours : « J'ai, dit-il, méprisé parmi les miens l'enseignement impie et faux de Simon. » (*Deuxième Apologie*, xv.)

erreur aurait été signalée à Justin entre les deux *Apologies* qu'on lui prête, soit par son entourage soit par celui de l'Empereur, et il aurait eu tout le temps de retrancher de la *Première* un argument qui la rendait ridicule.

Il paraît donc bien qu'elle n'est point de Justin. Justin avait vu assez de monuments pour ne point confondre l'asile rustique et moussu de Semo Sancus avec un sanctuaire frais élevé à Simo Magus. Les marques du temps auraient suffi à lui épargner cette bourde qu'il aurait eu, d'autre part, l'occasion et le moyen de réparer avant d'écrire une seconde *Apologie*.

En dépit de toutes ses ruses, l'Église n'a jamais pu nier qu'elle eût dans ses fondements des livres qui n'étaient ni les *Évangiles*, ni les *Actes des Apôtres* ni les *Lettres de Paul*, mais bien des livres de kabbale et de magie. Ces livres étant ceux où Bar-Abbas annonçait son règne et sa judicature, l'Église dans Justin fait partir cette judicature non plus des *Paroles du Rabbi*, mais des *Évangiles*, et parlant à Antonin le Pieux elle dit :

« Il enverra certains annoncer ces choses dans le monde entier et ce sont surtout les Gentils qui croiront en lui. Quelques-uns, il est vrai, osent dire que Jésus est homme, fils d'un homme, et inculpé de magie (1). Ce sont des on-dit : le sang de Jésus est dû non à la semence humaine, mais à la puissance de Dieu... il est le Fils de Dieu, le Verbe, la première puissance après Dieu (2) ; la Vierge l'a conçu sans commerce humain. »
Quant aux livres de magie attribués à Bar-Abbas par

(1) *Apologie*, xxx.

(2) *Apologie*, xxxii.

la malignité publique, ce sont les livres les plus innocents du monde, et ils ne sont pas juifs, ils sont païens : « Les démons (1) firent porter la peine de mort contre ceux qui liraient les livres d'Hystaspe, de la Sybillé ou des Prophètes (2), pour effrayer les hommes et les détourner de chercher dans cette lecture la connaissance du bien. Ils voulaient par ce moyen les retenir sous leur joug, mais ils n'ont pu interdire ces livres pour toujours. Nous les lisons sans crainte, et même, comme vous voyez, nous vous les offrons, dans la persuasion que cette lecture sera agréable à tous. Quand même nous ne parviendrions à persuader qu'un petit nombre d'entre vous, ce sera pour nous un très grand gain ! (3) »

Après la mort de Simon de Chypre qui semble être advenue sous Néron, Ménandre parut qui, tels Ananias et Apollos, et sans aucun souci du privilège appartenant à la famille de Bar-Abbas, se mit en devoir de baptiser dans Antioche. Il prétendait qu'on baptisât en son nom, et d'un baptême qui garantissait la résurrection un jour ou l'autre, — plutôt l'autre. L'Église dans Justin fait Ménandre samaritain, ce qui est possible, et disciple de Simon le Cypriote, ce qui est plus douteux. « Ménandre le Samaritain, du bourg de Capparétée, fut disciple de Simon. Avec l'assistance des démons, il trompa par les prestiges de la magie les

(1) Agissant sur les autorités humaines.

(2) En dehors des Prophètes qui jamais n'ont été défendus. L'Église désigne ici les faux oracles qu'elle-même a forgés sous les noms d'Hystaspe et de la Sibylle et où elle fait annoncer la mission de Bar-Abbas par des voix païennes.

(3) *Première Apologie*, ch. XLIV, qui avec le XLV est le plus ecclésiastique, c'est-à-dire le plus dénué de scrupules.

habitants d'Antioche, au point de faire croire à ses adeptes qu'ils ne mourraient pas, et encore aujourd'hui on trouve de ses disciples qui le croient. ... Simon et Ménandre de Samarie séduisirent et maintiennent encore dans l'erreur beaucoup d'hommes. »

Ménandre, en effet, se disait Jésus (1), et il avait pris ce nom auprès de ses disciples (2); mais, à la différence de Bar-Abbas, il ne savait pas les Juifs. En bon Samaritain qu'il était, il enseignait que le vrai Père leur était inconnu, ce qui résulte en effet de la faillite de l'Apocalypse. Obéissant à un scrupule que n'a pas connu Bar-Abbas, il n'osait pas se dire envoyé du Père, mais simplement des *Æons*; il était lui-même l'*Æon* préposé au salut, l'*Æon*-Jésus, donc l'*Æon*-Zib, et Bar-Abbas n'était qu'un faux messie, comme sa fin l'avait surabondamment prouvé. Si on avait la kabbale de Ménandre, on saurait en quoi elle se rapproche ou s'éloigne du millénarisme juif au point de vue chronométrique. Mais Ménandre, comme son nom l'indique, était, lui aussi, « l'homme qui demeure éternellement. » En recevant son baptême à lui, Ménandre, ses disciples ne peuvent plus mourir, et au cas improbable où cela leur arriverait, ils ont reçu la résurrection avec le sacrement.

Ananias et Apollos, eux aussi, disaient être des Jésus, sans quoi ils n'auraient point baptisé. Mais comme ni eux ni Ménandre ne descendaient de David, ils n'avaient pas le droit de prendre un pareil titre. C'est pourquoi Jésus dit avec tant d'insistance dans les Synoptisés : « Il en viendra beaucoup en mon

(1) Sauveur, *Sôtér* en grec.

(2) Irénée le dit, et d'ailleurs il n'en peut être autrement.

nom... mais il n'y a que moi (de légal) ! » Cependant tous exigeaient la circoncision, sauf Ménandre, et c'est la cause de son succès dans les villes syriennes. Pour triompher des répugnances que soulevait cette mutilation, l'Eglise a dû désavouer Bar-Abbas et se faire ménandrienne dans la *Lettre aux Galates*.

VII. — La profondeur du silence des historiens romains sur Jésus n'a d'égale que l'exactitude de leur documentation sur Bar-Abbas. Car on ne peut douter que Pilatus, rendant compte à Tibère des actes de son administration, ne lui ait fait un rapport sur la fin du Roi des voleurs. Quant à descendre à des détails que l'Eglise elle-même ne connaîtrait pas sans les *Évangiles*, c'est une autre affaire. Ce n'est pas Jésus que le procureur avait eu devant lui, mais Bar-Jehouda dit Bar-Abbas.

Par des inventions hardies, mais ridicules, on fit que Justin déclarât à Antonin le Pieux : « Vous pouvez voir tout le récit de la Passion dans les *Actes de Pontius Pilatus*... Qu'il ait accompli ces miracles, les *Actes de Pontius Pilatus* vous en donnent la preuve (1). » De même on mit dans Tertullien que Pontius Pilatus avait envoyé à Tibère un procès-verbal de cette vie et de cette mort miraculeuses, que Tibère en avait été impressionné au point de prier le Sénat de décerner les bon-

(1) *Première Apologie*, ch. xxxv et xxxiii (trad. de M. Louis Pautigny, Paris, 1901, in-12). Justin n'a pu connaître ces *Actes* apocryphes, première partie de *L'Évangile de Nicodème*, ils n'étaient pas encore fabriqués. Quant à Antonin le Pieux, nous montrerons qu'il pensait de Bar-Abbas comme feu Pilatus.

Cela n'empêchait pas Grégoire de Tours d'être convaincu que les *Actes de Pilate* qu'il possédait étaient le récit fidèle et la version authentique de ce qui s'était passé au Golgotha.

neurs divins à Jésus (1), et que, si le Sénat ne déféra point à cette juste requête, c'est parce que l'Empereur ou Pilatus, ignorant les usages, avaient oublié de s'adresser directement à lui. Grande faute. Si Tibère avait eu le respect des prérogatives sénatoriales, la face du calendrier ecclésiastique eût changé. Au lieu de saint Pierre et de saint Paul, nous aurions saint Tibère et saint Pilate qui seraient morts martyrs au lieu de finir d'une façon basse et misérable.

Tibère poussant l'indifférence pour les dieux nationaux jusqu'à vouloir introduire la religion de Bar-Abbas à Rome, Tibère ouvrant le Panthéon à un Juif exécuté pour crimes publics, non vraiment il n'y a que l'Église pour oser de telles mystifications ! De même il n'y a que l'Église pour se figurer que les détails de l'exécution, comme le tirage au sort des vêtements et leur répartition entre les soldats, étaient consignés tout au long dans les *Actes de Pilatus* (2). Certes c'est une insanité rare que de représenter Tibère comme ayant demandé au Sénat d'inscrire Bar-Abbas parmi les dieux,

(1) *Apologie*, v.

(2) Je m'étonne que des critiques avertis consentent à discuter les inventions mises sous le nom de Tertullien et d'Eusèbe. Celles qu'on a mises sous le nom de Justin ne méritent pas plus de considération. « Vous pouvez apprendre ces détails, dit-il (*Première Apologie*), dans les *Actes* rédigés sous Pontius Pilatus. » Quels *Actes* ? Il ne peut être question que des *Gesta Pilati* ou *Évangile de Nicodème*. Or, d'après le *Codex* de Fabricius, ce document n'est censé avoir été découvert que sous Théodose. Si les écrits mis sous le nom de Justin et de Tertullien n'étaient pas des faux certains, on pourrait croire que l'affirmation de Justin faite par deux fois et le récit de Tertullien ont été l'occasion exploitée par les faussaires. Mais comme aucun des apologistes du troisième siècle, voire du quatrième, y compris Lactance, n'a eu recours, même dans les cas les plus désespérés, à l'argument de Justin et de Tertullien, c'est que ni Justin ni Tertullien ne parlaient des *Acta Pilati* dans leurs ouvrages authentiques.

et Néron comme ayant débattu la question avec Pierre et avec Paul. Mais si l'on songe que Tibère, instruit par le Juif Théodore de Gadara, passa toute sa vie avec des astrologues comme Thrasyllé, et que Néron, attentif à toutes les traditions des lules, prétendait descendre des Troyens, fils du Soleil, on peut affirmer que ces deux empereurs surent parfaitement ce qu'était la Kabbale jehouddique, la Croix, l'Agneau paschal, les Anes et le reste (1).

Pour remédier au silence de l'histoire romaine sur

(1) La vérité est que Tibère a fait bon accueil au Soleil. Le Verbe des Parthes : on a retrouvé près de Naples une inscription au nom de Mithra. Initié par ses amis Vologèse et Tiridate, Néron demande à Mithra la rémission de son parricide. A Rome les souverains parthes et leurs ambassadeurs célèbrent publiquement le culte de Mithra. Néron y incline si apertement que, mort, on le croira sauvé par le dieu et recueilli par ses fidèles. Vingt ans après sa mort (Suétone sortait de l'enfance), un faux Néron parut qui faillit régner sur les Parthes. L'initiation de Néron est certaine. V. Pline, *Hist. naturelle*, ch. xxx. Dion Cassius, liv. IV, ch. Lxii, et Suétone, *Néron*.

Nul doute qu'il n'ait parfaitement su ce qu'il fallait entendre par le Messie, puisqu'il est censé avoir connu Pierre et Paul. Instruits par les astrologues, les Romains croyaient aux signes, et chaque comète était interprétée par eux comme l'annonce non équivoque d'un changement dans le gouvernement de la terre. La comète était un « présage que Néron expiait toujours d'un sang illustre, dit Tacite, » — entendez qu'il supprimait l'homme désigné comme devant l'évincer de l'Empire.

A la première éruption du Vésuve succédèrent des prodiges, tels qu'embryons d'homme et d'animaux à deux têtes trouvés sur les chemins, (la seconde tête interprétée par les auspices comme mauvaise pour l'Empereur en exercice,) puis vint, comme pour justifier ces présages, la conspiration des Pisons. Le danger passé, c'est au Soleil surtout, dont la lumière avait percé les ténèbres des Pisons, qu'on décerna des offrandes et des actions de grâces. C'est dans le Cirque que les conjurés devaient faire le coup, et dans le Cirque il y avait un ancien temple du Soleil. On convint qu'il avait été le Sauveur de Néron. On décida même que Néron était une manière d'Oint de ce dieu de lumière. Sans le savoir, on le fit christ, quand on donna son nom au mois d'avril, qui répondait à l'Agneau juif. On voulut lui élever un temple comme au Soleil lui-même, et c'est peut-être sa modestie qui empêcha ce beau projet d'aboutir.

Jésus, l'Église a interpolé Suétone et Tacite en divers endroits. Les *Actes des Apôtres* ayant dit contre toute vérité que Claude avait expulsé les Juifs de Rome, parmi lesquels Akiba l'Ancien (1) qui dans Corinthe aurait initié Saül au métier de tisserand davidiste, on a glissé la chose dans Suétone, afin qu'il y en eût un témoin hors des Écritures ecclésiastiques. Suétone est le seul à parler de l'expulsion des Juifs sous Claude : les autres chroniqueurs de Rome n'en parlaient pas plus que des supplices infligés sous Néron aux jehouddolâtres. Tacite, qui résume tous les historiens antérieurs, est muet. Or on sait quelle opinion il avait des Juifs : il a parlé de la punition qui leur fut infligée sous Tibère, il n'eut pas manqué d'y ajouter l'expulsion qui aurait eu lieu sous Claude pour une cause aussi scandaleuse que l'introduction de la jehouddolâtrie dans Rome.

Des expulsions particulières, il y en eut sans doute, mais de collective point (2). La candidature de Shehimon, christ en charge, au trône universel, ne rallia point l'unanimité, en dépit des efforts d'Akiba et de sa femme. C'est ce couple qui était dépositaire des *Paroles du Rabbi* pour Rome et l'Italie. Il était tellement lié avec les divers membres de la famille jehouddique, hommes et femmes, qu'il a pu passer pour avoir reçu chez lui, à Rome, une Marie qui, étant donné son nom et la date supposée de la *Lettre de Paul aux Romains* (3), ne peut être que Salomé, fille de « la mère des fils du Zibdéos » et femme de Cléopas. De même, le Rufus que

(1) Transformé en Akila par les nigresins qui ont fabriqué les *Actes des Apôtres* et les *Lettres de Paul*. Cf. le présent volume, p. 55.

(2) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 251.

(3) *Lettre aux Romains*, xvi, 6.

nomme le pseudo-Paul, comme étant à Rome auprès d'Akiba et de Zéchena (1), ne peut être que celui des deux fils de Simon le Cyrénéen dont il est question dans l'Évangile de Marc (2).

En dehors de l'interpolation de Suétone au sujet des Juifs qui sous Claude auraient été expulsés de Rome pour jehouddolâtrie, l'Église a remanié cet historien à l'endroit où il parlait du Royaume universel que leurs ancêtres leur avaient promis. Il est bien vrai, comme il l'observe, que, colportée par eux de temps immémorial, cette prophétie avait envahi tout l'Orient : c'est des Juifs que devait sortir le maître du monde, et c'était là toute leur religion. Mais ce que Suétone ne pouvait ignorer, c'est la renaissance de cette Apocalypse sous Tibère avec Bar-Abbas, sous Claude avec Shehimon, et sous Néron avec Ménahem : les astrologues avaient même dit à Néron qu'à ce compte le siège de l'Empire devait être non plus Rome, mais Jérusalem, en un mot qu'il fallait que l'Apocalypse s'accomplît, mais dans le sens contraire à l'attente de son auteur. Cet oracle, qui concernait un empereur romain, comme l'événement le prouva dans la suite, dit Suétone, les Juifs se l'appliquèrent à eux-mêmes. Ils se révoltèrent, mirent à mort leur gouverneur (3), chassèrent le lieutenant consulaire de Syrie qui venait à son secours et lui enlevèrent son aigle. Vespasien, avec son fils aîné, Titus, au nombre de ses lieutenants, rétablit l'ordre. Dès lors l'oracle se

(1) « L'Ancienne » : femme d'Akiba l'Ancien, et dont le nom est rendu en latin par *Prisca*.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 144.

(3) Gessius Florus. Ce fait, d'autant plus important qu'il appartient peut-être au règne de Ménahem, a complètement disparu de Josèphe. Cf. *Le Gogotha*, p. 65.

déclara pour les Romains contre les Juifs. Vespasien consulta celui du Carmel, et le sort répondit que, si grande que pût être son ambition, il lui garantissait le succès. « Josèphe, un des plus nobles prisonniers, au moment où on le jetait dans les fers, ne cessa d'affirmer qu'il serait délivré par Vespasien, et par Vespasien empereur (1) ». C'est Titus qui prit Gamala, et il voulut y entrer le premier. C'est à lui que l'oracle de Paphos promit la prise de Jérusalem : un tel honneur pour lui et une telle joie pour les soldats que ceux-ci, le saluant du nom d'impérator, rêvaient de donner un commencement d'exécution à l'*Apocalypse* en fondant avec lui l'empire d'Orient !

C'est un fait évident que Tacite disait toute l'histoire intérieure de la Judée depuis Jehoudda le Gamaléen jusqu'à Ménahem. Il la savait par Josèphe, par Juste de Tibériade, par les historiens latins et grecs qui avaient écrit avant lui sur les origines de la *Guerre des Juifs*. Josèphe n'avait écrit lui-même, et il le dit positivement, que pour répondre aux historiens étrangers. L'Église a fait mieux qu'interpoler et falsifier Tacite, elle a coupé tout le chapitre où il racontait le règne de Ménahem et les événements qui ont amené la guerre (2).

(1) C'est ce même Josèphe dans lequel on lit aujourd'hui que Bar-Abbas était le Christ !

(2) C'est sous Nerva que Tacite, libéré de la tyrannie domitienne, prit la résolution d'écrire l'histoire, et c'est sous Trajan qu'il la publia comme il l'écrivait, livre par livre.

Ouvrez Tacite au livre V de ses *Histoires*, là où il parle des Juifs et de la Judée, à propos de l'expédition de Vespasien et de Titus. Vous n'y trouverez pas un mot du recensement de Quirinius où périt le père de Bar-Abbas. Vous y lirez que « sous Tibère tout fut tranquille » alors que Josèphe insiste sur le « grand trouble » qui advint en Judée par le fait de Bar-Abbas. Pas un mot de Shehimon et de Jacob senior crucifiés par Tibère Alexandre pour avoir prêché le refus

Parmi les historiens que Tacite avait consultés, il y avait Vespasien et Titus eux-mêmes, Titus qui avait vengé sur Gamala le massacre que Ménahem avait fait de la garnison de Massada! Comme Josèphe, Tacite attribuait les causes de la guerre au Recensement de 760, à Jehoudda le Gamaléen et aux manifestations de ses fils, par ordre de martyre, en commençant par Jacob junior, lapidé par Saül, pour finir par Ménahem, le roi-christ de 819. Les prétentions de Bar-Abbas à la monarchie universelle, sa condamnation, sa capture et sa fin occupaient donc encore plus de place dans Tacite que dans Josèphe, à cause du caractère anti-occidental de son *Apocalypse*. Ce que Josèphe avait dû atténuer par diplomatie, Tacite le mettait en relief comme une monstruosité tempérée de bouffonnerie.

C'est seulement après avoir fait disparaître le chapitre sur les apôtres de la Restauration davidique qu'on a mêlé *Jésus-Christ* et ses disciples à l'incendie de Rome sous Néron. Il est certain qu'aucun des historiens à qui Tacite emprunte le récit de l'incendie, ne mêlait

du tribut frumentaire. Au contraire, il est dit que « les Juifs supportèrent patiemment l'oppression jusqu'à la procurature de Gessius Florus. » Pas un mot du règne de Ménahem à Jérusalem ni du massacre de la garnison romaine à Massada. (Cf. *Le Gogotha*, p. 52.) Pas un mot de la prise de Gamala et de l'entrée de Titus dans la ville. Pas un mot des vœux de naziréat qui unissaient les fils et les disciples de Jehoudda contre le Temple et contre Rome. Au contraire, il est dit que les vœux ne sont point en usage chez les Juifs! Pas un mot des signes que Bar-Abbas avait annoncés pour le premier tiers de l'année 789; mais, comme il n'avait pu les fournir à la date indiquée, quelques vagues prodiges en remplacement: par exemple, (§ xiii) une voix plus qu'humaine annonçant dans le Temple que les dieux païens allaient céder la place à celui des Juifs, et le bruit de leur départ perçu distinctement. Suppression totale de la prise de Jérusalem, et du règne d'Eléazar, fils de Jair et beau-frère de Ménahem, dans Massada. (Cf. *Le Gogotha*, p. 114.)

les disciples du Gamaléen à ce sinistre (1). Aucun, par conséquent, ne disait que les chrétiens de Rome eussent été arrêtés en masse et livrés aux supplices les plus atroces pour un crime dont on n'accusait que le hasard ou Néron (2).

Le but de celui qui interpola Tacite à cet endroit a été de faire croire que, dès le règne de Néron, il y avait à Rome, et sous le nom de chrétiens, des incrédules adorateurs de Bar-Abbas, et que l'horreur manifestée universellement pour le nom de christ et de chrétiens venait d'une cause étrangère au sicariat jehouddique. L'immixtion des Juifs de Rome à l'incendie n'est dans aucune des histoires qui avaient précédé Tacite. Ces histoires étaient dans toutes les mains en son temps, elles n'avaient point encore disparu au temps de Dion Cassius qui arriva cent ans plus tard. Or, ni Dion Cassius, ni ses successeurs jusqu'au cinquième siècle ne connaissent l'incendie de Rome par les chrétiens; ils n'ont trouvé ce nom, à propos du fait, ni dans Tacite ni dans les écrivains antérieurs à Tacite. Autrement, sénateur romain, ennemi déclaré des Juifs, à *fortiori* des jehouddolâtres, Dion Cassius n'eût pas manqué de reproduire l'accusation, en l'aggravant au besoin. Ce n'est donc pas à propos de l'incendie que Tacite parlait des chrétiens, c'est dans le chapitre où il parlait du frère aîné de Ménahem, et non pas sous le nom de

(1) Cf. *Le Gogotha*, p. 4.

(2) « On ne sait, dit-il, s'il faut accuser le hasard ou Néron du désastre, (car l'un et l'autre a été dit par les historiens). Ce fut le plus cruel et le plus terrible que le feu eût jamais causé à Rome. » (*Annales*, livre XV, ch. xxxviii.) Encore suis-je convaincu que le choix offert entre le hasard et Néron est une manœuvre ecclésiastique. Cf. *Le Gogotha*, p. 7.

Jésus-Christ, mais sous son nom de circoncision, lequel était celui de son père : Jehoudda, fils de Jehoudda. Et c'est cela qui, ecclésiastiquement, n'était pas tolérable !

Tacite serait donc le premier et le seul qui, sous Trajan, par une malice incroyable, aurait songé à déclarer « coupables » les Juifs de Rome que personne ne soupçonnait sous Néron ? Il aurait de son propre mouvement, sans raison et sans indice, introduit dans le fait historique de l'incendie un élément entièrement nouveau et qui aurait échappé à tous les historiens antérieurs ? En ce cas, intéressée à l'honneur de ses ancêtres, l'Église n'eût pas manqué de supprimer ou le passage ou simplement le mot « coupables, » qui est absolument calomnieux dans cette circonstance. Il a donc fallu que quelqu'un, à une époque postérieure à Dion Cassius, introduisit dans Tacite, à propos de l'incendie, non seulement la personne de Bar-Abbas, mais le nom de Jésus-Christ et toute la fable de la persécution néronienne contre les chrétiens de Rome.

Nous avons soupçonné soit un arien soit un païen ennemi de la jehouddolâtrie (1), mais nous étions encore naïfs à cette époque. L'interpolation est d'un pape. Il avait supprimé tout le chapitre où Tacite racontait l'histoire du sicariat juif depuis Jehoudda le Gamaléen jusqu'à Ménahem. Il ne lui restait plus qu'un moyen d'introduire christ et chrétiens dans l'histoire de la ville où il siégeait, c'était de les mêler à l'incendie, mais en laissant planer le doute sur leur culpabilité, et en concentrant l'attention du lecteur sur la cruauté de

(1) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 390.

Néron (1). Je vous défie bien d'ailleurs, — et c'est là aussi l'un des buts de l'interpolation, — de savoir à quelle nationalité appartiennent les victimes du tyran. On a le droit de les croire entièrement composées de non-juifs.

Etant donné l'opinion de Tacite sur Bar-Abbas et ses frères, l'interpolateur n'a pas osé lui faire dire que leurs disciples étaient innocents, il lui a fait la concession de reconnaître qu'ils avaient la renommée d'affreux scélérats, mais il a rédigé son interpolation de telle sorte que Tacite a l'air d'ignorer complètement la condamnation prononcée contre Bar-Abbas par le Sauhédrin

(1) Il existe un petit dialogue grec où Musonius, exilé à Lemnos, retient le projet de percer l'isthme de Corinthe parmi les idées qui peuvent honorer Néron, et on sait qu'une partie des Juifs entraînés dans le parti davidiste et faits prisonniers par Vespasien furent employés à cette besogne. On attribue injustement ce dialogue à Lucien, il n'est pas de lui, mais il a plus de prix encore, il est du temps de Galba. Un vaisseau aborde à Lemnos où Ménécrate est venu voir Musonius : les passagers ont la tête couronnée de fleurs et chantent un chœur de bon augure : ils apportent à Musonius la nouvelle de la mort de Néron. L'exilé va-t-il se déchaîner contre le tyran ? Point. Il lui reprochera d'avoir fait tuer l'épirote qui avait osé se mesurer à lui dans la tragédie : « Ce n'était qu'un jeu, dit-il, pour celui qui avait tué sa mère », il aura des pointes contre sa façon d'émettre la voix, mais il ne soufflera mot de l'incendie de Rome et du châtiement des chrétiens : cela n'existe pas.

Nous avons déjà dit que, si les Juifs de Rome eussent été pour quelque chose dans l'incendie, jamais ce qu'on appelle le christianisme n'aurait pu s'établir dans la ville.

A propos de l'incendie de Lyon, Sénèque écrit à Libéralis : « On a bien vu des villes ravagées par des incendies, on n'en a pas vu d'anéanties. » Il console Libéralis du malheur qui afflige sa patrie : peut-être en sortira-t-elle plus brillante. » Timagène, ennemi du bonheur de Rome, disait que ce qui l'affligeait lorsqu'il voyait Rome en proie à un incendie, c'était que les édifices allaient être rebâties avec plus de somptuosité. Il est vrai de dire que dans l'état même où est notre ville aujourd'hui, s'il lui arrivait un malheur, tous les citoyens se disputeraient la gloire de réparer ses pertes » et l'honneur de la venger sur les incendiaires.

quarante jours avant sa crucifixion par Pilatus. Aujourd'hui, c'est Pilatus qui non seulement a crucifié, mais condamné. Et quant à Bar-Abbas, l'interpolateur reconnaît implicitement que c'est un rebelle, un assassin et un voleur que Pilatus a eu le plus grand tort de délier pour crucifier ensuite cet innocent Jésus qui semble bien, — Tacite ne le dit pas, mais il le sait par Luc, — être ressuscité le troisième jour, exactement comme dans Josephé ! Il y a plus. Le passage fût-il de Tacite, — au lieu d'être comme aujourd'hui dans Tacite, — il ne prouverait point qu'il ait existé aux côtés du christ un second personnage appelé Joannès que ses disciples auraient, eux aussi, regardé comme étant le christ. Il prouve au contraire qu'il n'y a jamais eu qu'un seul et même individu, connu de ses partisans sous le nom de christ, en un temps bien antérieur à l'invention des douze apôtres ; et l'interpolation vient confirmer tout ce que les *Évangiles*, par la bouche de Jésus, nous disent du Joannès à la fois baptiseur et christ. Au fond de notre creuset, quelle que soit notre analyse, nous retrouvons toujours Bar-Jehouda dit Bar-Abbas.

Falsifier Tacite et Suétone, calomnier Néron fut l'enfance de l'art pour ceux qui exploitaient le cadavre de Bar-Abbas, mais comment se concilier le grand Sénèque, père de la philosophie romaine ? Il n'y a rien que l'Église n'ait fait pour enzôner Sénèque. Elle le réclame dans Tertullien. Dans Jérôme elle le met au rang des auteurs sacrés, M. de Maistre voit en lui un coreligionnaire. Les jehoudolâtres du troisième et du quatrième siècle, quand il fallut créer une doctrine morale, prennent à Sénèque tout ce qu'il a dit de Dieu et de la Providence, désespérant de mieux penser et incapables de

mieux dire. Sans doute on peut lui reprocher bien des choses, il est homme. Mais l'Église lui en prête une qui le déshonorerait complètement, si elle n'était pas d'une fausseté réjouissante : toute une correspondance avec le pseudo-Paul sur la gloire et la divinité de Bar-Abbas ! (1).

VIII. — Les deux éruptions du Vésuve (2), en bouleversant toutes les têtes, avaient consolidé la croyance des Juifs dans la fin prochaine de la nation ennemie. L'Apocalypse avait échoué en Judée, mais réussi en Italie. Les dieux abandonnaient Rome. Iahvé soulevait les volcans contre les latins de la Campanie. L'éruption où périt Pline l'ancien fit partie de la gheoullah (3)

(1) *Epistole Pauli ad Senecam et Seneca ad Paulum*. Lisez cela, je vous prie, si vous voulez passer un bon moment. « Fais en sorte d'éviter les objections des païens et des israélites, écrit Paul au frère Sénèque. Tu deviendras un auteur nouveau, en appliquant la perfection de style où tu es si apprécié à faire l'éloge de Jésus-Christ ! »

Des écrits qui nous sont parvenus sous le nom de Jérôme la plupart sont faux, et parmi ceux qui le sont le plus, le fameux *Catalogue des auteurs ecclésiastiques* où l'on n'a pas craint d'inscrire Sénèque comme ami et sectateur de Paul. L'immatriculation de Sénèque comme jehoudoufâtre est un travail d'église du sixième ou septième siècle : on en a glissé quelque chose dans Augustin pour faire croire que celui-ci l'avait empruntée à Jérôme et que la liaison de Sénèque et de Paul était un fait acquis avant la fin du quatrième siècle. On en tirait également une preuve que Paul était venu à Rome au temps de Sénèque, et par contre-coup on donnait un air d'authenticité à l'investiture de Clément par Pierre, la grosse affaire de l'Église romaine. Tous ces faux se tiennent. On prouve Paul par Sénèque, Pierre par Paul et le pape Clément par tous les trois.

La *Chronique* de Dexter qu'on a voulu faire passer pour contemporaine de Jérôme n'est qu'une grossière supercherie de l'espagnol La Higuera. L'Église d'Espagne, jalouse des lauriers de celle de Rome, a appris que Paul étant à Rome avait écrit des lettres à Sénèque : à son tour elle apprend à la postérité que Sénèque a écrit à Paul alors en Espagne.

(2) L'une sous Néron, l'autre sous Titus.

(3) Vegeance.

jebouddique. « On se persuadait qu'il n'y avait plus de dieux, dit Pline le jeune, que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde, comme l'annonçaient de terribles prédictions. » Ces prédictions, Sénèque nous en a déjà parlé (1), et elles n'étaient pas que sibyllines, elles étaient apocalyptiques. Bar-Abbas avait annoncé ce feu, cette fumée, le soleil changé en ténèbres et la lune en sang. Sans croire en aucune façon que Bar-Abbas fût dieu, il semblait à beaucoup de Romains qu'il y eût une vertu spéciale dans les sept jours de la pâque juive, et dans d'autres rites des cultes étrangers. Mais ce n'est point par les Juifs davidistes, c'est par les Juifs hérodiens que le respect du chiffre sabbatique s'était insinué dans la ville. Perse le dit : « Quand viennent les jours d'Hérode, quand les lanternes ornées de violettes et bien rangées aux fenêtres exhalent une épaisse fumée dans l'air, quand une queue de thon nageant dans la sauce déborde du plat rouge et que le vin colore la blancheur des bouteilles, alors vous marmottez des prières entre vos dents et vous observez pieusement le sabbat des circoneis. Pour écarter les revenants, et conjurer les malheurs que présage un œuf cassé, vous allez aux grands prêtres de Cybèle, à la prêtresse borgne armée du sistre d'Isis, et ils vous font voir des dieux qui pénètrent dans les corps pour les gonfler, à moins que vous n'ayez pris la précaution de manger trois têtes d'ail le matin, conformément à l'ordonnance. »

Le triomphe de Vespasien et de Titus amena, laissa dans Rome une foule de Juifs qui, ne pouvant pleurer

(1) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 378.

sur les ruines de Jérusalem, se logèrent dans celles de Rome, déjà trop grande pour être partout neuve. Grouillants et tassés, les voici cachant leurs espérances sous les vieux arcs de la porte Capena, sur la route qui mène à Baïes, tout près de l'asile mystérieux où la nymphe Egérie venait, aux rayons de la lune, dicter les tablettes de Numa. Moyennant une redevance à la ville, ils sont maîtres du temple, des bosquets et de la fontaine sacrée. Rien n'éclaire mieux la différence des races : les chrétiens tuent ceux qui laissent les Romains pénétrer dans le Temple de Jérusalem (1); Moïse, pour quelques sesterces, habite chez le législateur de Rome! Pour que nous sachions cela, il faut qu'un poète, un Juvénal, verse un pleur de regret, en passant, sur ce délicieux endroit que la superbe indifférence du peuple a laissé dégénérer en ghetto. On fait argent de tout, l'ombre de chaque arbre est taxée et rapporte. Le riant asile des Muses, le vallon d'Egérie, avec ses grottes et ses eaux claires ourlées de marbre, tout cela est devenu un repaire de mendiants qui n'ont pour tout mobilier que des couchettes remplies de foin. Pour payer leur loyer que font-ils? Les petits métiers du carrefour. Celui-ci vend des bouteilles de vin cuit de Syrie, des figues de Syrie, des poires de Syrie, et quand viennent les fêtes de décembre, celui-là offre des tapis, des prunes sèches de Damas, de la bougie, des aiguillettes. Les Syriens porteurs de litière culbutaient ces regrattiers; ces revendeurs de laines teintes achetées en solde dans Antioche. Dressés à la mendicité par leurs mères (2), ils vont par les rues, assourdissant les Romains de leurs

(1) Cf. *Le Gogotha*, p. 45.

(2) Martial, *Epigrammes*.

plaintes. Ils erient pitié sur un ton plus aigu que celui des prêtres de Bellone, des naufragés qui portent leur tirelire, et des marchands d'allumettes. Au coin des ponts, dans les ruelles montueuses, sur le versant de la colline d'Aricie qui conduisait au temple de Diane Taurique, ils implorent la charité des belles matrones avec des cris de sommation. D'autres disent la bonne aventure, lisent dans les astres, annoncent au fils impatient la mort d'un père qui tarde, à l'épouse infidèle la mort d'un époux impotent, à l'entrepreneur de travaux publics une concession lucrative. La ville d'ailleurs est pleine d'étrangers, non pas seulement de ces Grecs à tout faire, rhéteurs, peintres, sculpteurs, baigneurs, musiciens, géomètres, augures, danseurs, médecins, qui ont ensorcelé la société romaine, mais d'asiatiques, Syriens surtout, dont les mœurs, le langage, les instruments de musique se sont transmis de l'Oronte au Tibre, et Syriennes, dont la mitre peinte fascine les jeunes gens attardés le soir aux environs du Cirque. Les Grecs s'abattent sur les Esquilies et le Viminal, venant de partout, de Sicione et d'Amydon, d'Andros et de Samos, de Tralles et d'Alabandes, propres à tout, essayant tout, réussissant tout, « prêts à monter au ciel pour gagner leur pain, car il n'était ni Maure ni Sarmate celui qui s'attacha des ailes, il était Athénien », et capables, tant ils sont persuasifs, de faire croire que quelqu'un est ressuscité.

Les Juifs, au bas de l'échelle, font du chaldaïsme au rabais, troublent par des prophéties la cervelle des vainqueurs insatués de leur triomphe.

« Au sortir de sa corbeille et de son foin, toute tremblante, la Juive s'approche, mendie à l'oreille, elle a un

oracle à vendre! Interprète des lois de la destinée, grande prêtresse de l'Arbre (1), fidèle messagère du troisième ciel, on lui met quelque monnaie dans la main, et on sait tout. Il en coûte peu, on a le songe des Juifs à bon compte! (2) » Les plus friands de prophéties étaient les Gaulois, — crédule comme un Gaulois, dit Martial. Ouvrant leurs grands yeux bleus, montrant leurs paumes blanches, ils écoutaient, bouche bée, aspirant la parole d'lahvé dans le souffle amer des jeûneurs (3).

La ville était bonne aux Juifs, la vie leur était facile, quoiqu'ils fussent très suspects depuis l'*Apocalypse* et ses suites. Titus avait vécu publiquement avec Bérénice, la grande cousine de Saül, et même on accorde que cette Cléopâtre hérodiennne aurait eu une cour de patriciens. Vainqueur des Juifs, Titus était si peu l'ennemi de leur sang que, si on l'eût laissé faire, il eût épousé Bérénice, quoique mûrie dans l'inceste. Les rues qui conduisaient au palais étaient pleines de Juifs, marchands de pierreries et de parfums. Nés au pays des onguents et des baumes, ils fournissaient aux boutiques de Cosmos et de Nicéros l'amomon d'Assyrie et les huiles d'Arabie dont on oignait les chevelures, partout attachés aux métiers qu'entretient le luxe de la toilette, au commerce

(1) De la connaissance du bien et du mal : le figuier d'après Bar Abbas. On voit que Juvénal le connaissait.

Cophino sermoque relicto,
 Arcana Judæa tremens mendicat in aurem,
 Interpres legum Solymarum, et magna sacerdos
 Arboris, ac summi fida interauncia cœli.
 Implet et illa manum, sed parcius. Ære minuto
 Qualliacumque volet Judæi somnia vendunt.

(2) Pas celui de Joseph, toutefois!

(3) *Jejunia sabbatariorum*, dit Martial.

d'argent qu'alimentent les besoins des prodiges (1).

IX. — On oubliait déjà très vite en ces temps-là dans les capitales du monde latin. N'allait-on pas voir bientôt sur l'arc de Titus le turban juif, le chandelier à sept branches et la table de proposition? C'était la souveraineté éternelle, puisque cela serait en pierre dans le Forum!

Les penseurs toutefois se souvenaient de Jehouda le Gamaléen et de ses fils. Parmi ceux-là Quintilien, maître de Pline le jeune. Il les désigne positivement, et dans un livre d'où la politique est exclue, un livre d'enseignement encore classique parmi nous : l'*Institution oratoire* (2). Joint aux brûlants souvenirs de la guerre finale, leur nom seul faisait planer le soupçon de haine universelle sur tous les Juifs indistinctement. A qui la faute sinon à cette maison de David qui depuis soixante ans semait la folie partout, dans le vent de ses *Apocalypses*? « Il est, dit Quintilien, des hommes

(1) Parlant de l'insatiable avidité des femmes, Juvénal (*Satire vi*) en montre une à qui son amant a tout donné « et qui veut encore ce diamant célèbre devenu plus précieux au doigt de Bérénice, parce que cette incestueuse princesse le reçut de son frère Agrippa, dans cette contrée où les rois célèbrent la fête des sept jours, les pieds nus, et où une antique superstition laisse vieillir les pourceaux. »

(2) Le passage se trouve au livre III qui était achevé lorsque Domitien appela l'auteur près de lui. Originaire d'Espagne, comme Sénèque, Lucain et Martial, né sous Caligula, amené très jeune à Rome par Galba, professeur de rhétorique à vingt-six ans, Quintilien a fait toute sa carrière publique sous les Flaviens, au fort des événements de Judée. C'est vers 84 qu'il entre au service de Domitien, entre la publication de son troisième livre et celle du quatrième. Après vingt ans consacrés à l'éducation de la jeunesse romaine, Quintilien goûte le charme d'une demi-retraite dans la mise en ordre de ses cours, un demi-repos dans cette situation de précepteur princier : les nouveaux élèves que la faveur impériale donnait à Quintilien, c'était les fils de Flavius Clément et de Domitilla, fille d'une autre Domitilla, qui était sœur de Domitien.

auxquels l'ignominie s'attache au delà du tombeau... On hait le nom de ceux qui font le mal (1). » Et cette pensée dirigeant son regard vers Jérusalem et les chrétiens, il ajoute : « Il n'est pas jusqu'aux villes dont les fondateurs n'encourent une espèce d'infamie, parce qu'elles sont le centre d'une nation pernicieuse à toutes les autres : *tel est le premier auteur de la superstition judaïque.* » Ce coup de hutoir tout à fait inattendu chez un rhéteur pacifique s'éclaire par la date et par les circonstances. Quintilien ne blasphème pas contre Jésus et contre son Eglise, comme l'a écrit Rollin, il y a pour cela les raisons dirimantes que vous savez (2). Mais il blasphème contre le père de Barabhas, il parle de David et de sa descendance. David est le fondateur de Jérusalem au sens où les habitants l'entendent, lorsqu'acclamant Jésus sur ses ânes, ils s'écrient : « Gloire à notre père David ! » « La ville de David, » disent les Ecritures quand elles nomment Jérusalem du nom de celui qui l'a judaïsée.

David le premier a formé le dessein d'y bâtir le Temple. David est le premier qui se soit dit christ

(1) Rappelez-vous l'inscription découverte dans les ruines de Pompeï : « Je hais les chrétiens et leurs crimes hideux. » (Cf. *Le Gogotha*, p. 307.)

(2) Néanmoins l'abbé Rollin a bien senti que la phrase de Quintilien était contre la maison de David, et pour n'avoir point vécu au temps de la haute exégèse qui règne aujourd'hui, il n'en a conservé que plus de sens critique. C'est bien des chrétiens et des chrétiens qu'a parlé Quintilien, et d'eux seuls. Charger les Juifs hérodiens, alors que par Josèphe ils accusent eux-mêmes les chrétiens d'avoir provoqué tous les malheurs de la Judée, c'eût été chez Quintilien le comble de l'aveuglement, car depuis Hanaan jusqu'au dernier des grands-prêtres en passant par Kaiaphas, le Temple avait été le plus fidèle auxiliaire des procureurs romains. depuis Coponius jusqu'à Gessius Florus en passant par Pontius Pilatus.

parmi les Juifs (1). C'est à David qu'ont été faites toutes les promesses exploitées plus tard par les prophètes (2) jusqu'au Joannès. C'est lui qui a enterré au Garizim les vases qui devaient servir au chrisme de Bar-Abbas, roi de la terre (3). Seul et en propres termes, David est « le premier auteur de la superstition judaïque, » qui vient de mener Jérusalem à sa perte et dont la Rome de Domitien va être victime à son tour, comme l'avait été la Rome de Tibère. Lorsque sous le nom de Jésus le revenant de Bar-Abbas dit aux disciples (4) : « Vous serez en exécration à tous à cause de mon nom ! » il cite du Quintilien et du Tacite.

X. — Après la chute de Jérusalem, Vespasien avait décidé que les Juifs paieraient dorénavant les didrachmes du Temple au trésor du Capitole. Cette mesure, au début, ne souleva point trop de résistances, mais quelques années plus tard, sous Domitien, lorsque vint le jubilé de S39, cinquantième de la mort de Bar-Abbas, il y eut plus que des hésitations. Au dernier jubilé le roi-christ, restaurateur de la Loi, avait ordonné de refuser le tribut à la Bête ! Or ne savait-on pas qu'il avait échappé aux exécutions de Pilatus par un de ces miracles dont il avait le secret ? qu'il était vivant sur la terre ? qu'il allait réapparaître pour juger le monde et qu'à chacun il rendrait selon ses œuvres ? à celui-ci la vie dans la Jérusalem d'or, s'il refusait

(1) Comparé à un ange, un messager d'Eloï. (I Rois. xix, 9; II Rois, xiv, 17; xix, 27.)

(2) Il faudrait les citer tous, mais l'Évangile nous en dispense. Revoyez le cantique de Jehoudda, sous le nom de Zacharie, dans la Nativité de son fils aîné. (Luc, 1, dans *Le Charpentier*, p. 207.)

(3) Cf. *Psaumes de David*, II, 6, XXI, 23.

(4) Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 373.

l'impôt ; à celui-là, s'il le payait, l'étang de soufre. Ou bien la Loi n'était qu'un vain mot. Si vous voulez vous rendre compte de la force du dilemme, relisez l'*Apocalypse*. L'ombre de Bar-Abbas et son nom d'*Apocalypse*, — Ieou-Shana-os (Joannès), — sont restés si étroitement liés à cette agitation nouvelle que l'Eglise y a fait entrer sa personne même : c'est de là que vient la légende du Joannès Porte latine (1), plongé dans une cuve d'huile bouillante à Rome sous Domitien, s'enfuyant ensuite à Ephèse, puis exilé à Pathmos où il compose l'*Apocalypse*. On ne doute pas qu'il y ait eu en Asie un mouvement chrétien et que, là aussi, l'ombre du Joannès ait parlé. Car, devant régner sur le monde, le Joannès était partout, même à Pathmos, s'il y eut des Juifs déportés pour la loi.

Si ceux de Rome avaient suivi ponctuellement ses ordres, ils seraient sortis de la ville (2), ils auraient fui la Bête ; mais n'auraient-ils pas retrouvé partout son image monnayée ? S'en aller n'était pas pratique ; se révolter n'était pas possible ; refuser le tribut, comme Bar-Abbas et Ménahem en avaient donné ordre, il n'y fallait pas songer non plus. Mais il n'était pas défendu de ruser. Quelle foi devait-on aux publicains ? Aucune. Pour ne point encourir la damnation, les Zélateurs dissimulèrent leur origine, de manière à faire échec à la loi romaine. Il en résulta un tel trouble dans la perception que des Juifs authentiques échappaient à l'impôt, tandis que des individus, étrangers à cette

(1) La Porta Capena, dans l'esprit de celui qui a mis cette imposture en circulation.

(2) « Sortez de Babylone, ô mon peuple, etc. » Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 59.

nation, mais chômant le jour du sabbat, étaient soumis à la taxe. Suétone se rappelle avoir vu, dans sa jeunesse, un receveur visiter, devant une assemblée nombreuse, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, pour savoir s'il était circoncis.

A ceux qui observaient les « paroles du Rabbi » tous les moyens étaient bons pour que les agents du fisc ne pussent avoir de leur argent. Ils le cachaient sous leurs vêtements, sur leur peau, presque dedans, ne faisant qu'un avec lui : un en deux, deux en un. Martial, qu'on sait par cœur, Martial qu'on chante dans toutes les rues de Rome, depuis le quartier de Suburre jusqu'aux villas des environs, Martial, chronique vivante du pavé de Rome et des gradins de l'amphithéâtre, Martial lâche quelques épigrammes contre ces Juifs qui font servir leurs parties les plus secrètes à la défense de leur bourse, et il dit à Lecania : « Ton esclave se tient les parties enveloppées d'un sac de cuir noir, chaque fois que tu te plonges toute nue dans un bain chaud. Le mien, pour ne rien dire de moi, n'a pas le moindre *pondus judæum* (1) sur la peau (2). » En même temps renaissaient les plaisanteries obscènes que le peuple avait faites contre les chrétiens de Ménabem sur le passage de Vespasien et de Titus triomphants. Mais qu'est-ce que la licence dont il avait usé contre le goût, dans ses caricatures et dans ses brocards, comparée à celle que les Galiléens de Jérusalem avaient prise contre la nature pendant les journées

(1) Le *pondus* pour Martial, c'est le poids d'une livre pris comme étalon monétaire.

(2) Lecania peut chercher sur eux, ils n'ont d'argent ni l'un ni l'autre.

du siège? Martial a noté trois ou quatre de ces railleries (1) sur le priape juif pesé au poids de celui de l'Ane venu de Jérusalem en cendres et condamné au tribut par Jupiter Capitolin! Elles étaient déjà grossières, le temps et la plume des copistes les ont rendues peu intelligibles (2). Tout chrétien était censé ménophile (3) et porteur d'un priape destiné à grandir au centuple sous le quatrième mois de la Grande Année : « *Centuplum accipies!* » et à passer par la transfiguration générale des choses : « *Aureum haberes?* Tu l'aurais donc en or? » Enfin, brochant sur le tout, l'exécration usage qu'en avaient fait les Galiléens du siège n'était pas de nature à relever le niveau de ces allusions inspirées par l'Évangile du Royaume.

De loin d'abord, de près ensuite, le mouvement fut mené par le fils de cet Akiba qui se cache dans les

(1) Cf. *Epigrammes*, liv. III, liv. VII, 55 et 82.

(2) Cf. celle que nous avons citée dans *Le Gogotha*, p. 80. Aidez-vous aussi des séméiologies de l'Ane d'or dans les *Évangiles de Satan*, première partie, p. 67.

(3) Ami du mois triomphal de l'Ane. Alys, le soleil des Phrygiens, est souvent dit « Ménotyranus », maître des mois. L'un des apôtres-poissonniers de Thessalie dans l'Ane d'or est appelé *Aristomène*, le mois par excellence. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 70. Il se peut aussi que Martial ait composé le nom de « Ménophile » de *menon*, demeurer, être stable, comme Menandre le samaritain avait fait du sien. Cf. le présent volume, p. 32.

Martial était très au courant des particularités de la guerre contre les Juifs de Ménahem, voire des opérations qui avaient eu lieu contre ceux d'Eléazar à Massada. Il dit, s'adressant à Domitien : « Ton frère mérite de partager avec votre père les triomphes de l'Idumée. » L. II, ép. 2. Quant à l'aigle-phoenix qui emporta Bar-Abbas en Égypte dans l'Apocalypse, (Cf. *Le Charpentier*, p. 128 et *Le Roi des Juifs*, p. 3) ne croyez pas qu'on ignorât ce messager des temps, qui « après dix siècles de vie renouveau par le feu le nid qu'il s'est construit en Assyrie. » L. V, 7, des *Epigrammes*. Ce livre est dédié à Domitien lui-même qui avait une bibliothèque magnifique dont Martial connaissait le conservateur, Sextus.

Écritures canoniques sous le nom à peine déformé d'Akila (1). Akiba l'ancien était originaire du Pont. Sous le nom d'Akila et sous celui de Prisca ou Priscilla (2), le père et la mère de l'Akiba qui nous occupent sont restés si étroitement liés à la croisade chrétienne que l'Église n'a pu se passer d'eux à Rome, à Corinthe et à Éphèse. C'est par eux que Saül, prince hérodién, et Apollos, christ antidavidiste, sont convertis à la jehouddolâtrie dans les *Actes des Apôtres* (3). Sans eux point de Paul apôtre des nations. En effet, zélateurs de la Loi littérale et de la kabbale asinaire, prêchant que le maître des nations devait sortir de Juda, les Akiba n'ont cessé de tisser dans les synagogues la toile sans fin dont la tente de David devait couvrir le monde (4). Toutes les sympathies des Akiba étaient pour Bar-Abbas et ses frères.

Akiba jeune était, dit-on, né à Sinope, ville du Pont. C'est le plus célèbre de tous les Akiba à cause de sa version grecque des écritures juives (5), c'est le grand Akiba, Rabbi Akiba. Sa version était ébionite (6), il n'avait pas traduit, interprété comme ont fait les Septante, il avait tout rendu à la lettre, disciple en cela de Jehoudda le Gamaléen dont le plus bel éloge est le

(1) On obtient une déformation plus forte, on donne un changement plus complet, lorsqu'on latinise le nom et qu'au lieu du grec *Akula* on écrit *Aquila*. La pensée s'éloigne alors de la loi juive pour se porter vers l'aigle romaine.

(2) Traduction de Zekena, l'ancienne, relativement à la nouvelle, femme de son fils

(3) Cf. *Le Saint-Esprit*, pp. 258, 277.

(4) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 258.

(5) Cf. Jérôme, *Commentarii in Isaiam*, ch. 1.

L'Église reconnaît ici que l'Akila auquel elle attribue cette version est regardé par les Juifs comme ayant été l'Akiba du Pont.

(6) Vide de toute interprétation.

surnom de Panthora (1) que les Juifs chrétiens lui ont donné. C'est un fait certain, reconnu par l'Église elle-même, que la seule version grecque dont les chrétiens fissent état, c'était celle d'Akiba, particulièrement en ce qui touche les Prophètes. Elle n'était autre que la transcription en grec de la version araméenne dont se servaient le père et la mère de Bar-Abbas. Akiba l'ancien la tenait d'eux. Instruit par sa famille et plus encore par le long séjour de Salomé et de ses fils dans le Pont et la Bithynie (2), Rabbi Akiba connaissait à fond Bar-Abbas par son histoire et par ses Paroles; mais comme il est mort dans la Loi et la kabbale jehouddiques, et qu'il n'a soufflé mot de Jésus, il est traité d'apostat par l'Église, quoique d'autre part elle retienne son père et sa mère parmi les fondateurs de la jehouddolâtrie à Rome, à Corinthe, à Éphèse et dans le Pont.

Voici par quel moyen l'Église tire d'Akiba deux personnes distinctes par le changement d'une seule lettre. Sur l'indication des *Actes des Apôtres* qu'Akiba était originaire du Pont, elle fait naître dans cette province, à Sinope, un certain Akila, païen d'éducation, mais fort entêté de magie et d'astrologie. Il faut que cet homme ait pu apprécier l'*Apocalypse*. Frappé des miracles qu'opéraient les chrétiens de son temps, il embrasse le christianisme pour en vivre. Mais voyant qu'il ne réussissait pas au gré de ses désirs, parce qu'il manquait de la foi et de la sincérité nécessaires dans un don si divin, il retourne à sa magie et à son astrologie pour tromper les simples et jouer au grand homme.

(1) « Toute la loi. » Cf. *Le Charpentier*, p. 176.

(2) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 210 et la suscription des *Lettres de Pierre*.

Ceux qui gouvernaient alors l'Église s'aperçoivent de ce manège, mais c'est en vain qu'ils lui remontrent sa faute, il est insensible à leurs objurgations. On est obligé de l'excommunier. De dépit il passe aux Juifs, se fait circoncire pour bien montrer qu'il a cessé d'être chrétien; et pour mieux le prouver encore il se met à l'école de Rabbi Akiba, le plus fameux docteur de la Loi en ce temps-là. Il fait un si rapide progrès dans la langue hébraïque et dans la connaissance des livres sacrés que son maître le juge capable de les traduire en grec, afin de pouvoir opposer à la version des Septante, devenue celle de l'Église, un texte moins favorable aux interprétations des chrétiens. Cet homme sans scrupule, disons le mot : cet apostat, compose sa version dans ce hüt et il la donne en la douzième année d'Hadrien (1). Mais, on ne sait pourquoi, il en refait une seconde qui petit à petit se substitue complètement à la première, et c'est celle qu'on trouve dans les synagogues hellénistes à la place de la version des Septante (2). Cependant elle disparaît, elle aussi, sous l'effort du temps.

Toutes ces ruses tombent devant ce fait que, comme au temps de Claude, (et même de Néron, si l'on en croyait la *Lettre de Paul aux Romains*,) c'est dans la maison d'Akiba que les chrétiens se réunissaient, c'est chez lui qu'était ce qu'on appelle l'Église. On fait à sa mère l'honneur de la nommer avant lui dans cette lettre; et peut-être, — telle la mère de Bar-Abbas, — a-t-elle survécu à son mari. « Saluez de ma part Zekena (3) et

(1) Soit 128 de l'E. C.

(2) Toutes ces impostures dans Epiphane, dans Jérôme, dans Philastrius et autres gagistes.

(3) On lit : Prisca.

Akiba (1), mes coopérateurs en Jésus-Christ, (qui pour ma vie ont exposé leurs têtes ; à qui je rends grâces, non pas seulement moi, mais toutes les Églises des Gentils), et aussi l'Église qui est dans leur maison. » Car à l'époque où elle a fabriqué les *Actes des Apôtres* et la *Lettre aux Romains* l'Église n'avait pas encore l'intention de soutenir que Shehimon dit la Pierre ou Saül mué en Paul eussent été les premiers évangélisateurs de Rome. Au contraire, soit dans les *Actes*, soit dans la *Lettre aux Romains*, elle reconnaît sans hésitation qu'Akiba senior et sa femme étaient expulsés de Rome pour christianisme lorsqu'ils sont passés par Corinthe, allant en Asie. La lettre va plus loin, le pseudo-Paul reconnaît formellement à deux autres personnes, Andronicus et Junias, qu'il dit être de sa famille et qui sont dans l'Église de Rome, l'honneur imaginaire d'avoir été au christ avant lui.

Personnellement et par sa transcription de ce qu'on peut appeler le texte royal des Écritures, Rabbi Akiba fut oracle au quartier juif.

Et puis il y a du vrai dans la légende des deux petits-fils de Jehouda Toâmin, venus à Rome sous Domitien. Ce qui ne l'est pas, c'est qu'ils y soient venus sur son désir. Mais ce Jehouda étant le seul frère cognominal de Bar-Abbas et, après Philippe, le plus autorisé des scribes des *Paroles du Rabbi*, son ombre ne plane pas moins sur le jubilé de S39 que celle du Joannès. Qu'il ait été représenté dans ce mouvement par sa descendance, c'est à quoi nous croyons sans effort. Vous connaissez la chose, nous vous l'avons déjà contée (2).

(1) On lit : Akila naturellement.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 12.

d'après Eusèbe (1), copiant Hégésippe, à ce qu'il dit. Domitien apprend qu'il existe en Bathanée des descendants de l'antique race de David, les petits-fils de Jehoudda, frère du jésus, et craignant sans doute qu'ils ne revendiquassent un jour leurs droits à la couronne universelle, il les fait venir à Rome, il les interroge lui-même (en araméen?) et se fait exposer leur généalogie, (y compris le nom de circoncision de leur grand-oncle?) Il leur demande quelle est leur fortune : ils répondent qu'ils possèdent trente-neuf arpents de terre, lesquels paient tribut, et qu'ils travaillent pour vivre. Il leur demande enfin quand arrivera le royaume de Jésus-Christ : ils disent que ce sera pour la fin du monde. Domitieu, pleinement rassuré, les remercie et les laisse aller en paix, ce qui n'indique pas un naturel bien sanguinaire; car il a devant lui des chrétiens d'une authenticité indiscutable, petits-fils du Jehoudda du Recensement, petits-neveux du roi-christ de 788 et de celui de 819, et prétendants à cet Empire qu'il exerce lui-même par la grâce changeante de Jupiter. Que reste-t-il au fond de tout cela? Le fait que deux des fils de Jehoudda Toâmin se sont trouvés à Rome pendant l'émotion jubilaire avec un fils de cet Akiba qui, sous Claude déjà, tissait la tente de David dans Rome, dans Corinthe, dans Ephèse et dans le Pont. Eusèbe reconnaît d'après Hégésippe que ces deux intéressants personnages auraient gouverné quelques églises et vécu jusqu'aux temps de Trajan. On sait même quel était leur nom (2) : approximativement pour celui qu'on

(1) Au livre III de l'histoire ecclésiastique.

(2) Cf. Henry Doucet. *Essai sur les rapports de l'Eglise avec l'Etat romain*. Paris. 1882, in-8°. p. 30.

appelle Zokher (1), exactement pour celui qu'on appelle Jacob. D'autre part, nous allons voir dans le *Talmud* que la prédication et la personne d'Akiba étaient particulièrement connues à Rome sous Domitien.

On bannit de Rome pour la vingtième fois les astrologues qui troublaient la ville et on fit rentrer le fisc judaïque avec plus de rigueur que la veille. On consulta Gamaliel (2), on le fit venir même, car Gamaliel descendait de David. Il connaissait d'autant mieux les *Paroles du Rabbi* que son grand-père, président du Sanhédrin sous Tibère et sous Claude, avait condamné à mort pour crimes publics Jacob junior, Bar-Jehoudda, Eléazar Bar-Jaïr, Shelimon et Jacob senior, c'est-à-dire quatre des fils et un des gendres de Jehoudda. On lui montra les Écritures dont les chrétiens de Rome faisaient usage, et force lui fut de déclarer qu'elles étaient conformes à la Loi, sinon qu'il en répudiait toutes les parties inspirées par la haine de l'étranger et celles qui ne leur défendaient pas aussi sévèrement de voler les goym que leurs propres coreligionnaires (3).

Toutefois Domitien ne put empêcher que l'*Apocalypse* fit des victimes dans le patriciat et jusque dans sa propre famille.

Il y eut dans la société romaine une secousse favo-

(1) *Zachâri*. Nom de kabbale donné à Jehoudda dans la Nativité selon Luc et qui signifie Verseau. Cf. *L. Charpentier*, p. 41. Cela porte à croire qu'il s'appelait lui aussi Jehoudda.

(2) *Derenbourg*, *Histoire de la Palestine*, p. 322 et Grätz, t. IV, p. 119. A la vérité, Domitien n'est pas nommé comme étant l'empereur qui consulta Gamaliel, mais étant donné le cas, je ne vois guère que lui. Au sujet de cette période voyez l'*Essai sur le règne de Domitien* de M. Gsell. Paris, 1894, in-8°.

(3) Celle-ci, par exemple, a passé dans les *Évangiles* : « Qu'il (le juif non chrétien) te soit comme le païen et comme le publicain ! »

nable aux idées que les Juifs nourrissaient contre les dieux et leurs images. Cela s'explique par la catastrophe du Vésuve où Vulcain, pour ne citer que celui-là, s'était fort mal comporté. D'ailleurs, le lazaronisme romain, — il y en avait et beaucoup, — s'était accommodé facilement du sabbat. Il se trouve toujours des gens pour flirter avec les religions qui proscrivent le travail une fois par semaine. Ce qui est plus grave, c'est qu'il s'en soit trouvé pour accepter la circoncision et qu'il ait fallu un édit pour l'empêcher. Or la circoncision, c'est le principe chrétien par excellence : sans circoncision, point de baptême, et sans baptême, point de part dans le Royaume (1).

Sur le conseil de femmes qui les poussaient à ces choses nouvelles (2), des citoyens romains furent assez misérables pour s'y soumettre. L'accès de folie passé, ils ne surent comment avouer leur faiblesse ni comment la cacher (3). Des personnages aristocratiques se désintéressèrent des affaires publiques, les dieux ne comptant plus dans la combinaison nouvelle. On peut croire que d'impudents baptiseurs les amenèrent sur les rives de l'Almon pour leur remettre leurs péchés contre espèces. Ils sont à bon droit qualifiés d'athées par Dion Cassius. On en dénonça d'autres qui parlaient

1) Cf. *le Roi des Juifs*, p. 139.

(2) *Molitores rerum novarum*.

(3) Il y a une épigramme de Martial sur l'un d'eux : « Un sac d'une telle taille couvre les parties de Ménophile qu'il suffirait seul à tous les comédiens ensemble. J'avais cru (car nous nous baignons souvent de compagnie) que c'était une précaution pour conserver sa voix ; mais voilà qu'en s'exerçant à la palestra devant le peuple assemblé, son sac se détache et tombe : le malheureux était circoncis ! » Et c'est pourquoi Martial le dit *ménophile*, ami du signe de l'immortalité.

de refuser l'impôt, ce refus étant une condition de salut dans la doctrine jehouddique. Cette folie ayant cessé. Nerva interdit ces dénonciations qu'on ne faisait pas toujours dans le seul intérêt des finances publiques et rappela ceux qui avaient été exilés à tort (1).

Titus Flavius Clémens et sa femme Domitilla, l'un cousin germain, l'autre nièce de Domitien, ayant été mêlés, on ne sait ni pourquoi ni comment, à ces histoires, furent condamnés par Domitien lui-même, le mari à mort, la femme à l'exil dans l'île de Pandataria. Toutefois la mort de Flavius Clémens n'est nullement, comme dit l'Église, le martyre d'un jehouddolâtre. Mais que Clémens ait cherché dans l'Apocalypse une indication sur la fortune de la Bête régnante (2), cela n'est pas douteux. L'usage qu'on a fait de son nom à la fois dans le *Taïmud* et dans les Écritures ecclésiastiques en est la preuve la plus convaincante.

Dion Cassius (3) dit qu'il fut condamné avec d'autres « qu'avaient séduits les mœurs judaïques », notamment Acilius Glabrio, personnage consulaire, accusé lui aussi d'athéisme : victimes païennes d'une « sorte d'impiété qui s'était glissée parmi les Juifs. » Cette impiété, c'est la « superstition judaïque » dont Quintilien parle de son côté, c'est le Messie destructeur de la Babylone d'Occident et qui avait déjà parlé au Vésuve en 832. Mais Clémens et Acilius Glabrio allèrent-ils jusqu'à se

(1) On lit sur quelques-unes de ces monnaies : *Calumniâ fisci judaïci sublatâ*.

(2) On sait qu'à chaque règne nouveau changeait le chiffre contenant le nom de la Bête impériale dans l'Apocalypse. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 56.

(3) Dion Cassius, l. LXVII, ch. xiii. Très suspect à ce point de vue, depuis qu'il a été revu, corrigé et abrégé par le moine Xiphilin.

soumettre à la première condition exigée par Bar-Abbas? Pour cela il leur aurait fallu faire à Iahvé l'hommage de leur prépuce : la circoncision est une preuve matérielle de prosélytisme. Or on lit dans Suétone que Clémens a été condamné subitement sur le soupçon le plus ténu. S'il est de ceux qui furent baptisés, c'est qu'il avait accepté la circoncision, peut-être à l'instigation de sa femme désireuse de réaliser par lui l'un en deux, deux en un, sans lequel elle était marquée pour l'étang de soufre. En ce cas, c'est le Talmud qui aurait raison contre Suétone, circoncis lui-même dans son texte (1). Car la conversion de Titus Flavius Clémens et d'Acilius Glabrio a fait plus de bruit dans le monde juif que dans le monde romain. Rome a caché Acilius et Clémens comme une tache, les Juifs les exhibent comme un trophée. Comme toujours, ils ont exagéré dans leurs Écritures, et déformé. Pour les uns (2) le converti s'appelle Katia (3) Bar-Schalom (4), il se fait circoncire au moment d'aller au supplice, il lègue toute sa fortune à Rabbi Akiba, et les commentateurs du Talmud reconnaissent bien qu'il s'agit de Flavius Clémens, neveu ou cousin de Domi-

(1) On a certainement touché à Suétone là où il parlait de la condamnation de Clémens. On la place plusieurs années après le jubilé, huit mois avant l'assassinat de Domitien qui a régné quinze ans. Or le jubilé correspond à la cinquième année de ce règne. Il est vrai que la douzième était sabbatique et qu'Akiba a pu la prêcher. De plus il est absolument impossible de deviner pourquoi Domitien a fait mourir Clémens dont tout le crime aurait été une faiblesse ou incapacité méprisable pendant son consulat, qui répondrait à la treizième ou quatorzième année de Domitien.

(2) *Abodah Zarah*, 10b.

(3) C'est Titus défiguré par le scribe : terriblement, il faut le dire. M. Derenbourg propose de traduire *katia* par *curtus*, circoncis.

(4) Fils de Clémens. Le scribe a traduit *Clémens* par *Shalom*, (clément, pacifique). M. Derenbourg propose *integer*, incirconcis.

tien et, par conséquent, de Titus (1). Dans d'autres (2) le converti s'appelle Onkelos (3) [Bar-Kalonimos] (4), il est poursuivi par des soldats que l'empereur envoie à sa poursuite, on le dit neveu de Titus (5), mais on ne dit pas qu'il se soit fait circoncire. Dans d'autres encore (6), il s'appelle Onkelos ha-ger (7) et est neveu d'Hadrien (8).

Racontée dans le *Talmud* (9) bien longtemps après l'apparition des *Évangiles* et rédigée dans le même style qu'eux, avec les mêmes images, l'affaire de Clémens est devenue parabole sous la plume du scribe.

Ayant songé à prendre une mesure grave contre les Juifs, (expulsion générale de Rome ou persécution à mort,) un César en qui on reconnaît immédiatement Domitien assemble les grands de l'Empire et leur pose ce dilemme : « Si on a un ulcère au pied, faut-il l'amputer et vivre, ou garder son pied et souffrir (10) ? » Tous sont pour l'amputation, sauf le sénateur Katia Bar-Schalom (Flavius Clemens), et c'est pourquoi il est

(1) *Abolah Zarah*, 11^a.

(2) *Gittin*, 56^b.

(3) Corruption d'*Aculeios*, *Acilius*, ou plutôt assimilation par le scribe du nom d'*Aculeios* à celui d'*Onkelos*, auteur de *Targum* célèbres parmi les Juifs et grand ami de Gamaliel l'Ancien : il assista même à son enterrement.

(4) Fils de Clémens. Le scribe confond *Acilius* avec Titus F. Clémens, fils de Clémens.

(5) Et par conséquent de Domitien.

(6) *Midrasch Tanchouma*, commentaire sur l'*Exode*, xxi.

(7) « Onkelos de l'étranger », par opposition à l'*Onkelos* des Juifs.

(8) Erreur évidente.

(9) *Abolah Zarah*, 10^b, cité par M. Derenbourg, *Histoire de la Palestine*, p. 335.

(10) « Si ton pied te scandalise, coupe-le, dit Jésus, et jette-le loin de toi, il vaut mieux entrer dans la vie éternelle, n'ayant qu'un pied, que d'en avoir deux et être jeté dans le Ghé-Hinnom du feu. » Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 360.

condamné à mort. Avant de périr, il dit : « Je suis pareil à un navire qui a payé son impôt (1), je puis donc passer et me mettre en route ! » Ce navire, ou pour mieux dire cette arche d'alliance, ce *Gogotha* que nous avons vu franchir la Méditerranée sous la conduite de Paul (2), quel charpentier l'a construit, sinon le Joseph de l'Évangile ? Qu'est-ce donc, sinon ce que l'Église a appelé plus tard la barque de Jésus et la barque de Pierre ?

Il y a sur le même fait une autre légende plus confuse (3), mais précieuse en ce qu'elle constate la présence de toute une légion de rabbis à Rome en même temps qu'Akiba. Elle cite Rabbi Gamaliel, Rabbi Eléazar et Rabbi Josué, dont le premier au moins, petit-fils de celui qui a condamné Bar-Abbas à mort, est venu pour combattre Akiba. Pendant leur séjour, le Sénat décrète qu'au bout d'un mois (4) il n'y aura plus de Juifs non seulement dans la ville, mais dans le monde. C'est l'amputation. Un sénateur anonyme, homme pieux, — entendez philojuif, — vient trouver Rabbi Gamaliel et lui fait part de la décision. Grand émoi parmi les docteurs. Mais le sénateur, plus juif qu'eux en cette circonstance, leur rend le calme en leur disant que, dans le délai de trente jours, leur dieu ne manquerait pas de venir à leur secours. Le vingt-cinquième jour il en parle à sa femme : « Voilà déjà vingt-cinq jours d'écoulés, dit-elle. — Reste cinq jours,

(1) On l'a laissé monter dans l'arche d'alliance en échange de son prépuce. C'est la condition *sine qua non*, les Actes des Apôtres son formels. Cf. *Le Gogotha*, p. 290.

(2) Cf. *Le Gogotha*, p. 301.

(3) *Debarim raba*, ch. II, Midrasch Ialkout sur le Psaume XVII, 10.

(4) De trente jours, comme dans le système chrétien.

dit le mari. — N'as-tu pas de bague empoisonnée? reprend la femme, suce-la et meurs! Cela donnera aux Juifs un nouveau délai de trente jours, et dans l'intervalle on abrogera le décret. » Le mari suit le conseil, il suce la bague et meurt. Mais on reconnut plus tard qu'il s'était fait circoncire : le vaisseau avait payé l'impôt (au Charpentier) avant de quitter le port, il était sauvé!

Ce qui frappe ici, c'est que l'exécution du décret dépend du sénateur, puisqu'il a le pouvoir de la retarder en disparaissant. C'est apparemment qu'il était consul au moment du décret, et que sa mort coïncide avec le dernier jour de son consulat. Or on lit dans Suétone que Clémens avait à peine terminé le sien, lorsque Domitien le fit mettre à mort. Ce malheureux avait-il cru s'assurer le Royaume du monde en se faisant circoncire? Être l'empereur-messie?

Comment douter que ce ne soit là le véritable motif de sa circoncision, quand dans la tradition juive, donc chrétienne, on le voit léguer tous ses biens personnels à Rabbi Akiba, par conséquent déshériter sa femme et ses enfants au bénéfice de ce jehouddiste avéré dont le père a fait campagne pour Shehimon, roi-christ sous Claude, et dont le fils prêchera par toutes les synagogues Bar-Kocheba, roi-christ sous Hadrien? Or Domitien avait désigné les deux fils de Clémens pour ses successeurs au trône, donnant par anticipation à l'un le nom de Vespasien et à l'autre son propre nom (1). Pour quelle raison leur père aurait-il testé en faveur d'Akiba, si ce n'est celle qu'invoquait Bar-

(1) Suétone, *Domitien*, xv.

Abbas pour se faire donner les biens de ses contemporains ? Ananias et sa femme, même dans les Écritures actuelles, ne sont-ils pas assassinés par les apôtres pour n'avoir point agi comme Clémens ? Ainsi, de son propre mouvement, cet homme qui avait été consul reconnu aux Juifs, contre ses enfants mêmes, le droit de réintégrande (1) que Bar-Abbas faisait déjà valoir sous Tibère. Roulé par les Juifs, croyait-il les rouler à son tour, s'appliquer leurs titres à la possession de l'univers ? Se contentait-il, au contraire, d'une part modeste dans leur Royaume ? Sa vaste imbécillité lui permettait de nourrir toutes ces idées à la fois, il était d'une faiblesse abjecte (2). Mais si elle est allée jusqu'où dit le *Talmud*, c'est que le Royaume dont parle aujourd'hui Jésus comme d'une vieille lune était encore de ce monde cinquante ans après la crucifixion de son titulaire.

Dion Cassius, qui pourtant connaît les chrétiens, ne les nomme plus à cette occasion. Mais qu'ils fussent nommés et définis dans le texte original, cela n'est pas douteux. Qu'ils le fussent par d'autres historiens, c'est un fait reconnu de l'Église elle-même dans Eusèbe (3) où elle dit : « Brutius écrit que beaucoup de chrétiens ont subi le martyre sous Domitien. » Qu'ils le fussent également d'Épictète, on en a la preuve par les conditions mêmes dans lesquelles il a parlé, et on ne peut douter que le passage où Arrien cite ce propos (4) n'ait subi l'affront des remaniements

(1) Pour Bar-Abbas le droit de rentrer en possession du royaume de ses pères, et d'entrer par application des prophéties en possession de celui du monde.

(2) *Contemptissimæ inertiae*, dit Suétone.

(3) *Chronique*.

(4) Arrien, *Dissertations d'Épictète*, l. II, ix, 20. Ce passage semble

monastiques. Car le sage Epictète s'était retiré à Nicopolis (1) après le sénatus-consulte qui expulsa les étrangers de Rome, et sachant qu'un de ses auditeurs, un jeune Grec, avait ouvert l'oreille à la prétendue révélation chrétienne, il l'en reprit vivement : « Pourquoi fais-tu le juif, puisque tu es grec ? Ignores-tu dans quel cas on est réputé juif (2), ou syrien (3), ou égyptien (4) ? Quand nous voyons quelqu'un se complaire dans le faux-fuyant (5), nous avons coutume de dire : « Il fait le juif », quoi qu'il ne le soit pas ! Celui-là est appelé juif, et l'est véritablement, qui a la passion malade du baptisé et du sectaire » (6). Être chrétien, c'est être surjuif, nous l'avons dit dès le premier jour.

Ce qui porte à croire que Titus F. Clément fut assez circoncis pour pouvoir être réclamé par les

avoir été plus étendu et surtout plus clair. Il rend tout à fait suspect cet autre passage du livre IV, 7, où il est dit : « On peut se sentir en mesure de faire face à l'appareil menaçant de la tyrannie, soit par une sorte d'exaltation, soit par une résignation habituelle, comme les Galiléens. »

Ce mot Galiléens m'étonne au plus haut point, non qu'ils mourussent moins bien que les autres Juifs, mais avec le sens qu'on lui donne ici il ne date que de Julien. Remarquez que, légèrement postérieur à Tacite, à Suétone, à Plin le jeune, et non moins bien placé pour distinguer entre les Juifs, Arrien ne sait pas ce qu'est un chrétien, bien qu'il sache ce qu'est le baptême. D'où vient que le mot *chrétiens* soit couramment employé dans les trois auteurs latins, comme s'il répondait à une définition acceptée ?

(1) Nicopolis fut un des premiers foyers de jehouddolâtrie. C'est pourquoi le pseudo-Paul parle de s'y retirer dans la *Lettre à Titus*.

(2) En ce cas, disciple de Bar-Abbas.

(3) En ce cas, disciple de Ménandre.

(4) En ce cas, disciple d'Apollos ou de tout autre baptiseur.

(5) *Epamphoterizonta*, usant d'ambiguïté, donnant le change. Jésus épamphotérise perpétuellement. La fable évangélique n'est qu'un long épamphotérisme sur la personne de Bar-Abbas.

(6) *To pathos tou bétammenou cai étréménou*.

chrétiens, c'est le parti que l'Église a tiré de lui dans ses impostures. Elle a commencé par enlever son père dont elle a fait le compagnon de Paul et le successeur de Pierre sous Néron. C'est lui que les Écritures canoniques appellent Titus dans la *Lettre aux Galates* (1) et dans la *Première aux Corinthiens* (2), et Clément dans la *Lettre aux Philippiens* : lequel Clément, dit cette lettre, est « inscrit au livre de vie » (3), c'est-à-dire mort et glorifié, à la date que l'aigrefin assigne à son faux, c'est-à-dire sur la fin du règne de Néron. C'est ce Clément-là qui est devenu le pape Clément, successeur de Pierre, et qui déclare avoir été l'apôtre favori de Jésus sur le sein duquel il a reposé pendant la Cène (4). Quant à son fils, celui qui fut mis à mort par Domitien, l'Église l'a enlevé au point de mettre sous son nom deux *Lettres aux Corinthiens* dont elle fait ses délices habituelles, — moi aussi d'ailleurs, — et qui seraient dans le canon, si elle n'avait pas jugé plus utile à ses intérêts de fondre les deux Clément en un seul qui est tantôt le premier pape après Pierre, tantôt le troisième, selon les exigences de sa chronologie spéciale (5). Le faussaire qui correspond avec les Corinthiens et leur annonce le martyre de Pierre et de Paul « sous les princes » (6), prend le nom de Clément,

(1) Je me suis trompé lorsque j'ai attribué ce prénom à Annéus Gallion, frère de Sénèque. C'est une erreur grave par les conséquences que j'en ai tirées, quoique le fait des relations de Saül avec Gallion demeure entier, et c'est le principal.

(2) Sans compter la *Lettre à Titus*.

(3) *Lettre aux Philippiens*, IV, 3 : « Clément et les autres qui m'ont aidé dans mon ministère, dont les noms sont inscrits au livre de vie. »

(4) Cf. *l'Évangile de Nessus*, p. 256, et *les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 40.

(5) Cf. le *Gogotha*, p. 358.

(6) C'est-à-dire pendant que Vitellius, Otho et Vespasien se disputent.

mais il supprime les prénoms Titus Flavius qui ruinaient son faux, puisqu'il est censé écrire sous Nerva et que Titus Flavius Clémens a été mis à mort sous Domitien.

C'est une chose bien remarquable que, malgré ses inépuisables ressources de mensonge, l'Église n'ait pas pu envoyer Paul à Rome sans l'y faire précéder du vieil Akiba, ni en Asie et en Macédoine sans l'y faire accompagner de Clémens. Akiba, voilà la clef de voûte de toute l'Église romaine, de tout le christianisme au premier siècle. Sans lui, point de Saül métamorphosé en Paul. De même, sans Acilius Glabrio nous n'aurions jamais eu l'histoire du païen devenu chrétien sous le nom d'Akila et redevenu juif à l'école d'Akiba, sans jamais cesser d'être adonné à la magie (1). Car Acilius fait Aculios en grec ordinaire et Aculas en dialecte syriaque. La transformation d'Akibas en Aculas a permis de transporter à cet Aculas l'origine païenne qui n'appartient qu'à Acilius Glabrio.

Quant à la « persécution » soufferte par les « frères » Flavins et Acilius pour avoir proclamé la « divinité de Jésus », elle a donné lieu aux *Actes de Nereus et Akilleus*, dans lesquels Acilius est resté sous la forme Akilleus, tandis que Flavius (Jaune) est devenu Nereus (couleur d'eau de mer), comme il convient à un homme admis à l'honneur de monter dans la barque de Joseph le Charpentier.

Mais vous seriez allés chez les chrétiens de Corinthe,

étaient l'Empire. Voilà le premier état chronologique du martyre de Pierre et de Paul. C'est beaucoup plus tard qu'on l'a ramené au temps de Néron, prince unique.

(1) Cf. le présent volume, p. 56.

évangélisés depuis Claude par le vieil Akiba, vous n'y auriez pas trouvé d'autres Écritures que celles de Jehouda l'anthora et de ses fils : les *Paroles du Rabbi*; et elles vous auraient paru si différentes des canoniques actuelles que, si vous aviez pu voir celles-ci, ne connaissant pas les autres, vous n'auriez pas manqué de les attribuer à de misérables faussaires. Et c'est de quoi fait semblant de se plaindre le gagiste ecclésiastique qui a fabriqué les *Lettres de Denys de Corinthe* : « J'ai écrit plusieurs lettres à la prière des frères, et les apôtres du démon les ont altérées par des retranchements et des additions : la malédiction les attend (1). Il ne faut pas s'étonner si l'on a entrepris de corrompre les *Écritures du Seigneur*, puisque l'on a entrepris de corrompre celles qui en sont si différentes ! »

XI. — C'est sous Trajan qu'éclatèrent les révoltes où les Juifs de Cyrénaïque, de Chypre et d'Égypte renouvelèrent les exploits pour lesquels Simon de Cyrène avait été crucifié aux côtés de Bar-Abbas. La marque du sicariat jehoudique est sur ces événements. On l'a enlevée ; et pour tout renseignement, — outre la fausse lettre du procurateur de Judée qui se déclare las de tuer les innocents chrétiens de Galilée, — l'Église produit une lettre de Pline le jeune à Trajan avec la réponse de ce grand prince.

Dans Eusèbe cependant (2) elle reconnaît d'après Hégésippe qu'un Shehimon, descendant de Cléopas, et de la maison de David, était le chef des chrétiens de Judée au temps d'Atticus, procurateur entre les années

(1) Imité de la *Lettre de Paul aux Thessaloniens*.

(2) *Histoire ecclésiastique*, l. III, ch. XXXII, 3.

septième et neuvième de Trajan (1). Elle ajoute qu'il fut martyrisé sur la dénonciation de quelques hérétiques (elle veut parler de Shehimon Cléopas lui-même et des autres disciples de Panthora, Naziréens, Ébionites et Ischaïtes); il aurait eu alors cent vingt ans, l'âge qu'aurait eu Shehimon, frère cadet de Bar-Jehoudda (2). Or il ne s'agit pas d'un Cléopas qui aurait eu cent vingt ans, mais d'un Cléopas qui pouvait être dans l'âge viril, s'il était petit-fils de celui-là. D'autre part, qu'est devenu Rabbi Akiba depuis le jubilé de 839? Il n'est pas mort martyr à Rome sous Domitien, puisque Clémens le fait son héritier avant de marcher au supplice. Que sont devenus les deux fils de Jehoudda Toámin qui ont poussé jusqu'à Rome sous Domitien? Ils ont péri? Peut-être : mais n'ont-ils pas laissé d'enfants? Les fils de ce Simon le Cyrénéen qui avait prêché l'Évangile du Royaume sous Tibère, le vertueux Alexandre et le bouillant Rufus qui confessaient que leur père avait été crucifié à la place de Bar-Jehoudda, ces champions indomptables de la vérité étaient-ils à ce point morts qu'aucun de leurs fils ou de leurs neveux ne fût en état de manier la sique et d'éventrer d'autres hommes avec l'aisance d'un Bar-Abbas supprimant un Ananias? Comment s'appelait en circoncision cet Artémion (3) qui souleva les Juifs de Chypre et d'Égypte?

(1) 838-860 de Rome, soit 105-107 de l'E. C.

(2) On a fait le compte de l'âge de Shehimon Cléopas comme s'il s'agissait de Shehimon Pierre, son oncle, qui pouvait être né en 740, et qui en ce cas aurait eu quarante-huit ans lors de la crucifixion de son frère aîné. A cette date (788) Cléopas avait déjà deux fils sortis de l'enfance, les *Evangelistes* les appellent Jacob et Josès. Cf. *Les Evangelistes de Satan*, troisième partie, p. 174.

(3) Fidèles à leur habitude de donner le change sur les noms, les

Et surtout comment s'appelait Andréas qui souleva ceux de Cyrénaïque? Car cet Andréas, qui porte en grec le même surnom que Jacob junior en hébreu, (Oblias, force du peuple), cet Andréas a tout à fait la grande tradition jehouddique. Et il a préparé la croisade par une tournée dont il n'est pas question dans les Ecritures ecclésiastiques, mais dont celles de Lucius Charinus portaient si bon témoignage qu'elles ont entièrement disparu. Et ce Lucius Charinus ne devait pas être né très loin des synagogues visitées par Andréas, car il était étrangement renseigné sur ce voyage et cette croisade. Oui, dit Photius (2), qui possédait ses livres en tout ou en partie (3), « Lucius Charinus s'arme victorieusement du voyage d'Andréas pour accabler les apôtres! » Et en effet Andréas avait trouvé le moyen de surpasser ces illustres ancêtres, bien que d'après l'auteur de la *Lettre de Barnabé*, longtemps reçue dans le canon, « ils aient eux-mêmes surpassé tout genre de crimes. » Toutes les synagogues de Chypre, de Cyrène et d'Egypte, secouées par la prédication de cet enragé; l'Evangile du Royaume partout déployé comme le seul drapeau national; la colère d'abbé appelée sur ses serviteurs, s'ils ne tuent à la fois les Cyrénéens, les Chypriotes, les Egyptiens, et avec plus de rage encore les Juifs affranchis ou libres qui acceptent l'image de la Bête et portent la main à leur bouche quand ils passent devant un temple païen; deux cent vingt ou deux cent quarante mille personnes éventrées pour

auteurs des *Lettres de Paul* citent un Artémas parmi les plus pacifiques amis de Rome.

(2) Patriarche de Constantinople.

(3) Cf. *Bibliothèque de Photius*, ch. 104. Voyez aussi l'article Agapius, ch. 179.

graisser les roues du char d'Ezéchiel, (1) quelques-unes mangées, les meurtriers se faisant des ceintures d'intestins et se frottant le visage avec du sang tout chaud... ah! ce fut un beau voyage que celui d'Andréas!

On n'en a pas entrepris beaucoup qui méritent davantage le nom de croisade contre les infidèles, et Charinus peut s'en faire une arme contre les apôtres depuis Auguste jusqu'à Hadrien. Jésus ne désavoue pas ces honnêtes zéloteurs de la Loi qui, « depuis les jours de Joannès » jusqu'à ceux de Bar-Kocheba, ont essayé de forcer par la violence les portes du Royaume. Les Akiba, les Artémion, les Andréas, les deux fils de Jehouda Toâmin, les Shehimon Cléopas, d'autres encore qui vont venir, voilà les hommes qui tissent pieusement dans le monde la tente auguste de David! La renommée qu'ont laissée les apôtres de la première génération, ceux de la dernière la complètent et la parfument. La page de Tacite contre les Juifs, la fameuse page si souvent citée, c'est la réponse de Babylone au manifeste chrétien de l'Apocalypse. Appliquée au judaïsme tout entier, elle n'est point juste, elle n'est point vraie, elle est indigne de l'histoire et de l'historien; mais elle n'est pas hors de proportion avec son objet, si on considère qu'elle renferme la psychologie de l'apostolat authentique, celui qui — pourquoi ne voulez-vous pas écouter Jésus quand il dit la vérité? — avait rendu le nom de christ odieux à tous les hommes! (2)

(1) Quelques auteurs additionnent, ce qui fait quatre cent soixante mille. Evidemment c'est un chiffre beaucoup plus digne de l'Évangile du Royaume, mais nous avons l'habitude, et nous l'avons déjà fait observer, de ne rien mettre au pis.

(2) Cf. *les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 373.

XII. — Infâmes dans Tacite, monstrueux et célèbres par leurs crimes, sans que cet historien donne un seul motif de cette épouvantable sentence, malfaisants dans Suétone, hypocrites et cauteleux dans Arrien, voici des chrétiens d'un nouveau genre dans Pline le Jeune, gouverneur du Pont et de Bithynie sous Trajan. Ce sont des gens qui sortent on ne sait d'où et sur lesquels il est absolument impossible de rien savoir. Consulté par Pline, Trajan n'en sait pas davantage. Au moins devrait-il y avoir concordance d'opinion entre Tacite et Pline, qui sont deux amis et qui servent le même prince, et entre Pline et Suétone qui sont plus intimes encore. Il n'en est rien. Dans le moment même où à Rome Tacite porte contre tous les chrétiens des accusations étayées par des faits et qui équivalent à une condamnation en masse, Pline dans le Pont se déclare tellement désarmé par les édits en faveur des associations, tellement incertain des précédents historiques, des origines de la secte, de ses doctrines, de ses sentiments même, qu'il en est réduit à solliciter les lumières de l'Empereur ! Peut-être aurait-il su ce qu'il voulait savoir par Rabbi Akiba ou quelqu'un des siens, mais il s'agit précisément de ne rien apprendre. Car la province de Pline avait été troublée sous ses prédécesseurs par la folie qui allait devenir périodique et qui est le plus grand mal dont ait pâti l'antiquité à partir de Tibère. En affirmant que Dieu réaliserait *l'Apocalypse* un jubilé ou l'autre, les disciples de Bar-Abbas avaient perturbé à tous les degrés de l'échelle ces peuples de la Bithynie et du Pont que le moindre oracle local faisait trembler comme la feuille morte. Et cependant Pline se demande ce que cela peut bien être que le

christ et les chrétiens. Enzôné par l'Eglise quelques centaines d'années après sa mort, il écrit à Trajan :

« Seigneur, je me suis fait un devoir de vous consulter sur tous mes *doutes*. Car qui peut mieux que vous me guider dans mes *incertitudes* ou éclairer mon *ignorance*? (1) N'étant jamais intervenu dans les informations contre les *chrétiens*, j'ignore où doit finir l'*instruction* et commencer la *peine*. Faut-il tenir compte de l'âge ou ne distinguer point entre l'*enfant* et l'*homme fait* (2), pardonner au repentir ou se montrer impitoyable, malgré son désistement, pour quiconque a été une fois chrétien? *punir le nom seul*, fût-il exempt de crime, ou bien *le crime attaché au nom*? (3) Je n'ai pas médiocrement hésité. Voici toutefois comment j'ai procédé à l'égard de ceux qu'on m'a déferés comme chrétiens. Je leur ai demandé s'ils étaient chrétiens. Quand ils l'ont avoué, j'ai réitéré ma question une seconde et une troisième fois (4), et les ai *menacés du supplice*. Quand ils ont persisté, *je les y ai envoyés*; car, *de quelque nature que fussent leurs aveux*, j'ai pensé qu'on devait punir au moins leur opiniâtreté et leur inflexible obstination (5). J'en ai réservé d'autres, entêtés de la même folie, pour les envoyer

(1) Sur Bar-Abbas ce Pline est d'une ignorance tout ecclésiastique.

(2) On ne recevait que des hommes ayant trente ans. Pline a lu les *Evangelies* où Jésus introduit les enfants que, conséquents avec leurs doctrines, Bar-Abbas et ses frères repoussent avec brutalité. Cf. *Les Evangelies de Satan*, troisième partie, p. 367.

(3) Les auteurs latins, Tacite, Suétone, Fronton, Apatée, Minucius Félix et tous les *Evangelistes* (Cf. *Les Evangelies de Satan*, première partie, p. 114) constatent l'exécrable réputation qui s'attachait au seul nom du christ et qui eût été toute contraire si ce christ eût été le Jésus des *Evangelistes*, partisan du tribut à César, et innocent des crimes de Bar-Abbas. Ajoutons Joseph qui, sous le nom de Zélotes et de Sicaires, charge en toute circonstance les partisans de la maison de David.

(4) Comme faisaient les baptiseurs.

(5) Singulier légiste!

à Rome, car *ils sont citoyens romains* (1). Bientôt après, les cas se multiplièrent *selon l'usage*, par la publicité donnée à l'incrimination. On publia un écrit *anonyme* (2), où l'on dénonçait beaucoup de ceux qui niaient être chrétiens ou l'avoir été, mais ils ont, *moi présent*, invoqués dieux, offert de l'encens et du vin à votre image que j'avais fait apporter pour cela avec les statues de nos divinités. Ils ont, en outre, maudit le christ, (*ce à quoi, dit-on, il est impossible de forcer les véritables chrétiens*) (3). Ceux-là, j'ai cru pouvoir les relâcher. D'autres, portés sur la liste, ont d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens, et se sont rétractés bientôt, avouant qu'ils l'avaient été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns depuis plus de trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt ans (4). Tous ont adoré votre image et les statues des dieux; tous ont maudit le christ (5). Au reste ils affirmaient que leur faute ou leur erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci : ils s'assemblaient à jour fixe avant le lever du soleil (6); ils chantaient tour à tour un hymne à la louange du christ considéré comme Dieu (7); ils s'engageaient par serment, non à quelque crime (8), mais à ne point commettre de vol,

(1) Voilà en partie le but de la lettre. Ce Pline a lu les *Lettres de Paul et les Actes des Apôtres*.

(2) La dénonciation anonyme, organe de la lâcheté sous tous les régimes et à toutes les époques. Est-ce que Fronton, précepteur de Marc-Aurèle, a employé ce moyen?

(3) Il s'agit ici des chrétiens façonnés par l'*Apocalypse*. Adorer la Bête et ses idoles, c'est la damnation certaine. Plutôt la mort!

(4) Au Jubilé de 839. Pline est censé écrire dans les premières années de Trajan. Cette indication nous aide à fixer la date, en deça de celle que Mommsen assigne à ce faux document.

(5) Voilà l'état général de l'opinion non juive sous Trajan et bien après.

(6) La pâque en Jésus, tout bêtement! Rappelons qu'elle n'est pas encore dans Corinthe qui est plus près du troisième siècle que du second.

(7) L'hymne forgée par quelque Ambroise de Milan d'après celle que chantent les Douze à la pâque imaginaire.

(8) Comme on eût pu le croire.

de brigandage, d'adultère, à ne point manquer à une promesse, à ne point nier un dépôt (1) ; après quoi, ils avaient coutume de se séparer pour se rejoindre ensuite et manger des mets innocents (2), à une table commune. Ils y avaient renoncé, ajoutaient-ils, depuis l'édit par lequel j'ai défendu les associations, suivant vos ordres. Je n'en ai pas moins jugé nécessaire, pour arriver à savoir la vérité, de soumettre à la torture deux femmes qui les servaient à table (3) et qu'ils appelaient *ministræ*. Mais je n'ai rien trouvé qu'une superstition informe et extraordinaire (4). J'ai donc suspendu l'information pour vous en référer. L'affaire m'a paru digne de réflexion, étant donné surtout le nombre des personnes compromises. Le danger menace une foule de gens de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, appelés à succomber. La contagion de cette superstition n'a pas seulement infecté les villes ; elle a gagné les bourgs et les champs. Je crois pourtant qu'on peut remédier au mal et l'arrêter. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés, et que les sacrifices longtemps négligés recommencent, et qu'on vend maintenant des victimes qui avaient auparavant de la peine à trouver acheteur. Par quoi il est facile de juger combien de gens on

(1) Plus de crimes de naziréat. Ils font serment de ne pratiquer que les vertus ignorées des chrétiens primitifs.

(2) Le faussaire vise les affreuses Agapes dénoncées par tous les auteurs du second siècle, et reconnues par celui des *Lettres de Paul*. Ces Agapes s'ouvraient le plus souvent à des convives scandaleux, comme dans la secte des Nicolaites, et loin de leur offrir comme ici des mets innocents, elles se signalaient quelquefois par d'abominables tueries d'enfants (Fronton, Justin et Minucius Félix), soit par des actes immondes que Valentin n'a pu indiquer qu'avec ménagements. Cf. *Les Evangiles de Satan*, première partie, p. 38.

(3) Singulier légiste encore une fois !

(4) Si elle n'était pas supposée, fabriquée de toutes pièces, la lettre donnerait quelque chose de plus topique sur la doctrine et la nationalité de ces jehoudolâtres. Il est impossible d'esquiver avec plus d'hy-pocrisie la fâcheuse découverte qu'eût amenée une instruction conduite par l'homme qu'était Pline, le premier avocat de son temps !

peut ramener de leur égarement, si on fait grâce à la résipiscence. »

Ce faux saute aux yeux par sa maladresse. Comment! Dans la thèse de l'Église Pierre a été pape à Rome pendant vingt-cinq ans trois mois et quelques jours, les quatre *Évangiles* canoniques ont paru ainsi que les *Lettres de Paul*, les chrétiens ont été reconnus coupables de l'incendie de Rome, Pierre et Paul ont prêché devant Néron la divinité de Bar-Abbas, mieux que cela « les chaînes de Paul sont célèbres dans tout le prétoire », et Pline qui a plaidé pendant vingt ans ne sait pas encore ce qu'il faut entendre par Jésus et les douze apôtres? Pline qui parlait le grec comme il parlait le latin, — et il l'écrivait avec une perfection qui eût pu tromper les Grecs eux-mêmes sur son origine, — Pline, curieux de tout ce qui est écrit, Pline qui sous les portiques de Rome cherche à voir tout ce qui se colporte sous le manteau, Pline qui surveille d'un œil jaloux la boutique du libraire Tryphon pour pouvoir parler le premier de la dernière nouveauté, Pline qui a des copistes à l'année, Pline n'a jamais rencontré le plus petit morceau du Nouveau Testament! Voilà des Écritures que l'Église donne comme ayant été en circulation depuis le règne de Claude, voilà des chrétiens qui adorent Bar-Abbas comme un dieu, quelques-uns depuis plus de vingt ans, et dans toute la province du Pont et de Bithynie on ne trouve pas un seul exemplaire de Matthieu, de Marc, de Luc, de Paul et de Jochanan entre les mains de ces innombrables jebouddolâtres! Et on en est rédnit par l'obscurité de la matière à employer la torture!

Un Trajan qui vaut ce Pline répond :

Vous avez fait ce que vous deviez faire, mon cher Pline, dans l'examen des poursuites dirigées contre les chrétiens. Il n'est pas possible d'établir une forme certaine et générale dans cette sorte d'affaires (1). Il ne faut pas faire de recherches contre eux. S'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir ; si pourtant l'accusé nie qu'il soit chrétien, et qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire en invoquant nos dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon qu'il ait été auparavant chargé. Quant aux dénonciations par écrits non signés, il n'y doit être donné aucune suite, car c'est d'un pernicieux exemple, et c'est indigne de mon règne.

La réponse de Trajan est encore plus vague que la lettre de son gouverneur. C'est que l'une et l'autre datent d'un temps où l'Église a supprimé toute documentation sur ce qu'elle est convenue d'appeler la personne humaine de Jésus. Non seulement « il ne faut pas faire de recherches » contre les jehouddolâtres, mais on n'en peut déjà plus faire aucune sur eux. Aussi a-t-il semblé à l'Église, authoress des deux lettres, que Trajan se contredisait, d'une part, en défendant de rechercher les jehouddolâtres, de l'autre en ordonnant de les punir. Un droit est un droit, et si on peut être chrétien on doit pouvoir le dire sans être poursuivi. Dans Tertullien l'Église argumente là-dessus et censure la jurisprudence qu'elle prête à Trajan : « Insoutenable arrêt ! s'écrie-t-elle, Trajan défend de rechercher

(1) Le faussaire énonce ici une vérité qu'il est permis de généraliser. En dehors des erreurs inhérentes à la justice humaine, il n'y eut de condamnés que les jehouddolâtres convaincus de crimes. Voilà ce que les *Passions* et les *Actes* écrits après coup dissimulent à la postérité.

les chrétiens parce qu'ils sont innocents, et ordonne de les punir comme coupables! Il épargne et il sévit, il dissimule et il condamne. Ordonnance impériale (1), pourquoi vous contredire si grossièrement? Si vous condamnez les chrétiens, pourquoi ne pas les rechercher? et si vous ne les recherchez pas, pourquoi ne pas les absoudre? »

En effet, ces choses-là ne se voient que dans les procès dirigés par les juridictions ecclésiastiques contre les défenseurs de la vérité!

Méfions-nous de ceux qui sacrifient tout à la phrase et, avant de philosopher sur les faits, tâchons de savoir s'ils sont. N'imitons pas Benjamin Constant (2), qui soutient cette thèse que « la foi en Jésus-Christ fut embrassée dès les premiers temps par une multitude qui n'était étrangère ni à l'instruction ni à l'opulence », en se fondant sur cet argument: « Pline atteste que déjà, sous le règne de Trajan, des personnes de tout état se réunissaient aux pieds de la croix (3)! »

XIII. — Le dernier soupir du Royaume messianique tel que l'avait conçu Jehouda le Gamaléen, c'est le mystérieux Bar-Kocheba qui se leva sous Hadrien, avec Akiba Bar-Joseph pour précurseur et pour mentor. Cet Akiba est-il celui à qui Clément aurait légué tous ses biens, ou le fils de celui-là? On ne pourrait répondre que si l'on savait son âge au temps de Bar-Kocheba. Mais il n'était pas que le héraut du roi Bar-Kocheba, il était de la famille, à telles enseignes que l'Église,

(1) Ce petit billet!

(2) Cf. *Le christianisme, causes humaines qui, indépendamment de sa source divine, ont concouru à son établissement.*

(3) Phrase. Il n'est même pas question de cela dans le texte.

dorsqu'elle l'eut travesti en Akila, s'est trouvée amenée à dire qu'il était parent de l'empereur Hadrien avec lequel il avait lié partie pour réédifier le temple de Jérusalem !

Bar-Kocheba n'est qu'un surnom, comme Joseph, comme Myriam Magdaléenne, comme Bar-Abbas, comme la Pierre, comme tous les personnages principaux des *Evangiles*, comme Artémion et comme Andréas, les apôtres du Royaume sous Trajan. En circoncision il s'appelait Shehimon, et je pense qu'il était arrière-petit-fils de celui des frères de Bar-Jehouda que les *Evangiles* ont surnommé la Pierre (1).

Shehimon n'est connu dans l'histoire que par son surnom, tout comme Bar-Jehouda ; il est *Bar-Kocheba*, c'est-à-dire fils de l'Étoile, tout comme Bar-Jehouda ; et cette Étoile, c'est l'Ane et son ânesse, c'est le *Tharthakthakthar*, le signe triomphal (2) sur lequel le revenant de Bar-Jehouda fait son entrée dans Jérusalem. Son père et sa mère avaient fait pour lui le même vœu que Jehouda et Salomé pour leur fils aîné, ils l'avaient consacré à l'Abbas en vue du Jubilé de 889. Shehimon, lui aussi, était et *Nazir* et *Bar-Abbas*,

(1) Il est nommé Shehimon, prince d'Israël, sur ses monnaies (Cf. Derenbourg, *Notes sur la guerre de Bar-Kocheba*, 1878, in-8).

A la vérité, je ne sais positivement duquel des six frères de Bar-Jehouda descend Shehimon, mais son nom me fait croire que c'est de celui qui est surnommé la Pierre. Par la mort de Bar-Jehouda le droit d'aînesse est passé à Shehimon, et c'est pourquoi à la mort de celui-ci, son fils Jehouda, qui semble avoir été l'unique, fut surnommé Malik, le roi présomptif, grécisé sous le nom de Malcos qui est devenu le Marcos dont l'Eglise a fait un de ses quatre *Evangelistes*. Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 161.

(2) Les monnaies de Shehimon sont dites « kochbiennes » à cause de cela dans le *Talmud*, traité *Baba Kamma*. Si elles ne portent point les *Ahes* eux-mêmes, c'est que les figures, surtout celle-là, sont défendues par la Loi.

et c'est pourquoi en le voyant pour la première fois, Akiba s'écrie : « voilà le roi-Messiah ! » (1) Jacob junior (sous le nom d'Andréas) apercevant Bar-Jehoudda au Jourdain dit : « Nous avons trouvé le Messiah ! » (2) Si le nom de circoncision de Bar-Kocheba a fini par disparaître, comme celui de son arrière-grand-oncle, ce n'est nullement, comme l'a dit un savant juif (3), parce qu'il est de l'intérêt de celui qui se disait ou se croyait le Messie de dissimuler son véritable nom et celui de sa famille. Au contraire, l'intérêt d'un tel imposteur, lorsqu'il descendait de David comme celui-là, c'était de prouver ses titres par une généalogie en règle (4). Shehimon avait les deux généalogies qui sont aujourd'hui dans les *Évangiles*, et c'est ce qui permit à Akiba de saluer en lui le Messiah sans autre présentation.

Ceux qui suivirent Shehimon croyaient si proche l'heure où il pourrait dire le mot du plérôme (5), que certains d'entre eux osèrent « prononcer le tétragramme comme il est écrit. » Dans Valentin, si attaché à Jehoudda le Gamaléen qu'il se reproche intérieurement de ne pouvoir reconnaître son fils aîné pour dieu, Salomé, l'illustre veuve de « l'homme de lumière » (6), revendique hautement Shehimon Bar-Kocheba parmi ses descendants directs (7), comme si la grande famille

(1) « Nous l'avons trouvé se disant roi-christ, » disent les Juifs qui amènent Bar-Abbas à Pilatus.

(2) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 31.

(3) M. Derenbourg. Cf. *Notes sur la guerre de Bar-Kocheba*, p. 158.

(4) Cf. *Le Charpentier*, p. 51.

(5) Sur le mot du plérôme tel que le prononçait Bar-Abbas, cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 308.

(6) Pseudonyme valentinien de son mari.

(7) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 248 et *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 255 et suiv.

apostolique s'était éteinte en lui avec le dernier espoir. C'est pour cette raison que l'Église a supprimé tout le livre de Dion Cassius (1), dans lequel cet historien, natif du Pont comme Akiba, remontait à l'origine jehouddique de Shehimon et contait l'histoire du règne Kochebien. Les choses sont telles aujourd'hui que pour avoir un maigre récit de la guerre, il en faut passer par trois hommes d'Église : Ensebe, Jérôme et le moine Xiphilin, l'abrégiateur de Dion Cassius.

Le fanatisme de Shehimon s'assaisonne de magie, c'est une tradition de famille. On dit que de sa bouche il vomissait du feu par le moyen d'une boîte en fer blanc remplie d'étoupes enflammées. Est-ce un souvenir de Jehoudda et de son frère dont il est dit dans l'Apocalypse que « de leur bouche sort un feu qui consume leurs ennemis? » (2) La colombe du Jourdain s'allumait à l'appel de Bar-Abbas. Shehimon procéda comme ses pères, les *Paroles du Rabbi* étaient sa charte. Il profita d'une pâque, en organisa une, si elles étaient interdites, et, tel Ménahem, régna dans Jérusalem où il s'est maintenu, presque victorieux, pendant deux ans (3). Ses sujets se marquèrent au front de la croix que Bar-Abbas avait sur le bras. De cette manière, ils ne pouvaient désertir sans trouver dans le camp ennemi la mort qu'ils avaient suie dans le leur.

Depuis le travail du moine Xiphilin dans Dion Cassius, il est devenu impossible de savoir où est la fameuse « Montagne royale », le « Béthar » sur lequel Shehimon

(1) Le soixante-neuvième de son *Histoire romaine*.

(2) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 28.

(3) Sur les commencements de la campagne cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 82.

s'était retiré lorsqu'il fut obligé d'abandonner Jérusalem. C'est là que l'Évangile du Royaume fut écrasé pour toujours. La Montagne royale était assez éloignée de Jérusalem pour que, parmi les divers emplacements proposés, les érudits aient opiné pour les environs de Séphoris, au nord de la Galilée. (1). Qu'il me soit permis d'ouvrir un avis. La seule montagne qui fût désignée pour servir de dernier boulevard à Shehimon, c'est Massada, dont Josèphe dit qu'en dépit de la prise de Jérusalem par Titus, les Romains n'eussent point été vainqueurs sans celle-là. La seule montagne qui méritât historiquement le nom de royale, c'est encore Massada, moins encore à cause des défenses que les rois Asmonéens et Hérodiens y avaient élevées pour la sûreté de leurs personnes, que du choix qu'en avaient fait Ménahem et son beau-frère Éléazar pour asseoir la base de leurs opérations. Le nom seul de Massada, — *forteresse de montagne*, — répond aux exigences topographiques; et quant au « Béthar », ou maison de guet, rien ne répond mieux à l'étymologie que le merveilleux sommet d'où la vue d'Éléazar embrassait à l'ouest tout le camp romain de Silva, et sur les autres points jusqu'à plus de six heures de marche. On n'y pouvait être surpris, et on y pouvait surprendre. C'avait été le dernier rempart des jehouddistes sous Vespasien. Pourquoi ne serait-ce pas le dernier rem-

(1) M. Derenbourg a démontré d'une manière très plausible qu'il ne pouvait être question de Séphoris. Séphoris aurait été ruinée de fond en comble. Or, non seulement elle conservait une physionomie très prospère après la chute du Béthar, mais elle servit de refuge aux docteurs de la Mischna qui, s'étant tenus en dehors de l'entreprise de Shehimon, avaient quitté Jabné, le précédent siège du Sanhédrin. Séphoris était fort bien gardée.

part des jebouddistes sous Hadrien ? Les scribes du *Talmud* ont pour ainsi dire certifié l'identité des chrétiens de Ménahem et de ceux de Bar-Kocheba, lorsque, songeant sans doute à la résurrection d'Éléazar dans Cérinthe (1), ils ont dit que, le quatrième jour, les corps des martyrs tombés au Bêthar n'avaient point encore éprouvé de commencement de corruption. Et c'est un argument de plus, presque une preuve, en faveur de l'identité du Bêthar avec Massada, car Josèphe attribue à l'air de cette montagne des propriétés telles qu'après cent ans les provisions renfermées par Hérode dans la forteresse étaient encore saines et fraîches comme au premier jour (2). Un détail renforce la vraisemblance de toutes ces hypothèses : c'est dans la direction sud de Jérusalem et ouest de Massada, et uniquement dans cette direction, sous le térébinthe de Mamré, au marché d'Hébron et de Gaza, que furent vendus les prisonniers.

Au lieu d'appeler Jérusalem Nazireth, comme eût fait Shebimon, Titus Annius Rufus, par ordre d'Hadrien, rasa Jérusalem, promena la charrue (3) sur l'emplacement du sanctuaire, jeta les fondements d'un temple à Jupiter Capitolin, donna à la ville le nom significatif d'Ælia, et répliqua au dernier roi-christ par la division tout apocalyptique de cette *civitas* en sept quartiers. Loin d'en interdire l'accès aux Juifs isolément, Hadrien ne le défendit qu'à ceux dont l'habitude était de se rassembler en armes pour monter à la

(1) Cf. *L'Évangile de Nesselus*, p. 207.

(2) *Guerre des Juifs*, l. VII, ch. xxxi. 536.

Cela peut tenir à la saturation saline. La femme de Loth, changée en statue de sel, est une légende de même origine.

(3) C'est, je pense, une image.

pâque et aux fêtes comme faisaient les chrétiens (1). Il n'empêcha point de célébrer la pâque chez soi et de manger l'agneau dans l'intimité de la famille. Celui qu'on mange dans les Synoptisés ne provient pas du Temple, et Jésus, par son dispositif, autorise l'agneau tué dans la maison d'un particulier, pourvu que celui-ci soit Juif et jehouddiste. Ce qui fut défendu, c'est tout ce que Bar-Abbas professe comme indispensable à l'entrée dans le Royaume, c'est la circoncision pratiquée sur les goym, c'est la prédication des années sabbatiques, source de tous les désordres, c'est le prosélytisme judaïque dans ses formes offensives.

Ce qu'Hadrien voulut détruire en passant le niveau sur le Temple, c'est le char d'Ezéchiel, c'est l'axe de la croix, le pseudo-centre du monde, le siège du Messie. On doubla le nombre des espions, on renforça la police. A dix-huit milles d'Emmaüs, on arrêtait ceux qui, de Césarée ou de Joppé, montaient à Jérusalem. Et renouvelant les ordonnances de Vespasien et de Trajan : « A quel parti appartenez-vous ? » demandait-on. Autrement dit : « Quel Seigneur reconnaissez-vous ? L'empereur ou quelque prétendant au Royaume universel ? » Il fallut ruser, prendre des masques. Tous les artifices évangéliques, la recommandation de n'avoir rien sur soi, de ne saluer personne en chemin, de peur des faux frères, viennent de là, le style même, si tortueux dans sa fausse simplicité.

Victimes de l'Apocalypse sous Hadrien, comme ils

(1) Interdiction constatée par l'Eglise dans Justin et dans Ensebe, mais avec ce caractère seulement. Le fait d'aller à Jérusalem pour ses affaires ou pour y prier n'a jamais été défendu, les Talmuds en fournissent la preuve irréfutable.

l'avaient été de tout temps, les Juifs du Sanhédrin trouvèrent dans le nom de Bar-Kocheba les éléments d'un jeu de mots analogue à celui qu'ils avaient fait jadis sur Bar-Jehouda et son père. De ceux-ci ils avaient dit (1) : « Ce sont des *Baal-Zib-Baal* (dieux-poissons); de Shehimon ils dirent : « Ce n'est pas Bar-Kocheba (le fils de l'Étoile), c'est *bar-Koziba* (mot à double sens dans lequel entrent à la fois le radical de *kozab*, mentir, et le mot *Zib* poisson), fils du Poisson menteur. » Ce pêcheur d'hommes avait trompé tout le monde... comme le premier, comme tous les *charpentiers de Phrygie* et tous les *poissonniers de Thessalie* que nous avons vus dans Apulée (2) et jusqu'à nos jours.

Rapproché du surnom (*Zibdéos*) que Jehouda le Gamaléen porte parfois dans les *Évangiles*, celui de *Koziba* liait l'un à l'autre Bar-Abbas et Bar-Kocheba comme les deux *zib* sont liés dans le signe. Comment obvier à cet inconvénient? L'Église dans Hégésippe a commencé par dire que, dès le temps de Néron, avant le règne de Ménahem en 819, les membres de la famille chrétienne avaient quitté Jérusalem afin de n'être point confondus avec ses défenseurs, et qu'ils s'étaient réfugiés au delà du Jourdain en un lieu nommé Kocheba, d'où ils n'étaient plus sortis qu'après la déconfiture de Bar-Kocheba pour lequel ils avaient montré une indifférence confiante à l'antipathie. Hégésippe en témoignait de tout cœur, lui qui ne les avait quittés qu'une quinzaine d'années après, pour venir à Rome prêcher Jésus et la vérité apostolique! Hégésippe pouvait mentir, il n'était fait que pour cela. Mais il fallait un second témoin.

(1) Cf. *Le Charpentier*, p. 68.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, pp. 70 et 91.

On enzôna Julius Africanus, originaire de Samarie, et qui avait écrit au troisième siècle. Africanus déclara que rien n'était plus vrai, et que de son temps il y avait encore, non seulement à Kocheba, mais à Nazireth même, des « parents du Seigneur », et d'une patience, d'une bonté, d'une affabilité dont on n'avait aucune idée quand on ne les avait pas vus de près.

On avait montré par l'invention de Kocheba *trans Jordanem* que les chrétiens ne pouvaient avoir suivi Bar-Koziba ; mais contre cette évidence que la même kabbale, les mêmes *Paroles* avaient été communes à Bar-Abbas et à Bar-Koziba, il a fallu forger plusieurs faux. Celui-ci est magnifique. Passant des Juifs qui tiennent leur kabbale de Jehouda le Gamaléen à ceux qui ont suivi le dernier roi-christ, l'Église écrit dans Justin :

« Ils nous tiennent (1) pour leurs ennemis et leurs adversaires. Comme vous, (Antonin, successeur d'Hadrien,) ils nous persécutent et nous font mourir quand ils le peuvent : vous pouvez en avoir facilement la preuve. Dans la dernière guerre de Judée, Bar-Kocheba, le chef de la révolte, faisait subir aux chrétiens, et aux chrétiens seuls, les derniers supplices s'ils ne reniaient et ne blasphémaient Jésus-Christ! » Et le faussaire, car c'en est un et de la plus belle eau baptismale, s'étonne que des Juifs agissent ainsi avec les jehouddolâtres, car, dit-il, les prophéties qui annoncent le Messie ont été faites cinq mille (2), trois mille,

(1) Nous, jehouddolâtres.

(2) Que de fois n'avons-nous pas vu ce chiffre sous la forme des cinq pains, des cinq portiques, des cinq maris de la Samaritaine, et

deux mille, mille, et huit cents ans avant la venue de Bar-Abbas. Elles devraient être sacrées pour eux. Et pour donner un exemple de celles qui s'appliquaient au Messiah, il cite l'horoscope de Jacob à Juda, réduisant toutefois les deux Anes à un et omettant le rebondissement que Bar-Abbas et Bar-Kocheba avaient eux-mêmes imprimé à ce signe, pour ne pas attirer l'attention de ceux qui pourraient avoir Dion Cassius au complet dans leur bibliothèque ou simplement *L'Ane d'or*.

« Quant au Royaume, — sachez-le bien, prédécesseurs et successeurs d'Hadrien! — lorsque vous entendez dire que nous l'attendons, vous soupçonnez inconsidérément qu'il s'agit d'un royaume humain. C'est du royaume de Dieu que nous voulons parler. Hadrien lui-même, malgré les apparences contraires, a toujours cru qu'il en était ainsi, et c'est pourquoi l'Eglise, dans Justin, produit pour la justification des chrétiens une lettre de ce « très grand et très illustre empereur » adressée à Minucius Fundanus (1), proconsul d'Asie. Après avoir fabriqué *l'Apologie* adressée par le pseudo-Justin à Antonin le Pieux (1), l'Eglise joint à ce travail une copie de la lettre d'Hadrien en vertu de laquelle « nous demandons, dit-elle, à être jugés, à n'être pas condamnés sans avoir été entendus, enquêtés », car, si cela continue, les chrétiens finiront par

autres paraboles séméiologiques? On voit que Bar-Abbas, en bon fils de Seth, inventeur de l'astrologie, faisait remonter sa kabbale à Adam.

(1) Après la lettre d'Hadrien, le manuscrit de *l'Apologie* réputé le meilleur (c'est celui que M. Pautigny a suivi dans son édition) contient deux autres pièces fausses : un édit d'Antonin au Conseil d'Asie et une lettre de Marc-Aurèle sur le miracle de la Légion fulminante.

succomber sous la calomnie (1). Ce n'est pas tout. Sous Trajan, on a vu Pline le Jeune chercher ses renseignements sur les chrétiens dans la torture. Il n'est pas étonnant qu'il n'ait rien trouvé, car dans une autre lettre non moins fautive que celle de Pline, Hadrien déclare qu'il est impossible à l'homme le plus perspicace de distinguer entre les disciples de Bar-Abbas et les adorateurs de Sérapis! (2) Le patriarche de la religion romaine lui-même, lorsqu'il arrive en Egypte, à Alexandrie, par exemple, est forcé par les uns d'adorer Sérapis et par les autres le christ. « ... Les chrétiens sont comme ceux qui adorent Sérapis, les adorateurs de Sérapis sont comme ceux qu'on dit être évêques chrétiens. » Ainsi peut-on croire que ceux qui ont joué Bar-Abbas au Gymnase étaient ses évêques sans le savoir. En vertu de ce principe il s'est trouvé un homme pour prétendre qu'Hadrien lui-même avait en le dessein de « bâtir un temple à Jésus » (3); cet homme s'appelle Lampride (4).

XIV. — C'est le jubilé de 889 qui débâta le redou-

(1) Voici la *Lettre d'Hadrien à Fundanus*: « J'ai reçu une lettre de Serenius Granianus, clarissime, votre prédécesseur. Le fait me semble de nature à demander une enquête pour éviter les troubles et ne pas laisser le champ aux entreprises mauvaises des calomniateurs. Si les habitants de votre province peuvent soutenir avec vraisemblance leur *Requête contre les chrétiens* et répondre à la barre du tribunal, qu'ils se tournent vers ce moyen seulement, mais qu'ils s'abstiennent de suppliques ou de pures criaileries. Il est bien plus convenable, s'il y a une accusation intentée, que vous en connaissiez. Si les chrétiens sont accusés et convaincus de faute contre les lois, punissez-les selon la gravité du délit. Mais, par Hercule, si ce n'est qu'un prétexte à calomnie, faites une enquête sur cette criminelle conduite, et voyez à en faire bonne justice. »

(2) Ce faux, assez adroit d'ailleurs, se trouve dans Vopiscus, *Vita Saturnini*, VIII.

(3) On n'a pas osé mettre : « au christ ».

(4) Interpolé et falsifié dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, ch. XLII et LI.

blement de folie et de monstruosité dont le nom chrétien porte la marque indélébile. L'Église a dû aborder ce sujet dans l'Apologie qu'elle adresse sous le nom de Justin à Antonin, successeur d'Hadrien. C'est dire que dès cet empereur les faits étaient acquis à l'histoire, l'Église ne les nie pas : « On nous accuse de renverser la lumière dans nos assemblées secrètes, d'égorger des enfants, de nous repaître de leurs chairs palpitantes, et de nous livrer à des débauches inouïes. Y a-t-il quelques sectateurs de Ménandre ou de Marcion (1), qui soient en effet coupables des actes qu'on nous reproche? Qu'on sévisse contre eux, ils ne sont pas avec nous et nous avons écrit un livre pour les combattre! »

C'est sous Antonin, peu de temps après le règne de Bar-Kocheba, qu'eut lieu à Carthage, parmi les Juifs amenés comme esclaves, la première exécution publique de jehouddolâtres. Le nom seul de ces scélérats est la preuve de leur origine et montre qu'ils avaient les *Paroles du Rabbi* ou *Livres du Jésus* : dans leurs *Actes martyrologiques* ils sont dits Scilitains, (de *Scilo*, envoyé). Quoique leurs noms aient tous été latinisés, il en est deux qui appartiennent manifestement à l'histoire du dernier roi-christ : Akibanus (2), qu'on a rendu par Aquilinus (nom formé d'Akila, le pseudo-mentor du pseudo-Paul), et Nazirénus qu'on a rendu par Nartzalus. Avec eux sont des femmes, leurs complices dans le crime pour lequel ils ont été livrés aux bêtes, les seuls bourreaux qui conviennent à de pareils forfaits.

(1) Vous verrez tout à l'heure qui était Marcion et ce qu'il pensait du nommé Bar-Abbas.

(2) Disciple d'Akiba.

Le proconsul ne leur demande pas d'où ils venaient, ils ne venaient de nulle part que de Judée, ils étaient à Carthage, meurtriers de leurs enfants sacrifiés à Bar-Abbas, et en prison pour cela. Aujourd'hui il n'est pas plus possible de comprendre leur condamnation que celle de Jésus par Pilatus. Ce sont d'étonnants platoniciens, comme le proconsul Maximus à qui fut déféré Apulée. Ils paient l'impôt et ils honorent l'empereur, ils rendent à César ce qui est à César, mais ils vivent selon le rite chrétien, ils sont chrétiens, et malgré l'offre qu'on leur fait de revenir à la religion des Romains (à laquelle ils n'avaient jamais appartenu), chrétiens ils restent; leur maître, c'est le Marân, c'est Bar-Abbas. A quoi reconnaît-on qu'ils vivent « selon le rite chrétien »? Quel est le rite chrétien pour lequel ils ont été punis? On ne le dit pas, mais nous le savons par Apulée : c'est la pâque moïochiste par laquelle ils espèrent obtenir de Bar-Abbas un peu de sa poissonnade d'or (1).

Aujourd'hui, dans les Actes définitifs de leur martyre, (leur « témoignage » en faveur de l'existence de Jésus), ils ont les quatre Évangiles, les Lettres de Paul, les Actes des Apôtres, les Constitutions apostoliques du bienheureux Clément et le reste. Je crois même qu'ils ont les faux canons de Nicée : « Qu'y a-t-il

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 100. On sait que, dans les rares écrits où il est question de la poissonnade, ce mets séméiologique est remplacé par du fromage. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 123. Ainsi, dans les Actes du martyre de Perpétue, cette mère criminelle, exécutée à Carthage comme les premiers Scilitains, communie en songe avec ce fromage; et au ciel, où elle va, c'est encore sous cette forme qu'elle communie avec le Pasteur ou mieux Fluposteur qui devait introduire le troupeau de David dans l'Éon-Zib.

dans votre boîte ? demande le proconsul. — Les livres des *Évangiles*, (1) répond Spératus, et les *Épîtres* de Paul, homme juste. » Mais ce qu'il y avait dans cette boîte (2), c'est Bar-Abbas sous la forme d'un pain-zib quelconque. Et l'homme qui, à la suite de leur exécution cent fois méritée, promena dans Carthage le mannequin symbolique terminé aux deux extrémités par des oreilles d'âne et par des pieds de porc, celui-là a tranché toute la question scilitaine (3). Ceux qui ont été punis l'ont été pour avoir adoré par le crime rituel l'individu qui disait avoir sur eux le pouvoir de vie (*Ane*) et de mort (*porc*). Dans Carthage, vouée à la Lune, on promène avec son signe solaire l'image du nouveau maître du monde. Cela est pictural et définitif. « Cet animal m'est depuis longtemps odieux », dit la Lune dans Apulée. On a vu l'Âne incapable par nature de prononcer le nom de César, et n'y pouvant point parvenir dans une circonstance où ce nom eût pu le sauver. Il y a des femmes parmi les condamnés. Nul doute, puisqu'elles sont qualifiées d'*onocoïtès* (4), qu'il n'y ait dans cette épithète une allusion au penchant monstrueux qu'une de leurs pareilles manifeste pour l'âne solaire dans l'*Âne d'or*. « Que les impies voient, qu'ils voient et qu'ils reconnaissent leur erreur ! (5) », dit le grand-prêtre d'Isis, —

(1) Il n'est pas question des *Évangiles* dans la version latine considérée comme la première et des latines et des grecques. Il n'en est pas question non plus dans la version grecque et dans les versions latines qui en dérivent : « Les livres en usage chez nous, répond Spératus, et les *Épîtres* de Paul. »

(2) Tameion, dit Matthieu dans l'allusion qu'il fait à cet usage. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 31.

(3) Cf. *Le Gogotha*, p. 87.

(4) Qui couche avec les ânes.

(5) *L'Âne d'or*, l. XI.

la scène est à Kenchrées, je lis : Carthage et je lis : Apulée, — lorsque Lucius reprend la forme humaine que la magicienne de Thessalie lui avait enlevée pour lui donner celle de l'animal cher à Bar-Abbas.

Et le dernier acte de ce grand-prêtre qui rend si exactement les besoins de la civilisation, c'est de réciter des prières pour le sublime Empereur (Antonin), pour le Sénat, pour les chevaliers, pour tout le peuple romain, pour la navigation, pour ceux qui sont sur la mer (1), pour la prospérité de ce qui compose généralement le vaste Empire romain. Tous viennent, avec des présents, s'assurer de la résurrection de Lucius et de son retour des Enfers, et tout le peuple s'écoule après avoir haisé les pieds d'argent de la déesse.

Il est bien vrai d'ailleurs que, malgré quelques mouvements en Judée, désespérés et stériles, Antonin laisse les chrétiens poursuivre leur travail maléfique. Qu'ils baptisent, qu'ils prophétisent, qu'ils s'assemblent comme il leur plaira, de jour ou de nuit, s'ils ne vont pas contre le droit commun, s'ils ne circoncisent point par force ou par embauchage, Antonin ferme les yeux. Élius Aristide, ce rhéteur qui court le monde pendant dix-sept ans à la recherche d'un remède pour son affection nerveuse, était un client-né pour les disciples de Bar-Abbas. Il meurt sans avoir rencontré le salut sur terre : en revanche il a connu ces « Palestiniens impies bons à mettre la discorde dans les familles » (2). Chez les plus inoffensifs apparaît une manière d'hypocrisie spéciale à

(1) Rappelez-vous les exécrables souhaits que forme Bar-Abbas dans l'Apocalypse contre tous ceux qui naviguent sur la Méditerranée. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 60.

(2) *Oratio platonica pro Rhetoricis II*, édition Dindorf, II, p. 402.

leur superstition et qui leur donne cette physionomie ambiguë qu'Épictète a déjà observée. Qu'est-ce que cachent ces sabbatismes et ces prosternements ? L'honnête Plutarque s'en est ému : derrière ces affectations de piété s'abritent les mauvais sentiments qu'il observe chez les Juifs. Descendus de Jabné à Lydda, puis installés à Ouscha, à Séphoris, libres de penser et d'écrire, les rabbins et les docteurs de la loi inaugurent cette période d'études qui ressemble à notre scolastique et à notre scotisme et qui a donné le *Talmud*. Antonin les encourage et les soutient, il les installe à Tibériade, qui est une ville toute romaine, pleine de légionnaires en congé, de fonctionnaires et de publicains : « Vous savez, disent-ils tout bas à l'oreille des fidèles, il s'est circoncis lui-même afin de pouvoir se présenter à la Pâque ! (1) »

Quant aux Scilitains, peut-être pourrait-on croire que leur affaire de Carthage a entamé l'admiration incoercible qu'il professe pour le reste des jebouddolâtres. Ce serait le mal connaître, car voici ce qu'il écrit au sujet de ceux d'Asie (2) :

L'empereur César Titus Aelius Hadrianus Antoninus, grand pontife, revêtu de la puissance tribunitienne pour la vingt-et-unième fois, consul pour la quatrième, père de la patrie, au Conseil d'Asie, salut.

Certes il me paraît que c'est aux dieux eux-mêmes qu'il appartient que de tels hommes ne restent pas cachés ; car c'est à eux qu'il convient, bien plus qu'à vous-mêmes, de punir ceux qui refusent de les adorer ! Vous qui provoquez

(1) Moïse Schwab, *Le Talmud de Jérusalem*, t. VI, pp. 321-322 (traité Meghilla).

(2) Dans le recueil de faux que l'Église a mis sous le nom d'Eusèbe et sous le titre d'*Histoire ecclésiastique*.

des émeutes contre eux, vous ne faites que les confirmer davantage dans leurs idées en les accusant d'athéisme (et en leur reprochant d'autres choses encore que nous ne pouvons prouver) (1). Or, pour eux, être cités en justice et paraître mourir pour leur dieu est un sort bien plus enviable que la vie. Ainsi ce sont eux qui triomphent en faisant le sacrifice de leur vie, plutôt que de se résoudre à faire ce que vous leur commandez. Quant aux tremblements de terre qui se sont produits ou qui se produisent encore, il ne semble pas hors de propos de vous donner un conseil à vous qui perdez tout courage dès qu'ils arrivent. Mettez en parallèle votre conduite avec celle de ces hommes. Ceux-ci mettent alors, plus que jamais, leur confiance en leur dieu; et vous, pendant tout ce temps où il me semble que vous ne connaissiez plus rien, vous négligez les dieux et le reste, vous ne vous souciez pas du culte de l'Immortel; et ces chrétiens qui l'adorent, vous les chassez, vous les poursuivez jusqu'à la mort. Déjà, à propos de ces hommes, beaucoup de gouverneurs de provinces ont écrit à mon divin père : il leur a répondu de ne pas les troubler, à moins qu'ils ne paraissent faire quelque entreprise contre l'État romain. A moi aussi beaucoup de rapports ont été faits sur le même sujet : et j'y ai répondu dans le même sens que mon père. Si l'on continue à créer des inquiétudes à l'un de ces chrétiens, à cause de sa qualité de chrétien, que celui qui a été accusé soit délié de l'accusation, quand bien même il serait convaincu de christianisme ! Et l'accusateur sera puni. »

A été publié à Ephèse, dans le Conseil de l'Asie.

Gloire, honneur et nombreuses Académies aux exégètes qui regardent de tels morceaux comme authentiques!



(1) Variante indiquée par M. Lacour-Gayet, *Antonin le pieux et son temps*. Paris, in-8°.

XV. — Parmi les Romains les plus documentés sur Bar-Abbas et ses disciples, Minucius Félix mérite la première place après Fronton, philosophe stoïcien et précepteur de Marc-Aurèle. Avocat illustre du barreau de Rome, on ne le connaît plus que par un ouvrage intitulé *Octavius ou de la vraie religion*, mais il en avait fait un aussi *Contre les astrologues ou De la destinée*, par lequel il s'était préparé au second (1), car le Joannès de l'*Apocalypse* avait la même réputation dans l'un que dans l'autre.

Cicéronien pour le ton, disciple de Sénèque pour les idées, Minucius est le type accompli du chrétien : une bonne conscience et point de culte, voilà toute sa religion. L'Eglise dans Lactance le place avant Tertullien. Il n'importe qu'il soit devant ou derrière, car il a été tellement corrompu qu'il n'a plus d'âge, et ce qu'il en reste m'inspire les plus vives inquiétudes au point de vue de l'authenticité. Lactance en parle deux fois, regrettant qu'avec toute son éloquence il ait été plus capable de présenter le christianisme que de le servir : jugement très postérieur à Lactance et qui met Minucius Félix à son véritable rang parmi les philosophes nettement et catégoriquement antijuifs. Ce jugement lui reproche d'avoir mal employé ses moyens : ce qu'a fait l'avocat disert et facile est peu en comparaison de ce qu'il eût pu faire s'il se fût appliqué tout entier à la recherche de la vérité ! Mais l'Écriture Sainte paraissait trop obscure, trop basse à cet esprit gâté par les succès d'audience, égaré,

(1) Il portait son nom, l'Eglise l'avoue dans le *Catalogue des écrivains ecclésiastiques* qu'elle attribue à Jérôme. Après avoir supprimé l'ouvrage, elle dit que, tout en étant d'un homme éloquent, il n'est pas du même style que l'*Octavius*... refait par elle.

comme tant d'autres, sur le chemin des profits et des honneurs. Il est resté à la porte; enivré par le bruit de la rue, il n'est point entré dans l'Eglise de Bar-Abbas!

En effet, il ne connaît pas un seul trait, une seule parole des *Evangelies*, mais il connaît le fait initial : la crucifixion du scélérat dans lequel on a incorporé Jésus. Comment nier toutefois que la fable ne soit dans l'air judéo-grec, quelque part, mais loin de Rome encore? Cependant le crucifié du Gol-golta ne s'appelle pas encore Jésus. A Rome et ailleurs tous s'accordent pour dire que l'homme à qui des misérables font leurs dévotions est un criminel avéré. Mais quels crimes a commis Jésus dans l'Evangile? Ce n'est point de lui qu'il s'agit, mais du roi-christ lié à la croix par Pilatus. Vous avez entendu Apulée, il l'appelle encore Joannès : cela quinze ans après la déconfiture de Bar-Kocheba! (1) Jésus est en cours de fabrication, ainsi que cette morale sublime qui, éclatant comme un coup de tonnerre, aurait déchiré, dissipé les ténèbres du monde païen! A ce propos où en est la liste des papes sur laquelle Shehimon, frère cadet de Bar-Abbas, est porté le premier, et Flavius Clémeas, cousin de Domitieu, le second?

La philosophie ne repousse les chrétiens qu'à proportion de leur judaïsme et réciproquement. Minucius Félix ne manque point à cette règle. S'il faut combattre la dégradante superstition qui menace déjà l'Occident, c'est moins parce qu'elle se fonde sur un principe criminel que parce qu'elle sert de véhicule à la race la plus vile et la plus méprisée de la terre. Au lendemain du règne de Bar-Kocheba, il n'y a pas deux Testaments parmi les

(1) Cf. *Les Evangelies de Salan*, première partie, p. 97.

Juifs, il n'y en a qu'un, l'Ancien, dont le christianisme est l'aboutissement fatal. Aujourd'hui Minucius parle de ces déicides avec des ménagements qui confinent à la considération, il approuve la conception qu'ils ont de la divinité dans leurs Ecritures et prend la défense de Iahvé. Là nous retrouvons la main de l'Eglise. L'Eglise n'a jamais permis qu'on attaquât le Père de son Juif, son propre père. Rome ne l'a point tué sous Hadrien, comme elle se l'imagine, elle n'a puni que les Juifs. « Feuillotez leurs écrits ou si vous aimez mieux ceux des Romains. Lisez ce qu'en ont écrit *Josèphe* (1) et *Julien* (2), pour ne point parler de ceux qui les ont précédés. Vous trouverez que leurs péchés ont attiré sur eux le châtimeut, et qu'il ne leur est rien arrivé qui ne leur ait été prédit longtemps auparavant (3). Dieu n'a point été pris avec eux, comme vous blasphémez, mais il les a livrés comme des déserteurs (4) à leurs ennemis. »

Grâce aux ineursions de l'Eglise dans le texte d'*Oc-tavius*, la cause s'instruit dans l'obscurité la plus complète, avec des points de pénombre où l'on entrevoit, on ne sait où, très loin de Rome, une Cène sanguinaire, un enfant sacrifié, du bois de croix, une tête d'âne, des banquets où l'inceste est en permanence, un chien qui renverse la lumière, des choses si invraisemblables et si difficiles à vérifier qu'elles semblent écloses dans le

(1) Après les fraudes ecclésiastiques.

(2) L'empereur Julien, mort en 363 de l'E. C., deux siècles après Minucius Félix. Les exégètes catholiques, pour parer le coup, ajoutent le nom d'Antoninus à celui de Julianus, comme s'il s'agissait d'Antoninus Julianus, aide de camp de Titus pendant le siège de Jérusalem.

(3) Allusion aux prophéties ou plutôt aux postphéties de Jésus dans les Synoptisés.

(4) Ils ont déserté la vérité contenue dans l'Eglise. Ah! les monstres!

cerveau d'un fou. Le seul document que cite Minucius à l'appui de ces visions étranges, c'est un discours de Fronton, consul, proconsul, rhéteur, philosophe, avocat, et précepteur de Marc-Aurèle. Ce discours paraît être le point de départ du plaidoyer de Minucius *pro christianis contra christianos* (1).

On a, bien entendu, ajouté le nom de Jésus-Christ au commencement et à la fin d'*Oclavius*, on a intercalé de même le passage où les martyrs sont représentés comme « un spectacle agréable à Dieu », ce qui n'a jamais été du Dieu bon que célèbre le chrétien Minucius. Mais il est clair que le nom de Jésus et même celui de Christ ne sont qu'une estampille ecclésiastique. Minucius était trop bien renseigné sur Bar-Abbas pour être dupe de Jésus. Sans nommer une seule fois la Judée ou les Juifs, il dit que l'individu dont d'autres Juifs sont en train de faire un dieu est un « esclave crucifié pour ses crimes. » Il n'y a d'erreur que dans le mot : « esclave ». Le roi des Juifs n'était esclave que de son fanatisme et de son orgueil. Le mot provient des *Lettres de Paul* et il a été ajouté par une main ecclésiastique. De même tout ce qui a trait aux martyrs, notamment cette phrase : « Nous jugeons de la félicité qui nous attend par l'assurance qu'il (Jésus) nous en a donné lui-même en conversant parmi nous ». C'est la traduction de cette autre phrase du *Quatrième Évangile* : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

L'argument est des plus simples, le dialogue selon l'ordonnance classique; l'un des interlocuteurs feint

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 44.

d'attaquer les chrétiens ou plutôt de les confondre avec les sectateurs du christ gamaléen, afin de donner à l'autre l'occasion de les réhabiliter, fût-ce au détriment des païens. C'est un simple jeu, les parties sont d'accord avant de plaider. Octavius, jadis idolâtre, aujourd'hui chrétien, est venu de fort loin embrasser Minucius à Rome : Minucius, païen converti par Octavius, étant allé se refaire aux bains d'Ostie pendant les vacances, Octavius l'y suit. Cécilius, païen à convertir, les accompagne. On a pensé que Minucius, en la personne d'Octavius, était venu d'Afrique, parce qu'il entretient ses amis des choses de la navigation qui sont à leur plus haute puissance au port de Carthage, mais sont-elles moins en honneur à ce port d'Ostie où fréquentent tous les vaisseaux de la Méditerranée? Le débat s'engage à propos d'un Sérapis de pierre rencontré sur le chemin de la plage, et que Cécilius a salué et baisé au grand scandale d'Octavius. Minucius sera juge dans un procès qu'il ne demande qu'à faire gagner à Octavius, contre Cécilius qui ne demande qu'à le perdre.

Comme Octavius fait reproche à Cécilius de cette idolâtrie qui passe les bornes de Rome pour s'égarer sur les dieux égyptiens, le païen, feignant d'être piqué, se lance à fond contre les ignorants et les impies qui dérangent l'ordre du ciel et de la terre pour y loger un Dieu créateur du tout. Il en vient ensuite à cette faction infâme et désespérée qui s'est levée contre les dieux, engageant la populace et les femmes dans une association profane qui a les dehors d'une conspiration, s'évertue dans les sacrilèges et les assemblées nocturnes, se prépare à l'absorption d'une viande horrible

par des jeûnes soleunels : gens qui préfèrent les ténèbres à la lumière, se taisent en public et ne tarissent plus quand ils sont entre eux, fuient les temples comme des sépulcres, méprisent les idoles, se moquent des saintes cérémonies et, ayant à peine de quoi se vêtir, raillent les honneurs du sacerdoce, affrontent les tourments présents par peur de tourments incertains, meurent volontairement pour s'assurer qu'ils ne mourront point quand ils ne seront plus, s'entreconnaissent à certains signes cachés, couvrent leur luxure du nom de communauté, s'appellent frère et sœur afin de lui donner des airs d'inceste, tant ces malheureux se plaisent aux crimes ! Voilà ce qu'on dit d'eux. On dit encore qu'ils adorent la tête d'un âne qu'ils ont consacrée : religion véritablement digne de leur vie. On rapporte aussi qu'ils ont en vénération les parties honteuses de leurs prêtres, comme s'ils voulaient adorer en elles la nature du Père qui les a engendrés. « Je ne sais, dit-il, si ces soupçons sont faux (1) ou véritables, mais ces pratiques occultes et nocturnes sont toutes propres à les faire naître ».

Cécilius mêle à dessein les sectes, afin de les atteindre toutes en les confondant, mais il y en a deux au moins qu'on distingue très bien : la secte des chrétiens nicolaïtes, adorant dans leurs prêtres les fils de Celui qui les a engendrés (2), et se ruant après boire à la déhanche sur le signal du Chien (3) ; la secte des jehouddo-

(1) Le mot n'est certainement pas de Minucius Félix, car rien n'est mieux établi. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 59.

(2) *Ego hodiè genui te*. Scandales indubitables, conclusion fatale de la thèse apostolique : « les Juifs sont détenteurs du salut, le salut vient des Juifs. (Cérinthe, *Lettres de Paul*, etc.) » et autres blasphèmes honteux.

(3) *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 55.

lâtres molochistes qui adorent la croix patibulaire, consacrent leurs enfants à leur roi supplicié, les lui sacrifient, paschalemment (1) enduits de pâte azyme, pour lui demander la rémission de leurs péchés, et boivent ensuite le sang du sacrifice pour avoir leur part du Royaume (2).

Non seulement les chrétiens d'*Octavius* n'ont ni autels, ni églises, ni images, aucune forme d'offrande et de sacrifice dont Dieu ait cure, mais ils ignorent totalement que les jehouddolâtres aient une Cène dont un dieu fait homme soit l'hostie sous la forme du pain et du vin. Au contraire, l'hostie, c'est l'enfant que les *paschants* lui offrent en sacrifice et par lequel ils espèrent obtenir et leur grâce et leur entrée dans l'Éden. Car, pour eux, Bar-Abbas n'est pas mort au Guol-golta, ou s'il est mort, il est ressuscité après trois jours et trois nuits. Cécilius contait toute l'affaire : aujourd'hui, dans le dialogue refait par l'Église, il discute le principe de la résurrection générale plutôt que le cas particulier : « Dites-moi un peu, je vous prie, dit Cécilius, ressuscitez-vous sans corps ou avec le corps, ou avec un corps, et sera-ce avec celui que vous aurez eu ou avec un autre? Sera-ce sans corps? mais je ne crois pas que sans corps il y ait ni vie, ni âme, ni sentiment. Avec un corps? Comment! mais il y a longtemps que le vôtre n'est plus! Avec un autre? Mais ce ne sera plus le même homme! D'ailleurs depuis tant de siècles écoulés

(1) Le 14 nisan, pour être servis le soir et mangés pendant la fameuse nuit du passage. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 60.

(2) Pour remplacer le corps vierge de Bar-Abbas, qui a lui-même remplacé l'Agneau du Royaume, rien de plus pur, puisqu'il faut de la chair humaine en sacrifice, que le corps d'un petit enfant nazir.

et tant d'années, qui est jamais revenu, ne fût-ce que quelques heures, (comme les poètes feignent de Proté-silas,) pour qu'on puisse ajouter foi à une chose si incroyable? » (1) C'est donc pour avoir cru successivement à la version de la mère de Bar-Abbas (non crucifixion), et à celle des évangélistes (résurrection), que les Juifs jehouddolâtres entassaient crime sur crime. Car s'ils n'avaient pas cru ce scélérat capable de revenir, tout au moins afin de se venger d'eux qui l'avaient ou condamné ou abandonné après sa condamnation, jamais ils ne lui auraient offert leurs propres enfants en sacrifice!

Cécilius n'est là que pour fournir à Octavius le moyen de dissiper une confusion onomastique que les païens mal intentionnés pourraient exploiter contre les chrétiens. Quant aux chrétiens, « celui qui leur reproche de confesser dans leurs cérémonies un homme exécuté pour ses crimes sur le bois sinistre de la croix, celui-là leur donne des autels conformes à la corruption de leur doctrine et de leurs mœurs, ils adorent ainsi ce qu'ils méritent! » Mais la religion chrétienne, la religion naturelle n'a rien de commun avec ces superstitions ignominieuses qui intriguent encore plus par ce

(1) Que Cécilius qui parle pour les païens nie le principe de la résurrection, cela va de soi. Mais qu'Octavius ne le foudroie pas par l'exemple de Jésus, ressuscitant tour à tour Eléazar, la fille de Jair, Jacob junior et lui-même, voilà ce que personne ne peut comprendre, car ce n'est pas pendant quelques heures seulement que Jésus est revenu, c'est pendant onze ans d'après Valentin, pendant dix-huit mois d'après Ptolémée (il est vrai que les *Actes des Apôtres* ont réduit ce délai à quarante jours). Et Douze hommes l'ont vu qui, au dire de l'Eglise, ont répandu partout cette bonne nouvelle dans le monde, et l'un d'eux, Pierre, enterré par Anaclét à quelques mètres du logis d'Octavius, a fondé l'Eglise de Rome, avec Paul, apôtre non moins irréfutable de la résurrection de Bar-Abbas dans le même corps devenu glorieux!

qu'on en ignore qu'elles ne révoltent par ce qu'on en sait. Car alors qu'on reproche aux jehouddolâtres d'adorer la croix patibulaire, on ne soupçonne même pas le sens caché dans cette promesse de la croix mondiale dont Jérusalem est le centre et Bar-Jehoudda le truchement, car s'ils adorent celle que tous les goym considèrent comme l'instrument du dernier supplice, c'est à cause de l'autre, et Minucius Félix ne semble pas se douter des motifs pour lesquels ils s'exposent à la première.

Aujourd'hui, revenant sur tout ce qu'il disait et sur tout ce que disait Fronton, préalablement supprimé, Octavius déclare qu'il avait, lui aussi, cru longtemps que les jehouddolâtres adoraient des monstres, dévoiraient des enfants, remplissaient leurs banquets d'incestes, après avoir confié au chien le soin d'éteindre la lumière dans l'assemblée ; mais il n'a pas considéré que cela eût été jamais ni prouvé ni découvert, en dépit du long espace qui s'est écoulé depuis ces accusations mensongères, et des promesses de récompense ou de pardon qu'on a faites aux délateurs. En un mot il n'y a jamais eu de Scilitains.

On a fait sauter une pièce essentielle à la machine, car à peine est-il croyable qu'un homme comme Octavius ait eu à se défendre de jehouddolâtrie, lui qui par son incirconcision était indigne d'entrer dans le Royaume, n'ayant ni le signe physique de l'alliance ni le sacrement qui y faisait suite. Minucius et ses deux amis sont païens de naissance, et ils ne sont même point baptisés, puisqu'on voit l'un d'eux saluer et baiser le Sérapis d'Ostie, quoiqu'à la fin de la journée il se déclare chrétien. Des divinités installées à Ostie, le port

d'attache des superstitions étrangères, Cécilius, qui fait le païen, ne connaît que Sérapis, déjà vieux sous le ciel de Rome et qui a des temples depuis Auguste. Aucun sanctuaire à Jésus, pas même le petit oratoire que le prétendu pape Anaclét aurait élevé sur le Vatican en l'honneur de Pierre. Minucius Félix est chrétien tout à fait, Octavius l'est à demi, Cécilius ne demande qu'à le devenir, et tous les trois, par bonheur plutôt que par réflexion, s'élèvent contre la fable juïque dont le héros a si bonne mine sous le nom de Jésus et si mauvaise réputation sous le nom de Bar-Abbas. Et non seulement ces chrétiens ne connaissent de Justin aucune apologie destinée à prouver l'existence de Jésus, mais encore, amenés à parler du renom qui enveloppe le christ et le précède partout, il repoussent impitoyablement toute assimilation avec la secte de ce vieux scélérat qu'on ne peut apaiser que par de nouveaux crimes !

Non seulement les chrétiens de Minucius n'ont point entendu dire que Jésus fût venu avec une morale nouvelle, inconnue des Juifs, mais ils savent par tout le monde que Bar-Abbas disait être envoyé pour réaliser sur terre le Royaume des Juifs avec la destruction des Gentils. Les chrétiens sont tous semblables en ce qu'ils menacent le monde de la chute du ciel et des astres de leur Dieu (1). « Et quand on leur demande leurs raisons, ils répondent qu'ils sont mis en mouvement par Dieu même à qui ils attribuent tout ce que d'autres attribuent au destin. Ainsi ils disent que ce n'est pas leur volonté qui s'est portée d'elle-même à embrasser leur secte, mais que Dieu les y a appelés » (2). Ils annoncent

(1) C'est, en effet, la pure doctrine de l'Apocalypse.

(2) C'est le signalement des montanistes. Mais loin de se dire

la fin du monde (1), mais à eux-mêmes ils se promettent l'éternité; s'ils se refusent à brûler leurs cadavres, c'est que la résurrection les attend après leur mort, « et ils sont si sûrs de leur fait qu'on les croirait déjà ressuscités. » A eux l'avenir, avec toutes les récompenses, le Royaume avec toutes ses gloires! Aux autres la mort avec toutes ses ténèbres, le châtement avec toutes ses cruautés, éternel, lui aussi, comme est le bonheur pour les chrétiens! Donc ou Bar-Abbas ou la mort! voilà le dilemme posé à l'humanité tout entière: c'est la dictature du chantage. Et pourtant que peut Jahvé? Rien, sinon mentir à ceux qu'il perd: « Voici des supplices, dit Cécilius, des tourments, des croix, non plus à adorer mais à souffrir, des feux que vous craignez pour vous-mêmes et que vous prédisez aux autres (2). Où est ce Dieu qui peut secourir les morts et qui ne saurait aider les vivants? Les Romains, sans l'assistance de votre Dieu, ne sont-ils pas les maîtres du monde et de vous-mêmes? »

Au dessus de tous les hommes est un Dieu-Esprit, unique, infini, indivisible, et qu'on diminue en cherchant à déterminer sa grandeur. « Nous ne le comprenons jamais mieux qu'en l'appelant incompréhensible. » Il n'a point de fils sous le nom de Verbe. Le nom de cet Esprit unique, c'est Dieu. On cherche des mots, quand une chose peut être divisée, mais Dieu, étant simple, ne peut être divisé. Il est le Père et il est

appelés directement par leur dieu, les Juifs jehouddolâtres suivaient étroitement les *Paroles du Rabbi*. « Vous n'avez d'autre maître que le christ », disent les *Evangelistes*. Voilà ce que l'arrangeur a eu pour but de dissimuler.

(1) Nullement, mais au contraire son renouvellement à leur profit.

(2) *Apocalypse et Evangelistes*.

le Roi. Il n'a oint et n'oindra personne ni au ciel ni sur la terre. En un mot il n'y a point de Christ dans le ciel, comme disent les Valentiniens, et il n'en est point né dans la famille de David, comme l'ont dit successivement Bar-Abbas et Bar-Kocheba, qui tous deux méritent le nom de Bar-Kozeba, fils du Mensonge. Tout chrétien est celui qui avoue Dieu pour son père spirituel et pour son roi. Minucius fait commencer les chrétiens avec les philosophes qui tiennent que Dieu est un pur Esprit. C'est pourquoi il combat toutes les fables dans lesquelles des succédanés de Dieu, ou des parties de Dieu prises erronément pour le tout, revêtent un corps pour agir à la façon d'hommes plus au moins bien inspirés. Cela supprime Jésus tout net, et avec lui toute la thèse d'un Bar-Abbas habitant mille ans sur la terre enjuivée. De pareilles propositions eussent révolté le christianisme d'Octavius.

Il loue Evhémère et Persée d'avoir montré, « par les impostures de Jupiter Dictéen, d'Apollon Delphique, de l'Isis de Pharos, et de la Cérés Eleusina, que les dieux sont d'anciens hommes dont la mémoire est passée religion pour avoir, en courant le monde, porté dans les pays l'invention de quelques semences ou de quelque autre chose utile à la société humaine. Considérez les cultes, et dans toutes les cérémonies, dans tous les mystères, vous verrez la fin misérable de vos dieux, leur mort et leurs funérailles. » A l'appui de son argumentation, Octavius cite les mystères d'Isis, de Cérés, de Jupiter et de Cybèle. « Ce sont là néanmoins les dévotions de l'Égypte, et maintenant celles de Rome. Chaque année Isis pleure le fils qu'elle a perdu, et chaque année dans leurs cérémonies ridicules ses

prêtres le retrouvent. Ainsi ils ne cessent tous les ans de perdre ce qu'ils ont trouvé, et de trouver ce qu'ils ont perdu : n'ont-ils point honte de pleurer ce qu'ils adorent ou d'adorer ce qu'ils pleurent ? » Octavius, de grâce, arrêtez ! Vous déblatérez contre le futur Vendredi Saint, contre la Pâque future !

La foi des chrestiens n'est ni malade, ni criminelle, ni mystérieuse, elle est saine et elaire. La croix ne les attire pas, ni celui qui est dessus. « Nous n'adorons, ni ne souhaitons les croix », dit Octavius. Il ne veut point de confusion avec la secte juive dont quelques fonctionnaires romains de l'étranger commencent à parler comme d'un phénomène monstrueux. D'ailleurs il ne comprend pas, ni ceux qui l'écoutent : « Quand vous nous accusez d'adorer un criminel et sa croix, vous vous trompez de la façon la plus complète... Vous êtes bien éloignés de la vérité en pensant qu'un criminel ait pu mériter qu'on le prit pour un dieu ou qu'on ait pu prendre pour un dieu un homme terrestre. Celui-là certes est misérable de qui toute l'espérance est en un homme mortel, puisqu'en le perdant il perd toutes ses espérances. Ce sont les Juifs (1) qui choisissent un homme, lequel ils adorent, prient, consultent sur tous leurs doutes, et à qui ils font des sacrifices. Mais cet homme qui est un dieu pour les autres n'est qu'un homme pour lui-même... »

Ceux-là portent sur le corps un signe à quoi ils se reconnaissent entre eux ; et ce signe, c'est la croix que

(1) Inutile de dire que le mot n'y est pas, il y a *Egyptiens*, car Minucius Félix n'a jamais entendu soutenir que Bar-Abbas fût Juif ni même qu'il y eût une Judée. Il en sait un peu plus long tout de même que Plîne le jeune ! Cf. le présent volume, p. 75.

Bar-Abbas avait sur la peau. Est-ce que les chrétiens se tatouent? « Nous n'adorons point les croix, ni ne souhaitons d'y être attachés. C'est vous peut-être (païens), qui les adorez en adorant des dieux qui sont aussi de bois! » Les bannières de Rome, les étendards, qu'est-ce donc sinon des croix dorées et enjolivées? Qu'est-ce donc qu'un porte-étendard? Un porte-croix, une espèce de crucifié. Qu'est-ce qu'un vaisseau dont les antennes sont déployées ou les rames parallèles à l'eau? Une croix. Un joug dressé? Une croix. Un homme qui prie Dieu les bras étendus? Une croix. De deux choses l'une : ou le signe de la croix est naturel et innocent ou il est intentionnel et coupable. En ce cas, comment se fait-il qu'il serve à la religion romaine? Bref Octavius se défend avec une telle véhémence qu'un vieux théologien, traducteur de Minucius, s'écrie : (1) « Je dis que si du discours d'Octavius il s'ensuit que les premiers chrétiens n'ont point adoré la croix, il s'ensuit aussi, par la même raison, qu'ils n'ont point adoré Jésus-Christ! »

(1) Guillaume du Mas, docteur ès-droits, chanoine et doyen de l'église collégiale d'Alet. (*Octavius*, Paris, 1637, in-4°.)

ÉMISSION DE JÉSUS

- I. Le hideux Tébutbe. L'infâme Cérinthe. Le mythe de Bar-Abbas ressuscité. Les Juifs chrétiens de Phrygie. Papias d'Hierapolis et Irénée de Lyon. Faux de l'Eglise. — II. Ariston de Pella. Opinion des Manichéens sur les premiers évangélistes. — III. Les Montanistes non dupes de la fourberie évangélique. — IV. La fable sans crédit en Galilée et dans la Décapole. Elisée ben Abbouya et les *Livres des égarés*. Théodotion et Symmaque. Le prétendu « Juif de Celse. » Faux en réplique à ce témoignage supposé. — V. Témoignage des Naziréens, Cainites, Ebionites. Sévériens, Séthiens. Naasséniens, etc., sur l'inexistence de Jésus. — VI. Témoignage des Syriens. Saturnil. Faux de l'Eglise contre les Saturniliens. Cerdon. — VII. Pas une seule dupe chez les Egyptiens. Les Gnostiques. Antichristianisme des chrétiens. — VIII. Témoignage de Basilide. Antichristianisme des Basilidiens. Carpocrate. Ptolémée, Secundus. Témoignage des Valentinien. — IX. Celse l'épicurien. Son livre *Contre les Magiciens*. Lucien. Le *Pêcheur d'hommes* ou les *Ressuscités*. Exorciseurs chrétiens. Reliques de crucifiés. — X. Pérégérinos le Ressusciteur. Ses débuts dans la vie. Les effets du baptême. Pérégérinos-Protée et son baptême de feu. Pérégérinos christ et père des pagano-chrétiens. Sa collaboration aux *Évangiles*. La tonte des moutons; les collectes. Retour de Pérégérinos au pays natal. Tournées chrétiennes en Macédoine, Thessalie et Grèce. Arrêt subit de l'exploitation. — XI. Pérégérinos en Egypte. Il se fait philosophe cynique et se dit le nouvel Hercule. Son séjour à Rome. Sous le nom de Crescens il dénonce Bar-Abbas. Faux de l'Eglise contre ces écrits : le pseudo-Justin. — XII. Dernière forme du protéisme de Pérégérinos. L'annonce de son *évaporation* divine. Le bûcher d'Harpine. Assomption publique du nouvel Hercule. — XIII. Son testament. Ses apôtres en Macédoine. L'Évangile de l'Ane d'or. Vengeance de la Philosophie et

châtiment de l'ex-Ressusciteur. — XIV. Influence de son « évaporation » sur la rédaction des Evangiles. Faux de l'Eglise. Contremartyre de Polycarpe. — XV. Témoignage antichristien de Tatien d'Assyrie. Ses *Problèmes*. Son euzônement à la suite de Justin. — Substitution du pseudo-Paul à Péréghérinos. Autres falsifications.

1. — Le grand travail de l'Eglise, ç'a été soit de supprimer les témoignages contraires, soit de les falsifier, d'en altérer le sens ou la date, soit d'en supposer de favorables, de manière que nul ne pût jamais s'y reconnaître. Elle apporte je ne sais quel dévergondage dans cette besogne, jusqu'à se mettre en contradiction absolue avec les rares Ecritures qu'elle faisait entrer petit à petit dans le canon, quand elle les en avait jugés dignes. Alors que ces Ecritures sont pleines d'anathèmes contre certaines sectes nées de Barabhas, — les Nicolaïtes, par exemple, — ou contre les Gnostiques, et que les Actes ne mentionnent pas moins de deux synodes tenus à Jérusalem contre les Naziréens qui ne voulaient accepter de prosélytes que contre circoncision, elle ose dire dans Eusèbe que rien n'a troublé sa divine harmonie pendant tout le premier siècle jusqu'aux premières années de Trajan ! Et quand on lui demande où elle a vu cela, elle répond que c'est dans Hégésippe (1).

Oui, d'après Eusèbe, on aurait lu dans Hégésippe ceci ou quelque chose d'approchant : « Après l'an 107 (2) Tébuthe fut le premier qui commença à corrompre par ses erreurs la vérité de l'Eglise (3). Tant que les

(1) *Histoire ecclésiastique*, l. III, ch. xxxii.

(2) De l'E. C. Nous avons prévenu le lecteur que, lorsque nous serions vaincus par l'usage, nous nous servirions de la chronologie imposée à l'histoire par l'Eglise. Nous avons prouvé qu'elle était mensongère, cela suffit à notre décharge.

(3) Par la « vérité de l'Eglise » il faut entendre que Jésus a existé et

apôtres et ceux qui avaient vu Jésus-Christ dans la chair demeurèrent sur la terre, ... l'Eglise se conserva encore durant tout ce temps la Vierge pure, personne n'osant combattre ouvertement sa doctrine. Mais après la mort des apôtres et de ceux qui avaient vu Jésus-Christ, les hérétiques commencèrent à lever la tête. » Il va sans dire qu'Hégésippe n'avait rien dit d'aussi ridicule, à moins qu'il n'ait considéré comme des hérétiques tous ceux qui suivirent à la lettre l'enseignement de Bar-Abbas et la version de sa famille sur sa non-crucifixion.

Ce Tébuthe a laissé derrière lui une si mauvaise renommée qu'il me semble difficile qu'il n'ait pas souscrit à une vérité gênante. « C'est, dit Eusèbe, le premier qui ait soutenu le Règne temporel de mille ans (1). » Non, certes, ce n'est pas le premier, — Bar-Abbas lui-même ne venait que deux ou trois mille ans après Jonas, — mais ce pourrait bien être l'un des derniers qui l'aient soutenu dans le sens juif. Son témoignage était donc contraire d'avance à la fourberie qu'on allait exploiter dans les *Evangelies* synoptiques. Son livre de chevet, c'était les *Paroles du Rabbi*.

C'était également celui de Cérinthe. Il enseignait en Asie, (2) et ce qu'il enseignait, vous le savez (3). Il ne voulait pas reconnaître que Bar-Abbas fût, comme dans Matthieu, dans Marc et dans Luc, un rebelle et un assassin, c'était simplement un voleur (4), fils de

qu'il a été crucifié après la pâque, c'est-à-dire après l'Eucharistie.

(1) Eusèbe, l. III, ch. xxviii.

(2) Cf. *L'Evangile de Nessus*, p. 4.

(3) Cf. *L'Evangile de Nessus*, p. 6.

(4) Cf. *L'Evangile de Nessus*, p. 301.

Joseph et de *Marie*, laquelle était fort loin d'être vierge après son premier enfant (1), encore moins après son neuvième. Jésus, émanation de l'Innommé, a bien pu descendre sur Bar-Abbas lors de ses baptêmes, sous la forme d'une colombe; il a pu, sous les traits de ce pécheur, annoncer le Père inconnu et simuler des miracles, mais à la fin, ou plutôt avant la fin, il s'est envolé, plantant là le baptiseur et l'abandonnant à son malheureux sort; on a crucifié Bar-Abbas comme tant d'autres hommes, mais non Jésus qui de sa nature n'est crucifiable que sur la sphère.

Somme toute, Cérinthe n'acceptait de sa propre fable que ce qu'elle avait d'exploitable au point de vue baptismal, et il savait y dédoubler le *deux en un*, *un en deux* dans le même personnage, sans jamais faire de confusion.

Je ne me charge pas d'expliquer comment, abandonné de Jésus qui s'était envolé, Bar-Abbas, d'après Irénée, aurait pu ressusciter ensuite. Mais dans Irénée l'Eglise prétend que Cérinthe soutenait cela. C'est juste le contraire. Pour le reste, Juif très chrétien et très panthoriste (2), comme tous les frères restés au pays, Ebionites, Naziréens et Elkésaïtes, il disait qu'un jour la Loi juive serait appliquée sur toute la

(1) Et n'avait point à l'être, sinon avant son mariage. D'après la transcription grecque d'Akiba, l'enfant qui, sous le nom d'Immanuel, n'avait pour principale nourriture que du beurre et du miel jusqu'à ce qu'il fût capable de rejeter le mal et de choisir le bien (Isaïe. vii, 15), devait naître d'une jeune fille ou mieux d'une jeune femme (c'est ainsi que traduit M. Zadoc Kahn.) et non d'une vierge par destination, comme l'Eglise l'entend du mot *parthénos* qu'elle a introduit dans la Version des Septante.

(2) Disciple de Jehouda le Gamaléen, surnommé Panthora (toute-la-Loi).

terre dans le Royaume de Bar-Abbas revenant à l'improviste. On a donc eu tort de lui attribuer l'*Apocalypse de Pathmos*, car dans l'*Envoi* on avoue que Bar-Abbas « a été mort (1). » Pour Cérinthe, Bar-Abbas a été crucifié avant d'avoir pu célébrer la pâque; et il n'est pas ressuscité, par la raison qu'il n'est pas mort et qu'il n'avait jamais rien annoncé de pareil. Quoi qu'on lise aujourd'hui dans Irénée, Cérinthe nie la résurrection; Epiphane, Philastrius et Augustin le reconnaissent, et ils sont postérieurs à Irénée qu'ils auraient pu lire, s'il eût composé le livre qu'on a mis sous son nom.

L'Évangile cérinthien était tel qu'au troisième siècle les Aloges, Théodote et les Théodotiens, continuaient à le dire *Évangile de Cérinthe*; tissu de mensonges, ajoutaient-ils. On n'eut la paix avec les Aloges et les Théodotiens que par l'invention de Jochanan, succédant à Clément (2) dans le rôle de l'apôtre qui repose sur le sein de Jésus pendant le repas de rémission, car « de quel poids, dit le théologien Bergier, peut être leur opinion contre le témoignage de ceux qui avaient vécu avec cet apôtre, contre la tradition des Églises qu'il avait fondées, contre l'exemplaire autographe conservé à Éphèse jusqu'au sixième siècle? (3) »

Comme tous les cataphrygiens, Cérinthe était *quartodéciman* (4), et il l'est resté dans son *Évangile*

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 119.

(2) Cf. *L'Évangile de Nesus*, p. 250.

(3) C'est Pierre, évêque d'Alexandrie vers le milieu du vi^e siècle, qui a transmis ce dernier détail, inconnu avant lui, et cela nous donne grande confiance dans la *Chronique d'Alexandrie* où se trouve ce joli témoignage!

(4) C'est-à-dire commémorant Bar-Abbas le 14 nisan, veille de la pâque.

devenu le quatrième du recueil canonique. Ne sachant comment se libérer de ce Juif gênant et sincère, on le reporta du second siècle au premier, et on déclara qu'ayant vécu au temps des Apôtres, il avait été l'instigateur de tous les tumultes suscités contre eux dans les *Actes* (1).

Le mythe de Bar-Abbas ressuscité est sorti du cadavre de Bar-Kocheba. Personne ne songeait à contester que Bar-Kocheba fût mort, tandis qu'on l'avait nié de Bar-Abbas. Il était donc ressuscitable, mais comme on pouvait être embarrassé de ce survivant trop âgé, on l'enleva au ciel en disant qu'il en reviendrait pour venger les Juifs martyrs de son *Apocalypse* et leur livrer le monde.

Nous vous l'avons déjà dit (2), c'est à Hiérapolis de Phrygie qu'a germé cette imitation de la fable de Jonas, dont les évangélistes ont trouvé le fond et les termes chaldéens dans la version d'Akiba : Esope était phrygien. Les sept Églises, les sept confréries baptismales de l'*Apocalypse de Pathmos*, sont comme les sept ministères du Royaume des Juifs en Asie. Toutes étaient catajehouddiques (3), filles de Bar-Abbas et de ses *Paroles*. On les dit parfois cataphrygiennes (4), et ce nom leur convient aussi, Papias d'Hiérapolis étant leur second père. C'est pour cette raison qu'Hiérapolis n'est point parmi les sept Églises nommées dans l'*Envoi de Pathmos*; que dans les *Actes*, Paul, qui tient encore trop de Saül, lié par l'Esprit-Saint, reçoit l'ordre

(1) Epiphane, in *Panario*, et Philastrius.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 129.

(3) C'est-à-dire conforme à la doctrine de Jehoudda Panthora.

(4) Epiphane dit que la confrérie de Thyatire, — la première après celle d'Hiérapolis, — était cataphrygienne.

de régler son itinéraire de façon à ne pas insister sur la Phrygie, et que la Phrygie n'est pas citée parmi les provinces auxquelles est adressée la *Première lettre de Pierre*. Pour la même raison a été retranché de l'*Ane d'or* et de l'*Apologie* d'Apulée, accusé d'avoir emprunté sa poissonnade aux « charpentiers de Phrygie » (1), tout ce qui pouvait mettre le public sur la piste de Papias d'Hiérapolis.

Les sept églises d'Asie se composaient uniquement de Quartodécimans, lesquels tenaient leurs *Actes de la passion* pour seuls vrais et seuls authentiques (2). Or leur nom montre que, pour eux comme pour les Naziréens, les Ébionites et les Ischaïtes, toutes sectes orthodoxes au point de vue jehouddique, Bar-Abbas avait bien été crucifié le 14 nisan, veille de la pâque, et non le lendemain comme dans les *Évangiles synoptisés*.

Afin d'expliquer que les *Paroles du Rabbi* se trouvassent entre les mains de Papias, dans une province si éloignée du point de départ de l'apostolat (3), l'Église dans Eusèbe dit que « Papias avait fait des voyages pour recueillir ses *Explications des Paroles du Rabbi*, parce qu'il ne croyait pas pouvoir retirer autant de profit de la lecture des livres que des traditions recueillies de la bouche même des derniers survivants. » Chose merveilleuse ! De ces voyages (autour de sa chambre) il rapporte une doctrine en conformité complète avec celle de Bar-Abbas et en antagonisme absolu avec celle de Jésus : les derniers survivants attendent

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 91.

(2) Epiphane, *Contra hæreses*, section IV.

(3) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 130.

le Royaume des Juifs ! Peu s'en faut qu'Eusèbe ne traite Papias d'imbécile (1). En revanche, il vante le solide jugement d'Hégésippe qui, lui aussi, a fait des recherches sur les apôtres et rédigé leurs *Mémoires* (2), avec cette différence qu'il ne les a pas trouvés millénaristes. Hégésippe est un imposteur, le dogme authentique est avec Papias.

Il n'est nullement prouvé que l'original des *Explications* de Papias fût grec. J'incline à croire qu'il était araméen, comme le texte même des *Paroles du Rabbi*. Les mots araméens restés dans les *Évangiles* sont assez nombreux : les noms de lieux comme Nazireth, Ghè-Nazireth, Beth-léhem, Beth-saïda, Seïlo, Hanôth, Guol-golta, Gabbatha, Hakeldama ; les pseudonymes séméiologiques comme Zakhûri, Zihdêos, Eloï-Shabed Beel-Zib-Beel, leou-Zeb, leou-sef ou leou-seph (3), leou-Shanâ-os, Myriam, Képhas, Toâmin, Oblias (devenu Andréas), Nathana-El ; les noms de dignité souveraine comme Marân (*Marân alha*, le Seigneur vient,) et Messiah ; le qualificatif de *bar-ner-regesch* (fils du tonnerre) appliqué aux sept fils de Jehoudda ; les pseudonymes de prédestination comme bar-Abbas ; les noms de métier comme Haramatas ; les phrases comme : « *Talitha. koumi!* (4) » et « *Abba, Abba, lamma sabachtani!* » Certains mots, comme celui d'*iemona*, colombe, ont même perdu tout leur sens caba-

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 134.

(2) Il semble par là que cet Hégésippe, non moins juif que Papias, mais plus menteur, ait mis en forme les *Évangiles* aujourd'hui connus sous le nom de Matthieu, de Marc et de Luc, et facilité les *Actes des Apôtres*.

(3) Cf. le présent volume, p. 8.

(4) Jeune fille, lève-toi !

listique (1) en passant dans le grec. La prononciation et l'écriture de tous ces noms étaient fort arbitraires. En tout cas elles différaient tellement de celles des habitants de Jérusalem que ceux-ci ne peuvent s'empêcher de dire à Shehimon dans la cour du Hanôth : « Tu étais avec ces gens-là, (les partisans de Bar-Abbas arrêtés et emprisonnés avec lui), ton langage te décèle ! » Et en effet le *Talmud* dit que le langage des Galiléens, tant cisjordaniques que transjordaniques, était corrompu, brouillant les lettres les unes avec les autres (2).

Depuis la disparition des écrits de Papias on en est réduit à chercher sa doctrine chez un autre Juif établi à Lyon, Schalom (Irénee), dont la personne est réelle, mais l'ouvrage entièrement supposé (3). Nonobstant le travail des faussaires, il résulte d'Irénee que, pour Papias comme pour le Marân (4), le Règne de mille ans ne sera qu'un long sabbat, un long jour de repos et de liesse. La table sera servie par Bar-Abbas lui-même dans ce nouvel Eden, et quelle table ! Tout y sera au centuple, car il l'avait dit : « Quiconque aura quitté ses champs, ou ses maisons, ou ses parents, ou ses frères, ou ses fils à cause de moi, recevra le centuple dans ce

(1) *I-e-o-a*, le mot du Piérôme.

(2) Notamment le *b* avec le *f*.

(3) Le fameux *Contra hæreses*. Grégoire le Grand, pape (de 590 à 604 de J. E. C.) se plaint à un évêque de Lyon que, malgré toutes les peines qu'il a prises de faire chercher les écrits d'Irénee et les mémoires de sa vie, il n'a jamais pu les trouver ! Cela n'a rien d'étonnant. Toutefois, Grégoire n'est point aimable pour celui qui, plusieurs siècles avant le *Liber pontificalis*, a prédit la liste officielle des premiers papes. Et ce dut être une grande mortification pour l'évêque de Lyon, contemporain de Grégoire, de le voir aussi mal renseigné, malgré toutes ses recherches, sur la vie et les écrits d'Irénee.

(4) *Marân*, seigneur. On peut même se demander si ce que nous disons *Paroles du Rabbi* n'était pas appelé *Paroles du Marân*.

monde, et à l'avenir la vie éternelle. » C'est ce règne qu'Isaac avait en vue lorsqu'en bénissant son second fils, il lui souhaitait abondance de froment et de vin (1), c'est celui qu'annonçait Bar-Abbas (2), « ainsi que se le rappellent les *presbytres* (3), qui l'ont vu, car le Marân, lorsqu'il enseignait, avait dit de ces temps :

« Des jours viendront où naîtront des vignes ayant dix mille branches (4), chaque branche ayant dix mille rameaux, chaque rameau dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, où de chaque grain on pourra tirer vingt-cinq métrètes (5) de vin. Et lorsqu'un des saints aura pris une grappe, une autre criera : « Je suis une meilleure grappe, prends-moi et par moi bénis le Seigneur ! »

« Tout cela, avoue l'Eglise dans Irénée, est également attesté par Papias (6) au *Livre IV* (de ses *Explications*), car il en a écrit cinq. (7) Et il ajoute (ceci provient des *Paroles* du Marân lui-même) : Ces choses sont croyables pour les croyants » (8).

(1) De là toutes les séméiologies sur la multiplication du pain et du vin dans les *Évangiles*.

(2) Il y a aujourd'hui : « Jochanan, disciple de Jésus. »

(3) Les *Zekéum* ou anciens : Philippe, Toâmin, Mathias, Theudas, etc.

(4) Voyez les paraboles qui exploitent ces chiffres dans les *Évangiles de Satan*, première partie, p. 330.

(5) Mesure grecque employée par Cérinthe dans les Noces de Kana et certainement inconnue de Bar-Abbas. Cf. *L'Évangile de Nestor*, p. 51.

(6) « L'auditeur de Jochanan et le compagnon de Polycarpe, un homme des anciens temps. » Des anciens temps ? Comment le pseudo-Irénée compte-t-il donc ? C'est le plus moderne de tous ses témoins !

(7) Même coupe que le *Contra hæreses*. On voit que le véritable Irénée n'a jamais rien écrit ; il possédait simplement les cinq livres de Papias qu'il avait peut-être traduits en grec.

(8) Sur quoi le pseudo-Irénée écrit : « Comme Juda le traître n'y croyait pas et interrogeait : « Comment donc le Seigneur produira-t-il de telles choses ? » le Maître répondit : « Ceux qui viendront alors le verront. »

Ce passage est à retenir tout entier, parce qu'il provient des *Explications des Paroles du Rabbi* et qu'il fait bien valoir les idées que Bar-Abbas nourrissait de l'Eden juif, où la vigne produit de si beaux intérêts composés ! Bar-Abbas, tous ses frères, tous leurs contemporains, même Is-Kérioth, tous les anciens d'Asie en passant par Papias jusqu'à Irénée qu'on dit évêque de Lyon, tous, en un mot, attendaient cela du Royaume. Et pour qu'on ne s'y méprenne pas, Irénée, continuant, déclare d'après Papias : « Que si quelqu'un essaie de considérer ces paroles comme des allégories, il ne trouvera rien de logique... Tout cela, sans controverse possible, s'applique à la résurrection des justes (1)... alors qu'ils régneront sur terre, où ils vivront unis aux Anges, dans la Jérusalem qui descendra d'en haut toute prête, parée comme une fiancée qui se rend auprès de son époux (2). Et rien ne peut être allégorisé, tout est solide, et vrai et substantiel ! » Dans cette Jérusalem millénaire les justes feront leur stage d'immortalité. Ressuscités, ils s'exerceront à l'incorruptibilité qui dégénérera chez eux en habitude, ils prendront de la force au temps du Royaume (c'est-à-dire pendant les mille ans), pour pouvoir porter ensuite la gloire de l'Abbas, car ce ne sont pas les justes qui iront à lui, c'est lui qui viendra à eux, il leur épargnera le voyage (3) !

(1) En remplacement de « qui aura lieu après le retour de Bar-Abbas et la ruine de toutes les nations qui lui résistent » on a mis : « après la venue de l'Antéchrist et la ruine de toutes les nations qui lui obéissent »

(2) « Ainsi l'a dit dans l'*Apocalypse*, (le faussaire veut parler de celle de Pathmos), Jochanan, disciple du Seigneur », alors qu'il y avait « Joannès » et qu'il s'agissait de l'*Apocalypse de Gamala*.

(3) Ceci d'après l'*Évangile de Cérinthe*. Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 273. On a même utilisé un passage de la *Première lettre de Pierre* !

La matière de ce monde ne périra pas, elle fera comme le millénarisme lui-même, elle se renouvellera en changeant simplement de figure, et durera éternellement, ce qui est facile à comprendre, puisque Dieu y sera. Et il y aura là différentes demeures, selon ce qu'a dit le Marân qu'il y aurait plusieurs maisons chez son Abbas (1).

C'est donc sur une profession de foi nettement millénariste que Papias terminait, et dans cette foi qu'il est mort, comme Bar-Abbas et tous les évangélistes jusqu'à Irénée.

Entre les avantages qu'Irénée tirait de son origine juive et cataphrygienne, il en est un par où il dominait la puissance romaine elle-même : il avait vécu pendant de longues années avec des morts ressuscités par les disciples de Bar-Abbas. Ces ressuscités ne l'avaient pas accompagné à Lyon, quoiqu'à la vérité les communications fussent de plus en plus faciles; ils n'avaient pas voulu affronter le changement de climat toujours redoutable à des gens qui sont morts une première fois. Cependant « il n'était pas possible d'énumérer toutes les grâces que l'Église avait reçues de Dieu et par lesquelles elle opérait chaque jour le bien des nations, au nom de Jésus-Christ, sans tromper personne, sans s'enrichir : comme elle a reçu de Dieu gratis, c'est aussi gratis qu'elle sert » (2). Ce ne sont pas les Gnostiques qui en auraient fait autant ! Un tas de non-valeurs ! Incapables de ressusciter les morts, comme faisait Jésus, comme ont fait les Apôtres, comme on le voyait

(1) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 268 et *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 311.

(2) *Contra hæreses*, I, II, 32.

faire souvent dans la confrérie jehouddolâtre ! Toute l'Église de Lyon demandait cette faveur dans les jeûnes et dans les supplications, et l'esprit revenait au mort (1) ! Il ne tenait qu'aux Celtes de bénéficier de cet état de choses, au lieu de se confier à ces Gnostiques dont l'impudence allait jusqu'à nier l'existence en chair de Jésus ! Les Lyonnais qui mouraient quand même avaient la consolation de penser qu'au cinquième siècle ils deviendraient « ceux qui ont connu Irénée », lequel avait vécu ses jeunes années dans un milieu composé presque uniquement de gens ressuscités par les « vrais disciples de Jésus ». Car les résurrections évangéliques sont fixées dans la mémoire des hommes par des témoignages indiscutables. Ces résurrections, il ne faut pas croire qu'elles soient de simples apparences et que Jésus opère à cent ans d'intervalle ; « elles ont eu parfaitement lieu comme il est dit, et dans les corps mêmes où la mort était entrée ! S'il en était autrement, il n'y aurait pas eu résurrection. Or de même que les guéris ont été guéris dans les membres dont ils souffraient auparavant, ainsi les morts ont été ressuscités dans leurs propres corps, pour montrer que Jésus donne la guérison et la vie à sa créature et pour accréditer les récits de sa résurrection (2). » (Entre nous, mon cher Irénée, tu pouvais laisser cette dernière interprétation aux incrédules) !

II. La fraude passa d'abord en Macédoine, et le premier travail fait pour consolider la divinisation de Barabbas fut une *Dispute entre Jason et Papiscos*, l'un Juif chrétien, l'autre pharisien, fabriquée par Ariston de

(1) Livre II, 31.

(2) *Contra hæreses*, I. V.

Pella que l'Eglise dans Clément d'Alexandrie identifie avec Luc l'évangéliste (1). Telle était la niaiserie de ce dialogue, l'incohérence de l'argument, la mauvaise foi du procédé que le platonicien Celse, en ayant trouvé par hasard un exemplaire, hésite s'il doit rire ou s'indigner (2). On y lisait qu'il y avait sept cieux (3), — quatre de plus que dans l'*Apocalypse*. — Le chrétien prouvait que les prophéties dont la mystification évangélique faisait état convenaient merveilleusement à Bar-Abbas et finalement il menaçait les incrédules de la malédiction du Dieu qui avait été pendu au bois. Le pharisien, après une feinte résistance, s'avouait battu, Ariston lui ayant enlevé ses armes.

Tenez pour certain qu'on retrouve la majeure partie de ces turpitudes dans les *Evangelies* actuels. Car Faustus, l'évêque manichéen (4) de Carthage, honnête homme et sage, disait au sujet des *Evangelies* « qu'ils avaient été composés longtemps après les apôtres par quelques hommes obscurs qui, dans la crainte qu'on refusât d'ajouter foi à des histoires dont ils ne pouvaient être instruits, ont publié sous le nom des apôtres leurs propres écrits, si pleins de bévues, d'opinions et de relations discordantes, qu'on n'y peut trouver ni liaison ni accord avec elles-mêmes (5). » Et Faustus poursuit, accablant les jehouddolâtres : « Vos prédécesseurs ont inséré dans les Ecritures une foule de choses qui, présentées sous le nom du Rabbi, ne s'accordent nullement avec sa doctrine. Rien de surpre-

(1) *Hypotyposeon*, I. VI.

(2) *Anticelse*, IV, 32.

(3) Cf. Maximus, dans les *Comment. sur Denys*, *De mysticâ theologia*.

(4) Disciple de Manès mort au milieu du troisième siècle.

(5) Augustin, *Contra Faustum*, I. XXXII et XXXIII.

nant à cela, puisque nous avons dit maintes fois que ces choses n'ont été écrites ni par lui-même ni par ses apôtres, mais que pour la plupart elles sont fondées sur des contes, sur des bruits vagues et ramassés par je ne sais quels demi-juifs, peu d'accord entre eux, qui néanmoins les ont publiées sous le nom des apôtres et leur ont ainsi imposé leurs erreurs propres et leurs mensonges. »

Admirablement renseignés sur le millénarisme à raison de leur origine babylonienne, les Manichéens avaient quantité de livres qu'ils donnaient comme étant des apôtres (1) ; et en effet c'étaient les *Paroles du Rabbi* transcrites par ses frères et ses neveux. Le pape Léon les déclare supposés et ajoute que les Manichéens y avaient fait passer leurs propres doctrines.

Il est vrai qu'ils auraient pu en revendiquer la paternité astrologique. Aussi tenaient-ils pour faux tout ce qui compose aujourd'hui le Nouveau Testament. Tous professaient l'inexistence en chair de Jésus, et quand on en venait aux preuves, ils montraient les écrits apostoliques, c'est-à-dire les *Paroles du Rabbi* elles-mêmes. Non seulement les *Évangiles* n'étaient sous aucun de leurs noms actuels à la fin du second siècle, mais encore le scribe qu'on appelle aujourd'hui Luc considérait ces écritures comme si peu respectables qu'il les corrigeait et les remettait en ordre, rognant, arrangeant, supprimant à sa guise tout ce qui compromettait l'avenir de son imposture, et ajoutant tout ce qui lui paraissait de nature à mystifier les goym, notamment l'acte de naissance de Jésus au Recensement.

) Ceci d'après Léon, troisième Sermon.

III. — En Phrygie même, au berceau de Jésus, un prêtre, Montanus, se leva contre l'Évangile du Royaume des Juifs auquel il opposait ses propres Révélations. Les phrygiens de Montanus se tenaient pour très supérieurs aux apôtres sous le rapport de l'Esprit-Saint, et ceux qui suivaient les prophétesses montanistes, Priscilla et Maximilla, ne se gênaient pas pour dire qu'il y avait en elles quelque chose de plus que dans les sept fils de cette vieille juive de Salomé ! (1)

Les disciples de Montanus, dont fut Tertullien (2), refusaient énergiquement tout crédit à la mystification ecclésiastique, particulièrement aux *Actes des Apôtres* qui leur paraissaient le comble de l'imposture. Et telle était l'opinion de Tertullien, avant qu'on ne le déshonorât par des suppositions d'ouvrages dont la plupart dépassent la mesure de mensonge permise à l'effronterie humaine.

Les Montanistes et après eux les Novatiens virent où tendait le baptême pour la plupart des évêques : c'était proprement le filet à poissons dans lequel l'Église des charpentiers juifs prenait les hommes, qu'elle faisait frire ou qu'elle rejetait à l'eau selon son humeur et ses intérêts. Les criminels y couraient tout droit, s'y jetaient d'eux-mêmes. Baptisés, la grâce ayant opéré pour toujours, ils croyaient pouvoir recommencer à mal faire, comme, de leur côté, les baptiseurs croyaient pouvoir les absoudre sous la caution *baptisatum solvi*.

(1) *Philosophoumena*, l. VIII, 19, dans la *Patrologie grecque* aux *Œuvres d'Origène*.

(2) Il paraît qu'après Montanus les Phrygiens anti-jehouddolâtres se seraient divisés en deux branches : les sectateurs de Proclus et ceux d'Eschines, mais il n'importe. Ni les uns ni les autres ne se courbaient devant Bar-Abbas et la révélation juive.

Ayant nié que les baptisés eussent cette ressource et les baptiseurs ce pouvoir, les Montanistes et les Novatiens furent déclarés les plus dangereux des hérétiques : haro sur ces puritains qui conspiraient contre la caisse !

IV. — Les descendants des membres du sanhédrin qui ont condamné Bar-Abbas étaient tous en Galilée lorsque la fable de Jésus tomba entre leurs mains. Comment auraient-ils pu en être dupes ?

C'est un lieu commun de représenter les Juifs du Temple se cachant la figure après leur forfait, les membres du sanhédrin disparaissant de la surface de la Palestine, ou bien ourdissant toutes sortes de machinations criminelles contre les chrétiens. Il n'en est rien. Après la chute de Jérusalem, le sanhédrin, descendu d'abord à Jabné, près de Joppé, finit par s'installer sur les bords mêmes du lac de Genézareth. Le Temple rasé, tout ce qui restait des familles d'Hillel et de Gamaliel se transporta dans Tibériade et ouvrit des écoles dans les villages et dans les bourgs que Jésus étourdit de ses miracles. Gamaliel présidait le sanhédrin en sa qualité de fils de David, et ce tribunal ne pensa pas que, pour rendre des jugements contre les Bar-Abbas de son temps, il pût trouver dans toute la Judée un lieu plus propre à la majesté et à la paix de ses délibérations que le voisinage de Bethsaïda, de Kapharnahum, de Khorazin et de Kana. L'endroit du monde où il y avait le moins de jehouddolâtres, c'était celui qui avait vu naître le vertueux Bar-Abbas. Son revenant vous l'a dit avec mélancolie : « Nul n'est prophète en son pays. » Dans la tourmente qui les avait chassés de la Ville Sainte, les Pharisiens et les

Saducéens goûtaient le repos parmi les héritiers du Royaume, non loin du port où Pierre amarre et du péage où Matthieu perçoit, dans les maisons mêmes où Jésus fait monter les paralytiques sur les toits avec leurs lits sur les épaules!

Et d'abord voici des voisins de campagne de Bar-Abbas qui n'ont jamais eu connaissance de l'existence de Jésus. Nicomaque, contemporain d'Hadrien, était de Gérasa, de cette même terre des Geraséniens où Bar-Abbas conduisit une croisade contre les pores gaulois; il avait composé toutes sortes de livres, et à n'en pas douter il connaissait historiquement Jehoudda le Gama-léen et ses fils; mais son ignorance de Jésus n'a d'égale que sa force en mathématiques, et cette ignorance ne l'a point empêché de résoudre par des nombres, à la façon de Pythagore, le problème de la Monade, de la Dyade, et, je le crois bien, de la Triade. Il a parlé de l'un en deux, deux en un, comme s'il avait connu les *Paroles* où s'affirme ainsi le culte de l'Abbas créateur. Un autre Gadarénien, Cénomaüs, philosophe cynique, contemporain d'Hadrien et d'Antonin, écrit la *Poursuite des imposteurs* et attaque avec vigueur l'astrologie judiciaire dont l'*Apocalypse* est le plus beau monument. La sainte image de Jésus ne l'arrête pas.

Tant auprès des Juifs du *Talmud* que des Juifs chrétiens l'*Évangile* est une fable sans crédit. Le livre autour duquel ils se livrent bataille en Judée, c'est celui qui avait armé le bras de Shehimon Bar-Kocheba; ce sont les *Paroles* de Bar-Abbas, de Philippe, de Jehoudda Toâmin et de Mathias Bar-Toâmin : les *Livres des égarés*, comme les appelait Élisée ben Abbouya qui, après la déconfiture de Shehimon Bar-

Kocheba, fut le docteur commis par Rome à la surveillance des Naziréens du Royaume. Ces *Livres des égarés*, Elisée les avait constamment sur lui, toujours prêt à percer leurs faux mystères et tout « ce qui concerne le char d'Ezéchiel (1). » Or le char d'Ezéchiel, c'est la croix sur roues dont le moyeu est Jérusalem; et la dernière expression cabalistique de ce symbole, c'est l'*Apocalypse* (2).

Elisée avait-il été un instant avec les égarés, les disciples de celui dont Marie, dans l'Évangile, dit qu'il avait « perdu l'esprit »? On aurait pu le croire à la façon dont il déchiffrait leurs livres dans l'original araméen.

Le « transformé », ainsi l'appelaient-on, presque le transfuge! Un ancien frère? A force d'écouter aux portes, peut-être avait-il emporté la clef!

Les *Livres des égarés* étaient assez rares, ayant toujours eu le caractère de la kabbale. Les docteurs du baptême les gardaient jalousement, et c'était le secret de leur puissance. Toutefois, Elisée les avait en grand nombre, dit le *Talmud*. Dans les prescriptions qu'ils contenaient Elisée discernait; il indiquait celles que l'autorité romaine pouvait tolérer ou devait défendre. Les *Talmuds* le chargent comme ils ont chargé la famille de Hanan et de Kaiaphas (3). Car, en dépit de

(1) Nous avons déjà cité l'exemple d'Elisée ben Abbouya en nous étonnant que des israélites aussi instruits, aussi distingués que M. Derembourg (*Notes sur la guerre de Ben Kozéba et ses suites*, Paris, 1876, in-8) et Weiss (*Zur Gesch. d. jüd. Tradition*, II. p. 139-144) puissent hésiter devant la signification de ce symbole et croire que les livres dont se chargeait Elisée étaient ceux des Gnostiques, tous ou presque tous antijuifs déterminés.

(2) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 17.

(3) Méfions-nous d'ailleurs, car le patriotisme des talmudistes égare

leurs crimes, Bar-Abbas et les *panthoristes* étaient des justes, il n'y avait pas à le nier. Et comme dans leurs entreprises les Romains obligeaient des Juifs à travailler le jour du sabbat, ceux-ci cherchaient à porter les fardeaux à deux, parce que le péché contre la Loi devenait moindre pour chacun. « Elisée conseillait alors aux Romains de faire toujours faire l'ouvrage par un seul individu. » Cela sans doute pour éviter l'échange des vœux de naziréat.

Les Juifs lettrés qui, après la déconfiture de Shelimon Bar-Kocheba, se sont fait connaître par quelque version de l'Ancien Testament, pouvaient tenir quelque compte de Bar-Abbas dans leurs commentaires, ils n'en pouvaient tenir aucun de Jésus. De ceux-là sont Symmaque et Théodotion. Comme on eût pu s'étonner que des hommes aussi considérables dans leur nation eussent ignoré Jésus, il a paru plus simple à l'Eglise de les disqualifier par le reproche d'apostasie ou d'hérésie. Mais elle a mis peu de logique dans l'administration de ce procédé : Théodotion, dit-elle, a été disciple de Tatien et il a professé le marcionisme. Or Marcion professait l'inexistence en chair de Jésus, en quoi il a suivi Tatien. Après avoir été disciple de deux hommes qui niaient Jésus en chair, Théodotion se fit Juif, dit l'Eglise. Entendez qu'il n'avait jamais cessé de l'être, mais que sur Jésus il pensait comme Tatien et Marcion. Des trois versions de l'Ancien Testament que donna le second siècle l'Eglise a préféré celle de Théodotion

parfois leur morale. On trouve mauvais qu'Ismaël ben José et Eliézer ben Siméon aient accepté la charge de rechercher les voleurs et de livrer les brigands juifs. Au reproche qu'on lui adresse, Ismaël répond : « Que puis-je faire ? C'est l'ordre du gouvernement. »

à cause de la manière dont le livre de Daniel y était présenté. Cette préférence pourrait tenir aux modifications que l'Eglise d'Ephèse apporta au texte de Théodotion qui resta sous sa coupe.

Quant à Symmaque, c'était, dit l'Eglise, un ébionite. Entendez que, pareil à tous les disciples de Bar-Abbas, il professait l'inexistence de Jésus en chair. En effet, comme Ménandre le baptiseur, comme Justin, si l'Eglise ne nous trompe pas, Symmaque était de Samarie, né trop près de Sichem, du Sôrtaba et de Machéron pour croire que Jésus avait existé. De plus il était trop versé dans les anciennes Écritures (1), trop au courant des procédés allégoriques employés dans les nouvelles, pour être dupe de leurs façons (2). Afin de diminuer son autorité et en même temps celle des Ebionites, l'Eglise a insinué que Symmaque était comme eux sectateur d'un nommé Ebion, grand hérétique en son vivant, quoi que personne ne l'eût vu, car *ébion* est un nom commun que l'Eglise dans Tertulien fait passer pour un nom propre. Et comme, vu les nécessités de leur imposture, les Evangiles ont eu besoin de sophistiquer toutes les prophéties qu'ils empruntent à l'Ancien Testament, elle accuse les Juifs (Théodotion et Symmaque) d'avoir corrompu les textes de cette Écriture qu'ils ont trouvé « trop favorables aux chrétiens (3) ». Car Jérôme, — dans ces occasions il

(1) Sa version des Ecritures juives, la seconde depuis la prise de Jérusalem par Titus, (celle d'Akiba est la première,) avait paru vers 169 de l'E. C.

(2) On prétend même qu'il aurait écrit contre la généalogie de Bar-Abbas telle qu'elle est dans Matthieu. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi n'a-t-il pas écrit contre celle que donne Luc ?

(3) Ceci dans le *Tryphon* qu'elle a mis sous le nom de Justin.

mérite le nom de Saint, — après avoir passé sa vie dans la fraude historique et le mensonge chrétien, autorise tous ces procédés quand ils ont pour objet l'intérêt de l'Eglise. Il approuve l'erreur « quand elle est inspirée par la haine pour les Juifs et par la piété pour la foi. »

Dans le *Talmud de Jérusalem* (1), très davidiste au fond et discret par force, on ne trouve rien contre Jehouda et ses fils sous leur nom de circoncision qui est en quelque sorte sacré. Les talmudistes ont pour cacher ce nom les mêmes raisons que les évangélistes : ils veulent les honorer sans se compromettre. C'est un parti-pris chez les rédacteurs de s'enfermer dans la glose et de laisser de côté toutes les actions des prétendants. Ils ne s'avancent pas sur le terrain anti-jehouddiste où pourtant ils auraient été très solides, ayant les Romains avec eux. Toute leur espérance est qu'il viendra un Messie plus capable que Bar-Abbas et plus heureux que Bar-Kocheba.

On ne connaît pas un seul juif de synagogue qui se soit élevé dans un écrit public contre l'apothéose de Bar-Abbas (2) : le Rabbin cité par Celse le platonicien dans la seconde moitié du quatrième siècle est un témoin supposé. On ne s'en doute pas au premier abord. Il parle pour le sanhédrin, sous le masque de Saül ou bien de Kaiaphas, et traite Bar-Abbas selon ses mérites. Il fait honte à ceux de sa nation qui après avoir été dupés par lui en son vivant exploitent à leur tour les goym en le présentant comme un dieu sous les apparences de Jésus.

(1) Dont la rédaction flotte entre le troisième et le cinquième siècle.

(2) Nous en parlons plus longuement qu'ici au chapitre intitulé *Le Cadavre*.

Celsus montrait que Jésus n'a point eu chair et qu'il est identique au Joannès baptiseur, autrement dit Bar-Abbas. L'Église dans son *Contre Celse* ne peut objecter à cet honnête homme que les faux dont elle a farci Josèphe. Répondant du haut de ces fourberies à Celse, elle le prend pour un Juif qui depuis longtemps n'est plus là pour se défendre, et dit : « Je veux faire connaître à votre Juif un écrivain juif, contemporain du Joannès baptiseur et de Jésus, lequel écrivain a fait mention de Joannès et du baptême. Josèphe, au livre XVIII de ses *Antiquités*, atteste que Joannès fut baptiseur et qu'il donnait le baptême à ses disciples en rémission de leurs péchés. A la vérité, Josèphe n'a point connu que Jésus fût le Christ, (le passage relatif à Jésus n'était pas encore dans Josèphe,) (1) il n'attribue pas positivement la ruine de Jérusalem et du Temple au supplice que les Juifs lui ont infligé, mais il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité lorsqu'il attribue cette catastrophe à la vengeance que Dieu a tirée d'eux pour avoir tué injustement Jacques (2), frère de Jésus, surnommé le Christ. Jacques est celui que Paul, *vraiment disciple de Jésus*, dit avoir vu comme étant frère du Seigneur : son frère, non tant à cause de leur consanguinité et de leur éducation commune, qu'à cause des mœurs et de la doctrine. Si donc Josèphe reconnaît que Jérusalem fut détruite à cause de Jacques, pourquoi n'aurait-il pas voulu reconnaître, avec plus de raison encore, que ce fût à cause de Jésus qui est le Christ

(1) En effet, dans ce passage l'Église fait dire en propres termes à Josèphe : « Celui-là était le Christ. » Cf. *Les Marchands de Christ*, p. 218.

(2) Jacques junior lapidé par Saül. Josèphe parlait en même temps de l'assassinat d'Ananias et de Saphira, mais on avait déjà commencé la sophistication de Josèphe par l'enlèvement de ce passage.

et dont tant d'églises attestent la divinité? (1). »

L'Église revient une seconde fois dans l'*Anticelset* sur l'interpolation où elle fait dire à Josèphe que la chute de Jérusalem a eu lieu « à cause de Jacques, le Juste, frère de Jésus qui était dit le Christ, et en réalité, comme la vérité le proclame, à cause de *Jésus fils de Dieu* (2). » Et en effet aujourd'hui encore on lit dans Josèphe que la ruine de Jérusalem est attribuable à la secte de Jehouda; que l'entreprise de Ménahem eut pour mobile, comme celle de son père, la question du tribut, et que, dans l'intervalle des deux révoltes, Sbebimon et Jacob senior furent crucifiés par Tibère Alexandre. Il y avait là une trame documentaire qui a été rompue plus tard, mais il est visible qu'elle commençait non à *Jésus-Bar-Abbas*, comme le veut ici l'Église, mais à Jacob junior, lapidé quelques semaines avant la crucifixion de son frère aîné, et par conséquent le premier martyr parmi les sept fils de Jehouda. Josèphe racontait le supplice de ce Jacob comme ayant inauguré sous Tibère la série des condamnations que Ménahem a vengées sur les membres du sanhédrin.

Maltraités dans les *Évangiles*, représentés sous les couleurs les plus odieuses, les Juifs de la synagogue ont eu le tort de répondre à Jésus en attaquant cet être imaginaire dans la vertu de sa mère selon le monde. Rien de plus difficile à terrasser qu'une ombre. Ils ont saisi le corps humain qu'elle a revêtu et, révoltés contre la mystification qui leur fait grief, ils l'ont calomnié dans sa naissance. En inventant l'adultère de

(1) *Contra Celsum*, l. 1, 47.

(2) *Jésus Bar-Abbas*, c'est ainsi qu'il est nommé dans certaines versions évangéliques.

Marie avec un nommé Panthère, ils ont rendu l'enfant plus innocent encore et la mère plus virginale. Loin de gêner l'Église dans sa marche, ils lui ont amené les âmes sensibles et libérales. Si, au lieu de répondre à l'injustice par l'injure, les Juifs eussent répondu par la vérité simple, à savoir que nul d'entre eux n'avait en aucun temps ouï parler de Jésus, ils ne lui auraient pas prêté le corps qui lui manquait, ils se seraient excusés d'avoir tué un dieu, et ils nous auraient prouvé que nous adorions Bar-Abbas.

V. — On comprendrait que l'existence de Jésus eût été niée par les hommes les plus éloignés du lieu où l'Église le fait naître, et affirmée par ceux qui en étaient le plus rapprochés. C'est le contraire qui se produit. Tous les négateurs sont ou Juifs de Palestine, comme les Caïnites, les Naziréens, les Elkésaïtes, les Sampséens, les Ébionites et les Jesséens, ou Juifs d'Asie, comme Papias, Cérinthe et Irénée, ou Juifs d'Égypte comme Valentin, ou Égyptiens comme les Gnostiques, ou Syriens comme Saturnil, Cerdon et Tatien, ou Phrygiens comme Montanus, ou Pontiques comme Marcion, pour nous en tenir aux principaux de ceux qui ont paru avant le troisième siècle. Mais les plus étonnés, les plus indignés aussi, e'eût été les apôtres, et étant donné l'humeur que nous leur connaissons, je ne sais s'ils auraient pu retenir leur sique contre ces capitulars d'évangélistes qui, pour tout Messie, se contentaient d'un cadavre enroulé dans du papyrus, contre ces mercantis qui osaient suicider à cinquante ans le Juif chargé par l'Abbas de ressusciter les morts et de juger les vivants!

Parmi les justes restés au pays, qui connaissait

mieux l'inexistence de Jésus que les disciples de Jehoudda Is-Kérioth, autrement dits Caïnites ?

Il ne faut pas confondre les Caïnites païens avec ceux-là, qui suivaient l'enseignement de Jehoudda, fils de Simou de Kérioth. Is-Kérioth dans son *Apocalypse* faisait sa généalogie par Caïn. Sa secte, très importante, peut-être plus importante que celle de Bar-Abbas (1), honorait son fondateur, comme celle de Jehoudda le Gamaléen honorait le sien. Pour elle Is-Kérioth avait été grand, merveilleux et profitable à tous : Le genre humain lui doit d'exceptionnelles actions de grâces pour avoir débarrassé la Judée de Bar-Abbas. Car s'il a livré ce scélérat, c'était pour l'empêcher de détruire la vérité, comme il en avait l'intention. « Il y en a d'autres, au contraire, (et l'imposteur nommé Tertullien est de ceux-là), qui disent que les puissances du monde (ce sont les démons) ne voulaient pas que Jésus-Christ souffrit, de peur que le genre humain (2) ne fût sauvé par sa mort. Judas, voulant le salut des hommes (de ceux dont il était, la tribu de Dan), livra Jésus-Christ à la mort, pour empêcher que ce salut ne fût différé (3). » D'une façon comme de l'autre, les Caïnites jugeaient qu'Is-Kérioth n'avait fait que défendre ses droits et ceux du genre humain en contribuant à la capture du prétendant, et c'est l'avis de Jésus qui n'a pas voulu s'en aller avant de faire amende honorable au père d'Is-Kérioth, ni donner son repas de rémission sans y convier le fils (4).

(1) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 149.

(2) Dont il avait horreur. *Odium generis humani*, dit Tacite.

(3) Tertullien. *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxvi.

(4) Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 391 et *L'Évangile de Nessus*, p. 234.

Les plus acharnés contre le mythe de Jésus, ce sont les disciples directs de Bar-Abbas restés en Judée, la plupart au delà du lac de Tibériade, dans les ruines de Gamala, de Bethsaïda et de Kapharnahum et aux sources du Jourdain. Heureusement que cette masse de témoins se déplaçait peu à cause de sa xénophobie. L'Eglise dans Tertullien a donc imaginé de là convertir en un seul individu nommé Ebion et professant on ne sait où, au milieu de l'inattention générale, cette thèse bizarre et insoutenable que Jésus n'avait pas existé. Car les Ebionites ne séparaient pas Jésus de Bar-Abbas, magicien et ebarlatan, et ils honoraient en lui Joannès le baptiseur, le Joannazir, comme dit le *Talmud de Babylone*.

C'est ce même homme que les ebristiens de Mésopotamie désignent déjà sous le nom de Panthora (1) dans le *Talmud de Jérusalem*.

Si ceux qui kabbalisaient « au nom du jésus Panthora (2) » l'invoquaient comme un dieu, c'est parce qu'ils en vivaient, ayant hérité de ses remèdes et aussi de sa théorie, fort juste, qu'il était permis de soigner un malade le jour du sabbat. Or le *Talmud* est plein d'exemples de cette formule. Rabbi Eliézer ben Dama ayant été mordu par un serpent, Jacob, habitant du village de Simeï (3), se proposa pour le guérir « au nom

(1) Ils lui donnent le même surnom qu'à son père : Toute-la-Loi.

(2) « Le Sauveur au nom de la Loi, » le *Juste*, dans le sens surjuif.

(3) Il s'agit de Siméïl en Mésopotamie, non loin de Ninive, pays tout plein de la kabbale de Jonas et de ses souvenirs. Au moins à ma connaissance, il n'existe en Palestine aucun village dont le nom puisse être rapproché de celui-là, et le nom seul de « Jésus Panthora » qu'on donne à Bar-Jehoudda trahit une rédaction bien postérieure au quatrième siècle, époque à laquelle les talmudistes de Tibériade émigrèrent en Mésopotamie.

de Jésus Pandera » (1); mais Rabbi Ismaël s'y opposa au nom de la religion, (parce que c'était un sabbat). « Je puis prouver par des textes bibliques, dit Jacob, qu'il est permis de porter ainsi remède. » Mais avant que le guérisseur eût fini d'établir sa thèse, le malade était mort : « Heureux es-tu, ben Dama, s'écria Ismaël, d'avoir quitté ce monde en paix, sans transgresser la haie des sages, dont il est dit : « Celui qui passe la haie sera mordu par le Serpent ! » Mais, fait observer un talmudiste, Yossé ben Aboun, au nom de Rabbi Hisda : « N'a-t-il pas, au contraire, péri de la morsure du serpent pour avoir exactement suivi l'avis des sages ? » Car Ismaël avait voulu dire que, s'étant conformé à la parole qu'il cite, ben Dama ne serait pas mordu par le serpent du lendemain, le Satan. En un mot, ben Dama est mort en état de grâce pour n'avoir pas manqué à la Loi, tandis que, guéri, il aurait vécu à l'état de péché (2).

Avec les Ebionites conviennent les Sévériens, ainsi nommés de leur invincible attachement à la Loi et aux Prophètes. Ils recevaient également les *Evangelies*, mais en les interprétant à leur manière qui était certainement la bonne, car ils tenaient Saül pour le plus alléux de tous les ennemis de Bar-Abbas (3), qu'ils reconnaissaient sinon pour dieu, du moins pour maître et pour gagne-pain.

Telle est aussi la doctrine des Sèthiens, adorateurs du Tharthak jehouddique. « Ils tenaient que Bar-Abbas (4)

(1) On trouve différentes formes : « Pandira », par exemple.

(2) *Traité Schabbath*, ch. xiv, p. 156 de l'édition Schwab.

(3) Selon Eusèbe, alléguant Irénée. *Histoire ecclésiastique*, l. IV, ch. xxix.

(4) Il y a « Jésus-Christ » dans le texte.

était Seth (1) et qu'on ne devait point le tenir pour un autre (2). »

D'après Irénée, les Ophites et les Séthiens, seuls entre tous les gnostiques, auraient admis l'incarnation de Jésus. Oui, mais en Bar-Abbas.

Tous ces hommes, les seuls chrétiens orthodoxes qu'il y ait jamais eu, professaient pour le Jésus proposé aux goym le mépris de Bar-Abbas pour les goym eux-mêmes. Ils sont traités d'hérétiques par l'Eglise. « Il y a des hérétiques, dit-elle dans Tertullien (3), qui prétendent avoir l'avantage sur les églises apostoliques, celle de Smyrne, par exemple, dont Polycarpe a été établi évêque par Jochanan d'Ephèse, et celle de Rome à laquelle Clément a été proposé par saint Pierre. Eh bien! qu'à leur tour ils montrent une suite d'évêques comme l'Eglise romaine peut en montrer dans ces trois-là, et alors on pourra consentir aux blasphèmes qu'ils osent proférer! »

Les Naasséniens (4) ou Ophites (5), qui purent examiner les *Evangelies*, furent unanimes à voir, à dire et à écrire que Jésus n'a point eu chair (6), et que l'individu dont on lui a donné le corps dans cette mystification n'est nullement ressuscité, par cette raison de principe que Dieu n'a jamais promis rien de pareil et

(1) Il est en effet fils de Seth. (cf. sa généalogie dans *Le Charpentier*, p. 54) et il devait réaliser la kabbale séthienne ou asinaire. Pour les Assyriens il y a identité entre Assur et Seth. D'ailleurs le Tharthak est venu d'Assyrie en Judée.

(2) Tertullien, *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxvi.

(3) *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xv.

(4) De Naasson, serpent. Naasson nehoustan, serpent d'airain. Cf. *Le Gogotha*, p. 28.

(5) Il y en a de deux sortes, on les confond souvent, peut-être exprès, dans les écrits ecclésiastiques.

(6) *Des prescriptions contre les hérétiques*, xxv.

par des motifs particuliers sur lesquels l'Eglise n'a pas jugé utile d'insister. Ces motifs, vous les connaissez, Cérinthe vous les a dits (1) : Bar-Abbas avait annoncé qu'il ne mourrait pas ! Il y en a d'autres qui expliquent la discrétion de l'Eglise : l'*Apocalypse* est une œuvre entièrement naassénienne ; dans l'original araméen, le Serpent, image du temps et de la génération, destinés l'un et l'autre à périr, s'appelait Naasson.

Pour les Naasséniens il n'y a personne au-dessus de l'Abbas, créateur de toutes choses. Ils l'appellent le Premier Homme, (c'est l'Ancien des jours, décrit dans l'*Apocalypse*). Le Verbe de l'Abbas, ils l'appellent son Fils, le Fils de l'Homme, comme dans l'*Apocalypse*. Au-dessous d'eux est l'Esprit-Saint qu'ils appellent la Première Femme, l'Esprit étant du féminin dans les langues sémitiques. La mère de Bar-Jebouda joue ce rôle dans l'*Apocalypse*, et avec plus de subtilité encore dans la Nativité selon Luc. De l'union du Premier Homme et de son Fils avec la Femme-Esprit doit naître un Troisième Homme-Lumière, incorruptible par prédestination et qui est le Messiah. Bar-Jebouda disait être ce Troisième Homme que le baptême de feu devait transformer sur terre en Bar de l'Abbas : *Un en deux, deux en un*. C'est ce qui a permis aux évangélistes de lui incorporer Jésus et d'identifier le Baptiseur d'eau avec le Baptiseur de feu.

On s'explique, et très bien, pourquoi Jésus déclare n'avoir rien de commun avec celle que l'Évangéliste a été obligé de lui donner pour mère et qui, comme elle le dit dans Valentin, est son épouse devant le Très-

(1) Cf. l'*Évangile de Nessus*, p. 363.

Haut (1). Fils de bi-sexuel, il est né sans père et sans mère ; Joseph et Marie ne sont là que pour démontrer optiquement ces choses mystérieuses. Vous vous rappelez la tête qu'il fait lorsqu'on lui présente sa mère selon le monde dans la mystification évangélique : « Qui est ma mère, dit-il avec humeur, et qui sont mes frères et mes sœurs ? »

Opérant comme l'Abbas, c'est-à-dire avec l'Esprit pour femme, le Fils avait eu un enfant, qui à son tour en avait eu un autre de la même façon, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le Sabbat (Hebdomade en grec) fût complet (2) ; le Fils se trouvait donc être le père des sept jours de la semaine, et c'est ce que Jésus dit dans l'Évangile (3) : « Le Fils de l'homme est le maître du sabbat. » Vous avez vu ces sept Esprits de Dieu dans l'Apocalypse, et il eût fait beau voir que quelqu'un s'avisât de contester à Salomé le titre de *mater sabbatica* auquel Jehouda l'avait vouée en lui faisant les sept fils qui sont les sept *bar-ner-regesch* (4) de la révélation divine. L'Église, ce n'est pas du tout la réunion des fidèles : c'est l'assemblée de l'Abbas, de son Fils, de la Première femme ou Esprit-Saint et de l'Enfant-Messiah. C'est la Sainte Famille dans la kabbale. Après la transformation de Bar-Jehouda en Bar-Abbas, sous le quatrième signe, eût commencé la Sainte Famille telle qu'il l'entendait, c'est-à-dire le Royaume des Juifs. Considérez l'Apocalypse : là aussi sont quatre

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 236.

(2) Ces sept fils avaient chacun un nom dans la Kabbale, le premier s'appelait labaldaoth. Je crois qu'il répond à Saturne dans le système planétaire.

(3) Cf. *les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 247.

(4) Fils du tonnerre, donc éclairs.

personnes : l'Ancien des jours ou Abbas (1), le Fils-Verbe (2), l'Esprit qui accouche sous la figure d'une femme (3), et l'Enfant-cbrist qui naît sous les traits de Bar-Jehoudda. Jehoudda et Salomé admettaient un degré entre leur premier-né et l'Abbas; mais ce degré, il devait le franchir sous les Anes de 789. Le tout était de savoir attendre. Voilà pourquoi Jésus proscrit la génération dans l'Église terrestre, et pourquoi il n'y a devant lui que des frères et des sœurs.

A en croire certains gagistes de l'Église (4), il y aurait eu des Ophites qui n'admettaient point le salut des corps. Peu importe, car pour ce qui est de Jésus, ces Ophites en jugeaient comme les Naasséniens, un peu à la façon de Cérinthe : il était entré en Bar-Abbas au moment des baptêmes et il en était sorti au moment du supplice. Ainsi expliquaient-ils que Bar-Abbas n'eût rien fait de grand avant les baptêmes ni après la crucifixion, car les dix-huit mois qu'il avait vécus après sa résurrection (5), il les avait passés sans actes, à l'état d'ombre. Ces Ophites ne voyaient dans la résurrection de Bar-Abbas qu'une conséquence nécessaire de son système : le moyen mythologique qu'il avait employé pour révéler à quelques-uns les secrets infernaux. Cette résurrection lui était personnelle, il ne la communiquait point, c'était une expérience de physique amusante. Pour ces Ophites la Loi juive n'avait rien de divin, c'était l'œuvre des scribes simplement. Quant aux prophètes, ils étaient les précurseurs de Joannès : ils

(1) Cf. *le Roi des Juifs*, p. 2.

(2) Cf. *le Roi des Juifs*, p. 68.

(3) Cf. *le Charpentier*, p. 122.

(4) Citons Irénée.

(5) C'est le chiffre qu'indique également Ptolémée.

avaient révélé aux Juifs l'existence de l'Homme-dieu que Bar-Abbas aurait réalisé, s'il l'eût incarné comme il le prétendait.

VI. — Les Syriens semblent avoir été les premiers à se prononcer contre la mystification jésuitique, et parmi ceux-là Saturnil, ému du pseudonyme impudent sous lequel des Juifs d'Antioche commençaient à prêcher Bar-Abbas. Et que disait Saturnil? Écoutons l'Église dans Tertullicien (1) : « Il disait que Jésus (2) n'a pas eu un véritable corps, mais seulement un fantôme, et qu'il n'avait souffert qu'en apparence. » Voilà en effet où en était la supercherie évangélique au commencement du second siècle : Jésus n'avait pas encore d'acte de naissance, et la version de la famille, à savoir que Bar-Abbas n'avait point été crucifié, mais Simon de Cyrène, était encore dans toute sa force parmi les chrétiens de Syrie. Cela ne signifie pas qu'il y eût déjà une fable circulant sous le titre d'Évangile. Saturnil écrivit contre les *Paroles du Marân* (3). S'il n'avait point écrit et qu'il n'eût pas laissé d'ouvrages, l'Église n'aurait pas eu à compter avec lui. Nous savons par les *Évangiles* eux-mêmes que les prophéties de Bar-Abbas s'étaient rapidement propagées en Syrie, et par la *Lettre aux Galates* que Shebimon dit la Pierre les y avait lui-même prêchées dans Antioche avec Jacob, auquel les *Actes* adjoignent Ménahem, Siméon dit Niger, Lucius de Cyrène et consorts (4).

Saturnil aurait été disciple de Simon le Magicien et

(1) *Des prescriptions contre les hérétiques*, l. XXIV, paragraphe final.

(2) On a ajouté *Christ*, car au temps de cette écriture la combinaison Jésus-Christ était déjà en forme dans les *Lettres de Paul*.

(3) *Marân*, seigneur, en syriaque. Cf. *Les Marchands de Christ*, p. 110.

(4) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 163.

de Ménandre. C'est Irénée qui le dit, il le dit même de Basilide, mais je n'en crois rien ni de l'un ni de l'autre, car de son propre aveu il brouille tout, confondant dans la même réprobation tous les adversaires de Bar-Abbas, quelles que soient leur origine et leurs doctrines. Saturnil est ennemi des Juifs, à raison des chrétiens. La vérité leur est inconnue comme aux autres hommes, leur Père n'est qu'un des Anges créateurs du monde, et encore des moins bons. Le Sauveur qui viendra ne saurait être celui qu'annoncent les Prophètes. Il est inengendré, incorporel, sans figure, et s'ils ont cru le voir (dans l'*Apocalypse* notamment) sous l'apparence d'un homme de leur nation, c'est une erreur de leurs ambitions insensées !

Tout cela choque grandement Irénée, et il en arrive à dire que les prophéties de Saturnilos, — car il se permet aussi d'en avoir, — lui sont dictées les unes par ces Anges qu'il place si bas dans l'échelle des puissances, les autres par Satan lui-même, « leur adversaire, ajoute Irénée, et surtout l'ennemi du dieu des Juifs ! » On s'étonne vraiment que les Saturniliens se soient fait dicter leurs prophéties par le Démon, ce n'est pas l'usage ! N'est-ce pas plutôt pour avoir nié l'existence de Jésus et la divinité des Juifs (1), que Saturnil est un prophète de Satan ? Ne peut-on même aller plus loin, et dire que l'étrange propos du *Quatrième Evangile*, où Jésus dit aux Juifs qu'ils « ont pour père Satan, père du mensonge (2) » est une sentence empruntée à la doctrine saturnilienne et jus-

(1) Cf. *L'Evangile de Nessus*, p. 190.

(2) Cf. *L'Evangile de Nessus*, p. 174.

tifiée par le nom de « Bar-Koziba (1) » dont on a flétri la mémoire des christes de la maison de David (2)?

Ce qui porte à croire que Saturnil ne prenait pas ses inspirations chez Satan, c'est qu'à l'inverse de Bar-Abbas, de Simon le Magicien et de Ménandre, il ne prétendait pas être un Sauveur et ne se faisait pas donner le nom de Jésus comme ces trois imposteurs (3).

Contre Saturnil et les Saturniliens on a inventé Ignace qui serait mort sous Trajan (4) après avoir gouverné l'Église d'Antioche pendant quarante ans! (5) « Ces mystères (de la Cène) n'ont pas eu une simple apparence, dit l'Église dans Ignace (6), comme quelques infidèles osent l'avancer en niant que Jésus ait véritablement souffert. » Les conséquences de cette « infidélité » sont graves, car il est des églises qui se fondent là-dessus pour commémorer Bar-Abbas la veille de la pâque (7). Elles refusent d'accepter la mystifica-

(1) « Fils du mensonge », (littéralement : du Poisson menteur). Cf. le présent volume, p. 88.

(2) Selon Irénée les Saturniliens auraient enseigné que le mariage et la génération sont l'œuvre de Satan. C'est proprement la doctrine de Bar-Abbas. Irénée ajoute que beaucoup s'abstiennent de manger des animaux, « par quoi ils séduisent beaucoup de gens. » Entendez qu'ils tenaient contre la pâque, à raison de ce que les chrétiens s'en promettaient.

(3) Simon de Chypre est dit Bar-Jésus dans les *Actes*. Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 166. Quant à Ménandre, voyez le présent volume, p. 31.

(4) En 108 de l'E. C. disent ceux qui ont fabriqué cet Ignace.

(5) Soit depuis 68 de l'E. C., de manière qu'il ait pu prêcher Jésus avant la chute de Jérusalem qui est de 70 au compte des jehouddolâtres. Les éditions qu'Ussérius et Vossius ont données des sept *Épîtres de Saint-Ignace* n'ont servi qu'à démontrer la fausseté de ces documents dont personne, sinon le faux Irénée, n'a eu connaissance dans les premiers siècles de l'E. C. (Voyez Saumaise, Blondel, Aubertin, Daillé et Fréret.)

(6) *Lettre à l'église de Smyrne.*

(7) Il résulte fort clairement de Cérinthe et de Valentin (cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 317) que le sang extrait du

tion eucharistique qui, dit Ignace, contient la chair même de Jésus. « En combattant celle-ci, ils se privent de la vie, car elle est le contre-poison de la mort. »

Après les Saturniliens vinrent les Cerdoniens.

Cerdon était également de Syrie (1). Contre les *Paroles du Marân* il enseignait que le dieu des Juifs n'était pas le Dieu bon ou Chrèstos, et que si Bar-Abbas était fils du premier, il ne l'était certainement pas du second !

Iahvé, on l'avait vu à l'œuvre, et il s'était montré fort juste en abandonnant Bar-Abbas et Bar-Kocheba, mais celui qui était au-dessus, le Bon, on attendait toujours son règne. Et c'est ce que Cerdon disait, à Rome même, dans un ouvrage qui naturellement n'a pas été retrouvé par l'Église.

Dans le sang de Bar-Abbas par la lance du soldat romain fut d'abord la matière dont était faite la rémission des péchés des douze tribus. Ce premier dispositif, en forme exacte dans Valentia, péchait par une chose dont les premiers évangélistes, Cérinthe, par exemple, n'avaient pas senti l'importance. Que les jehoudolâtres commémorassent Bar-Abbas dans la nuit du 14 nisan ou dans celle du 15, son sang ne pouvait être dans le calice, puisqu'il n'était sorti de ses veines que deux jours après. Pour cette cause, même au temps d'Ambroise qui est de la fin du quatrième siècle, beaucoup d'évêques se refusaient à admettre que le sang du dieu de leur fabrication fût réellement dans le calice. On explique très bien cela dans Ambroise. (*De initiandis vel de mysteriis.*) C'est pour éviter le retour de ces discussions qu'on retrancha le coup de lance dans les trois *Évangiles* synoptisés. Matthieu, Marc et Luc n'ont jamais entendu dire qu'il y eût eu effusion de sang par le côté.

(1) L'Église dans Irénée fait Cerdon sectateur de Simon le Magicien, par conséquent anti-millénariste pour le moins. Mais Cerdon était mieux que cela, — ou pis, comme on voudra, — il était antijuif. On lit dans Irénée : « Un certain Cerdon, des sectateurs de Simon le Magicien... vint à Rome sous Hygin (136-140 de l'E. C.) qui fut le huitième évêque nommé depuis les Apôtres. » Cette rédaction est une conséquence de la chronologie papale qui ne fut établie qu'après l'invention du vicariat de Pierre. Elle suffit pour infirmer tout ce qui est dit de Cerdon, de Marcion, et de tous les honnêtes gens que l'Église qualifie d'hérétiques ou d'hérésiarques.

VII. — On devine l'accueil que les Gnostiques d'Égypte firent aux *Évangiles* lorsque cette pesante allégorie tomba entre leurs mains.

En dépit de leurs imaginations fantastiques, ils ont très bien saisi les rapports de Jésus avec les dieux solaires. Tous ces rapports dérivent du mystérieux Iaô ou leou des Chaldéens, radical d'Iahvé : Iaô, le premier des dieux, qui s'appelle Hadès l'hiver, Zeus le printemps, Soleil l'été, Iaô l'automne, et se nourrit éternellement de saisons, comme l'homme se nourrit de pain. Dressant les Écritures païennes contre les Écritures juives, les experts en dieux, les Gnostiques, ceux qui s'y connaissent, ceux qui cherchent les origines et comparent, tous établissent que les mystères chrétiens sont en puissance dans les Orphée, dans les Hésiode, et les Homère. « Diffamation ! s'écrie l'Église. Ils ne peuvent le prouver qu'à l'aide d'un nouvel art grammatical dont ils sont les inventeurs, et où ils mêlent l'Écriture juive, ancienne et nouvelle, le magisme et l'astrologie (1) ! »

Ces experts en dieux ne sont pas dupes de Jésus, ils le déchiffrent (2). Et surtout ils n'innovent point, ils lui appliquent la loi métronomique dans laquelle il a été conçu. En un mot ils savent lire. On les accable de traits à cause de la subtilité de leurs systèmes, mais ils ont parfaitement vu où les Juifs voulaient en venir avec leur prétention, de monopoliser Dieu. Ils tenaient

(1) Cf. l'auteur inconnu des *Philosophoumena*, l. V, ch. cxi-cxlii.

(2) Toutes ces opinions théo-astrologiques viennent des Perses. « Si vous voulez avoir le mot des mystères chrétiens, dit Celse le platonicien, il veut parler de la formation du mythe de Jésus, remontez aux Perses. » Pour les Manichéens, (Léon, *Serm.* IV, in *Epiph.*) le Christos était placé dans la substance lumineuse du Soleil et dans celle de la Lune, reflet de la lumière solaire. (Voyez Eunape, si cela vous fait plaisir.)

Iahvé pour un simple imposteur, de fort basse inspiration, volontiers méchant, menteur surtout, car il cherchait à se faire passer pour le vrai Père et le vrai Dieu, soutenant qu'il n'y avait personne au-dessus de lui (1). Il est excessivement fâcheux que cette opinion des Gnostiques ne soit pas restée : elle nous aurait évité la tyrannie théologique du peuple de Dieu et les ravages de la jehouddolâtrie.

Aux prétentions de panjudaïsme qui renaissaient dans les *Évangiles* les Gnostiques ont souvent opposé la Révélation que Simon de Chypre avait écrite contre celle de Bar-Abbas : elle était beaucoup plus réservée, puisqu'elle faisait une place à l'élément grec. Aussi dans Irénée l'Église accuse-t-elle ceux qui ont refusé de croire à Bar-Abbas d'être les disciples et les successeurs de Simon. « Cependant, dit-elle, afin d'égarer les hommes, ils ne confessent pas ce nom-là ; au contraire, pour les attirer, ils invoquent celui du Christ Sauveur (2). Loups déguisés en brebis ! Apôtres du Serpent ! Tous ceux qui falsifient la vérité et blessent l'honneur de l'Église sont, en dépit des apparences, disciples et successeurs de Simon. » C'est vrai, tous les chrétiens qui n'ont point en d'intérêt dans la tromperie ecclésiastique, tous ceux qui ne sont point allés à Bar-Abbas, ont été Simonienus en cela !

Avant d'en venir au Bar proposé par les évangélistes, on posa la question préalable, on discuta l'Abbas. Si vraiment il y a là-haut un Fils qui doit venir un jour

(1) Ceci dans Irénée. Que le lecteur le sache une fois de plus, il n'y a rien de moi dans ce que je dis.

(2) Ceci plus particulièrement dirigé contre les Valentiniens qui adoraient Jésus, tout en refusant d'adorer l'imposteur qui s'était dit christ.

pour juger le monde, *non is Pater est quem Judæi demonstrant*, son Père n'est pas celui des Juifs.

Les Grecs d'Égypte avaient été les premiers qui se fussent insurgés contre la hideuse image de la divinité qu'avaient conçue les Juifs. Les Septante leur avaient livré Iahvé, qui cessa d'être un mystère dès qu'il parut dépouillé du vêtement hébreu, et baragouinant le grec. On n'aimait pas les Juifs, comment eût-on aimé le Dieu qui les avait faits à son image ? Beau Dieu vraiment que celui-là ! En vain sous Tibère, Philon, juif hellénisé par l'étude, avait parcouru les rues d'Alexandrie appuyé sur le bras de Platon. La mascarade du prétoire reprise au Gymnase de la ville, les horreurs déchainées dans le monde par les *Paroles du Marân*, l'émeute juive et les représailles, cinq cent mille cadavres, tant juifs qu'égyptiens ou grecs, tout cela n'était pas pour réconcilier les Alexandrins avec Iahvé, car c'est Iahvé qu'on accusait des crimes de son bar. Cela, très justement. Les prêtres sont responsables des religions qu'ils font. Philon est plus peiné que surpris des rumeurs qui de tous les nômes d'Égypte s'élèvent contre son Dieu. Ces bruits sourds deviennent des voix perçantes, et d'Alexandrie jusqu'à Rome on entend Apion qui crie à Iahvé : « Raca ! »

Le temps vint où ce cri retentit de toutes parts : « Il n'est pas possible que le Dieu de ce peuple-là soit le vrai Dieu ! » La preuve ? Bar-Abbas et les chrétiens. Ce sentiment fut universel. Il se manifesta dans Antioche, dans Ephèse, dans Carthage, dans toutes les villes et dans toutes les provinces où il y avait des Juifs. Et même certains de ceux-ci, conduits par Valentin, se voyant trahis, abandonnés de leur Jupiter, son-

gèrent dans les ténèbres de leur pauvre tête qu'après tout il pouvait bien y avoir un autre Dieu, meilleur ou plus puissant, peut-être cet Invisible que Socrate avait découvert et mis au-dessus de tous les autres dieux. Les jehouddolâtres, eux, rivés à l'Abbas par les *Paroles du Rabbi*, ne pouvaient plus voir qu'au-dessous de lui, et si bas qu'ils finirent par le perdre de vue complètement.

En un certain sens Irénée n'a pas tort de confondre dans le nom de Gnostiques tous ceux qui ont rabaissé ou combattu le Dieu de Bar-Abbas. L'Abbas, c'est Jahvè, les Gnostiques ne pouvaient s'y méprendre. Dans l'*Apocalypse* surtout la chose est trop claire. Tous ceux qui se mirent contre le Royaume sont des antijuifs. Leur flair les a bien servis. Ils ont bien saisi qu'après comme avant l'Évangile il n'y aurait rien de changé, que Moïse revenait sous le pseudonyme de Jésus, et que le Père des Juifs continuait sous les couleurs de son bar l'œuvre d'ignorance, d'envie, d'égoïsme et de cruauté par lesquels il s'était illustré sous le nom de Moloch. C'est leur gloire d'avoir vu cela dans le Père et de l'avoir prévu dans le Fils; leurs systèmes sont absurdes, mais leurs yeux sont excellents!

Les variétés de gnostiques sont innombrables, comme celles des plantes. Tous par des voies différentes, sur des échelles plus ou moins hautes, grimpent laborieusement jusqu'au Dieu bon, le Chrèstos. Le désir d'entrer en relations avec lui leur inspire des procédés d'échafaudage inconnus des constructeurs. Celui-ci s'arrête au ciel visible, celui-là monte au-dessus, place de nouvelles échelles, les gravit et se perd dans des sphères superposées presque sans fin. Ils peuplent le ciel

d'anges, d'âmes, d'esprits qui les emportent sur leurs ailes jusqu'à ce qu'ils soient assez près du Bon Dieu pour en avoir une idée. Ils organisent d'en bas la république céleste : ils donnent à Dieu une constitution et des ministres.

Comment auraient-ils pu être victimes de la mystification évangélique ?

Les protestations contre l'apothéose de Bar-Abbas, l'indignation même, furent universelles, parmi ceux d'Alexandrie surtout, dont il était d'autant plus difficile de faire des dupes qu'ils avaient les premiers repoussé le Marân et ses Révélations. Tous s'unirent sans se connaître, les uns pour combattre cette dégradante imposture, les autres pour s'en moquer. Enfin il se forma un parti de gens honnêtes, libres et sages, qui par la voix de ses meilleurs écrivains barra pudiquement pendant deux siècles à Bar-Abbas la route des pays civilisés : ce parti qui devait succomber sous le mensonge ecclésiastique, c'est le parti des adorateurs du Bon Dieu idéal, sans chair, sans os et surtout sans fils juif : ce sont les chrétiens.

Et cette protestation est si continue et si générale qu'on en arrive à cette certitude que les textes aujourd'hui présentés par l'Église comme ayant été écrits au bénéfice de Bar-Abbas pendant le deuxième, le troisième siècle et la majeure partie du quatrième sont autant de faux fabriqués après coup. Tous les écrits apologétiques dont l'authenticité est douteuse sont de la même espèce que ceux dont l'imposture est démontrée.

Tous les chrétiens sont nés païens. Eux seuls ont défendu l'honneur de Dieu, ce Dieu tout bon, ce Dieu pour tous, auquel on se consacre par sa qualité mai-

trousse : la vérité, la vertu de la justice. Aucun mal n'est en lui, ne vient de lui, car il est parfait. S'il pouvait avoir de la haine contre quelqu'un, ce serait contre Iahvé, formule où le mal l'emporte sur le bien, dieu que les Juifs représentent à tort comme étant l'unique, et qui ne saurait être le vrai, puisqu'il n'est pas tout entier paix et bonté et qu'il met sa ruse au service d'un peuple dont le moins qu'on pût dire est qu'il n'avait jamais été utile aux autres hommes. Le Chrèstos est anti-iahviste : ses adorateurs, tout en étant pleins de l'amour d'autrui, ont une prévention contre les Juifs, dont ils sont victimes partout où il y en a. Or il y en a partout.

Les chrestiens, — Hermès Trismégiste en est un, — conçoivent le Chrèstos uniquement par l'esprit. Répandus partout, eux aussi, en Asie, en Egypte, dans les îles, moins nombreux déjà en Grèce où les Dieux sont administrés, ils protestent au dedans d'eux-mêmes contre tous les cultes extérieurs, tous les temples, toutes les images de pierre, de bois, d'argent et d'or qui suffisent au matérialisme de la plupart des hommes. Et sur ce point, mais sur celui-là seulement, ils se rapprochent des Juifs. Ces hommes, les plus profondément pieux qu'il y ait, semblent être sans Dieu, car où sacrifie-t-on au Chrèstos ? Où sont les temples, les autels et les prêtres du Bon ? En vérité ces chrestiens sont des impies, puisqu'on ne voit point leur religion, des athées, puisqu'on ne voit point leur Dieu. Les chrestiens attendent quelque chose de leur Dieu ; qu'est-ce que les chrestiens attendent de leur Dieu ? Cependant ils le voient très haut, très loin, et pour se rapprocher de lui, c'est dans la conscience et par la conscience qu'ils

l'honorent. Leur premier acte de respect, c'est de ne pas lui mentir.

Appliqué aux vivants, le mot *chrèstos* désigne le juste, le bon, et aux morts, le bienheureux, le sanctifié, le justifié. Les *chrèstoi* d'Égypte ou *chrèstianoï* sont les justifiés, ceux qui ont été reconnus bons et justes devant le Dieu juste et bon. Jésus lui-même a été forcé de faire quelque chose pour le Chrèstos. Au disciple qui l'appelle indûment « bon maître » il réplique : « Pourquoi m'appelles-tu bon, il n'y a de bon que Dieu (1). » Si nous ne connaissons plus aujourd'hui qu'une dénomination de « chrétiens, » l'antiquité a distingué nettement entre le Chrèstos païen et le Christos des Juifs. Et cette distinction n'a pas été temporaire, épisodique : elle a duré pendant des siècles. Le Chrèstos avait ses fidèles bien avant que les aigrefins de Rome par l'organe de Paul nous aient insinué Bar-Abbas sous le pseudonyme de Jésus-Christ. Bar-Abbas a dépossédé Chrèstos par des moyens qui tombent sous le coup de la loi pénale. Mais les chrétiens ne sont pas morts tout entiers, comme Bar-Abbas, et déjà ils ressuscitent sous l'effort des archéologues. Leurs os répondent pour eux, leur poussière murmure le nom de Chrèstos. Quand on se penche sur la pierre des tombeaux, on l'épèle, on le lit. En Phrygie, sur treize cents inscriptions relatives à des chrétiens, on n'en a pas rencontré une seule relative à des chrétiens avant le troisième siècle !

(1) A la suite de cette déclaration, les adorateurs de Bar-Abbas, ceux qui ont fabriqué l'Apologie de Justin et le Dialogue avec Tryphon, ont volontiers employé le mot *chrèstos* en recommandant son étymologie aux jehouddolâtres : « Soyez *chrèstoi* de même que votre Père est *chrèstos*, c'est-à-dire bon et miséricordieux, dit l'Apologie. Nous voyons que le Dieu tout puissant est *chrèstos*, dit Tryphon. »

VIII. — Parmi les Égyptiens Basilide semble bien être le premier qui ait eu à examiner en même temps les *Paroles* de Bar-Abbas et la fable faite sur cet imposteur. Aux vingt-deux chapitres dont se composait l'*Apocalypse* juive, — autant que de lettres dans l'alphabet hébreu depuis l'Aleph jusqu'au Thav (1), — Basilide riposta par un Évangile antijuif comprenant vingt-quatre livres (2), (autant que de lettres dans l'alphabet égyptien.) En un mot, il répliquait point par point aux écrits de Bar-Abbas qu'il connaissait par deux versions : celle d'un certain Glaucias, interprète de Shehimon dit la Pierre, et celle de Mathias Bar-Toâmin (3). Basilide possédait donc ce que Papias appelle les *Paroles du Rabbi*, et Valentin les *Livres du Jésus* (4). Tacite et Suétone ne disent-ils pas que l'Évangile du Royaume des Juifs s'était répandu dans tout l'Orient ? Outre ces deux versions, il y en avait une autre de Theudas qui, battu au Jourdain sous Claude par le procureur Fadus, eut la tête tranchée et exposée à Jérusalem (5). C'est, paraît-il, d'après cette version que Valentin a composé sa *Sagesse*.

Quant à la version de Glaucias, c'est celle dont s'est servi Phlégon, de Tralles en Lydie, lequel, affranchi par Hadrien, a donné sous Antonin un recueil fameux *Sur les Prodiges*, trente-cinq chapitres qui débute par la résurrection pendant trois jours d'une jeune fille enterrée depuis six mois ! Phlégon n'avait pas encore

(1) Cf. *Le Charpentier*, p. 120.

(2) On lit vingt-deux dans quelques auteurs, mais c'est vingt-quatre en réplique à vingt-deux.

(3) Clément d'Alexandrie, *Stromates*, l. VII, ch. xvii.

(4) Cf. *les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 269.

(5) Cf. *Le Saint-Esprit*, p. 247.

entendu parler de Jésus comme faiseur de miracles. En revanche, il connaissait parfaitement les *Paroles du Rabbi* dont il parlait dans ses *Chroniques*, d'après la version de Pierre, dit l'Église. Phlégon, qui ne parlait pas de Jésus, parlait de l'éclipse qui avait eu lieu dans le dernier septenaire de Bar-Abbas, et Thalys, antérieur d'un demi-siècle à Phlégon, en parlait également (1), quoiqu'il ne parlât point de Jésus. C'est assez dire qu'en leur temps ce phénomène n'était point invoqué comme ayant coïncidé avec la mort de Bar-Abbas.

On tient que Basilide est mort dans Alexandrie sous Antonin, euviron le temps où Apulée vit les *charpentiers* de Phrygie et les *poissonniers* de Thessalie. Or, que dit Basilide? Il appelle Bar-Abbas Caulacauch d'après Isaïe (2), il montre que le Jésus de la fable n'a point eu chair, n'a point vécu, si vous aimez mieux, et que dans la version des Naziréens le crucifié de Pilatus, c'est... Simon de Cyrène déjà substitué à Bar-Abbas par les évangélistes! Mais cette imposture, qui avait eu sa raison d'être sur le moment, se retournait contre ses auteurs, car, disait Basilide, si c'est Simon de Cyrène qui a été crucifié, c'est lui qui est ressuscité, c'est donc à lui qu'il faut croire et non au roi des voleurs, puisque vous dites que celui-ci a échappé (3)!

Bar-Abbas ne devait pas mourir, et c'est pourquoi on le ressuscite. L'Évangile n'est qu'une mystification à l'usage des goym. Jésus n'est que l'ombre de celui qui se disait christ, une de ces apparences comme les dieux païens en prennent pour voyager parmi les hommes. Lors

(1) Au troisième livre de ses *Histoires syriaques*.

(2) Isaïe, xxviii, 16.

(3) Tertullien, *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxv.

des exécutions de Pilatus, il (Bar-Abbas) a pris la figure de Simon le Cyrénéen (1) et il (Jésus) a donné la sienne à Bar-Abbas (2), qui est mis hors de cause par Pilatus ; mais, dans le fond, le christ et Simon de Cyrène ont été crucifiés l'un et l'autre. Pendant ce temps, Jésus les regardait, invisible, et se moquant d'eux. Après la passion, il est remonté au ciel, vers son Père, sans avoir été connu des anges, et à plus forte raison des hommes.

La première dupe de bonne foi fut le premier individu assez ignorant pour se laisser prendre à ce jeu de passe-passe, et cela ne s'est produit que très tard : il fallut effacer de la fable tout ce qui distinguait le *deux en un* : la personne divine de Jésus et sa personne humaine, les deux natures, comme on a dit plus tard. Mais on n'en était pas encore là au second siècle. Non seulement Basilide connaissait toute l'histoire de Bar-Abbas, ne fût-ce que par la mascarade du Gymnase d'Alexandrie, mais il repoussait toutes les prétentions de son exécrable kabbale. Et comment auraient pu se réaliser les calculs et l'horoscope d'un juif qui ne savait même pas combien de jours il y avait dans l'année ?

N'entrons point dans le système de Basilide : son ciel est une scène à trois cent soixante-cinq plans, trop compliquée pour nous (3), une vraie féerie peuplée

(1) C'est cela même. Il échappe, tandis qu'on entraîne Simon tout nu. Ce tour de passe-passe n'est que dans l'Évangile de Marc, ex-version des Naziréens ou Ebionites. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 92.

(2) Parfaitement. C'est le second temps de la manœuvre. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 93.

(3) Comptant 365 jours à l'année, Basilide ne pouvait être d'accord avec Bar-Abbas, lequel ne pouvait être d'accord avec Dieu. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 305.

d'Ange, de Puissances, de Facultés, au-dessus desquels trône, intelligible, mais inengendré, le Père ou la Cause première de tout. Le monde n'est pas de lui : c'est trop peu de chose. La terre et les nations sont l'œuvre des Anges qui habitent le ciel le plus rapproché de nous, celui que nous voyons, le trois cent soixante-cinquième, dans les dessous de ce théâtre puissamment machiné. Pour Basilide, le Dieu que les Juifs adorent, l'Abbas de Bar-Jehouda par conséquent, est chef de ces Anges créateurs, pas plus (1). L'intelligence des Juifs n'a pas pu s'élever au-dessus du visible, elle n'a pas pu traverser le ciel pour aller chercher le Père invisible. Ils ne connaissent pas le vrai Dieu, il est trop haut pour eux : celui qu'ils prennent pour Dieu, c'est tout simplement un chef machiniste nommé Iahvé. Encore se le figurent-ils uniquement occupé d'eux et fait à leur image, c'est-à-dire vain, orgueilleux, tracassier, à ce point que les autres chefs machinistes se sont dressés contre lui, le voyant travailler à soumettre les autres peuples au sien. À l'imitation de ces Anges clairvoyants, les autres peuples se sont rués sur ce peuple insensé. Les Juifs maudits des créateurs et des créatures, telle est la sentence de Basilide. L'Évangile est l'appel des Juifs devant leur Dieu. Avocat : maître Jésus, dissimulant Bar-Abbas dans le pan de sa robe magique. Basilide n'est dupe ni du roué défenseur, ni de son triste client.

Car pour lui, le premier-né du Père ineffable, c'était l'Intelligence, — le Verbe n'était que le cadet, — et cette Intelligence, c'était le Salut lui-même. Dans l'Évangile

(1) C'est une opinion fondée sur la Genèse elle-même où Iahvé dit d'Adam : « il pourrait devenir comme l'un de nous. »

basilidien le Père, comprenant que les Anges créateurs avaient fait d'assez mauvaise besogne, envoyait l'Intelligence au monde pour délivrer les hommes qui croiraient en elle du pouvoir de ces Anges, — dont est Iahvé, ne l'oublions pas ! Car, pour Basilide, la Loi et les Prophètes, l'Apocalypse surtout, sont des œuvres sataniques.

L'Intelligence donc s'est fait voir aux nations par la faillite de Bar-Abbas et par la chute des Juifs. Jésus n'est qu'une allégorie concernant le Messie sous les traits de Bar-Abbas, et ce n'est point ce triste héros de gibet qu'il faut confesser, c'est le Verbe impassible et nullement juif, l'Intelligence du Père universel. Ainsi le système de Basilide était beaucoup moins confus que l'Église ne l'a fait (1), et il est clair en ce qu'il range l'Abbas de Bar-Jehouda parmi les mauvais Anges. « Si donc quelqu'un confesse le Jésus qui a été crucifié, il est encore esclave » de l'Ange maudit qu'adorent les Juifs. « Qui le nie est délivré et connaît les desseins (anti-millénaristes) du Père inengendré. » Le gnosticisme, c'est l'anti-iahvisme, on ne peut sortir de là. La jehoudolâtrie, c'est le judaïsme à un sou.

Pour tous les Basilidiens Bar-Abbas est un faux prophète en même temps qu'un méchant homme, et Jésus n'a point existé, encore moins Nazireth en Galilée. Personne n'a vu Jésus ; aucun juif, apôtre ou non, du premier siècle, n'a entendu parler de Jésus. Qu'est-ce qu'on répond à Basilide ? Rien. Quel témoignage écrit lui oppose-t-on ? Aucun, pas même celui de Pierre,

(1) Où on le retrouve avec le moins d'adulterations, c'est dans les *Philosophoumena* qui ont échappé pendant des siècles et presque jusqu'à nos jours aux incursions de l'Église moderne.

pape à Rome, ni celui de Clément, son successeur, ni celui de Saül converti, ni celui de Jochanan, évangéliste retiré à Ephèse. Rien de tout cela n'est encore inventé. Aussi, quelle charge dans Irénée contre les Basilidiens ! Ce sont des magiciens qui se servent d'images, — il entend leurs graphiques, — recourent aux incantations, aux invocations. Qui pis est, ils tiennent pour l'indifférence de toutes les actions et de la débauche ! En quoi ils rejoignent les Simoniens, et généralement tous ceux qui, étant contre le *deux en un, un en deux*, montraient une perversité que Bar-Abbas punirait lorsqu'il reviendrait dans sa gloire. Car, sous le rapport d'ahvé, il y a toujours harmonie parfaite entre les Juifs et les jehouddolâtres. Le Bar ne peut être Dieu, si l'Abbas ne l'est pas.

Après les Basilidiens vinrent les Carpocratens (1), gens perdus de vices, comme vous pensez bien. Savez-vous ce que soutenait Carpocrate ? Que Jésus avait pris la forme de certain juif initié aux choses du ciel, pour en révéler les mystères, mais qu'il ne manquait pas en Asie et ailleurs d'individus capables d'en faire autant que ce juif en son vivant. Des Bar-Abbas comme celui-là, fils du Joseph de la fable pour tout potage, il y en avait à la douzaine parmi les Carpocratens eux-mêmes, les uns qui le valaient bien, d'autres qui le surpassaient, et l'on conviendra que ce n'était pas difficile !

Sur les Carpocratens l'Église dans Irénée est à la fois téméraire et réservée dans ses appréciations. Quelque chose a gêné les rédacteurs, car le passage est plein de contradictions. Il serait bon de savoir qui était

(1) Irénée, Epiphane, Théodoret.

ce Carpocrate et d'où il était, d'Asie, selon les uns, d'Alexandrie, selon les autres, en tout cas bien renseigné, bon gnostique, bon connaisseur : ni juif, puisque, tenant pour le Père inengendré, il croyait que le monde avait été fait par des Anges inférieurs, tel Iahvé ; ni millénariste, puisqu'il ne croyait pas à la résurrection des corps. Lorsque les Carpocratiens eurent à examiner les *Évangiles*, ils y trouvèrent cette affirmation de Jésus que le Joannès, dont certains ébauffés faisaient le christ définitif, était tout au moins le plus grand des prophètes qui fussent nés du ventre des femmes (1). Mais à peine voulurent-ils admettre que le fils de Joseph pût être rangé parmi les prophètes (2), car il n'avait pas parlé au grand public juif, mais secrètement et en particulier à un certain nombre de personnes capables de se diriger dans sa ténébreuse kabbale (3). Avec de pareilles idées leur morale ne pouvait être qu'excellente ; aujourd'hui elle est immonde dans Irénée. Magie, incantations, philtres, ils ont tout cela et vivent dans la débauche, sous prétexte que le corps n'est rien et que la grâce de l'âme est tout ; viles canailles qui pour être saintes n'auraient qu'à reconnaître la maison Abbas et fils ! Bref l'enseignement des Carpocratiens quant à la personne humaine de Jésus était tel que l'Église dans Tertullien a été obligée de le falsifier ; elle dit que, selon Carpocrate, « Jésus-Christ était seulement homme, mais considérable par sa justice et par l'innocence de sa vie ! (4) »

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 238.

(2) Millième preuve de l'identité du Joannès avec le fils de Joseph.

(3) Allusion aux paroles : « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. » Les Carpocratiens avaient très bien vu.

(4) Tertullien, *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxvi.

Les Ptoléméens déplaisent beaucoup à l'Église, car Ptolémée avait admirablement saisi le mythe de Jésus, au point de vue chronométrique surtout. Dans la fable faite sur Bar-Abbas, Jésus n'est même pas l'image du Verbe juif tout entier, il n'en est que la douzième partie, l'Æon-Sauveur *aliàs* Æon-Zib. Cette parabole mathématique ne peut tromper personne.

Elle est bonne pour les hommes animaux qui, n'entendant rien à la Gnose, ont besoin d'une leçon qui affecte la forme animale.

Bar-Abbas avec son baptême n'a pas apporté le salut de la chair, car la matière est par elle-même incapable de salut. L'Æon-jésus, descendu sur lui pendant l'année protojubilatoire, est remonté au ciel dans son vêtement d'emprunt avant la comparution devant Pilatus, et il n'est resté qu'un homme qui est mort comme tous les autres hommes, à sa condamnation près. Le salut ne peut consister dans une aussi pénible mystification, il est dans la Gnose elle-même, c'est-à-dire dans les relations de l'esprit avec le Père ineffable. Ainsi, dans la version qu'avait consultée Ptolémée, Jésus n'allait même pas jusqu'au pied de la croix, comme dans Cérinthe; il laissait Bar-Abbas dans la prison du Hanôth la veille de la pâque au matin, il n'établissait donc pas la moindre Eucharistie. L'affreux Ptolémée apportait un argument de plus aux Quartodécimans (1). C'est pourquoi Irénée dit qu'on doit le combattre comme un être malfaisant.

(1) Qui commémoreraient Bar-Abbas le 14 nisan, veille de la pâque. Fronton dans son *Discours* contre les jehouddolâtres dit, de son côté, qu'ils jeûnent pendant plusieurs jours et attendent l'apparition de l'étoile du matin pour rompre le jeûne.

Un autre infâme, Secundus (1), écartait le Dieu des Juifs de toutes les combinaisons célestes. Il avait parfaitement entendu, lui aussi, que la mère de Jésus, c'était l'Esprit, et la mère de Bar-Abbas, Salomé. Jésus n'était que l'ombre de l'individu qui s'était dit christ. Rejetant ensuite cette mère et ce corps (2), il était remonté au Plérôme d'où il se gardait bien de sortir.

Tel fut l'enseignement des Gnostiques égyptiens jusqu'au jour où l'Église leur en demanda compte le couteau à la main. Elle convient dans Irénée que, nonobstant les différences de leurs théories, ils sont unanimes à professer l'inexistence charnelle de Jésus. Ils n'ont point de mérite à cela ; pour dire autrement il aurait fallu qu'ils fussent ou fous de naissance ou malhonnêtes de parti pris. Quoique Juifs d'origine et fort reconnaissants à Bar-Abbas d'avoir inventé le moyen d'exploiter les goym par le baptême sauveur et l'onction résurrectionnelle, les Valentiniens se sont toujours joints aux antijuifs pour reconnaître l'inexistence de Jésus. Nous avons dit de Valentin ce qu'on doit en dire (3). L'Église estime dans Tertullien que Valentin, par son interprétation des *Évangiles*, a fait encore plus de mal que Marcion à la divinisation de Bar-Abbas.

C'est le plus magnifique éloge qui ait jamais été fait de lui.

IX. — Le sens littéral que nous avons donné du mot « Gnostiques » nous permet de ranger parmi ceux-là toutes sortes d'écrivains à qui nous ne deman-

(1) Ce n'était pas son nom. Quelques-uns voient en lui soit Epiphane, soit Héracléon.

(2) Secundus renvoie à la scène où Jésus dans Cérinthe rend Bar-Abbas à sa mère devant la croix. Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 310.

(3) Cf. *Les Évangiles de Sātan*, troisième partie, p. 249.

dons que d'avoir su. Personne n'a mieux su que Celse. Romain d'origine, Celse paraît bien avoir fleuri en Asie sous Antonin et sous Marc-Aurèle. Lucien l'avoue pour son directeur philosophique. Celse était épicurien. Rendons à ce mot la signification qu'il a dans la bouche de Lucien, et qu'il a perdu dans le cours des temps. Il ne s'agit pas ici de l'Épicure auquel on prête une vie toute de mollesse et de plaisir, mais du profond auteur des *Pensées sur la nature*. Ses disciples savent tous « quels avantages ce livre procure à ceux qui le lisent, en établissant dans leur cœur la paix et la tranquillité, en les délivrant des frayeurs qu'inspirent les prodiges et les fantômes, en bannissant de leur esprit les espérances chimériques et les désirs inessés ; il éclaire, il purifie l'âme, non avec un flambeau et de la squille, ni par de vaines et ridicules cérémonies, mais par la saine raison, par la vérité et par la franchise (1). » Enfin ils se recommandent par une qualité qui manque à presque toutes les philosophies : un désintéressement qui tient à leur respect absolu, presque exclusif, de la nature (2). Et quant à Celse, « sa sagesse, son amour de la vérité, la douceur de son caractère, la modération et l'égalité de sa conduite, sa politesse envers tous », lui valurent l'admiration et l'amitié de tous ceux qui partageaient sa société. En renseignant Celse sur Alexandre, le christ du Pont, Lucien « a voulu venger Épicure, cet homme vraiment sacré, ce génie divin qui seul a connu les charmes de la vérité et les a transmis à ses disciples dont il est le libérateur. »

(1) Lucien, *Alexandre ou le faux prophète*.

(2) Cette supériorité apparaît très nettement dans le dialogue de Lucien : *Le Pécheur ou les ressuscités*.

Les hommes à qui on n'en contait point, comme Celse et Lucien, étaient rares, et le monde était plein du charlatanisme le plus éhonté. Celse avait écrit des livres contre les chrétiens. Ou, pour être plus exact, il leur avait consacré une partie de son traité *Contre les Magiciens*. L'ouvrage avait déjà disparu à la fin du quatrième siècle, le *Contra Celsum* ne le connaît plus que de nom et se demande s'il est du même Celse que le *Discours véritable* contre les jehouddolâtres (1). Mais l'Église, qui a fabriqué l'*Anticelse*, ne se pose la question que pour créer une confusion entre les deux Celse, car l'ouvrage de Celse l'épicurien n'avait point pour titre *Livre de Vérité*, comme celui de Celse le platonicien. Ce n'était point un ouvrage spécialement écrit pour démasquer le héros des *Évangiles*, mais une manière de traité dans lequel étaient dénoncés techniquement, scientifiquement, d'après l'état des connaissances physiques, les tours inventés par les magiciens pour faire des dupes. On peut être sûr que ceux de Bar-Abbas, notamment la colombe lumineuse, étaient en bonne place dans cette galerie. « Il n'est pas nécessaire de les rappeler ici, lui dit Lucien (2). Ce serait m'exposer à passer pour un homme sans goût et sans politesse, si je faisais parade de cette connaissance vis-à-vis de toi qui as suffisamment traité de ces matières, et plus amplement que je ne le fais ici, dans ton livre *Contre les Magiciens*, ouvrage aussi beau qu'utile, fait pour inspirer la sagesse et la prudence à tous ceux qui le liront. » C'était un livre fameux, classé, classique, et il n'y était point question de Jésus comme

(1) *Anticelse*, iv, 36.

(2) *Alexandre ou le faux prophète*.

ayant existé à côté de Joannès baptiseur (1), mais simplement d'un nommé Jehoudda, fils de Jehoudda, qui avait été tardivement châtié pour ses crimes, et de toute la série d'imposteurs qui s'étaient succédé dans la même famille jusqu'à Bar-Kochéba. Marc-Aurèle lui devait sans doute un peu du mépris qu'il professait pour les charlatans de tout ordre.

Né sous Hadrien, mort sous Commode, à plus de quatre-vingts ans, Lucien a connu tout ce qui s'est fait d'important dans le second siècle, celui de la fabrication de Jésus.

Lucien est de Samosate. De la Syrie natale jusqu'à la Gaule, en passant par les îles, Athènes, Rome et l'Égypte, il a pu voir des Juifs jehouddolâtres, il en a vu.

Lucien aime la vérité, elle est pour lui l'objet même de l'histoire et le seul but de l'historien. Fonctionnaire sous Marc-Aurèle, il juge en romain ; mais c'est aussi un philosophe, comme son maître, et il pense en grec. Il marche dans la lumière de la raison ; et tout ce que l'esprit y ajoute de force, il le tourne contre l'imposture et les imposteurs. La superstition lui est odieuse : il va jusqu'à la colère contre les faux prophètes et les miracles supposés. Nul n'a démasqué d'une main plus prompte les marchands d'oracles et ceux qui se disaient dieux, fils de dieux. Il y en avait beaucoup de son temps. Il y met au besoin la dent pour retrouver l'homme en eux, mord Alexandre à la main et le fait geindre. Sans lui, qui connaîtrait Pérégérinos mort de vouloir prouver qu'il était immortel ? Qui connaîtrait Alexandre, le roi-christ du Pont ? Ami de Celse, il ne peut l'être des jehouddolâtres, et si l'Église n'avait pas

fait dans son texte ce qu'elle a fait dans celui de Flavius Josèphe, c'est avec les terribles épithètes de Tacite et de Suétone qu'il parlerait encore d'eux et de Bar-Abbas.

Aujourd'hui, chose rare chez un Syrien, Lucien n'est plus antijuif, il ne nomme plus les Juifs, il ne distingue plus la Palestine de la Syrie; les chrétiens dont il parle ne sont plus d'aucune race, on peut même se demander s'ils ont jamais été juifs, s'il y en a encore parmi les Juifs. On dirait de païens nomades qui ont renié les dieux nationaux pour courir après un individu qui n'était de nulle part.

Mais Lucien a connu autrement que par ouï-dire les écrits de Bar-Abbas, il les a eus en mains propres. Il les connut aussi bien que Phlégon, mieux qu'Apulée, qui ne semble les avoir vus que dans la version thessalienne. Lucien qui est du pays de Saturnil, de Cerdon, de Tatien, ne connaît pas seulement les *Paroles du Rabbi*, il connaît la mystification évangélique, surmoulage juif de la fable de Jonas. Lui aussi est un pêcheur d'hommes, mais c'est la raison universelle qui l'inspire, et non la révélation juive. Dans *Le Pêcheur ou les ressuscités* il prend au Pêcheur du Pirée, (Nephtune sous les traits d'un pêcheur,) la ligne et l'hameçon dédiés à Minerve; et du haut sommet de l'Acropole d'Athènes, — le mont Sion de la sagesse, — il jette l'hameçon amorcé d'or et de figues au milieu des philosophes qu'il a ressuscités et groupés autour de la ligne. Comme les chrétiens que tentent la Jérusalem d'or et le Figuier aux douze récoltes, c'est à cause de l'or et des figues que toute la poissonnerie philosophique se jette sur l'hameçon, à la réserve des

disciples d'Épicure qui ont compris l'apologue (1).

Que voyons-nous dans *Le menteur d'inclination*? Une conversation entre quelques philosophes grecs dont Lucien sous le nom de Tychiade raille la crédulité. Ces philosophes, si peu dignes de ce beau nom, frôlent à chaque instant les sujets évangéliques : l'un d'eux soutient avoir vu un hyperboréen (2) qui marchait sur l'eau, comme Jésus sur le lac de Tibériade ; l'autre un Syrien de Palestine (3) qui chassait ostensiblement le diable des corps hantés ; un troisième peut résister à mille démons sans en être effrayé, grâce à un Arabe (4) qui lui a donné un anneau fabriqué avec du fer pris à des croix ; un quatrième enfin, le médecin Antigone, dit connaître, pour l'avoir soigné tant avant qu'après sa mort, un homme ressuscité vingt jours après son enterrement, miracle autrement fort que celui d'Éléazar et de Bar-Jehouda lui-même.

On croit généralement qu'ici Lucien se moque de la résurrection de l'arménien Her dont parle Platon au dixième livre de sa *République*. Mais son allusion est beaucoup plus moderne, surtout si l'on considère qu'elle succède à ces histoires d'exorcismes et de croix : « Et comment le corps de cet homme n'a-t-il pas pourri pendant l'espace de vingt jours ? Ou comment cet homme n'est-il pas mort de faim, à moins que ce ne soit un autre Épiménide que tu aies traité ? » Épiménide, en effet, s'était endormi pendant cinquante ans : repos qu'apprécieront les personnes sujettes à l'insomnie.

(1) Il a été beaucoup plus clair, on peut en être sûr.

(2) Le plus loin possible du lieu de naissance de Bar-Abbas :

(3) Le mot « Juif » lui écorche les lèvres !

(4) Plus de Juifs sur la surface de la terre !

Et comment ne pas reconnaître immédiatement dans l'exorciste que voici un de ces quatre-vingt-quatre disciples à qui Jésus donne le pouvoir de chasser les démons? Qui sait même si à l'origine Lucien n'avait pas en vue le célèbre Péréghérinos, car cet exorciste est de ceux qui délivrent les démoniaques de leurs terreurs et conjurent publiquement les fantômes. « Tout le monde sait que ce Syrien de Palestine (1), si habile pour ces sortes de guérisons, lorsqu'il rencontre de ces gens qui tombent en épilepsie à certaines époques de la Lune (2), qui écumant et roulent des yeux égarés, les relève et, moyennant un salaire considérable, les renvoie en santé, délivrés de leurs maux. En effet, lorsqu'il est auprès du malade couché par terre, il lui demande comment le démon est entré dans son corps. Le malade garde le silence; mais le diable répond, soit en grec, soit en langue barbare (3), et dit qui il est, d'où il vient, comment il est entré dans cet homme. Alors, employant les imprécations et, si le diable n'obéit pas, les menaces, il le chasse du corps qu'il occupait. J'en ai vu moi-même sortir un tout noir, et dont la peau était enfumée! — Il n'est pas étonnant, repris-je, que tu aies vu cela, Ion, toi qui découvres les idées que Platon, ton maître, nous montre comme quelque chose d'obscur dont la faiblesse de nos yeux nous dérobe la vue. »

Cette scène d'exorcisme est purement évangélique, surtout dans la partie qui concerne le salaire (4). C'est

(1) Il n'y a plus de Gaulanitide ni de Galilée, c'est une affaire entendue!

(2) Cf. *Les Evangiles de Satan*, première partie, p. 399.

(3) Jamais en hébreu ni en araméen!

(4) Une vraie scène d'Evangile. Cf. *Les Evangiles de Satan*, première partie, p. 401, et troisième partie, p. 396.

bien ainsi qu'on procédait à l'égard des goym. Quand le sujet était vraiment malade, on lui disait : « C'est votre dieu qui vous tourmente, donc votre dieu n'est qu'un démon. » Le malade ne pouvait guère le nier sans mauvaise grâce, surtout au milieu d'un accès dont il ne demandait qu'à sortir, fût-ce au prix de sa religion. Quand il se sentait mieux, que ce fût par le fait de l'exorciste ou non, il refusait énergiquement de revenir sous puissance du dieu qui l'avait fait si cruellement souffrir. « Eh bien ! lui disait-on, voulez-vous rester avec Isis, Mithra, Tanit, Apollon, Mercure ? » Ayant identifié la divinité avec la maladie, c'est comme si on avait dit : « Voulez-vous redevenir malade ? » Naturellement il refusait. « Vous voyez, s'écrie Tertulien, vos Dieux sont soumis aux chrétiens ! Nous les obligeons malgré eux de sortir des corps (1) ! » Et Cyprien : « Nous les forçons d'avouer qu'ils doivent être jugés ! » (sous-entendu par Bar-Abbas !).

X. — La figure la plus mystérieuse, la plus grande aussi, du christianisme au second siècle, c'est incontestablement l'individu qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Pérégrinos et dont Lucien raconte la publique « évaporation ». Il ne s'appelait pas Pérégrinos dont on aurait fait Pérégrinus, et Lucien lui-même ne l'appelait point ainsi.

Pérégrinos n'existe en grec ni comme nom commun ni comme nom propre, et en latin Pérégrinus veut dire simplement étranger. A ce compte que de Pérégrinus dans le monde ! Pérégrinos est une corruption de l'appellatif que le métier de cet homme lui a valu : « Péri-égheire-

(1) *Apologie*, ch. xxiii. *De Spectaculis*, xxix. *Ad Scapulam*, xxiv.

nos, » (1) celui qui ressuscite à la ronde, le Ressusciteur. On aurait également le droit, étant donné sa vie, de l'appeler Péri-agheirenos (2), qui exprime à merveille les « tournées de quêtes » auxquelles il s'est livré. Le premier apôtre des nations, ce n'est pas Paul qui n'a jamais existé, Saül ne s'étant jamais converti à Bar-Abbas, c'est Péréghérinos. Mais quand l'Eglise eut fabriqué Paul sur le modèle de Péréghérinos à qui elle a emprunté son système de collectes, il fallut bien déguiser sous quelque allitération la première et la seconde étymologie de eet appellatif. C'est ce qu'ont fait les copistes, lorsqu'ils ont enveloppé Lucien dans le vaste réseau du mensonge christien. Une lettre changée dans le nom de Saül avait donné Paul. Une mesure de ce genre a rendu Péréghérinos méconnaissable sous le nom de Pérégrinus.

Par contre, on a traduit en grec le nom de Saturninus à qui Lucien adresse le récit de l'évaporation de Péréghérinos, on l'appelle Kronios. Or, Lucien, nous le savons par lui-même, avait horreur de ce genre de substitution dans les noms de famille, et, à propos de Saturninus précisément, il raille un historien grec qui s'était permis de traduire son nom par Cronion et celui de Fronton par Phrotis. Mais le nom de Saturninus était si gênant qu'il n'y avait pas moyen de le laisser. Il était de la famille des proconsuls de Syrie qui avaient

(1) *Péri*, autour, et *égheirein* (ec tòn necrón), réveiller d'entre les morts. On *égheiren ec necrón*, (qu'il avait réveillé d'entre les morts), à propos d'Eléazar Bar-Jair, dans Cérinthe, XII, 1 et 17. Cf. *L'Evangile de Nessus*, p. 204. *Païs egheiron!* (fille, réveille-toi!) à propos de la fille de Jair, Luc, viii, 54. Cf. *Les Evangiles de Satan*, deuxième partie, p. 268.

(2) *Péri*, autour, *agheirein*, quêter. C'est l'expression qu'on appliquait aux prêtres de Cybèle, lorsqu'ils quétaient pour la déesse.

eu à s'occuper des affaires chrétiennes (1); son père avait été consul et légat en Numidie sous Antonin; lui-même, consul en 161, avait fait campagne contre les Parthes (2) cinq ans avant la mort de Péréghérinos!

Deux écrivains de son temps, voire trois, si l'on compte Aulu-Gelle (3) ont connu Péréghérinos personnellement, qui sont Lucien et Tatien. Il en est également question dans les *Lettres de Paul* et dans Tertulien. C'est de beaucoup le témoin le plus important qu'on puisse citer contre l'existence de Jésus. Aussi l'Église le rejette-t-elle avec prudence pour lui substituer des Justin et des Polycarpe qui, grâce à elle, ont de bien meilleures façons.

Péréghérinos était de Parion, ville de Mysie, sur l'Hellespont. Lucien dit de lui que c'était un vieillard lorsqu'il entra dans le hrasier d'Harpine, aux jeux Olympiques de 169. Mettons qu'il eût alors soixante-cinq ans, il serait né dans les premières années du règne de Trajan, vers 104.

A l'âge de moins de vingt ans, il avait déjà été fouetté en Arménie pour adultère avec la femme de son hôte, et obligé de donner trois mille drachmes aux parents d'un mineur qu'il avait corrompu.

Un troisième accident le força de quitter Parion. Dans une effusion plus homicide que filiale il avait serré trop fort le cou de son père! Lucien dit tout net qu'il l'avait

(1) Cf. *Le Charpentier*, p. 279.

(2) En même temps que le gaulois Sévérien (Lucien, *Manière d'écrire l'histoire*.) et on n'a pas assez remarqué que Lucien est particulièrement renseigné sur les mouvements des guerres parthiques de 163 et 164. Il dit « notre Empereur » et « nos généraux », épousant la cause romaine avec une chaleur qu'il ne montre pas toujours dans ses précédents écrits, notamment dans *Nigrinus*.

(3) Mais nous montrerons qu'il a été interpolé.

étranglé, ne voulant pas le laisser vivre au delà de soixante ans. Comme Jésus le dit de son côté avec une philosophie méritoire, il faut qu'il y ait des scandales ! (1) Mais qu'est-ce qu'un parricide dans un monde moral tellement renouvelé par le christianisme que les parents pieux eux-mêmes célèbrent le nouveau dieu par le meurtre de leurs enfants ? Pérèghérinos sait que la rémission de son crime l'attend depuis un siècle aux sources du Jourdain. Il part, il arrive en Bathanéé, il y trouve des baptiseurs d'on ne sait quelle secte, ceux-là mêmes qui diront de Jésus quand on le leur présentera dans les *Évangiles* : « ... Ombre du christ... Christophanie. » Qui le point ? qui le meut ? La rémission. Car quelle eau sur la terre peut laver du parricide ? Seule l'eau de Césarée Panéas, l'eau de Kapharnahum et de la *beth saïda* dans laquelle, un siècle auparavant, l'homme à la colombe lavait tout, blanchissait tout, remettait tout, l'eau par laquelle ses disciples ou ses concurrents immunisent contre le feu qui ne s'éteint point et le ver qui ne meurt point.

D'ailleurs Pérèghérinos avait son plan. Il ne désirait se faire initier aux *trucs* de Bar-Abbas que pour pouvoir se dire Bar-Jovis, fils de Jupiter. Au nombre de ces *trucs* est le camouflé, l'art de se transformer extérieurement, de se déguiser en changeant de vêtements avec rapidité, de pétrir de la terre à potier, d'y modeler des corps et des masques, de se les adapter : art tout égyptien que Bar-Abbas s'était approprié de son mieux. Vous l'avez vu fabriquer de petits oiseaux (2),

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 361.

(2) Cf. le présent volume, p. 7 et *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 41.

une colombe (1), des poissons sans doute (2). Les vases du Garizim étaient de lui, n'en doutez pas (3), et ils portaient les inscriptions nécessaires pour être contemporains de David. Avec de la ventrilogie l'opérateur était un nouveau Protée. C'est le nom sous lequel Péréghérinos est connu des païens, mais pour les chrétiens il reste le Ressusciteur. Cependant c'est le nom de Protée qui nous livre tout l'homme et tout le secret de ses triomphes. Depuis la suppression de ce qui expliquait ce nom dans Lucien, — à peine y pent-on lire que Péréghérinos « savait prendre mille formes différentes et jouer une infinité de personnages », — nous n'avons que cinq ou six lignes de Tatién (4) pour nous guider. Encore Péréghérinos n'y est-il pas nommé à cet endroit, mais à un autre. Tatién méprise Péréghérinos, mais il ne peut se défendre d'avoir été étonné par les facultés de métamorphose de cet exhibitionniste génial qui, changeant de corps à volonté, paraissait tour à tour en Apollon ou en Vénus, « se pavanant, se disloquant, tantôt jetant d'étincelants regards, tantôt ployant les mains avec souplesse, pareil à un possédé, à travers son masque de plâtre » : mensonge dans tout son art et

(1) Cf. *Les Evangiles de Satan*, deuxième partie, p. 41.

(2) Cf. le présent volume, p. 8.

(3) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 326.

(4) *Discours aux Grecs*, § XXI. Le *Discours* de Tatién ne mentionne pas le suicide de Péréghérinos qui est de 165 au plus tôt et de 169 au plus tard. Il ne mentionne qu'un seul Empereur : il est donc antérieur au règne en commun de Marc-Aurèle et de Vêrus (161-169). Nous sommes sous Antonin. Tatién parle de Péréghérinos, comme d'un vivant, et il en parle dans une ville où ce personnage est connu des Grecs et des Barbares. On ne sait plus dans quelle ville Péréghérinos a étonné Tatién par ses théophanies. Cette ville peut être Antioche, Damas, Athènes, Alexandrie, toute autre ville d'Asie, de Grèce et d'Égypte où Péréghérinos est célèbre. Je ne vois que Péréghérinos en état de notoriété convenable à cet auditoire bigarré.

dans toute sa personne, applaudi par tous, mais honni par Tatien comme il l'est par Lucien.

Péréghérinos tirait-il parti de ses avantages physiques et du hasard de sa naissance dans une ville qui portait le nom du beau Pâris? Ce qui m'incline à le croire, c'est une citation d'Homère dans l'Apologie d'Athénagore à propos des statues que les Parisiens élevèrent à Péréghérinos après sa mort : « O malheureux Pâris, malgré ta beauté, la licence te rend insensé ! » Lucien, de son côté, connaissait Péréghérinos depuis longtemps. Il l'avait rencontré, allant soit en Grèce soit en Italie, et il avait navigué avec lui depuis la Troade. La date de cette rencontre n'est rien moins qu'établie (1), mais il n'importe ici, car de toutes façons Péréghérinos était déjà célèbre par son protéisme. Tout nous incline à croire qu'elle remonte au temps où Péréghérinos alla lui-même en Grèce, étant déjà Protée. La faculté qu'il avait de prendre toutes sortes de formes pouvait intéresser Lucien dont l'oncle maternel était statuaire. La sculpture avait été son premier métier, et peu s'en fallut qu'il ne le gardât. Péréghérinos était un modèle dont l'incroyable plasticité tournait au phénomène.

(1) Malgré les efforts de M. Croiset, (*Essai sur Lucien*). Il est bien démontré que le voyage dans lequel Lucien passa par Abonotichos pour voir l'imposteur Alexandre est antérieur à la mort de Péréghérinos qui est de 169. Le savant critique date de 164 le passage de Lucien à Abonotichos et il identifie ce voyage avec la rencontre de Lucien et de Péréghérinos à Troas. Lucien dit bien, parlant de Péréghérinos à Saturnius : « Tu te souviens que je te racontai ces détails, il y a longtemps déjà, lorsque je vins de Syrie; je te dis alors que depuis la Troade j'avais navigué avec lui... » Le tout est de savoir si ce voyage est celui qu'il fit, revenant de Syrie, d'où il ramenait son père de Samosate (certains hellénistes le donnent à entendre en traduisant : « A mon retour de Syrie ») ou si c'est le premier qu'il fit, venant de Syrie pour aller à Rome et de là en Gaule, où il triompha dans la rhétorique.

« Ce chef-d'œuvre de la nature, dit ironiquement Lucien, ce modèle digne du ciseau de Polyclète, ce beau modèle qui d'abord n'avait été qu'une masse de boue informe. »

A propos de Pérèghérinos Lucien ne parlait qu'incidemment de Bar-Abbas. Saturninus, à qui il s'adresse, était renseigné, connaissant lui-même Pérèghérinos par Lucien et depuis longtemps. Néanmoins, l'écrit de Lucien étant destiné à être lu, probablement dans l'entourage de Marc-Aurèle, par des gens qui ne connaissaient ni Bar-Abbas ni Pérèghérinos, l'auteur se trouvait amené à leur fournir tout au moins l'étymologie historique des mots *christ* et *chrétiens*. Avant d'en venir à Bar-Abbas il commençait par l'histoire abrégée du père et des prétentions qu'il émettait à raison de son ascendance. Il donnait donc le nom de circoncision de ce fameux Panthora. Il racontait le séjour de son fils en Égypte, son *Apocalypse* et surtout ses baptêmes de rémission, car c'est incontestablement ce qu'il faisait de plus impie. L'Église a coupé tout ce passage. On peut voir les coups de ciseaux qu'elle y a pratiqués, la marque existe encore. Elle a ensuite refait en l'abrégeant tout ce qui concerne la carrière de Bar-Abbas en Judée, et elle a pris soin d'éviter dans le texte substitué tout ce qui pouvait concorder avec les renseignements fournis par Josèphe. Il n'y est plus nommé sous aucun nom, pas même celui de christ, de sorte que si Saturninus n'est pas devin, il lui est impossible de savoir pourquoi les sectateurs de cet homme sont appelés chrétiens. Nous avons déjà cité le passage, mais il nous faut le citer une fois de plus, à cause de l'inextricable confusion qu'ont cherchée et obtenue les faussaires entre le christ

que fut Bar-Abbas et celui que fut Péréghérinos. D'abord, à quelle époque Péréghérinos se fit-il chrétien, puis christ? Est-ce sous Hadrien ou sous Antonin? Avant ou après Bar-Kocheba? On ne sait plus. Où? En Palestine, dit le texte actuel, comme si Lucien ne savait pas dans quelle partie de la Galilée était né Bar-Abbas. « Ce fut vers ce temps (1), dit le texte actuel, qu'il apprit les secrets admirables de la religion des chrétiens, en s'associant en Palestine avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs docteurs. » Si cela s'est passé chez les disciples du Gamaléen, il fut incontestablement circoncis avant d'être baptisé. Mais il semble que s'il s'était affilié à cette secte, soit avant soit après le règne de Bar-Kocheba, il n'aurait pas rencontré l'indulgence de l'autorité romaine lorsqu'il en eut besoin. Nous inclinons donc à croire qu'il s'aboucha de préférence avec une des sectes qui faisaient concurrence à Bar-Abbas tout en conférant les mêmes avantages : celle de Ménandre, par exemple, où l'on était dispensé de la circoncision; peut-être même celle d'Ananias, qui paraît s'être fixée dans les environs de Damas.

Qui prouve d'ailleurs que là où nous lisons aujourd'hui « Palestine » il n'y avait pas « Égypte? » Car c'est d'Égypte que Bar-Abbas avait tiré tous ses sortilèges, et il ne passait pour véritablement fort qu'auprès des Juifs qui n'étaient jamais sortis de chez eux. Mais, que ce soit aux bords du Jourdain ou sur les rives du Nil, Péréghérinos devait écraser de sa supériorité les docteurs et les prêtres chrétiens auxquels il avait eu affaire. Tout en baptisant dans l'eau pour la rémission

(1) Ceci en remplacement d'une indication historique qui avait une importance capitale.

des péchés, il avait trouvé moyen de se baptiser lui-même dans le feu et dans l'Esprit-Saint, en s'enveloppant dans de la toile d'amiante (1)! Bar-Abbas était enfoncé qui vainement avait attendu cet heureux jour! Du Juif ou du Mysien qui était le fils de Dieu? Le Mysien évidemment. Ce miracle, preuve de son christat, a disparu en même temps que la date et le lieu, et nous sommes en présence d'une substitution telle que le texte actuel confond Bar-Abbas et Pérèghérinos dans la même apothéose!

Qu'il nous soit permis d'élever la voix contre cette injustice! Bar-Abbas avait été crucifié avant d'éprouver les effets du Tharthak; Bar-Kocheba, avec ses étoupes enflammées, n'était qu'un christ de chair; Pérèghérinos prouvait, quand on voulait, qu'il venait directement du ciel, qu'il était le vrai Bar de Jupiter et que le feu était son élément naturel! Au sortir d'une de ces expériences, il pouvait dire, la bouche en cœur: « Voilà comment vous serez quand le moment viendra! »

« Que vous dirai-je de plus? Il leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants en comparaison de lui. Il était tout à la fois prophète, pontife et chef de leurs assemblées, jouait à lui seul tous les rôles, expliquait leurs livres, *en composait lui-même*. Les chrétiens le regardèrent comme un dieu, en firent leur législateur et lui donnèrent le titre de préfet (2)... En conséquence ils adorèrent ce grand homme qui a été crucifié en Palestine (3),

(1) Cf. le présent volume, p. 202.

(2) Ici seconde lacune et qui saute aux yeux, car c'est Bar-Abbas qui va devenir le sujet de la phrase.

(3) En Palestine seulement? Pourquoi pas à Jérusalem, dans le lieu destiné aux exécutions publiques?

pour avoir introduit ce nouveau culte dans le monde (1). »

Sauf la phrase finale, le passage convient indifféremment à Bar-Abbas et à Péréghérinos. Ce n'est pas encore l'innocent Jésus, c'est toujours Bar-Abbas qui est sur la croix, c'est l'imposteur qui joue à lui seul tous les rôles, à la fois roi, grand-prêtre, christ, baptiseur, chef de bande, prophète, sauveur, c'est le kabbaliste qui expliquait toutes les Écritures à sa façon et qui en composait lui-même, c'est l'auteur des *Paroles du Rabbi*, c'est le scélérat que les marchands de rémission prêchent comme un dieu.

Mais ayant toujours nié que Bar-Abbas eût composé des livres, ayant même dit dans l'Évangile : « Comment celui-ci sait-il les Écritures qui ne les a jamais apprises (2)? » l'Église aurait biffé l'indication contraire, lorsqu'elle l'a rencontrée dans Lucien, si d'autre part elle n'avait pas eu des raisons de l'appliquer à Péréghérinos. La confection par celui-ci d'Écritures qui concernent le dogme est donc parfaitement établie. Ces Écritures ne peuvent être que ce qu'on intitule aujourd'hui *Évangiles*, canoniques ou non, et parmi lesquels est celui de Kérinthos (Cérinthe). Mais qui est ce Kérinthos, auteur premier du *Quatrième Évangile*, par moments si peu juif que Jésus appelle indistinctement tous les Juifs « fils de Satan, père du Mensonge? » Kérinthos est-il un nom propre ou un pseudonyme? Orthographiait-on Kérinthos? Sur ce nom même nous ne savons que ce qu'il a plu à l'Église de nous dire.

(1) Pour « rébellion, vol et assassinat », disent les trois Synoptisés. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 139.

(2) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 154.

Encore a-t-elle trouvé que Kérinthos était compromettant par lui-même, elle l'appelle parfois Mérinthos. Kérinthos est une ville de l'île d'Eubée, mais quelle apparence y a-t-il que l'auteur du *Quatrième Évangile* ait pris le nom d'une ville d'Eubée dont il ne connaissait peut-être pas l'existence? C'est aussi le nom d'une composition dont se nourrissent les abeilles, mais l'auteur de cet Évangile a-t-il songé à cette comparaison? Ce Kérinthos dont on ne connaît pas l'origine et que l'Église renie comme un infâme (1), ne se disait-il pas Kautharos, la Barque (du salut), et n'est-ce point le nom d'auteur que se donnait Péréghérinos? Je n'insiste pas, ce n'est qu'une hypothèse inutile à la démonstration, mais un mot de Lucien me permettra peut-être de la justifier.

Pour prophétiser, baptiser, exorciser, guérir la fièvre quarte, Péréghérinos était beaucoup plus fort que Bar-Abbas, étant plus intelligent. Et puisque le respect de la Loi juive ne le retenait point, ni aucun vœu de naziréat, il se mit en devoir d'exploiter les païens, auxquels il se présenta comme étant tantôt celui de leurs dieux qu'ils désiraient voir, tantôt le christ incirconcis destiné à remplacer dans le Royaume le christ juif qui devait une fois encore périr si misérablement!

C'est à cette dernière forme de l'imposture qu'il s'arrêta, et il fit bien, étant donné le but qu'il poursuivait. Car, je le demande aux statisticiens, quel métier a jamais valu celui de christ, à part les inconvénients de la fin? Quel commerce peut entrer en ligne avec celui de la grâce? Une affaire si merveilleuse que l'Église n'a

(1) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 4.

pas voulu la laisser aux mains de ses lanceurs, « ces Juifs qui, dit-elle (1), s'enrôlent chaque jour sous la bannière de Bar-Abbas pour recevoir des dons! ces *Christemporoi*, ajoute-t-elle avec horreur, ces Marchands de christ, » que nous retrouvons sous le même nom et sous les mêmes couleurs dans la *Didachè* (2), recevant toujours, ne donnant jamais, tels en un mot qu'ils sortent de l'enseignement de Jésus (3), c'est-à-dire vivant de collectes organisées.

Cet enseignement, qui ne pouvait pas être celui de Bar-Abbas à qui tout était dû et qui s'adjugeait tout par la violence, il a bien fallu que quelqu'un, intervenant à un moment donné, l'introduisît dans la fable! Car c'est une transformation complète, un acte de protéisme éclatant, un changement radical dans la vieille méthode apostolique. Qui a rédigé les *Instructions* aux douze et aux soixante-douze dans l'Évangile? Qui a composé ce manuel de mendicité fondée sur le chantage professionnel?

Sur les actes de Péréghérinos, sur son christat, nous

(1) *Dialogue avec Tryphon.*

(2) La *Didachè*, ce petit code d'initiation baptiste, n'est pas une œuvre jehouddolâtrique, elle est baptiste, et baptiste d'Égypte ou de Syrie. C'est peut-être un vieil écrit, mais il a été dénaturé dans la forme qui nous est parvenue, et on n'en peut fixer la date, malgré tous les efforts qu'on a déployés. Elle comporte la personne mythique de Jésus, non comme dieu, mais comme enfant ou serviteur de Dieu, à la façon des spéculations Valentinienes. La *Didachè* est d'un ton doux et tranquille qui contraste avec les fureurs du Jésus des Synoptisés. Elle rappelle la douceur égyptienne, une eau vive éloignée de la Mer Morte: ce n'est pas dans le Jourdain qu'on baptise, c'est plutôt dans le Nil. Elle a été juive, puisque ceux à qui elle s'adresse relevaient du Temple avant qu'il ne fût détruit; et chrétienne, en ce sens que Jésus y est nommé douze fois et que l'enseignement comporte « le rappel des promesses, » ce qui ne peut s'entendre que du Royaume.

(3) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 400.

ne savons rien que l'Église n'ait revu et corrigé de manière à faire bénéficier la secte jehouddique d'une heureuse confusion avec celle de Péréghérinos. Mais il est facile de voir qu'il fut dénoncé, dans un moment où il n'était pas bon de l'être, pour avoir eu des accointances avec ceux qui s'attiraient partout l'animadversion publique : « Tu le connais, dit Lucien à Saturninus, tu sais que sa vie fut un tissu d'aventures plus tragiques que celles qu'ont célébrées Eschyle et Sophocle. » Ce sont ces aventures-là dont il ne reste plus ombre dans Lucien.

Quant au moment où il n'était pas très bon de prêcher le Millénium et d'introduire les gens dans le Royaume futur, il paraît bien qu'il succède au jubilé de 889 sous Hadrien (1). Péréghérinos avait alors trente et quelques années, il opérait en Syrie, on ne sait dans quelle ville, car tout le texte que voici est substitué :

« Protée ayant été arrêté comme chrétien (2) fut jeté en prison. Cet événement lui procura pour le reste de sa vie une grande autorité et lui valut la réputation d'avoir fait des miracles (3). Rien n'était plus capable de flatter sa vanité. Du moment qu'il fut dans les fers, les chrétiens, qui regardaient son malheur comme le leur propre, mirent tout en œuvre pour l'enlever; et comme cela leur était impossible, ils lui rendirent du moins toutes sortes de services avec un zèle et un empressement infatigables.

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 73, et le présent volume, p. 91.

(2) Jehouddolâtre s'entend. C'est une accusation dans le genre de celle qui fut portée contre Apulée, avec cette différence que Péréghérinos s'était compromis avec les Juifs jehouddolâtres. On a enlevé le nom de la ville où il fut emprisonné.

(3) On trouve ici le moyen de faire déposer Lucien de l'authenticité des « miracles de Jésus. »

Dès le matin on voyait rangée autour de la prison une foule de vieilles femmes, de veuves et d'enfants orphelins (1). Les principaux *chefs de la secte* passaient la nuit avec lui, après avoir corrompu les géoliers ; ils faisaient apporter des mets *de toute espèce* (2), et prononçaient des discours sacrés. Enfin, le vertueux Péréghérinos (il portait encore ce nom) (3) était appelé par eux le *nouveau Socrate* (4).

Bien plus, quelques-villes d'Asie lui envoyèrent des députés au nom de *tous les chrétiens* (5), pour le consoler, lui apporter des secours et défendre sa cause. Il n'est pas possible d'exprimer avec quelle promptitude ils volent au secours de ceux de leur secte qui éprouvent un pareil malheur ; rien ne leur coûte alors (6). Aussi Péréghérinos, sous le prétexte de ses fers, reçut des richesses considérables et se fit un gros revenu (7). Ces malheureux croient qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices et se livrent *volontairement* à la mort (8). Leur premier législateur leur a persuadé qu'ils étaient tous frères. Dès qu'une fois ils ont changé de culte, ils renoncent aux dieux des nations et adorent le sophiste

(1) Étonnés de n'avoir point été sacrifiés à Bar-Abbas par leurs parents, ces enfants viennent témoigner de leur amour pour un homme qui a débuté dans la carrière chrétienne en assassinant son père !

(2) Comme si la vision de Pierre, sa visite à Cornélius, et les *Lettres de Paul* sur cette question, étaient acquises à l'histoire.

(3) Nous savons le contraire.

(4) Le nouveau Bar-Abbas plutôt.

(5) On poursuit le plan de confusion qu'on a adopté.

(6) Entre chrétiens juifs peut-être, mais entre ceux-ci et les goym, chrétiens ou non ?

(7) Cette fois nous y sommes !

(8) Ceci pour faire croire que Bar-Abbas s'est livré volontairement sans condamnation préalable.

crucifié dont ils suivent les lois. Comme ils reçoivent ses préceptes avec une confiance aveugle, ils méprisent tous les biens (1) et les croient communs (2). Si donc il s'élevait parmi eux un imposteur adroit, il pourrait s'enrichir très promptement, en se moquant de ces hommes simples et crédules (3).

Cependant Péréghérinos fut bientôt (4) délivré de ses fers par le gouverneur de Syrie, dévoué aux lettres et à la philosophie; il savait que notre cynique (5) était assez fou pour se livrer à la mort dans le dessein de s'illustrer (6); ne le jugeant digne d'aucune punition, il le mit en liberté. » (7)

Point de doute que Péréghérinos ne connût le fond et le tréfond de la mystification évangélique. La preuve en est dans la façon dont il a pratiqué la *tonte des moutons* (8). Et naturellement il n'avait jamais cru aux

(1) Et la Jérusalem d'or? Et les portes en pierres précieuses?

(2) Dans le Royaume seulement.

(3) Comme si ce n'avait pas été tout Bar-Abbas. Et ne croirait-on pas vraiment entendre Léon X rendant ce solennel hommage au parti que ses prédécesseurs ont tiré de la mystification évangélique: « Questa favola di Christo è molto utile alla Chiesa. » Utile seulement? Léon est discret, il aurait pu dire indispensable.

(4) On dit au contraire qu'étant patriarche des chrétiens, Péréghérinos avait « souffert dans la Syrie une longue prison. » C'est ainsi qu'en parle à Olympie Théagène, philosophe cynique.

(5) Remarquez que Protée est qualifié de philosophe cynique en une circonstance où il exerce manifestement l'état chrétien. Qu'est-ce que la philosophie et les lettres viennent faire ici?

(6) Ce gouverneur est un devin d'une rare perspicacité, car l'événement n'eut lieu qu'une trentaine d'années après, et en Elide, près d'Olympie.

(7) « Je ne vois en cet homme aucune cause de punition. » dit Pilatus en voyant Bar-Abbas sous les traits de Jésus. Cf. *Les Evangiles de Satan*, troisième partie, p. 135. Protée n'a pas l'air moins innocent. Mais, sous le nom de Péréghérinos, n'avait-il pas un vilain dossier?

(8) Ainsi nommait-on les dupes dans la secte dont Péréghérinos avait été le plus bel ornement. (Voir les *Esclaves fugitifs* de Lucien, et le présent volume, p. 206.)

résurrections, à celle de Bar-Abbas surtout. Ce qu'il annonçait, ce n'est pas le retour de cet imbécile sur les nuées. Cela, c'était bon pour les Juifs jehouddolâtres ! Ce qu'il annonçait, c'est le Royaume des Grecs. Le Royaume aurait lieu, mais sans les Juifs, contre les Juifs. La Ville d'or viendrait, mais pour les Grecs. C'est pour les Grecs que fleurirait le Jardin aux douze récoltes. C'est ce que Jésus dit aujourd'hui dans les Synoptisés : d'autres que les Juifs auront les fruits !

Au demeurant, le fond est le même. La prédication du Renouvellement du monde par un arrêt dans le temps ne pouvait que développer la paresse et la promiscuité : deux choses dont la vertu n'a jamais dérivé. Au Jourdain, les assemblées de fainéants sordides et de filles démoniaques avaient abouti à la plus répugnante crapule. Les apôtres qui font pleurer l'auteur des *Lettres de Paul* et dont l'auteur de la *Lettre de Barnabé* dit qu'ils ont « surpassé tout péché », voilà les vrais, les seuls apôtres pendant plus de cent ans, voilà qui est la primitive Église. Les chrétiens qui suivaient Pérégérinos sur les grands chemins d'Asie obtiennent par le chantage ce que les autres extorquaient par la sique et la torche. Dès qu'il y eut des églises stables, où l'on exerçait les métiers de la ville avec cette âpreté au gain qui est la marque de l'origine commune, on redouta ces nomades, on eut de la peine à les chasser, ils venaient en frères, voulaient être traités en frères, s'asseoir aux tables, coucher dans les maisons, bayer au soleil, oints sans doute et chrétiens comme les autres, mais oints de paresse. La *Didachè* dénonce cette plaie : « Si un artisan vient visiter la communauté et désire s'établir parmi vous, que celui-là travaille et

qu'il mange ! Mais si le visiteur n'a point de métier, avisez selon votre prudence à ce que, sous prétexte qu'il est chrétien, il ne vive point parmi vous à ne rien faire. S'il ne veut point travailler, c'est un *christ-temporos*, un marchand de christ. Gardez-vous de telles gens (1) ! » Marchands de christ ! quel mot ! Bar-Abbas, voilà tout ce qu'ils ont à vendre ! Le cadavre d'un criminel, telle est leur marchandise, qu'ils travaillent, comme ceux qui protestent ici, ou qu'ils ne travaillent pas, comme ceux contre qui on proteste !

Libre, Pérèghérinos revint à Parion. C'était une petite ville qui, avec cinq de ses voisines, ne valait pas cinq mille talents ; le souvenir du père assassiné y était encore vivace. On allait le venger, lorsqu'on vit paraître un homme à longs cheveux et à longue barbe, affublé d'un mauvais manteau, une besace sur l'épaule, un bâton à la main (2). C'était le fils repentant, dans son costume de Pérèghérinos. Le père ne pouvait plus tuer le veau gras, mais le fils se fit pardonner en déclarant aux habitants qu'il leur abandonnait le bien qu'il avait hérité. La colère publique tombe, on s'émeut, on l'acclame. Qui eût entrepris de parler de parricide aurait été lapidé sur-le-champ. Tranquille de ce côté, Protée reprend sa vie errante à travers l'Asie et la Grèce, suivi d'une troupe de chrétiens qui lui servent de satellites et l'entretiennent dans une abondance qui semble bien l'avoir perdu, car, un beau jour, ils le sur-

(1) Le texte a été remué, ce qui l'a rendu assez difficile à traduire. Ma version n'est pas littérale et pourtant j'en crois le sens aussi exact que possible.

(2) C'est le costume recommandé dans les *Instructions aux Douze et aux soixante-douze*. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 397.

prennent mangeant des viandes *dépendues*, (du porc, ou des viandes consacrées aux dieux) (1), son prestige s'évanouit et ils l'abandonnent. Adieu la recette!

Les chrétiens de Péréghérinos sont bien les formalistes étroits d'avant les *Actes des apôtres*, les *Lettres de Paul* et les ordonnances de Jésus sur la liberté des viandes. Pierre ne s'est pas encore assis à la table de Cornélius, Paul n'a pas encore tracé les limites du permis et du défendu, il ne s'est pas encore disputé avec Pierre, dans Antioche, à propos d'agapes partagées avec les païens, et rien que pour avoir surpris Péréghérinos mangeant des viandes impures selon la loi juive ou la kabbale particulière de la secte, les chrétiens le renient, eux qui lui pardonnaient ses crimes! Mais il est permis de se demander si c'est la véritable cause de la rupture, car en Syrie, naguère, dans la ville où Péréghérinos fut emprisonné, nous avons vu les principaux chefs chrétiens s'assembler pour manger avec lui des mets de toute espèce, dans des agapes fraternelles. Est-ce Péréghérinos qui a rompu avec les chrétiens, ou les chrétiens qui ont rompu avec Péréghérinos? Ou bien encore, une circonstance plus impérieuse que la question de régime l'a-t-elle obligé de renoncer au métier de chrétien? Est-il possible d'admettre qu'il ait, pour une faiblesse si facilement réparable, abandonné le commerce de la grâce? Ne vaut-il pas mieux croire qu'un prêtre, conscient de son devoir, mit fin aux scandales qui accompagnent fatalement ce genre d'exploitation? Dans l'*Ane d'or*, Apulée n'a-t-il pas vu l'édile d'Ilypate en Thessalie bousculer l'éta-

(1) On était très sévère sur ce point dans la secte de Ménandre. Cf. le présent volume, p. 31.

lage allégorique des baptiseurs, jeter leurs poissons hors de la poissonnerie et les fouler aux pieds (1) ?

XI. — Dégouté des chrétiens dont il n'avait plus besoin, puisqu'ils ne rapportaient plus, Péréghérinos redemanda par requête à Antonin les biens qu'il avait abandonnés aux Pariens, car, se jugeant suffisamment absous par sa propre rémission, il ne voyait plus la nécessité d'acheter l'amour de ses concitoyens. Très spirituellement l'Empereur déclara la donation irrévocable.

Alors Péréghérinos alla en Égypte pour apprendre la philosophie du renoncement aux biens de ce monde, telle que l'avaient prêchée les Diogène, les Cratès et les Antisthène; il se fit cynique à l'école d'Agathobule dans Alexandrie. Cet Agathobule, philosophe grec, avait été l'un des maîtres de Démonax, le plus parfait des hommes qu'ait connus Lucien (2). Rival de Démétrius, d'Épictète, de Timocrate d'Héraclée, c'était une des grandes célébrités du siècle, son nom retentissait dans toute la Grèce. Mais vraiment on a peine à croire qu'il s'agisse de lui, quand on voit son élève « la tête à moitié rasée, le visage barbouillé de boue (ou enduit de plâtre?), commettre à la vue du peuple les actions les plus infâmes, cherchant à prouver qu'elles étaient du nombre de celles qu'on appelle indifférentes, se frapper et se faire frapper sur le derrière avec un bâton, exécuter des tours de force et commettre mille indécences ! » Cela, c'est Péréghérinos avant Agathobule. Il y a là une transposition intéressée de l'un des passages où Lucien décrivait Protée avant qu'il ne fit métier d'être vertueux.

(1) Cf. *Les Évangiles de Salan*, première partie, p. 73.

(2) Si toutefois la *Vie de Démonax* est de lui.

D'ailleurs quel dieu Protée dit-il être à partir de son séjour à Alexandrie ? Un dieu dont il n'avait jamais joué le rôle jusqu'alors, Hercule, patron de la secte cynique ; Hercule, le Fils de l'homme de l'Olympe païen, Hercule, dont les douze travaux sont une spéculation allégorique sur les douze signes du Zodiaque, Hercule sorti radieux des légendes locales, incorporé au soleil et accomplissant avec lui son évolution. Quand on tentait l'identification des dieux nationaux, c'est le Soleil, Verbe de l'Invisible, qu'on retrouvait partout dans la variété des animaux astrologiques qui lui étaient consacrés. Mais Protée avait beau faire : pour les disciples d'Agathobule il était toujours le baptiseur et le christ asiatique. Agathobule ne choisissait pas ses auditeurs, il vous le dira lui-même, celui-là était le plus corrompu de tous.

Ce qu'a voulu l'Église en calomniant l'enseignement d'Agathobule, c'est atteindre Protée sous le nom qu'il prit pour renier les chrétiens en général et les jehoudolâtres en particulier. Ce nom, c'est Crescens. Il en prenait un différent selon le travail qu'il accomplissait ; et cette habitude, il la porta dans l'exercice de la philosophie cynique : « le cynique à plusieurs noms », dit Lucien. Le masque de la vertu est le dernier qu'il posa sur sa face vieillissante ; et la liberté du « gueuloir » (comme eût dit Flaubert) qu'on tolérait de cette secte fut ce qui le détermina d'y entrer. Car d'Alexandrie il vint à Rome où il se mit à injurier tout le monde, Antonin lui-même. Insulter était un acte professionnel. Antonin n'y prenait garde, mais le gouverneur bannit le cynique, non sans quelque rumeur parmi la secte. On comparait Protée à Dion, à Musonius, à Épictète qui

avaient eu les honneurs de l'exil pour avoir aimé la vérité.

C'est vers 155 qu'il habita Rome, étourdissant la ville de ses déclamations, n'ayant plus de christien que l'envie et la rapacité. Autrement, et s'il y avait eu là, comme la papauté le soutient, une Église où l'élément juif aurait été en minorité, il ne tenait qu'à Pérègrinos de s'en proclamer l'évêque en s'appuyant sur les épreuves qu'il avait subies dans les prisons de Syrie. Ayant habité la Palestine « au milieu des presbytres et des docteurs » de la foi, avec la réputation qu'il avait « de faire des miracles », il eût pu, s'il ne s'était pas suicidé à Olympie devant tant de témoins, occuper le premier rang parmi les faux martyrs, et nous aurions aujourd'hui les *Actes de Saint Pérègrinus*, comme nous avons ceux de Saint Justin. Mais il paraît bien que pour se faire pardonner son passé de Palestine et de Syrie il a vécu à Rome sous le nom de Crescens et que, dans un livre terrible par sa franchise, il a séparé la secte dont il avait été le christ de celle qui adorait le juif crucifié pour ses crimes.

Et comment, aboyant contre tout le monde, eût-il ménagé le seul Bar-Abbas ? C'est là sans doute et en ce nouvel état que le vit Tatien, avec son épaule déconverte, sa longue chevelure, sa barbe fluviale, ses ongles de fauve, sa besace, son manteau et son bâton. C'est contre lui, comme s'il pouvait l'entendre, qu'il invective : « Homme qui rivalises avec le chien, tu ignores Dieu (1) et tu descends à l'imitation d'animaux sans raison ! Mais toi qui cries si fort en public et en

(1) Allusion à son christianisme.

imposes aux autres, tu sais défendre tes propres intérêts, et si on n'est pas d'accord avec toi, tu réponds par des insultes : la philosophie est pour toi un art d'acquiescer ! »

C'est un fait reconnu par toute l'Église qu'un certain Crescens, philosophe cynique, emboucha la même trompette que Fronton, philosophe stoïcien, précepteur de Marc-Aurèle, et en sonna contre les jehouddolâtres. Et il semble bien par les martyrologes substitués à l'instruction criminelle que, convaincus de crimes, trois de ces jehouddolâtres, Ptolémée, Lucius et un troisième qu'on ne nomme pas, furent crucifiés par Urbicus, préfet de Rome sous Antonin. Pour donner le change sur ces exécutions analogues à celles de Carthage, l'Église a forgé la *Seconde Apologie de Justin*, dont l'auteur tient les propos les plus dangereux et les plus incohérents sur les Antonins, de manière à se faire condamner à son tour pour avoir défendu des chrétiens avérés. Car, s'adressant à Marc-Aurèle lui-même, il dit de l'un des exécutés : « Mourir, c'était pour lui être délivré de ses maîtres injustes pour aller auprès du Père et du roi des cieux. » Le roi des cieux, c'est Bar-Abbas. Ce défi serait fort malhabile, si celui qui le porte n'était pas destiné, dans l'esprit du faussaire, à être envoyé au martyre pour avoir professé publiquement la même foi.

Justin, apôtre du Verbe platonicien, avait laissé la renommée d'un homme irréprochable. Il s'agit donc de préparer le public aux *Actes du Martyre de Saint-Justin*. Car, à partir d'une certaine époque, on convint que Justin, ayant été témoin dans une *Première Apologie*, devait avoir été martyr, à cause de la *Seconde*, conformément au jeu de mots qui a trans-

formé tant d'inconnus en héros et tant de criminels en innocentes victimes : « Moi aussi, dit-il, je m'attends à me voir poursuivi et attaché au bois du supplice par quelqu'un de ceux que j'ai nommés ou par Crescens, ce *philopsophe* (ami du bruit), et ce *philocompe* (ami de la parade). » On peut en conclure que les *Actes* de son martyre sont tout prêts sur la table d'un moine du sixième siècle. Mais en attendant que l'Église les sorte, Justin demande à Marc-Aurèle de le convoquer pour lui démontrer que les écrits de Crescens sont un tissu de calomnies et un verbiage sans fondement : « Le nom de philosophie ne convient pas à un homme qui nous accuse en public, alors qu'il ne nous connaît pas, qui traite les chrétiens d'athées et d'impies pour plaire à une multitude égarée. S'il nous poursuit pour avoir *lu les enseignements du christ* (1), c'est un infâme, il est moins excusable que les ignorants ; eux, du moins, se gardent souvent de juger et de calomnier ce qu'ils ne connaissent pas. S'il les a lus, il n'en a pas compris la grandeur ; s'il l'a comprise, c'est pour n'être pas *soupçonné d'être chrétien* qu'il se conduit ainsi, et alors il est d'autant plus misérable et infâme ; il est esclave d'une opinion aveugle et insensée, il obéit à la crainte. Je lui ai proposé des questions sur ce sujet, je l'ai interrogé : or, j'ai pu me convaincre, je veux que vous le sachiez, qu'il n'en sait pas le premier mot. Pour prouver ce que j'avance, si vous n'avez pas eu connaissance de nos discussions (2), je suis prêt à l'interroger de

(1) C'est pour les connaître à fond par les *Paroles du Rabbi* que Crescens les avait dénoncés.

(2) Il n'y avait pas de discussion possible. Le livre de Crescens était sans réplique, puisé aux mêmes sources que celui de Fronton.

nouveau devant vous : ce serait digne de votre puissance souveraine. Si vous avez eu connaissance de mes questions et des réponses, vous avez pu voir qu'il ne sait rien de notre doctrine. S'il la connaît, et que, comme je l'ai dit plus haut, la crainte de ceux qui l'écoutent l'empêche de parler, il montre par là qu'il n'est pas ami de la sagesse, mais ami de l'opinion (1) : il méprise la belle maxime de Soerate : « La vérité doit passer avant l'homme. » Mais il est impossible qu'un cynique, qui place la fin dernière dans l'indifférence, connaisse un autre bien que l'indifférence (2) ».

Pérégérinos s'étant suicidé, on fait poser cette question par Créséos : « Pourquoi ne vous suicidez-vous pas tous, puisque l'immortalité vous attend ? — Pour deux raisons, répond Justin. La première, c'est qu'en nous suicidant, nous diminuerions le nombre déjà trop petit des disciples de la loi divine. L'autre, c'est que, nous disparus, Dieu n'a plus de raisons de conserver le monde ! (3) »

Oubliant en quel temps il est censé écrire, à qui il est censé parler, et spéculant sur le « martyr de saint Justin », hier encore philosophe platonicien, le faussaire continue :

« Personne ne crut Soerate jusqu'à mourir pour ce qu'il enseignait. Mais le christ, que Soerate connut en partie, (car il était le Verbe et il est Celui qui est en tout, qui prédit l'avenir par les prophètes et qui prit personnellement notre nature pour nous enseigner ces

(1) Distinction toute socratique, elle est dans Platon.

(2) *II Apologie*, ch. III.

(3) « Vous êtes le sel de la terre », dit Jésus aux disciples de Bar-Abbas. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 362.

choses), le christ fut cru non seulement des philosophes et des lettrés (1), mais même des artisans et des ignorants en général, qui méprisèrent pour lui et l'opinion et la crainte et la mort; car il est la vertu du Père! »

Le pseudo-Justin ne se borne point à des généralités de cette sorte, il trace un tableau flatteur de l'héroïsme jehouddolâtre au milieu des persécutions qui peuvent atteindre les corps, mais non ces âmes innocentes et pures : « Quand j'étais disciple de Platon, entendant les accusations portées contre les chrétiens et les voyant intrépides en face de la mort et de ce que les hommes redoutent, je me disais qu'il était impossible qu'ils vécussent dans le mal et dans l'amour des plaisirs. ... A l'instigation des démons, ... les impies ont condamné à mort plusieurs des nôtres sur des calomnies répandues contre nous; ils ont mis à la question nos serviteurs, des enfants, de faibles femmes, et par des tortures effroyables ils les ont forcés à nous imputer ces crimes fameux, qu'ils commettent eux-mêmes ouvertement !... Rougissez, rougissez de charger des innocents de vos propres crimes, d'imputer vos fautes et celles de vos dieux à des hommes qui n'y ont pas la moindre part! Repentez-vous et changez de conduite! » Et poursuivant avec impétuosité sa marche au martyrologe, il s'écrie : « Je suis chrétien, je m'en fais gloire, et, je l'avoue, tout mou désir est de le paraître! »

Ce « M'as-tu vu? » est impayable, mais qui l'a vu?

Ce n'est certainement pas Marc-Aurèle, car il n'eût

(1) On ne peut en citer qu'un, Pérégrinos-Crescens, qui abandonna les chrétiens malgré les profits de son patriarcat. Crescens est un de ses nombreux pseudonymes.

pas manqué de répondre : « Nous profiterons de cette séance pour vider la question que vous avez soulevée à propos de Semo Sancus, en qui vous voulez absolument voir Simo Magus, samaritain par enzônement (1). Nous devons vous dire que votre ignorance des dieux de Rome ne nous incite pas à accepter vos vues sur celui que vous nous proposez ; il nous est déjà suspect à cause de sa race et de son éloignement. Nous appelons « Dii Semones » les héros qui nous ont paru dignes d'habiter le ciel après leur mort. De ce nombre est Hercule qui passe pour avoir introduit la justice en Italie et à qui nos pères ont élevé des autels sur lesquels on avait coutume de prêter serment. Bien que vos oreilles soient fermées à tout ce qui touche les dieux païens, vous avez dû entendre jurer par Hercule. La lettre de l'empereur Hadrien (2), que vous voulez bien nous communiquer, contient même cette formule de serment. Vous en avez été scandalisé sans doute, mais vous n'ignorez pas à quel point ce prince était enfoncé dans le paganisme. Il faut lui pardonner, il n'a fait que suivre l'habitude, car Hercule est devenu chez nous le Dieu de la bonne foi ; et — excusez-moi de braver l'honnêteté en parlant latin, — le *Deus fidius* que nous invoquons si souvent n'est autre que le surnom d'Hercule. Nous entendons *me juvet*, et par tout cela nous voulons dire : « Que le Dieu de la bonne foi nous soit en aide ! » Quoique cet Hercule ne vous plaise point, nous pensons que la foi romaine vaut celle qui préside à la rédaction des *Evangelies*, des *Actes des Apôtres* et des *Lettres de Paul*. Les Sabins, dans leur langue, disent : « Semo

(1) Cf. le présent volume, p. 27.

(2) Cf. le présent volume, p. 91.

Sancus » au lieu de « Deus fidius », mais c'est Hercule qu'ils invoquent ainsi, et c'est à lui, bien à lui qu'ils ont jadis élevé dans l'île tibérine l'autel dont vous poursuivez la démolition pour y substituer celui d'un Juif condamné pour trahison, assassinat et vol. Je ne vous citerai pas tous les auteurs latins qui constatent l'identité de Semo Sancus avec Hercule : Ovide, Properce, et plus récemment Silius Italicus, quand Rabbi Akiba et les deux fils de Jebouda Toâmin honoraient Rome de leur présence.

« Le sanctuaire que vous faites semblant de prendre pour le monument de Simon le Magicien est l'un des plus anciens et des plus vénérés de notre ville. Aussi ai-je le pénible devoir de vous dire que votre requête à fin de suppression, sous le prétexte qu'il est celui de votre Simon, excite dans tout le Sénat une hilarité qui s'est étendue à toutes les poules de Rome. La confusion que vous faites entre Hercule et Simon enlève au débat que vous sollicitez entre Crescens et vous une partie de la gravité convenable. Si vos yeux éclairent aussi mal votre intelligence quand ils sont à Rome, comment pouvez-vous espérer que nous les croirons quand ils prétendent avoir vu Jésus-Christ ?

« Crescens, avec sa gouaille cynique, aura facilement raison de vous devant les juges que vous réclamez. Moi-même je ne puis me défendre d'une certaine méfiance à l'endroit de vos affirmations, car j'ai la foi la plus entière dans Fronton, mon précepteur, dont les renseignements concordent avec ceux de Crescens et pas du tout avec les vôtres. Je vous engage donc à vous munir de toutes les pièces nécessaires à votre cause. De mon côté, je ne négligerai rien pour vous mettre en

état de la soutenir avec éclat ; je regrette même qu'au lieu de la débattre dans une salle publique, vous ayez choisi mon palais, car j'aurai toujours l'air d'un homme qui dissimule à la postérité les *Registres du cens de Quirinius* (1) et les *Actes de Pilatus*. Vous voudrez bien m'apporter quelques renseignements sur votre adversaire Crescens ; il ne jouit d'aucune notoriété dans cette ville où l'on ne connaît guère que Péréghérinos, célèbre ici par son protéisme. Il vous sera facile de le retrouver, car il a été longtemps patriarche des chrétiens de Syrie, d'Asie et d'ailleurs, et il vous donnera le concours de ses lumières. Nous en avons besoin, car je vous dirai qu'ayant été jadis proconsul d'Asie, j'ai rencontré force platoniciens dont aucun n'avait osé parler de ce Jésus si cher à Quirinius et à Pilatus. La Sibylle nous avertit que vous vous préparez, dans un avenir assez lointain, à falsifier Tacite à l'occasion de ce même Jésus. Il semblerait juste à Semo Sancus que vous vous contentassiez de falsifier vos historiens sans toucher aux nôtres. D'autant plus que, si ce que vous ferez dire à Tacite est vrai, les disciples de Bar-Abbas ont brûlé huit quartiers de cette ville sous le règne de Néron. Cela ne vous mettra pas en très bonne posture pour plaider l'innocence de la secte devant un auditoire où les petits-fils des sinistres seront fatalement en majorité. Demandez à l'évêque en exercice de vous assister dans cette épreuve, il est seul qualifié pour répondre au nom de Bar-Abbas dont il est le vicaire, ayant succédé à Pierre qui lui-même a été pape ici pendant vingt-cinq ans et trois mois. Vous n'avez pas l'air de

(1) Lequel, étant gouverneur de Syrie, aurait immatriculé Jésus vingt et un ans après la naissance de Bar-Abbas !

vous douter de cela, et il faut que ce soit un païen qui vous l'apprenne. D'ici là priez sur le tombeau de Pierre qui est au Vatican, comme vous le savez de votre science certaine, mais ne vous trompez pas cette fois et n'allez pas prier dans le sanctuaire de Semo Sancus. Vous n'y trouveriez que des païens invoquant le Dieu de la bonne foi et faisant devant lui un serment inconnu chez vous, celui de ne pas mentir ! »

XII. — Mais voici Protée de retour à Athènes où il aboie plus fort que jamais, parlant crûment de guerre contre Rome comme d'une chose utile à la civilisation. Démonax le chypriote s'était fixé dans Athènes, de tous recherché pour son esprit, de tous honoré pour ses mœurs, de tous aimé pour son humanité. C'était pour la sagesse une manière de Socrate, dominant la philosophie elle-même, ne sacrifiant point aux dieux, inquiété même pour cette attitude réputée athéisme, néanmoins toujours content, toujours égal, toujours riant des faiblesses humaines. Péréghérinos, hargneux, envieux comme un chrétien, lui reprochait de ne point aboyer, peut-être même de ne point mordre : « Démonax, lui disait-il, tu ne fais pas le bien. — Ni toi l'homme, Péréghérinos. » Riposte à triple entente, visant à la fois les mauvaises mœurs de l'homme, ses théophanies féminines et son ancien état de christ.

Depuis longtemps, assidu aux jeux olympiques, excité sans doute par les railleries que lui valaient son ancien métier de Ressusciteur et sa prédication de l'Age d'or, Péréghérinos rêvait de vaincre la mort, de se baptiser définitivement dans le feu et dans l'Esprit-Saint, de s'en aller volontairement dans une évaporation divine (ainsi nommait-il la chose) devant toute la Grèce assem-

blée. Il ne pouvait admettre que le corps d'un Ressusciteur appartint à la terre !

Depuis l'Olympiade de 165 il annonçait le dessein de se brûler publiquement à celle de 169 pour être enfin reçu dans le sein de son Père ! Il voulait qu'on cessât de l'appeler Protée pour l'appeler Phénix, du nom de l'aigle qui renaît de ses cendres et se renouvelle lui-même. Car il avait fait une *Apocalypse* de circonstance où il prédisait, d'après des oracles vieux comme le monde, — lui aussi, devant qu'Abraham fût, était ! (2) — qu'après sa mort il serait le Génie tutélaire des hommes dans les ténèbres. Il demandait des autels et une statue d'or, et déjà ses « détestables disciples » se proposaient de lui élever, sur l'emplacement de son bûcher, un temple dans lequel il rendrait des oracles, par la raison que le fils de Jupiter dont il portait le nom (il s'agit de Protée) avait le don de prédire l'avenir. Des compères excitaient les Grecs au culte de cette divinité nouvelle dont ils avaient si grand besoin. Déjà l'un d'eux, Théagène de Patras, qui devait être le vicaire de Protée et le pape de son Eglise, faisait circuler un oracle dans lequel la Sibylle disait : « Lorsque Protée,

(1) Il s'est écoulé trois olympiades entre le temps où Pérégrinosis habita Rome et celui où il se brûla.

Première olympiade (157) : il débâtère contre celui qui avait amené de l'eau dans Olympie, tout en s'abreuvant de cette eau.

Deuxième olympiade (161) : il fait l'éloge de ce bienfaiteur public. (Hérode Atticus, à ce qu'on croit).

Troisième olympiade (165) : il annonce à tous les Grecs qu'il se brûlera aux jeux suivants.

Quatrième et dernière olympiade (169) : il tient sa promesse.

On peut admettre qu'il a été chassé de Rome entre l'olympiade de 153 et celle de 157, ce qui correspond bien à la date du *discours de Talien, retour de Rome, aux Grecs.*

(2) Cf. *l'Evangile de Nessus*, p. 177.

allumant un grand feu devant le temple de Jupiter, s'élançera de la flamme et montera dans le vaste Olympe, j'ordonne que tous ceux qui se nourrissent des fruits de la terre l'honorent comme un très grand héros qui se promène pendant la nuit et s'assied sur le trône de Vulcain et d'Hercule. » Et en effet si la vieille manie des grandeurs qu'il avait contractée poussait Protée à cette évaporation, ceux qui l'entouraient espéraient bien en vivre, notamment Théagène dont la besace était pleine « d'un or acquis par ses fréquentes usures. »

Quelques jours avant son évaporation, derrière le temple de Jupiter Olympien, Protée fit un discours testamentaire devant une foule considérable (il y eut des gens écrasés); il disait « qu'il voulait couronner une vie toute d'or par une fin également d'or », finir comme Hercule après avoir vécu comme lui, ce qui suppose les douze travaux. Il parlait ainsi, « sans réfléchir que les scélérats qu'on mène à la croix et ceux qui sont entre les mains du bourreau ont souvent une escorte encore plus nombreuse. » Pareil à Jésus qui veut que pour venir à lui tous les Juifs portent leur croix et suivent Bar-Abbas dans la mort (1), Protée voulait que les hommes, « apprenant par son exemple à mépriser le trépas, lui servissent tous de Philoctètes », c'est-à-dire qu'il leur léguait sa recette pour faire de nouveaux évaporés. Il espérait que cette perspective empêcherait les assistants de se prêter à son dessein. Mais tandis que quelques-uns criaient : « Conserve-toi pour les Grecs ! » d'autres, plus nombreux, répondaient : « Va jusqu'au bout ! »

(1) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 269 et *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 340.

Il fallut marcher. Protée construisit lui-même son bûcher à Harpine, ville située à vingt stades d'Olympie, et annonça qu'il se brûlerait la nuit suivante. Ce jour-là donc, après minuit, la lune levée, précédé de Théagène de Patras, jouant le rôle de l'hiérophante, Protée dépouilla ses vêtements, mit bas sa massue (1), demanda de l'encens qu'il jeta dans le feu, se tourna vers le midi, en s'écriant : « O mes génies paternels et maternels, recevez-moi avec honte ! » s'élança dans le brasier et disparut. Lucien assistait à cette évaporation, jugeant d'ailleurs que Protée avait commis assez de crimes et fait assez d'extravagances pour mériter de finir par le feu. Mais tout autre était le sens que les protéens donnaient à ce sacrifice. Le maître, que dis-je ? le Seigneur était tellement habile à passer dans le feu sans se brûler que pour mourir il avait été obligé de le faire exprès ! On a enlevé de *La mort de Péréghérinos* tout ce qui pouvait nous renseigner sur cette faculté dont l'amiante est probablement le secret, mais on en retrouve la trace dans *Les esclaves fugitifs* où Lucien fait dire par Apollon parlant à Jupiter : « Est-il bien vrai, mon père, qu'un homme s'est précipité dans un bûcher ardent, en face de ton temple d'Olympie ? C'était, dit-on, un vieillard assez adroit dans l'art de faire de pareils tours de force (2) ».

Au petit jour, Lucien s'en retournant à Olympie ren-

(1) La massue d'Hercule. Il devait avoir également une peau de lion. Dans les *Esclaves fugitifs*, dialogue qui fait suite à la *Mort de Péréghérinos*, Mercure dit devant Hercule à ce patriarche chrétien qui s'est fait cynique après un passé déplorable : « Dépouille-toi de ta peau de lion, afin que tout le monde voie que tu n'es qu'un âne. »

(2) On a également touché à ce dialogue, et supprimé toute la partie où Jupiter contait à Apollon ce qu'il y avait dans les discours de Péréghérinos pour justifier son action devant l'assemblée.

contra des gens qui venaient au bûcher, car le bruit s'était d'abord répandu que Protée ne s'évaporerait pas avant d'avoir salué le soleil levant, comme font les Brachmanes. Au milieu des fous qui, sans avoir rien vu, criaient à l'apothéose, il se moqua de ceux qui l'étaient le plus, leur racontant que la terre avait tremblé et fait entendre des mugissements lors de l'entrée de Pérégrininos dans le bûcher, et qu'un vautour sortant de la flamme s'était envolé vers les cieux en s'écriant d'une voix plus qu'humaine : « J'abandonne la terre et je vais dans l'Olympe ! » Sur la route il y avait déjà des groupes de « pèlerins d'Emmaüs », parmi lesquels on soutenait qu'un instant après s'être brûlé, Protée était apparu revêtu d'une robe blanche et couronné d'olivier, qu'on l'avait vu se promener gaiement sous le Portique des sept échos. Quelques-uns disaient avoir vu, de leurs yeux vu, le vautour auquel Lucien venait de donner à la fois la naissance et la volée.

XIII. — Les dernières volontés de Protée étaient qu'on l'adorât comme un dieu ; et dans le testament qu'il avait fait remettre aux villes les plus considérables de la Grèce il donnait ses instructions, ses exhortations et ses lois. Il avait chargé quelques-uns de ses amis d'en être les apôtres. Et qui prouve qu'ils n'étaient pas sept, comme les échos du Portique et les sept tonnerres de l'Apocalypse, (et aussi les sept fils de Jehouda le Gamaléen), ou douze, comme les Douze de la mystification actuelle ? Il les désignait sous le nom d'*ambassadeurs de la mort et courriers des sombres rivages*. Car, sans être jamais descendu aux enfers, comme fit Bar-Abbas quand il fallut occuper la journée qui s'est écoulée entre sa mort et sa disparition du Guol-

golta, on ne peut douter que Péréghérinos n'en connût tout le détail par la kabbale chrétienne dont s'est également inspiré Valentin.

Le lendemain de l'évaporation de leur maître, les apôtres de Protée étaient déjà sur les routes de Thessalie et de Macédoine depuis longtemps ouvertes à l'imposture jehouddolâtrique. Ils portaient aux villes son testament, tout plein d'excellentes choses prises aux Agathobule et aux Démonax. Déjà ses reliques se vendaient au prix qu'ils en demandaient (1). Honteuse du travail que font ces cyniques, lions d'aspect, mais dont « le braire hardi » ne décèle que trop l'origine asinaire, fuyant Olympie et Harpine, la Philosophie se retire auprès de Jupiter, elle n'a pas voulu assister à l'évaporation de l'âne à la peau de lion ! Elle quitte le monde que prépare la religion de l'Âne d'or, la Révélation d'un Protée succédant à celle d'un Bar-Abbas : « On verra bientôt, dit-elle, quels maux produira ce dangereux exemple ! Tous les artisans vont abandonner leurs ateliers, et laisser les métiers sans exercice, lorsqu'ils réfléchiront que, soumis à un travail rude et pénible, courbés du matin au soir sur leur ouvrage, ils ne gagnent qu'un modique salaire, à peine capable de fournir à leur subsistance, tandis qu'ils voient des paresseux et des imposteurs nager dans l'affluence de tous les biens, demander avec une insolence tyrannique

(1) « Dernièrement un fou acheta un talent le bâton que portait Protée le Cynique et qu'il avait quitté lorsqu'il s'élança dans le feu. Il le garde comme un trésor et le fait voir aux curieux... Le possesseur de ce meuble précieux le surpasse encore en sottise. Vois à quel triste état tu es réduit, tu aurais véritablement besoin de quelques coups de bâton sur la tête ! » Lucien, *Contre un ignorant qui achetait beaucoup de livres.*

et recevoir aussitôt, s'irriter lorsqu'on leur refuse quelque chose, et ne donner de louanges que quand on les a payées. Ils croiront qu'en les imitant le siècle de Saturne (1) va renaître pour eux et que le miel va couler des cieux dans leur bouche! (2) »

L'âge d'or porté sur l'âne d'or (3), voilà ce que ce genre d'apôtres annonce aux villes. « Cependant, disent-ils, de l'or ou de l'argent, je suis loin de vouloir en posséder ! Une obole me suffit pour acheter quelques lopins ! » Et un instant après ils vous demandent non des oboles, ni des drachmes, mais des trésors entiers. Il n'est point de marchand à qui la charge de ses navires produise autant d'argent que ces hommes en retirent de leur philosophie ! Ensuite, lorsqu'ils ont accumulé une fortune assez considérable et qu'ils ont assuré l'avenir, ils jettent loin d'eux ce misérable manteau, ils achètent des vêtements précieux, des esclaves à chevelure flottante, des campagnes, des bourgades entières ! »

Sur ce thème Lucien brode une parabole obscure, dont un de nos hellénistes les plus sagaces (4) a dit très justement : « Le seul tort de Lucien a été d'écrire pour un public bien renseigné et de ne pas songer assez à celui qui le lirait plus tard. » Ce tort a été terriblement aggravé par une catégorie d'hommes dont l'intérêt était qu'on cessât de comprendre. Car Lucien observe que la vieille Attique ne vaut rien pour les

(1) Autrement dit l'Age d'or, la Ville d'or, le Jardin aux douze récoltes et le reste, si après tout cela il peut y avoir un reste...

(2) Sur ce miel du Verbe juif, cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 70, et deuxième partie, p. 32.

(3) *Onos, Kronos*, vous connaissez le jeu de mots. Cf. *Le Gogotha*, p. 17.

(4) M. Croiset, *Essai sur Lucien*, 1882, in-8, p. 74.

apôtres de Péréghérinos, elle est trop pauvre. C'est où l'on tire l'or et l'argent des entrailles de la terre, c'est vers la Thrace, ce Transwaal antique, qu'ils ont porté leurs pas, s'y dirigeant par les vallées de la Thessalie et la Macédoine. Déjà dans Philippopolis, la ville aux trois collines (1), ce ne sont que *Ctésions*, *Ctésippes*, *Ctésiclées*, *Euctémons*, *Polycètes* (2), jadis esclaves et dignes de le redevenir, aujourd'hui possesseurs par la « tonte des moutons » que les mines ont enrichis.

Indignée de la fortune de ces imposteurs, la Philosophie redescend sur la terre avec Mercure et Hercule pour livrer aux dieux « le Paphlagonien, le barbare de Sinope, » auteur de tout le mal. Elle a de la peine à le découvrir, mais Orphée sait où se cache celui qui, plagiant ses mystères, y a ajouté l'idée toute chrétienne de la monopolisation de l'or. Il indique la maison où il demeure, mais il ne veut point le voir, tant il en a honte. On le retrouve chez l'hôte dont il a enlevé la femme quand il habitait l'Arménie sous le nom de la Barque (3). Il annonçait déjà une telle vocation de tondeur qu'il s'employait à tondre le duvet du drap dans la boutique. Dès lors il n'a cessé de se passer au foulon (4). D'abord

(1) Cette configuration laisse dans les yeux un souvenir ineffaçable, ne restât-on qu'une heure à Philippopolis. Le chiffre trois, autour duquel tourne toute la kabbale millénariste, et le voisinage immédiat de l'Ilèbre, si bien fait pour le baptême, sont une des causes qui avaient déterminé le choix de cette ville par les tondeurs.

(2) Noms formés du mot *possession*.

(3) *Kantharos*. Très significatif, le mot est à deux fins, il désigne à la fois l'Arche d'alliance et la coupe formée par le ciel au-dessus de la terre. Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 142.

(4) Allusion à la terre à foulon, l'argile que l'on emploie pour dégraisser les draps, et à la terre à potier dont Péréghérinos a si bien su se servir, peut-être aussi à l'amianté nécessaire pour passer dans le feu. L'Arménien était sans doute foulon et marchand de drap, car il y a des faits derrière toutes ces allégories.

il s'est fait prophète. Corbeau dont les croassements fatiguent l'oreille, il a osé disputer contre les dieux. Ensuite il s'est fait christ à tête d'âne, enfin cynique : chien par devant, lion par derrière, âne au dedans, c'est toute une ménagerie. « O ma pauvre femme ! s'écrie l'hôte trompé, que tu as dû souffrir de tous ces chiens ! On dit qu'elle est grosse de leur fait ! »

S'il en est ainsi et que l'enfant ressemble à son père, il aura trois têtes d'âne, car il est évident que Diogène (1) et Hercule ne sont pour rien dans sa confection. On comprend la douleur de l'hôte, il n'avait jamais souhaité un pareil châtement pour sa femme !

C'est le maître de philosophie de Protée qui fait cesser l'imbroglio, c'est Agathobule venu d'Égypte pour démasquer ce disciple indigne : il se saisit de lui, met la main dans sa besace, il en tire une ceinture d'or. Il en arrête un autre : le Blanchisseur (2), un autre encore : le Millesouffle (3). C'est le même homme-protée sous les trois faces de son ancien métier de *Péréghérinos* : Barque, Blanchisseur et Millesouffle. Car les trois ne font qu'un, et lorsque Mercure juge ce cas de protéisme, il n'ordonne qu'au seul *Péréghérinos* de rendre sa besace et son bâton, après quoi il offre à l'hôte trompé de reprendre sa femme, mais celui-ci refuse énergiquement : « Je ne veux point reprendre une femme prête d'accoucher de quelque vieux livre ! — Com-

(1) Père des Cyniques.

(2) *Leucol eion* (de *litthemi*). Qui a rendu blanc. Le texte est très corrompu. On lit *Lécuthion*, qui n'a pas de sens bien déterminé.

(3) On lit *Muropnous*, qui voudrait dire soufflé-parfum, (aussi traduit-on volontiers par parfumeur), mais il faut lire *Muriopneous* ou *Muriopnéos*, souffleur de mille : idée millénariste intraduisible en français.

ment ? dit Mercure qui fait l'étonné. De quel livre ? — Oui, mon cher, répond l'hôte. N'en avons-nous pas un intitulé *A trois têtes* (1) ? — Rien d'étonnant à cela, dit Mercure, puisqu'il y a aussi des *A trois phallus* (2) parmi les auteurs comiques ! »

Le livre dont il est question ici, c'est l'*Apocalypse* où le mari de la femme qui accouche donne un livre à son enfant devenu homme, et cet homme est représenté dans les caricatures, tel qu'il est adoré dans les assemblées, avec une tête d'âne (3). L'hôte trompé en Arménie par un christ doit donc s'attendre à ce que l'enfant de sa femme ait trois têtes, toutes trois d'âne, puisqu'au fond le père n'est ni Hercule ni philosophe cynique, mais un véritable âne. Il aura fatalement trois têtes et trois phallus asinaires.

Le jugement de Mercure résout la difficulté. Pour empêcher que la femme ne produise un tel monstre, elle retournera avec son mari. Protée sera puni sous ses trois faces : Hercule aidant, La Barque qui s'est fait cynique sera pendu par la barbe sous le nom de *Crémante* (3) pour le récompenser de sa scélératesse ; le Blanchisseur continuera à laver le linge sale des gens malpropres, et quant à Millesouffle, — ainsi l'appelaient-on quand il était à Alexandrie dans l'école d'Agatho-

(1) Jeu de mots qui comprend à la fois les trois figures que Protée a ici, et les trois siges qui précèdent les *Anes* sur le Zodiaque. C'est en outre le titre d'une comédie de Théopompe.

(2) Allusion aux avantages phalliques de l'âne d'or. Le pauvre Arménien sait par sa femme ce qu'il en faut penser. C'est en outre le titre d'une comédie d'Aristophane citée par Athénée.

(3) Cela prouve, entre parenthèses, que l'adultère de Marie avec le soldat Panther n'était pas encore inventé, et que pour Lucien comme pour tous Bar-Abbas était bien fils de Jehoudda.

(4) De *cremannum*, suspendre. M. Jacobitz (édition Teubner) lit *Cléanthès* qui ne rend pas l'idée et supprime le jeu de mots.

bule, — il raccommoquera les vieux habits, ce qui au premier abord semble un métier nouveau pour lui, mais il est bien dit au contraire que c'est une continuation (1). En outre, le châtiment de Millesoufle sera d'être fouetté avec des feuilles de mauves, comme on faisait aux adultères, d'être épilé pour ressembler à une femme, et d'être exposé sur le Mont Hémus, les deux pieds dans la neige (2). « Mais auparavant, lui dit Agathobule, dépouille-toi de cette peau de lion, pour que tout le monde connaisse que tu n'es qu'un Ane! »

XIV. — L'évaporation du Ressusciteur et sa réunion au Père ont eu une influence décisive sur la rédaction des *Evangelies* seconde manière. Bar-Abbas ne pouvait être au-dessous de ce païen, qui pendant quatre ans avait annoncé sa mort volontaire, suivie de ce qu'on estimait être une ascension spirituelle. C'est alors que Jésus se mit à prédire qu'il serait crueifié, mais qu'il ressusciterait infailliblement après trois jours. Encore ne soutient-il cela que pendant six mois, ce qui laisse un avantage énorme à Péréghérinos. Qui sait même si le tremblement de terre qui accompagne aujourd'hui sa mort dans Matthieu ne provient pas de celui qu'a inventé Lucien pour souligner l'entrée de Péréghérinos dans le bûcher? Car, il ne faut pas s'y tromper, la mort du Bessusciteur fut l'événement du siècle dans le monde des chrétiens non circoncis. Et puis, si ridicule qu'il eût été, il l'avait été beaucoup moins que Bar-Abbas, il avait montré du courage, il

(1) Cf. dans *Les Evangelies de Satan*, première partie, p. 223, la parabole des pièces mises au vieil habit.

(2) Il sera traité comme dans la partie de l'Enfer que Jésus appelle les ténèbres extérieures et d'où on ne peut être tiré lors de la fin des temps. Cf. *Les Evangelies de Satan*, troisième partie, p. 291.

n'avait pas fui de peur d'être arrêté, ses compagnons ne l'avaient point abandonné, ils avaient assisté à sa mort pour constater son ascension et en témoigner. Des personnes étrangères à sa famille et, semble-t-il, à toute idée de spéculation, l'avaient vu en robe blanche sous le Portique aux sept échos, tandis que personne n'avait revu Bar-Abbas depuis son enlèvement du Guol-golta. Enfin sa morale avait pu, sans aucun effort, s'élever à des hauteurs que Bar-Abbas n'avait pas soupçonnées. Il n'avait eu, sans rien changer aux mauvaises habitudes de toute sa vie, qu'à copier servilement les bons préceptes de la secte cynique et à les insérer dans les *Évangiles*. Jésus, quand il n'est pas juif, ressemble beaucoup plus à Protée qu'à Bar-Abbas.

L'Église n'a pu renier complètement un homme qui avait illustré l'Évangile et fourni le modèle des collectes de Paul (1). Après tout ce qu'on sait de Protée, ce n'est pas sans une véhémence surprise qu'on rencontre dans Aulu-Gelle un éloge pompeux de « Pérégrinus. » Qu'Aulu-Gelle ait vu le Ressusciteur, il y paraît bien, mais on ne peut douter qu'il ne partageât l'avis de Lucien, de Démonax et de Tatien, et ne s'exprimât sur son compte avec encore plus de sévérité, car étant à Rome, il recherchait surtout la société de Fronton, et à Athènes celle d'Hérode Atticus qui avait été consul avec Fronton. De plus, après être passé par le barreau, il fut adjoint au préteur de Rome, et les consuls lui confièrent à juger des affaires extraordinaires. Son plus

(1) Dans Lucien même (*Esclaves fugitifs*) elle fait dire par Jupiter que « c'était un assez brave homme », alors que le Père des dieux le cherche pour le punir.

grand ami était notre Favorinus d'Arles, un familier d'Hadrien et d'Antonin.

Or, que lit-on aujourd'hui dans Aulu-Gelle ? Ceci (1) : « J'ai connu à Athènes le philosophe Pérégrinus que l'on surnomma ensuite Protée : c'était un homme aux mœurs graves, à l'âme constante; il habitait une chaumière hors de la ville, j'allais souvent le visiter, car ses entretiens étaient pleins d'honneur et d'utilité. Mais ce que j'ai recueilli de plus remarquable de sa bouche, c'est ceci : (suit une courte dissertation sur ce juge intérieur que tout homme porte en lui quand il écoute, et qui s'appelle la conscience). « Si les hommes savaient que rien ne peut rester longtemps caché, dit Pérégrinus, ils seraient détournés du péché par la honte. » Là-dessus il cite ce vers de Sophocle : « Ainsi ne cache rien; car le temps, qui voit tout et entend tout, révèle tout. » Pourquoi le faux Pérégrinus ne cite-t-il pas au faux Aulu-Gelle les passages de l'Évangile où il est dit : « Il n'y a rien de caché qui ne soit révélé ? » Ce serait beaucoup plus simple. Mais alors il faudrait avouer qu'on a interpolé Aulu-Gelle après avoir supprimé tout le livre dans lequel il parlait de Pérégrinus le Ressusciteur (2).

Lucien avait prévu qu'au dieu Protée il serait élevé des statues; il en eut en effet, sinon à Philippopolis, du moins à Parion et à Troas; elles rendaient des oracles et faisaient des prodiges, tout comme si elles

(1) *Nuits attiques*, I. XII, ch. XI.

(2) Seul, entre les vingt livres des *Nuits attiques*, le huitième a disparu, et il n'en reste qu'un sommaire dans lequel on lit : « En quels termes et avec quelle sévérité le philosophe Pérégrinus réprimanda, en notre présence, un jeune Romain d'une famille équestre qui l'écoutait d'un air ennuyé et bâillait à chaque instant. »

eussent été des images de Bar-Abbas. Dans l'*Apologie* qu'elle a mise sous le nom d'Athénagore et adressée à Marc-Aurèle et Commode, l'Église se montre fort jalouse de cette apothéose. Est-ce parce que Protée n'était pas Juif? Elle l'appelle Néryllinos; ce diminutif du nom de Nérée, dieu marin comme Protée, convient assez à notre Mysien. D'ailleurs, en dehors de cette mention, personne n'a jamais entendu parler de ce Néryllinos auquel on éleva un monument dans Troas sous Marc-Aurèle. Le prétendu Athénagore regrette donc qu'on entende un si grand bruit dans Troas où les fils d'Alexandre le forgeron (1) travaillent aux statues de Néryllinos. Quand elles sont dressées sur les places publiques, elles font des miracles, l'une d'elles répond à ceux qui la consultent, elle guérit les malades, les habitants lui offrent des sacrifices, la couronnent d'or, la couvrent de présents. Pourtant ils ont connu Néryllinos à l'état d'homme! Athénagore gémit de ces choses.

Pourquoi les fils d'Alexandre le forgeron n'emploient-ils pas leurs talents à faire les images de Bar-Abbas mué en Jésus et celle de Saül qui, mué en Paul, a ressuscité quelqu'un dans Troas même? (2)

De tous ces faits, qui associent dans la même mesure le burlesque et l'attristant, une moralité se dégage, la seule! Voilà un homme qui, condamné pour adultère et pour détournement de mineur dans son extrême jeunesse, obligé de s'exiler pour avoir étranglé son père, peut prophétiser contre Rome, se faire christ, baptiser,

(1) Nom pris à la *Deuxième lettre de Paul à Timothée*, iv, 11, qui n'existait pas plus que les autres, à la fin du second siècle.

(2) Cf. *Le Gôgôtha*, p. 114.

chasser les démons, former ou conduire une bande de chrétiens, lever tribut sur les villes avec ces étranges publicains, rançonner la Syrie, l'Asie et la Grèce, passer indemne à travers toutes dénonciations et toutes charges, reprendre librement son industrie, donner à tous pendant quarante ans le spectacle de scandales énormes, insulter tout le monde, les empereurs eux-mêmes, avec d'anciens consuls du premier mérite comme Hérode Atticus, sans qu'à aucun moment sa vie ait été menacée à raison de son christat, de son christianisme et de ses révélations, quelles qu'elles fussent!

Cette constatation a donné naissance au martyre de Polycarpe que l'Église a placé quelques années avant l'évaporation du Ressusciteur, de manière à montrer que le récit de Lucien était une malsaine parodie inspirée par l'esprit païen. Le faussaire avance d'abord que « le père des chrétiens, le docteur de l'Asie », n'est nullement Péréghérinos, mais Polycarpe de Smyrne, adorateur de Bar-Abbas. Polycarpe prédit qu'avant trois jours il sera brûlé tout vif; le lieutenant de police, nommé Hérode, le fait arrêter, on le met sur une bête de charge, qui ne peut être qu'un âne, on le mène au proconsul Quadratus, devant lequel il confesse baument la divinité de Bar-Abbas, la foule crie : « Qu'on ôte les impies, qu'on perde les impies ! » on le condamne au feu. Avant de monter sur le bûcher, il prononce un discours, il se dépoille de ses vêtements, la flamme s'élève, mais, ô miracle! elle s'arrondit en la forme d'une voile de navire enflée par le vent (1), et le protège contre une incinération déplaisante. Son corps prend la

(1) C'est Polycarpe qui devient *Kanthalos* (la Barque) à la place du Ressusciteur.

couleur de l'or et exhale toutes sortes de parfums, dont l'agrément contraste avec la mauvaise odeur qui s'est échappée du brasier d'Harpine (1). A ce signe et à d'autres, parmi lesquels est l'envol d'une colombe, la foule reconnaît d'elle-même qu'il y a une très grande différence entre la mort d'un chrétien et celle des autres hommes, elle se précipite pour avoir le corps du martyr, mais le démon s'oppose à ce que les fidèles puissent emporter « ce trésor », il suggère au proconsul l'idée de le leur refuser, parce que, s'ils parviennent à l'avoir, ils abandonneront le culte du crucifié pour celui de l'incinéré (2)! Douze autres martyrs sont brûlés avec lui. Mais il ne partage sa gloire avec personne et, pour toute l'Asie, il reste ce qu'il n'a pas cessé d'être pendant sa longue vie : le Maître et le Docteur. Le frère qui porte cette relation à l'Église de Philadelphie, de la part de celle de Smyrne, ne s'appelle pas Lucien, mais Martien (3).

XV. — Pour abolir le terrible témoignage de Pérégrinos-Crescens contre Bar-Abbas pendant son séjour à Rome, l'enzônement de Justin était tout à fait insuffisant. *Testis unus, testis nullus*. L'Église a trouvé le second témoin exigé par le Deutéronome, elle a enzôné Tatien qui, dans son *Discours aux Grecs*, avait parlé de Pérégrinos considéré sous deux de ses faces : l'homme-protée et le philosophe cyuique.

(1) « Je ne me rappelle pas, dit Jupiter (*Esclaves fugitifs*), avoir jamais éprouvé une nausée plus violente. Si je ne me fusse enfié promptement en Arabie, je périssais. Et quoique entouré des parfums et des aromates de toute espèce, à peine mes narines pouvaient-elles oublier la vapeur infecte qu'elles avaient respirée. »

(2) Ce qui est arrivé pour Pérégrinos.

(3) Huinart, *Actes des martyrs. Martyre de saint Polycarpe* d'après Eusèbe et Ussérius.

Assyrien de naissance, grec de langue, chrestien d'idées, acceptant presque avec orgueil le nom de barbare que lui donnent les Grecs et les Romains, (et peut-être les Juifs, pour qui tout goy est une bête), Tatien s'est porté avec une grande vigueur contre Bar-Abbas et le baptême de rémission. Il est faux, comme le dit l'Église dans Tertullien (1), qu'il suive entièrement Valentin, il est même douteux qu'il le connaisse. Mais en un point il est valentinien parfait : il professe que Jésus n'existe point. Comment aurait-il pu être dupe de la mystification évangélique, lui qui était du pays de Jonas, et qui avait pu voir en rêve la Baleine ramener le prophète sur les bords du Tigre ? Proie des Romains et proie des Parthes, cette région était de cœur avec le Verbe, pourvu qu'il ne fût pas juif. Juif, il l'eût épouventée. Autant valait conserver les dieux du pays et ceux de l'Empereur. Venu à Rome sous Antonin, Tatien suivit la même voie que ce Justin, grec de Samarie, sur lequel on ne sait plus rien depuis son enzonement, sinon que, tenant pour Dieu, il était contre Bar-Abbas.

Tel Tatien. Son livre contre les révélations et la personne de Bar-Abbas avait pour titre *Les problèmes* (2).

(1) *Des prescriptions*, ch. xxix.

(2) Cet ouvrage n'était certainement pas composé lors du *Discours aux Grecs* ; Tatien n'avait encore fait que deux ouvrages, l'un *Sur les Animaux* et l'autre sur les savants grecs qui ont écrit des choses du Dieu des Juifs. Pour montrer les obscurités et les mystères des Livres Saints, il a fallu pénétrer dans ces arcanes par une étude qui n'était pas commencée lors du *Discours*. Les *Problèmes* sont un fruit d'âge mûr, éclos sous le soleil d'Asie, d'Assyrie peut-être, où Tatien, revenu d'Italie et de Grèce, tenait école de monothéisme ascétique. Selon Jérôme ils datent vraisemblablement de l'année 172, la douzième du règne de Marc-Aurèle (d'Antonin, selon Epiphane, qui s'est trompé d'Antonin. Il s'en est trompé déjà en plaçant la mort de Justin sous Hadrien.)

Eusèbe, évêque de Césarée, l'a eu et, naturellement, il l'a supprimé. Selon ce qu'il en dit maintenant, Tatien promettait de dévoiler, d'éclaircir « les obscurités et les mystères des Livres Saints. » Que faut-il entendre par ces Livres Saints dont il montrait les obscurités et éclaircissait les mystères ? N'aboutissaient-ils point aux *Paroles du Rabbi* ? A partir des *Problèmes*, Tatien est classé parmi les hérétiques. S'il n'y traitait que de l'Ancien Testament, comment a-t-on pu le déclarer hérétique relativement aux jehoudolâtres ? N'y traitait-il pas un peu et beaucoup du Messie promis par les Écritures, et ne protestait-il point contre la prétention peu respectable que Bar-Abbas avait émise dans les synagogues, au détriment du Logos universel, universel comme Dieu lui-même ? Car Tatien, revendiqué d'abord par l'Église à cause de sa conception du Logos, est déclaré par elle hérétique à cause de ses *Problèmes*. Qu'y avait-il donc dans ces *Problèmes* désastreux ? Une démonstration de l'imposture de Bar-Abbas, démonstration par où Tatien préparait Marcion et les Marcionites ? Sans nul doute, car, dès ce jour, Tatien est dit apostat par l'Église opérant dans Irénée. Il serait tombé dans le piège des Gnostiques, en imaginant toute une mythologie d'Æons dans le genre de celle de Valentin. C'est tout bonnement celle des douze Æons, qu'il avait trouvée dans les *Paroles du Rabbi*, et il ne la produisait que pour la combattre, car niant le salut par les Juifs et la résurrection des corps, il soutenait qu'Adam ne pouvait être sauvé, en d'autres termes, qu'il était en naissant condamné à mort, tel Bar-Abbas, avec cette différence que celui-ci n'avait été condamné qu'à cinquante ans.

En effet, Tatien voulait qu'on fit table rase de tous les dieux et de tous les cultes pour en revenir au principe unique de toutes choses, le Logos. Il bataillait contre toutes les divinisations d'hommes, contre toutes les métamorphoses, contre toutes les ascensions : il raillait la crédulité de ceux qui, poussés par des imaginations impies, plaçaient dans le ciel, au milieu des astres, les héros et les souverains qui avaient vécu. Et dans les *Problèmes*, il disait des évangélistes ce que dans le *Discours aux Grecs* il disait des gens qui avaient envoyé, après sa mort, Antinoüs dans la Lune : « Qui donc l'y a fait monter ? A moins que pour lui, comme pour les souverains, il ne se soit trouvé quelqu'un qui, se parjurant à prix d'argent et se riant des dieux, ait prétendu l'avoir vu monter au ciel, ait été cru sur parole, et, ayant ainsi *divinisé son semblable*, ait reçu honneurs et récompenses ? » Et Tatien se fâche : « Pourquoi me dérobez-vous mon Dieu ? Pourquoi *déshonorez-vous sa création* ? » Nous sommes sous Marc-Aurèle et, comme le dit Jésus dans Cérinthe, personne n'est encore au ciel, assis à la droite de Dieu. Si Paul eût existé, Tatien l'eût considéré comme le plus misérable des imposteurs.

S'il est contre les ascensions, il est aussi contre les résurrections. Il n'eût admis ni celle de la fille de Jaïr, ni celle de Jacob junior, ni celle d'Éléazar, encore moins celle de Bar-Abbas. Il ne croit ni aux évocations ni aux apparitions, ni aux conjurations magiques produisant des effets sensibles. La mort, c'est l'inaction, la privation de mouvement et même de sensation : mauvaises conditions pour revenir au mont des Oliviers pendant quarante jours, manger du poisson et

du miel et se promener sur les bords du lac de Génézareth ! Non, pour Tatien, point de revenants. Il insiste, et sa pensée se portant vers l'abominable idée d'où est sorti le mythe de Jésus : « Comment celui qui est mort de la mort la plus lamentable pourrait-il servir à la vengeance de quelqu'un ? S'il en était ainsi, n'aurait-il pas commencé par s'en servir contre son propre ennemi ? S'il peut venir en aide à autrui, à plus forte raison pourra-t-il se venger lui-même (1) ? » Voilà qui est catégorique.

Mais Tatien, par sa théorie du Logos, rentrait dans le plan des enzôneurs, puisque selon Cérinthe Bar-Abbas est la lumière de ce Verbe qu'on lui a ensuite incorporé sous le nom de Jésus. L'Église dans Eusèbe a donc trouvé bon que Tatien parût avoir admis cette incarnation, à la suite de Justin préalablement interpolé de tout un Évangile. C'était un témoin tiré du camp assyrien : témoin utile contre les Saturniliens et les Cerdoniens et plus encore contre les chrétiens qui avaient quêté au bénéfice de Péréghérinos sous Antonin. Car, s'appropriant ce merveilleux système des collectes, l'Église avait inventé Paul qu'elle présentait comme ayant quêté pour les apôtres sous Claude et sous Néron.

Il fallait donc que Tatien eût connu le ministère de Paul sans avoir jamais entendu parler du christat de Péréghérinos. Un seul homme avait pu lui révéler Jésus et l'Apôtre des nations ; cet homme, c'est Justin à qui l'Église prête les deux *Apologies* qu'elle a datées d'Antonin le Pieux. Depuis qu'elle a enzonné Justin de

(1) *Discours aux Grecs*, § 47.

cette façon, elle le dit maître de Tatien (1). Mais Justin qui aurait été maître de Tatien ne souffle mot de ce brillant élève, lequel, avant son enzônement, ne soufflait mot de Justin.

Aujourd'hui, dans le *Discours aux Grecs*, il cite Justin et le dit admirable. Après avoir jehouddolâtrisé à Rome ensemble, ils sont dénoncés par Crescens et ont quelque peine à échapper des griffes de ce cynique (2). Mais Tatien n'ajoute pas que Justin ait été son maître ni qu'il ait été martyr, et la seule chose qu'on voie bien dans tout cela, c'est qu'il y eut à Rome, en même temps que Justin et Tatien, un certain Crescens enragé contre ceux qui proposaient Bar-Abbas pour dieu. Ce Crescens, dont on ne connaît l'existence que par Justin et Tatien préalablement enzônés, ne peut être qu'un des pseudonymes de Péréghérinos pendant la période cynique de sa carrière protéiforme. Car l'Eglise dans Justin parle de Crescens et feint de ne pas connaître le séjour de Péréghérinos à Rome, tandis que Tatien y a vu Péréghérinos et ne cite Crescens que par ordre de l'Eglise. Nous sommes en 160 au moins lorsque Tatien publie son *Discours aux Grecs*, et il ne connaît qu'un individu qui, à un moment donné, ait été confondu avec les disciples de Bar-Abbas : c'est Péréghérinos. De plus s'il a lutté avec Justin contre Cresceus, il n'en est pas plus mort que son admirable maître. Enfin, dix ou douze ans après, il s'élève contre Bar-Abbas et les Juifs dans ses *Problèmes*.

Puisqu'il n'y avait pas moyen d'exhiber ces fâcheux

(1) Irénée, *Contra hæreses*.

(2) *Discours aux Grecs*, ch. xx, dans un passage très altéré.

Problèmes sans se condamner à mort, il ne restait dans la vie de Tatien qu'un moment où il pût être paulinisé, c'est celui qui répond à la publication du *Discours aux Grecs*. On avait fait trop de faux sous le nom de Justin pour ne pas en mettre quelques petits — à peine gros comme ça ! — dans ce morceau. Les sophistications et interpolations ecclésiastiques apportent un grand trouble dans l'examen des idées de Tatien. Ces substitutions marquent de vaines tentatives pour subordonner le Logos universel à son incarnation en Bar-Abbas selon les auteurs des *Lettres de Paul* ; il en est d'inintelligibles et que les commentateurs les plus subtils ont dû abandonner, faute d'en avoir soupçonné la provenance. Celle-ci par exemple qui est un renvoi à Paul : « L'esprit de Dieu n'est point en tous... Les âmes qui ont obéi à la sagesse ont attiré en elles l'Esprit... tandis que celles qui ne l'ont pas écoutée et qui ont répudié le ministre du dieu qui a souffert (2) se sont montrées les ennemies de Dieu plutôt que ses adoratrices. » Ce ministre, c'est Paul, et le dieu qui a souffert, c'est Bar-Abbas. Les *Lettres de Paul* sont souvent mises à textuelle contribution par l'arrangeur ecclésiastique de Tatien.

Si, depuis les leçons jehouddolâtriques de Justin, Tatien a écrit contre Bar-Abbas, il a fallu qu'il apostasiât dans l'intervalle. Dans Irénée l'Église fait Tatien postérieur à Marcion. « Les sectateurs de Saturnil et de Marcion qu'on appelle les Continents contestent le salut du premier homme (Adam). C'est la trouvaille que vient de faire chez eux un certain Tatien : le premier (1),

(1) Il paraît, d'après l'Église, qu'un certain Rhodon, phrygien, aurait écrit contre Tatien et aussi contre Apellés qui niaient l'un et

il a mis en circulation ce blasphème. *Tatien* avait été auditeur de *Justin* et, aussi longtemps qu'il vécut avec lui, il ne raconta rien de pareil; c'est après son martyre qu'il est sorti de l'Église : poussé par l'orgueil d'être maître à son tour, il a cru ne pas penser comme les autres et il s'est organisé un système à lui propre. C'est une mythologie d'Æons invisibles, semblables à ceux de *Valentin*; il proscriit le mariage, corruption et souillure, comme disent à peu près *Marcion* et *Saturnil*; il nie le salut d'Adam : voilà ce qu'il a trouvé... tout seul! » Vous le voyez, quand un gnostique a refusé de reconnaître l'existence de Jésus, on le traite d'apostat : apostat de l'Église. On l'a dit de *Marcion*, on le dit de *Tatien*. Mais *Marcion*, *Tatien* et leurs disciples ne sont pas des hommes qui ont renié l'Église après y être entrés, ce sont des gens qui ont refusé d'y entrer parce que son origine les aurait forcés d'en sortir.

l'autre l'existence de Jésus, ne connaissant que trop celle de *Bar-Abbas*. Il se peut bien que ce phrygien, qui d'ailleurs s'appelle comme la fille de *Shebimon* dit la Pierre, ait fait un livre pour donner le change sur les *Explications* de *Papias* dans lesquelles le *Joannès* et *Bar-Abbas* ne sont qu'un seul et même personnage. On dit parfois que *Rhodon* fut disciple de *Tatien*, mais c'est une erreur évidente. Car il est connu d'*Eusèbe* par deux écrits dans lesquels il combat les *Problèmes* de *Tatien* et les ouvrages où *Apellés* dénonce la mystification évangélique. Cf. le présent volume, p. 270.

DE JÉSUS A PAUL

- I. Le roi-christ du Pont : Alexandre d'Abonotichos. Son *Apocalypse*, ses mystères, son église, ses miracles. Le dieu Glycon. — II. *Philopatris*. Une église égypto-chrétienne. Le dieu Joannès et la pâque poissonnière. Sentiments chrétiens. — III. Marcion. Les chrétiens du Pont. Leur témoignage sur l'inexistence de Jésus. Marcion à Rome. Ses *Antithèses* antichrétiennes. La date de la nativité de Bar-Abbas. Réponse à Marcion dans les Écritures canoniques. Nécessité de convertir Saül et d'inventer Paul. Calomnies de l'Église contre les Marcionites. — IV. Témoignages des Cœnites et des Archontiques sur l'inexistence de Jésus. Les *Philosophoumena* et les « Écritures du christ. » — V. Les faux de l'Église sous le nom de Tertullien. Témoignage d'Apellès sur l'état des *Évangiles* au troisième siècle. La famille de Bar-Abbas. Les *Révélations de Philumène*. Alexandre, disciple d'Apellès. Un instantané : le portrait de Jésus par Pilatus. — VI. Témoignages des Monarchiens : Praxéas et Victorin, de Théodote de Byzance, d'Héracléon, d'Hermogène, de Marcus l'égyptien et de Colarbazé, sur l'inexistence de Jésus. Prédication antichrétiennne de Marcus en Gaule. — VII. Enzônement de Pantène, de Clément d'Alexandrie et d'Origène. Suppression du témoignage de Porphyre sur Bar-Abbas. Lucius Charinus et ses *Vies des apôtres*. L'exécrable Agapius. Ses blasphèmes contre la prétendue Marie. Ses plaisanteries sur la croix. La supercherie eucharistique dénoncée sous Maximin Daza. Le livre de Blastus sur l'impossibilité matérielle de l'Eucharistie. Les Blastiens. — VIII. Témoignage d'Arius et de tous les évêques ariens sur l'inexistence

de Jésus. Sus à Bar-Abbas ! Les faux canons de Nicée (325 de l'E. C.). Eunomius, évêque de Cyzique. Son livre contre les jehouddolâtres. Les Docètes. Paul de Samosate. — IX. Un champion de Bar-Abbas : Athanase, pape-roi d'Égypte. Ses *ta'vauz des Saintes Écritures*. — X Le bon empereur Julien. L'épithète d'*apostat*. Education toute païenne. Georges ou le Monstre de Cappadoce : sa bibliothèque. Julien et l'Ane de Juda. La fausse *Lettre à Gallus*. Julien à Athènes. Sa liaison avec Celse le platonicien. L'âge du « nouveau dieu galiléen. » La fausse *Lettre à Basile*. Le cri de la vieille gauloise. — XI. La pâque d'Athanase. Georges de Cappadoce envoyé à Alexandrie comme patriarche. Fuite d'Athanase devant le Monstre. Son usine de faux. Complicité des évêques d'Occident dans l'extension de la jehouddolâtrie.

I. — Péréghérinos fut-il le seul christ du second siècle ? En voici un autre. Celui-là encore, nous ne le connaissons que par Lucien, et par Lucien soumis à la censure ecclésiastique.

C'est à Celsus, l'auteur du livre *Contre les Magiciens*, que Lucien dédie *Alexandre ou le faux prophète*. Alexandre est absolument contemporain de Péréghérinos. Il était d'Abonotichos, dans le Pont. Son père, nommé Podalire, était thessalien de Tricca, non loin de l'Hyphate de l'Ane d'or (1). Sa mère disait descendre de Persée, dernier roi de Macédoine, vaincu par les Romains de Paul-Emile (2). « C'était bien le plus rusé de tous les mortels ; nul n'eut jamais plus de pénétration et d'intelligence. Plein de curiosité, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une extrême facilité pour apprendre, les plus heureuses dispositions pour toutes les sciences brillaient en lui à un point incroyable. Il avait l'art de persuader et d'inspirer la confiance. Imitateur hypo-

(1) Cf. *les Évangiles de Satan*, première partie, p. 74.

(2) Il ne semble pas qu'elle ait prétendu descendre du demi-dieu Persée.

rite de la vertu, il feignait d'avoir des vues contraires à ses véritables desseins, et quiconque le voyait pour la première fois le croyait le meilleur, le plus doux, le plus véridique, le plus modeste de tous les hommes. » Un habitant de Tyane, médecin et magicien, et qui se disait ami du fameux Apollonius, le prit à son école où, paraît-il, il lui apprit beaucoup trop de choses. A sa mort, Alexandre s'associe avec un nommé Coconnas, maître de ballets de Byzance, expert en maquillages, en transformations, en trucs de théâtre, et tous deux, liés par un infâme commerce, parcourent la Bithynie, vivant, comme ils le disaient, « sur les gens gras ». Ayant rencontré une femme de Macédoine, ils la suivirent à Pella, sa patrie et celle d'Ariston, le pêcheur d'hommes auquel nous devons la *Dispute de Jason et de Papiscos* (1).

Doué des mêmes facultés que Péréghérinos, Alexandre fit son éducation de charlatan à Pella. Ce fut son séjour en Egypte. Héritier putatif d'une famille qui avait régné sur la Macédoine, il ne lui manquait qu'une Apocalypse et une épée pour être égal à Bar-Abhas. Il fabriqua cette Apocalypse, et dès ce jour il eut une épée qui, pour n'être point celle de David, n'en lançait pas moins des éclairs. Eclairs pacifiques, car ce n'est pas pour lutter contre les Romains qu'il la tirait, mais pour la briser à leurs pieds.

Alexandre et Coconnas rêvaient une mystification grandiose et lucrative, mais sans péril : l'établissement d'un oracle, par exemple, mais nettement antijuif. Ils ne se souciaient pas d'être contrariés dans son

(1) Cf. le présent volume, p. 125.

exploitation, comme l'avait été Pérégrinos. Ils achetèrent un serpent apprivoisé, comme il y en avait en ces contrées, pour jouer le rôle de révélateur : c'est ce qu'on appelle un esprit de python dans les *Actes des Apôtres*. Pour établir l'oracle, Coconnas proposait la Calcédoine, Alexandre la Paphlagonie, le Pont et la Bithynie, comme étant plus stupides encore. L'avis de Coconnas l'emporta. Arrivés à Calcédoine, ils enfouirent dans le temple d'Apollon, le plus ancien du pays, des tablettes d'airain qu'ils avaient faites (1) ; elles portaient que bientôt Esculape, dieu de la médecine, accompagné de son père Apollon, se ferait voir dans le Pont et dans la Bithynie, mais avant tout dans la ville d'Abonotichos, patrie d'Alexandre. Les habitants résolurent d'élever un temple aux dieux qui devaient venir les visiter, et commencèrent à en creuser les fondements ; mais sur ces entrefaites Coconnas mourut subitement à Calcédoine où Alexandre avait eu beaucoup de succès en s'exhibant avec l'épée de Persée.

Alexandre se sentait de taille à faire un dieu, mais il fallait modifier les tablettes qui en annonçaient deux. En conséquence, il fit paraître un oracle rectificatif dans lequel la Sibylle prédisait que, sur les bords du Pont-Euxin, près de Sinope, un prophète naitrait dans une citadelle, sous l'empire des peuples de l'Italie. La première lettre de son nom désigne une unité, la seconde trois dizaines, la troisième, cinq unités, et la quatrième trois vingtaines (en tout un tétragramme comme celui du Plérôme jehouddique). Du cercle de ces quatre lettres se forme le nom d'un homme qui est

(1) Bar-Abbas préférait les vases. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 326.

l'image du Dieu bon, guérisseur et protecteur de l'Ionie en même temps que de l'Occident.

Précédé de cette Apocalypse, Alexandre arriva dans Abonotichos. Afin de damer le pion à feu Bar-Abbas, il annonça que sa mission durerait mille trois ans (1), — trois ans de plus que celle de Bar-Abbas ; — après quoi il tournerait ses bienfaits vers la Bactriane et les pays voisins : il voulait que les Barbares pussent jouir de sa présence, les Grecs ayant assez d'oracles. A la différence de Bar-Abbas qui forçait le Père à descendre pour lui tenir compagnie à partir de l'an de Rome 1789, Alexandre devait être rappelé un jour au ciel dans un coup de foudre : il évitait le voyage à son Père ! D'ailleurs il ne le cédait à personne, pas même à Pérèghérinos, il guérissait toutes les maladies et ressuscitait les morts, (on ne sait par quel procédé.)

Il avait une petite infériorité sur Bar-Abbas, il ne savait pas faire de colombes. Mais il avait appris des glosses « hébraïques ou phéniciennes peut-être », dit Lucien, il mâchait de la racine de struthion (2) grâce à laquelle sa bouche se remplissait d'écume. Il avait fabriqué avec de la toile peinte une tête de serpent qui ressemblait à une figure humaine, dont la bouche s'ouvrait et se fermait à volonté, laissant passer une langue noire armée d'un double dard qui rentrait et sortait par le moyen de quelques crins de cheval. Enfin,

(1) Il paraît bien qu'une main ecclésiastique est revenue sur cette prophétie, à cause de son chiffre millénariste : on l'a remplacée par celle qu'Alexandre avait faite à son gendre Rutilianus et dans laquelle il lui promettait cent quatre-vingts ans de vie. Rutilianus meurt à soixante-dix ans. Alexandre meurt également à soixante-dix ans, et on dit aujourd'hui qu'il ne s'était promis que cent cinquante ans de vie, l'espace de trois jubilés.

(2) Saponaire ou herbe au foulon.

s'il n'avait pas eu à enfouir sur le Garizim des vases soi-disant enterrés par David et que Bar-Abbas devait découvrir avant de marcher sur Jérusalem, il sut tout au moins se lever la nuit, prendre un œuf d'oie, le vider, y déposer un petit serpent qui venait de naître, entourer l'œuf de boue et le cacher dans les fondements du temple que les gens d'Abonotichos étaient en train d'édifier pour l'Esculape attendu. Le lendemain, dès le point du jour, il arrive sur la place publique, n'ayant pour tout vêtement qu'une ceinture brodée d'or sur les parties honteuses, tenant à la main l'épée de Persée qu'il avait à Calcédoine, agitant sa chevelure et proférant les *glosses* les plus incompréhensibles de son répertoire; il entraîne la foule au temple en construction, descend dans l'eau en chantant un hymne à la gloire d'Apollon et d'Esculape, appelle le dieu, l'invite à venir dans la ville, demande une coupe, la plonge dans l'eau, en tire l'œuf dans lequel il avait renfermé le signe d'Esculape et dont il avait eu soin de fermer l'ouverture avec de la cire blanche et de la céruse, et s'écrie : « J'ai trouvé Esculape ! » comme André dit à Pierre : « Nous avons trouvé le Messie ! » Il casse l'œuf dans sa main, le petit reptile sort et s'enroule autour de son doigt. A cette vue, les Abonotichiens poussent des cris de joie, escomptant la félicité qui les attend. Mais Alexandre échappe à leur manifestation, et rentre chez lui, emportant le nouvel Esculape « qui venait de naître pour la seconde fois, à la différence des hommes qui ne sortent qu'une fois du sein de leur mère. »

Pendant plusieurs jours il ne sortit pas de sa maison. C'était pour qu'on en forçât les portes, et lorsque la foule y pénétra, que vit-elle? Alexandre vêtu comme

un pontife (selon l'ordre de Melchisédec?), couché sur un lit, et tenant l'Esculape de Pella roulé autour de lui, la tête sous son aisselle, tandis qu'il le faisait voir par l'ouverture de sa tunique, coiffé de la tête de toile peinte qu'il lui avait fabriquée! Que le petit serpent du temple était devenu grand en si peu de jours! Au pouvoir qu'Alexandre avait sur les êtres, on pouvait juger de celui qu'il aurait sur les choses! Il millénariserait tout, transfigurerait tout, ferait tout croître! Nul doute qu'il ne fût le Dieu dont ce serpent était le signe!

Pour confirmer la bonne opinion qu'il faisait concevoir, Alexandre s'était lui-même écrié : « Je suis Glycon (1), le sang du Père des dieux! » Ah! si Bar-Abbas avait pu tenir le Zib comme Alexandre tenait le Naasson! (2)

Le but de toutes les machines qu'il avait mises en jeu, c'était de rendre des oracles et de prédire l'avenir à ceux qui venaient consulter le dieu. On peut voir dans Lucien les fraudes dont il usait pour faire ses réponses, les soumettant à son bon plaisir, quand il s'agissait d'espérances, de succès ou d'héritages : « Cela viendra, répondait le dieu, quand je le voudrai, lorsque Alexandre, mon prophète, me l'aura demandé, et qu'il aura fait des vœux pour vous. » Car de même que l'Abbas des Juifs avait dit de Bar-Jehouda : « Celui-là est mon bar bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le! », l'Esculape avait rendu cet oracle : « Je vous ordonne à tous d'honorer mon pro-

(1) Le doux, le suave, le bon, ... le jésus!

(2) Serpent.

phète, je le préfère à tous vos présents, » (sans toutefois vous dispenser d'en offrir!)

Cependant Alexandre n'était pas ventriloque comme Bar-Abbas, et il ne pouvait faire parler Esculape que par écrit. On le lui fit sans doute observer, car il annonça bientôt que le dieu répondrait lui-même, sans le ministère de son interprète. A cet effet, il attachait ensemble des traquées-artères de grues qui aboutissaient à la tête du serpent faite à l'image de la figure humaine. Un compère, placé dans une pièce voisine, parlait avec force dans les artères et rendait des oracles qu'Alexandre appelait *autophones*. Quand il s'était trompé, il rectifiait par des oracles postérieurs aux événements et les insérait dans son recueil, selon la méthode employée par les évangélistes pour masquer la faillite de Bar-Abbas.

Avec le serpent de Pella qui était toute sa fortune, Alexandre fit courir Pont, Paphlagonie, Bithynie, Galatie, Cilicie, Thrace et bientôt Rome elle-même. Il fanatisait toute la région et réunissait autour de son oracle un immense troupeau d'hommes que Lucien met au-dessus des moutons pour le grouillement et au-dessous pour l'intelligence. Sur les ruses qu'il emploie pour faire le mystère, voyez Lucien. Comme celles d'un Bar-Abbas ou d'un Pérégérinos, elles ne pouvaient tromper que les ignorants; mais Lucien est de la famille des Démocrite, des Epicure et des Métrodore : « Un homme tel que toi, écrit-il à Celse, et si j'ose le dire, tel que moi, eût aisément pénétré le mystère, mais aux yeux de ces morveux, c'était un prodige inouï! »

Les apôtres d'Alexandre allaient partout, répandant le bruit de ses miracles. Il avait une Église, des associés,

des ministres, des espions, des compositeurs d'oracles, des écrivains, des faiseurs de sceaux, des interprètes. Par eux il travaille l'Italie, Rome, le Sénat, la Cour. Il demande à Marc-Aurèle la permission de changer le nom d'Abonotichos en celui d'Ionopolis (1). Jérusalem ne devait-elle pas s'appeler Nazireth dans le Royaume des Juifs? Il battit monnaie, et comme aucune loi ne lui défendait d'y mettre des images, il en fit faire qui portaient d'un côté l'image du Serpent, et de l'autre lui-même tenant l'épée de Persée. Il y avait en lui deux natures comme en Bar-Abbas : la divine et l'humaine.

A l'imitation de Bar-Abbas dans l'*Apocalypse*, il se forgea une Nativité mi-céleste mi-terrestre et en fit entrer la représentation dans des mystères triennaux qui duraient trois jours. Vous vous rappelez sans doute la nativité de l'*Apocalypse* : la femme en couches, le soleil autour d'elle, douze étoiles sur sa tête et la lune sous ses pieds, le Serpent qui la poursuit, et le bar que l'Abbas soustrait à ce méchant par le moyen du Grand aigle jubilaire. Loin d'être persécuteur dans ces mystères, le Serpent était sauveur. Enfin on ne cachait pas le père charnel d'Alexandre comme on cache aujourd'hui celui de Bar-Abbas. Au contraire, le troisième jour, on représentait le mariage du thessalien Podalire avec la Vierge d'Ionopolis qu'on appelait Dadis (2), — c'est la Marie Magdaléenne de l'affaire, — et qu'on honorait en allumant des flambeaux qui, j'ose le croire, n'étaient pas inférieurs à douze. On représentait même les amours

(1) Contraction d'Iaónopolis, la ville d'Iaó ou Ieou, la ville du tétragramme et du Plérôme dont il se disait le signe. Macrobe dit que c'était le nom du Soleil chez les païens, comme le prouve cet oracle d'Apollon : « Sachez qu'Iaó est le souverain des dieux. »

(2) Littéralement jour des flambeaux nuptiaux.

d'Alexandre avec la Lune, figurée par une femme en blanc, ce qui semble bien une invention de Coconnas, car épouser la Lune, c'est proprement se marier avec l'astre qui marque et renouvelle les semaines, et qui pour cette cause était la divinité de Byzance. On sait d'ailleurs que dans l'*Apocalypse* le soleil absorbe la lune sous le quatrième signe, — *un en deux, deux en un,* — et c'est bien ce qu'avait annoncé Alexandre dans sa parodie de la kabbale jebouddique, car à la fin du troisième jour, il apparaissait transfiguré, et laissait voir, n'en pouvant montrer davantage, sa cuisse qui semblait d'or comme si elle eût été celle de Jupiter. Et en effet le roi Glycon, consulté, répondit qu'Alexandre était envoyé ici-bas (c'est le *Scilo* de cette *Apocalypse*) pour le bien des mortels, mais qu'un jour — pas avant mille ans toutefois — son Père Jupiter (Ieou-pater, c'est l'Abbas,) le rappellerait dans son sein par un coup de tonnerre (1).

Le résultat politique de ces mystères fut qu'une fille lui étant née de ses amours avec la Lune, et Rutilianus, un vieux consulaire, l'ayant consulté pour se remarier, il lui conseilla d'épouser cette demi-déesse. Rutibanus ne balança pas et depuis ce jour il considéra la lune comme sa belle-mère. Les progrès de la jebouddolâtrie étant surtout dûs à la prophétie des malheurs publics, Alexandre, sous le couvert de son gendre, annonça par ses apôtres dans tout l'Empire romain des incendies et des tremblements de terre, mais il promettait en même

(1) Il était lui aussi, *bar* (fils), *ner* (lumière), *regesch* (bruit tumultueux, roulement de tonnerre). Jehoudda le Gamaléen et sa femme disaient de leurs sept fils qu'ils étaient *bara-rregesch*, que les scribes grecs ont écrit *boanergués* dans les *Évangiles*. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 323.

temps de détourner ces malheurs. Moins impudent que Péréghérinos, il n'osait remettre les péchés, et ce qu'il y a de plus caractéristique dans ses mystères, c'est qu'il n'y introduit pas le baptême d'eau, dont Bar-Abbas avait fait la grande formule de kabbale antiromaine. Au contraire, il publia un oracle contre les chrétiens dont le Pont se remplissait et — je me demande si cela est de Lucien — contre les épicuriens qui se joignaient à ceux-ci pour blasphémer contre lui.

On comprend parfaitement le soin qu'il a d'exclure les chrétiens de ses cérémonies, ils étaient suspects de tous les crimes, et convaincus des plus mauvais sentiments contre Rome, mais on s'étonne que les épicuriens de Paphlagonie et du Pont fussent si nombreux, et surtout si influents, car il n'y a pas de philosophie moins entreprenante !

« Loin d'ici, disait-il dans sa proclamation, tout chrétien ou tout épicurien qui viendrait espionner nos mystères; mais que les vrais fidèles soient initiés sous d'heureux auspices ! » Puis, si l'avertissement ne suffisait pas, il les chassait, menant lui-même le chœur, s'écriant : « Loin d'ici, chrétiens ! » Et le peuple lui répondait : « Loin d'ici, épicuriens ! » Un jour on faillit lapider un de ceux-ci. Les Glyconiens, dit-on, brûlaient les œuvres d'Epicure, mais n'avaient-ils pas plus d'intérêt encore à brûler celles de Bar-Abbas et de Péréghérinos ? Les œuvres d'Epicure étaient-elles si répandues dans Abonotichos ? Peut-on admettre qu'Alexandre ait fait une telle guerre à Epicure et que, dans ces provinces par lui retenues sous l'influence romaine, il ait réservé son privilège aux *Paroles du Rabbi* et aux compositions de Péréghérinos ? Il est bien vrai qu'il devait

beaucoup à Bar-Abbas, le même mensonge les inspirant tous les deux, exclusif et persécuteur. Au système chrétien Alexandre avait emprunté la malédiction et l'excommunication. « Va aux corbeaux ! » disait-il à celui qu'il excommunait, et à l'instant celui-là devenait exécration, toutes les maisons lui étaient fermées, on lui interdisait le feu et l'eau, il se voyait obligé de fuir de contrée en contrée, comme un athée, un épicurien. Ce dernier nom était sa plus forte injure. C'est sans doute par mépris pour leur maître qu'il ne comprenait pas les jehouddolâtres dans ces proscriptions salutaires. Des gens comme Péréghérinos et Alexandre eussent démoli un Bar-Abbas en un tour de main ; ils redoutaient l'épicurien comme les charlatans redoutent le physicien. Les épicuriens, Alexandre les flétrissait du nom d'athées : cela se conçoit, ils le niaient ! Tant de haine tient au caractère investigateur de cette philosophie inflexible au mensonge. Or Épicure était représenté dans le Pont par Lépidus ; de toutes les villes de cette province, Amastris est celle qu'Alexandre détestait le plus, car Lépidus y résidait, et les amis de celui-ci, avec une hardiesse que n'eurent ni les platoniciens ni les pythagoriciens, avaient souvent convaincu Alexandre de fourberie.

Les oracles d'Alexandre étaient faux, mais ils n'avaient pas pour unique objet la chute de Rome comme ceux de Bar-Abbas. Si ce bon gaulois de Sévérien marchant contre l'Arménie fut taillé en pièces pour avoir livré bataille sur la foi d'Alexandre, (ce n'est évidemment pas cet Alexandre-là qu'il eût fallu !) au moins était-il persuadé que le prophète le menait à la victoire. Les oracles qu'Alexandre envoyait aux Celtes étaient

faux, mais favorables. Faux aussi, ceux qu'il envoyait à l'armée engagée contre les Quades et les Marcomans : on perdit vingt mille hommes et on faillit perdre Aquilée, mais on était heureux d'avoir des prophéties qu'on pût opposer à celles de Bar-Abbas. C'est pourquoi Alexandre s'est maintenu pendant si longtemps. En vain Lucien avait-il essayé de détourner Rutilianus d'Alexandre. En vain avait-il mis en mouvement les hommes raisonnables du pays, notamment les disciples du philosophe Timocrate d'Héraclée : il dut cesser ses poursuites, retenu par le gouverneur du Pont et de la Bithynie, qui craignait de punir Rutilianus dans Alexandre, le gendre imbécile dans le beau-père « scélérat. »

Pérèghérinos et Alexandre méritaient beaucoup plus d'être divinisés que Bar-Abbas, ils étaient moins bêtes et moins méchants; et pour ce qui est de leur immortalité respective, le Mysien et le Pontique ont vécu vingt ans de plus que le Juif. L'auteur de l'*Apologie* mise sous le nom d'Athénagore n'apprécie pas assez cette différence. Il s'indigne contre le culte de Néryllinos à Troas, de Protée à Parion et d'Alexandre à Abonoticbos. Le tombeau d'Alexandre, ce Saint-Sépulchre, et sa statue s'élèvent sur la place publique! On sacrifie à Alexandre, on célèbre des fêtes en son honneur, on le prie, comme un dieu, d'être propice! La statue de Protée; comme celle de Néryllinos, prétend donner des oracles! Qui suscite de tels prodiges autour de ces statues? Sont-ce Néryllinos, Protée, Alexandre eux-mêmes ou la matière dont ils sont faits? Mais cette matière, c'est de l'airain; et quelle vertu a l'airain par lui-même, quand on peut le transformer comme on

veut, à l'instar de cet Amasis dont on fait un bassin dans Hérodote? D'ailleurs quel secours Néryllinos, Alexandre et Protée apportent-ils aux mortels? Ce que fait aujourd'hui la statue de Néryllinos, Néryllinos l'a fait étant lui-même vivant et malade... Qu'est-ce donc à dire, si ce n'est que les démons se mêlent de la chose et conspirent contre le bar consubstantiel à l'Abbas?

Pour Alexandre, l'étrange liberté dont il a joui tient à ce que, sur beaucoup de points, ses apôtres barraient la route à la Révélation antilatine du juif Bar-Abbas. Ce que les Romains ont essayé d'empêcher, au milieu de supplices beaucoup moins nombreux qu'on ne croit et à la suite d'événements qui sont supprimés de tous les martyrologes, c'est moins la glorification de Bar-Abbas par des imposteurs qui ne sont jamais là lors de la répression, que la haine de la civilisation et l'appel à la barbarie qui sont l'essence même du christianisme. Avant de calomnier tout le génie occidental, dont Rome a été le flambeau jusqu'à la venue des Barbares du dehors et au triomphe des Barbares du dedans, il faut, sans pardonner jamais aux erreurs de la force, voir ce que les Juifs nous apportaient dans cette apothéose d'un homme qu'ils avaient eux-mêmes condamné pour ses crimes.

C'est grâce à ce qui resta de paganisme dans la civilisation que l'Occident n'est pas tombé tout à fait dans le plus humiliant esclavage que la raison humaine ait jamais supporté.

II. — L'influence de l'Apocalypse sur l'esprit de certaines populations était analysée, non sans quelque verve ironique, dans un petit dialogue intitulé *Philopatris* et dont on grossit l'œuvre de Lucien. Les coupures,

les tripatouillages, les interversions de texte opérées à diverses époques dans ce curieux morceau, font qu'on ne sait plus ni à quelle nationalité ni à quelle religion appartiennent les deux interlocuteurs principaux, Critias et Triéphon. Il plane sur tous les chrétiens indistinctement une accusation de lèse-patrie qui ne pesait originairement que sur une secte connue et caractérisée par sa haine de Rome.

Nous sommes en Égypte, et, tout nous porte à le croire, sous Septime Sévère (1). Le fait certain, c'est que l'Évangile du Royaume a été prêché aux habitants par quelque Péréghérinos. Cette perspective les a ensorcelés, affolés, ils ont littéralement perdu la tête, ils attendent le Siècle d'or pour le mois de mesori prochain (2), sitôt que les Anes auront cédé la place au Lion.

C'est le matin. Critias allant aux provisions, par la grande rue, rencontre une foule de gens qui se parlent tout bas, les lèvres collées à l'oreille de leurs voisins. Il regarde de tous côtés, porte la main en demi-cercle au-dessus de ses yeux pour voir s'il ne découvrira pas dans cette multitude une figure de connaissance, il aperçoit l'orateur Craton.

Il s'approche, dit le bonjour à Craton, se mêle à la bande. Tous ces gens tiennent les propos les plus singuliers, se flattent des espérances les plus extraordinaires, il n'est question que d'un personnage dont le pouvoir n'a point de bornes : « C'est lui, dit un vieillard toussotant, qui abolira les impôts, qui remboursera

(1) Nous avons donné nos raisons dans *Phocapharnés*. Paris, 1904, in-8.

(2) Le mois d'août du calendrier égyptien.

les créanciers, qui paiera les loyers, acquittera les charges publiques. Il recevra les devins et les prophètes (1), sans s'informer de leur profession ». Un autre, en haillons, tête et pieds nus, dit : « Un homme assez mal vêtu, qui avait la tête rasée et qui arrivait des montagnes (2), m'a montré le nom de ce Libérateur, gravé sur le théâtre en lettres hiéroglyphiques, ajoutant qu'il couvrirait d'or la voie publique ». C'est la richesse pendant mille ans : « La Ville était d'un or pur, semblable à du verre très clair (3), et la place de la Ville était d'un or pur comme le verre le plus transparent » (4). Ainsi devait être Jérusalem ; ainsi sera la ville de l'orateur Craton. Quant au nom de ce Libérateur, de ce Sauveur, ce ne peut être qu'Oannès, puisqu'il est écrit en caractères hiéroglyphiques. Oannès, vous le savez, c'est Joannès. L'Oan des Egyptiens, c'est le Zib des Chaldéens, le Dag des Phéniciens, c'est le terme hiéroglyphique de poisson (5). Nous vous avons dit tout cela, lorsque nous avons établi l'étymologie du nom d'Ioannès donné successivement à Jehouda et à son fils aîné après leur séjour en Egypte ; et puisque Critias vous a menés au milieu de gens qui appellent le mois du plérôme de son nom égyptien, le nom hiéroglyphique du Sauveur est celui qu'il a con-

(1) « Celui qui est prophète recevra le salaire d'un prophète », dit Jésus.

(2) La chaîne libyque sans doute.

(3) *Apocalypse*, xxi, 18. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 79.

(4) *Apocalypse*, xxi, 21. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 80.

(5) La frise du temple d'Ass-oan (on dit aujourd'hui Assouan) est toute composée d'oan. Cf. Rosellini, *Monuments historiques d'Égypte*, III, p. 26. L'Oannès égyptien est le père d'Osortasen qui lui élève une colonne où on voit le poisson. On compte trois espèces de poissons dans les signes phonétiques de l'alphabet égyptien. Cf. Moreau de Jonnés, *Les Temps mythologiques*, Paris, 1876, 10-12.

servé dans l'Évangile, c'est Ioannès. Pour écrire ce nom sur le théâtre les habitants de la ville ont fait comme ceux d'Assoan sur leur temple : ils ont mis un oan, et tous les initiés ont compris. Ils n'ont que trop compris : au *mésori* prochain, le songe de Joseph sera réalisé !

Critias essaie de leur faire entendre raison : « Vos songes, dit-il, n'auront pas un accomplissement favorable. Vos dettes se multiplieront en proportion de la remise que vous aurez rêvée, et celui qui aura cru posséder beaucoup d'or perdra jusqu'à l'obole qui lui restait. » A leur âge, ce songe les rapproche des enfers plus qu'il ne les en éloigne : « Vous avez rêvé sur la pierre blanche ! » (1) leur dit Critias (2). Mais il est accueilli par des éclats de rire ; Craton lui assure qu'il se trompe et que le songe de Joseph est vérité : en *mésori* Ioannès le prouvera. Un autre de ces hommes déguenillés s'accroche à lui, roulant des yeux farouches, et l'entreprend à la demande de Craton : « Il me persuade pour mon malheur, dit Critias, de me trouver à l'assemblée de ces fourbes et de faire de ce jour un jour funeste ». Fourbes, en effet, car ils abritent leurs mauvais désirs sous le voile de la religion : d'après eux leurs réunions sont innocentes, innocentes leurs pensées : « Nous passons dix jours sans manger, disent-ils, nous veillons les nuits en chantant des hymnes. » Mais ce qu'ils ne disent plus, c'est ce qui succédait à ces dix journées de jeûnes et d'hymnes... Disons ce dont il s'agissait, puisqu'on l'a enlevé. Ce qui venait

(1) Placée par les poètes à la porte des enfers.

(2) « Que t'ont répondu ces gens rasés de cœur et d'esprit ? » demande Triéphon à Critias.

après cette longue préparation, c'est la pâque sous une forme qui n'a ni le caractère criminel des pâques molo-chistes ni le caractère répugnant des pâques sémino-menstruelles, c'est la pâque poissonnière des chrétiens de Thessalie; ce n'est pas encore la pâque en Jésus ou Eucharistie, c'est la pâque en Joannès. D'orateur Craton est devenu répartiteur (1). Ce qu'il répartit quand il est dans l'église, c'est l'oan, ou si vous aimez mieux, le Zib, signe de l'Æon dans lequel on entrera sous le Lion, à quatre signes de là; et la Cène qu'il célèbre a lieu la veille de la pâque juive. À ce point de vue Craton est un quartodéciman. Les sentiments qui inspirent cette église, — car c'en est une, — sont ironiquement traduits par le nom des personnages : Craton commande et distribue; Chleuocharme, (de *kleuè*, sarcasme, et de *karma*, joie insolente ou maligne), se réjouit des malheurs publics; Charicène (de *charis*, grâce, et de *hoinè*, commune,) espère qu'en s'incorporant l'oan il aura sa part dans le Royaume.

Voici Critias à la porte de l'église. Il monte les degrés d'un escalier tournant, il pénètre dans un appartement dont la voûte est toute dorée, — image de la ville future, — il aperçoit des hommes pâles dont la tête est tristement penchée. Mais à sa vue une joie bizarre éclate sur leurs visages, on l'entoure, on lui demande s'il apporte quelque fâcheuse nouvelle, car c'est leur état ordinaire de n'en désirer que de telles, de ne se réjouir que des mauvaises.

Ils avancent la tête les uns vers les autres, se parlent tout bas, s'enquièreent de ce qui se passe dans la

(1) *Exisôtès*. C'est l'*épiscopus*. mais le mot n'existe pas encore.

ville, comme s'ils n'en étaient pas, et de la terre, comme s'ils n'y étaient plus. A son tour, Critias leur demande ce qui se passe dans le ciel, sous lequel ils habitent, dans les astres avec lesquels ils conversent. «... Vénus et Mercure seront-ils en conjonction, et produiront-ils beaucoup d'hermaphrodites, dont la naissance vous cause tant de joie? (C'est en effet l'heureux présage du *deux en un, un en deux*). Avons-nous à craindre quelque peste (1) ou quelque famine? (2) Le vase qui renferme le tonnerre est-il prêt à crever? (3) Le magasin des foudres est-il bien rempli? » Eux, suivant le cours de leurs pensées, disent que les affaires vont changer entièrement de face, que la ville sera troublée par les dissensions, les armées impériales vaincues par les ennemis. Et, en effet, ils ne songent qu'au mal, se berçant d'espérances impies et de prédictions perverses. Critias ne peut contenir son indignation : « O les plus insensés de tous les hommes, s'écrie-t-il ! Cessez ce langage plein de vanité... Craignez que ces malheurs ne retombent sur vos têtes, vous qui cherchez à détruire votre patrie ! Ce n'est pas en voyageant dans les airs que vous avez appris ces nouvelles, et vous ne paraissez pas avoir fait assez de progrès dans l'art difficile des mathématiques pour calculer les événements; et si vous vous laissez tromper à de fausses prédictions, à de misérables impostures, votre ignorance en éclate deux fois davantage ! Ce ne sont que des contes de vieilles,

(1) Cf. l'Apocalypse dans *Le Roi des Juifs*, p. 14.

(2) Cf. l'Apocalypse dans *Le Roi des Juifs*, p. 8.

(3) Le Joannès et ses frères étaient dits fils du tonnerre : « Seigneur, permets que le feu du ciel tombe sur les Samaritains ! » disent Jacob junior et Joannès à Jésus dans Luc. Cf. *Les Evangiles de Satan*, deuxième partie, p. 328.

des puérilités, vers lesquelles l'esprit des femmes se porte avec avidité. »

Mais eux expliquent que ce sont là les vérités futures qu'ils voient tout éveillés dans des songes qu'ils se procurent par des jeûnes de dix jours. Or la vérité est toute autre : « Qu'as-tu répliqué ? demande Triéphon à Critias, la réponse était très embarrassante. — Sois tranquille, répond Critias, je l'ai vigoureusement réfutée. » En effet, il s'est tourné vers eux en s'écriant : « Et quand vos prédictions seraient véritables, vous ne pourrez jamais découvrir l'avenir avec certitude ! Dupes de vos visions, vous vous livrez à mille idées extravagantes, qui n'ont et n'auront jamais d'effet. Comment se peut-il que, sur la foi de vains songes, vous débitiez tant d'inepties, ne témoigniez que du mépris pour tout ce qu'il y a d'honnête et de beau ? Vous ne vous plaisez que dans les malheurs, sans tirer aucun fruit de cette aversion pour le bien. Renoncez, croyez-moi, à ces fantômes absurdes, créés par votre imagination, à ces projets détestables, à ces prédictions sinistres, de peur qu'un dieu ne vous fasse périr misérablement, pour punir les imprécations que vous formez contre votre patrie et les discours injurieux que vous répandez contre elle ! » Se voyant déjoués, ces hypocrites éclatent en reproches. Critias a de la peine à leur échapper. Il est encore sous le coup de l'indignation, lorsque Triéphon l'aperçoit dans la rue et l'appelle, effrayé du changement qui semble s'être opéré en lui : « Aurais-tu vu le monstre à trois têtes ? (1) Ou la terrible

(1) Vous vous rappelez sans doute le monstre à trois têtes que ne peut manquer d'engendrer l'Arménienne de Pérégérinos ? (Cf. le présent volume, p. 208.) Ce monstre, pour être en forme, peut égale-

Hécate (1), sortant des enfers, te serait-elle apparue ? Enfin aurais-tu subitement rencontré quelque dieu ? Rien de tout cela : Critias est encore plein de l'Apocalypse : « Je viens, dit-il, d'entendre un discours bien merveilleux, bien obscur, bien incompréhensible (2). Je repasse dans ma mémoire toutes les inepties dont il abonde. Je me bouche les oreilles de peur de les entendre encore... Si tu n'eusses appelé à grands cris, j'allais peut-être, saisi de quelque vertige, me précipiter dans un abîme ! » Pareil au Joannès prenant le livre que lui tend son père (3), il a mangé celui qu'il a pris des mains de Craton, et ses entrailles en sont toutes gonflées. S'il évacue les exécrables fadaïses dont il est plein, Triéphon sera renversé par cet ouragan :

« Fuis, dit-il, de peur que l'Esprit ne t'enlève de terre aux yeux de toute la multitude et que, par une chute imprévue, tu n'aïlles, comme Icare, donner ton nom à quelque mer nouvelle. Les discours de ces détestables imposteurs m'ont terriblement gonflé le ventre. Fi ! fi ! fi ! quelles absurdités ! Ab ! Ab ! Ab ! Ah ! quels desseins exécrables ! Eh ! eh ! eh ! eh ! quelles ridicules espérances ! (4) »

Jusqu'ici le dialogue est très compréhensible, à la condition de prendre Critias au sortir de l'église. Mais il est incompréhensible depuis les interversions qu'il a subies. Critias n'est pas encore entré dans l'église

ment avoir un corps de poisson, comme la statuette du musée de Saint-Germain, et avoir le *Bélier* (Bar-Abbas eul dit l'Agneau) dans chaque main.

(1) La triple Hécate représentée avec trois têtes.

(2) On l'a supprimée.

(3) Cf. l'Apocalypse dans *Le Roi des Juifs*, p. 20.

(4) Les interjections sont répétées quatre fois chacune et les exclamations trois fois, en réplique à la kabbale de ces imposteurs.

qu'une partie de ses répliques se trouve déjà dans la bouche de Triéphon ! C'est Critias qui devait instruire Triéphon ; aujourd'hui c'est Triéphon qui instruit Critias en faisant le procès de la mythologie païenne, au point d'éliminer du ciel Jupiter lui-même.

— Quelle divinité veux-tu donc que j'atteste ? demande alors Critias. Et Triéphon répond en vers, à la façon d'un oracle :

Jure le Dieu puissant qui règne au haut des cieux,
Et le Fils, et l'Esprit qui procède du Père.
Un en Trois, Trois en Un : ineffable mystère !
C'est le vrai Jupiter, il n'est point d'autres dieux.

Critias raille : « Ah ! ah ! dit-il, tu veux m'enseigner à compter ? Tu prends l'arithmétique pour un serment, et tu calcules comme Nicomaque de Gêrasa (1). Mais je ne comprends pas trop ce que signifie cet *Un en Trois et Trois en Un*. Veux-tu parler du *quartenaire* (2) de

(1) Cf. le présent volume, p. 130.

(2) La figure du *quartenaire* a la forme d'un triangle équilatéral qui est lui-même celle du rayon lumineux, et c'est pourquoi les pythagoriciens en usaient comme formule de serment. Chacun des côtés se compose du nombre *quatre*.



L'addition des points contenus dans le quartenaire donne 10, le décan astronomique, et c'est ce que fait remarquer Pythagore lui-même dans les *Sectes à l'encan* de Lucien : « Pythagore. Comment comptes-tu ? — *Le marchand*. Un, deux, trois, quatre. — *Pythagore*. Attention ! ce que tu crois être quatre, c'est dix, c'est le triangle parfait, c'est notre serment. — *Le marchand*. J'en jure par quatre, le grand serment, je n'ai jamais entendu langage plus divin ni plus sacré ! »

Pythagore, du nombre huit (1) ou de trente ? (2) »

Que Triéphon parle de ces choses en gnostique, passe encore ! Après tout c'est peut-être ce qu'a voulu l'auteur de *Philopatris*. Raison de plus pour que, sous aucun prétexte, Triéphon ne puisse tenir le langage suivant :

« J'vais t'apprendre ce que c'est que l'univers, et quel est son système, et quel être (3) existait avant tous les autres. Sache que j'ai eu dernièrement la même aventure que toi (4)... J'ai rencontré un Galiléen à tête rase (5), au nez aquilia qui avait monté jusqu'au troisième ciel (6) où il avait appris les plus belles choses du monde. Il nous a renouvelés par l'eau (7), nous a rachetés de la demeure des impies (8) pour nous faire marcher sur les traces des bienheureux (9). Si tu m'écoutes, je te rendrai véritablement homme. » Il

(1) Sur les nombres quatre et huit dans la kabbale chrétienne, Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 308.

(2) Le nombre trente se trouve formé par la figure du rayon lumineux trois fois répété et marquant ainsi les trois signes qui précèdent les Anes. De là les trois vêtements que le Joannès devait revêtir avant de recevoir le baptême de feu. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 94.

(3) Le Fils de l'homme, de l'*Apocalypse*, le lion de la Sagesse valentinienne. Cf. *les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 236.

(4) Arrangement après coup et manifeste.

(5) On lui a rasé la tête pour qu'on ne puisse plus reconnaître en lui le Joannès à la naziréenne chevelure. On finira même par la lui couper un jour !

(6) Ceci n'est arrivé qu'à l'auteur de l'*Apocalypse* et par nécessité ecclésiastique à celui des *Lettres aux Corinthiens*.

(7) Le Joannès de l'*Apocalypse* est le même homme que le Joannès baptiseur, c'est entendu. Mais ceux qui ont remanié *Philopatris* auraient bien pu se dispenser d'y maintenir cette preuve.

(8) Le Ghé-Ilinnom où le feu ne s'éteint point et où le ver ne meurt point. Encore une fois qui est le sauveur ? qui est le Jésus ? qui est le christ ? Le Joannès baptiseur ou un nommé Jésus ?

(9) Abraham et les patriarches juifs que Joannès prétendait avoir vus au ciel et qui devaient revenir pour juger la terre avec lui. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 303.

expose alors la théorie de la genèse d'après les Ecritures juives, la séparation de la lumière et des ténèbres, l'affermissement de la terre sur les eaux, la création des êtres et de l'homme par la seule parole de Dieu (1), comme l'a écrit le Bègue (2). Ensuite il annonce le jugement futur : « Ce Dieu, du haut des cieux, voit les justes et les pervers, écrit leurs actions dans un livre, et, au jour qu'il a fixé, il rendra à chacun selon ses œuvres. » Il conjure donc Critias d'abjurer ses erreurs et, docile *catéchumène*, — le mot y est, — d'ouvrir son cœur à la persuasion, afin de vivre dans l'éternité. Critias s'étant déclaré *converti*, Triéphon le presse de dire ce qu'il a vu et entendu à la fameuse assemblée dont il est sorti si bouleversé.

Or si Triéphon n'est pas jehouddolâtre, il est impossible de rien comprendre à ce qu'il vient de dire à Critias.

Il s'est reconnu disciple du Galiléen baptiseur, autrement dit *christien*. Critias a adhéré au dieu de Triéphon, il a juré « par le Fils qui procède du Père ». Triéphon le prie de parler « après en avoir reçu puissance de l'Esprit », voilà deux hommes d'accord sur le renouvellement par l'eau.

La logique veut qu'ayant été amené par Triéphon à renier successivement tous ses dieux, Critias se fasse, lui aussi, renouveler par l'eau, c'est-à-dire baptiser. Il ne lui reste qu'à se proclamer trinitaire comme Triéphon, car celui-ci est bel et bien un trinitaire.

(1) Répété en propres termes dans la *Lettre de Pierre*.

(2) C'est Moïse; on sait que les Egyptiens ne le connaissent pas sous ce nom, mais sous celui d'Osar-seph ou ziph (*Zib*). Cf. *Le Gogotha*, p. 259.

Après cela comment admettre que ces deux hommes se livrent contre les chrétiens de Craton et la pâque en loannès à une sortie qui peut passer pour une dénonciation en règle ? Il faut absolument qu'il y ait quelque chose de changé dans le texte et dans les rôles. Un seul homme a pu parler comme vient de le faire Triéphou, c'est Craton, s'il a parlé selon sa foi, ou Critias, s'il a parlé par moquerie. Car, sur le livre qu'on lit aux néophytes dans l'église, Triéphou est du même avis que Critias : « Restes-en là, cher Critias, et n'insiste pas sur de telles sottises. Vois comme mon ventre en est déjà gonflé; il est gros comme celui de la femme enceinte (1). Tes discours ont agi sur moi comme la morsure d'un chien enragé; et si je ne prends quelque potion qui me fasse oublier mon mal et me rappelle en mon bon sens, je vais tomber dans quelque maladie fâcheuse ! Mais laissons là ces extravagants ; » après quoi, modification évidente : « Commençons notre prière par le Père (2), et nous la terminerons par quelque hymne bien remplie d'épithètes... »

Sur ces entrefaites, un troisième personnage arrive, dont le nom, Cléolaüs (3), est significatif; il apporte une grande nouvelle : les Perses sont vaincus, Suse est réduite, l'Arabie conquise. Pauvres tous deux, Critias et Triéphou continueront à être pauvres, sans pour cela rêver la fin de la civilisation romaine et le triomphe de

(1) La Vierge du monde sous les traits de Salomé, dans l'Apocalypse. Cf. *Le Charpentier*, p. 122. Il apparaît bien qu'au temps de Philopatris la mère des fils du Zibédos était déjà surnommée Marie Magdaléenne, du nom de la sœur d'Osar-Zib (Moïse).

(2) *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*. Que manque-t-il à Triéphou pour être pape ?

(3) Κλέος, gloire, λαός, peuple. Gloire du peuple (romain).

Bar-Abbas. Ils ne s'en réjouissent pas moins du succès des armes impériales. — C'est bien ce que j'ai toujours dit ! s'exclame Critias :

La vertu par les dieux n'est jamais méprisée,
Et toujours leurs bienfaits couronnent ses travaux !

Critias est rassuré pour l'avenir de ses enfants : « Ce sera assez pour eux que l'Empereur vive ! » s'écrie-t-il. Quant à Triéphon, l'héritage qu'il leur laisse, c'est le plaisir de voir Babylone détruite, l'Égypte rangée sous les lois impériales, l'orgueilleux Persan réduit à l'esclavage, les excursions des Scythes réprimées et peut-être finies pour toujours. « Pour nous, ajoute-t-il en manière de conclusion, qui avons trouvé le Dieu inconnu aux Athéniens, adorons-le, les mains élevées vers le ciel, et rendons-lui grâce de nous avoir trouvés dignes d'être les sujets d'un si grand prince. Laissons les autres se plonger dans leur délire, et tenons-nous en à ce proverbe : *« Hippoclyde en a peu de souci »*.

II. Que le nom de Marcion soit en honneur parmi tous les braves gens ! Si le Chrèstos, le Dieu bon qu'il voulait placer dans le cœur des hommes, avait triomphé du Dieu des Juifs, la civilisation eût gagné quinze siècles d'avilissement et de crimes. On n'eût pas vu l'humanité coupée en deux par un Bar-Abbas, on n'eût pas vu afficher comme une vérité d'ordre divin cette distinction monstrueuse entre ceux qui disent être sauvés par ce scélérat et ceux qui ne croient pas l'être.

Marcion était du Pont, et l'affaire d'Alexandre lui était

connue. Il ne pouvait être dupe de la mystification évangélique, puisqu'il possédait les *Paroles du Rabbi*, et il était trop honnête pour se faire le complice des imposteurs juifs ou d'un Pérégérinos. En outre, il était disciple de Cerdon, le gnostique syrien (1), un de ceux qui les premiers se sont levés contre Bar-Abbas. Cerdon s'était documenté chez les disciples d'Ananias, de Jehoudda Is-Kérioth, d'Apollos et de Ménandre, tous, pour des causes diverses, ennemis des jehouddolâtres. Enfin il avait été témoin des campagnes de Pérégérinos en Syrie. Cette documentation était plus gênante encore dans Cerdon que dans Marcion, car elle ruinait d'avance l'invention de Paul; et d'autre part elle dérivait des écrits syriaques, araméens, qui avaient spéculé sur ceux du Rabbi. Après avoir supprimé et falsifié Marcion, l'Église a insinué que l'enseignement de Cerdon avait été moins radical sur la question de l'incarnation : Cerdon aurait professé que Jésus serait venu en chair, quoiqu'à la vérité il ne fût point né d'une vierge et qu'il n'eût point été crucifié. Mais Marcion est là qui proteste véhémentement : Cerdon lui avait enseigné que Jésus n'avait point vécu du tout et que le crucifié était Bar-Jehoudda se disant Bar-Abbas. Le premier, le grand dogme des Marcionites, c'est l'inexistence en chair de Jésus et le scandale de Bar-Abbas divinisé. Ils avaient été amenés à cette vérité par les écritures de Cerdon, et ce sont elles qu'on retrouverait tout entières dans les *Antithèses* de Marcion si, avant d'y répondre, l'Église n'avait pris soin de les détruire.

Fort nombreux, fort honnêtes aussi, — l'Église n'a

(1) Cf. le présent volume, p. 148.

jamais pu leur reprocher que cela, — les Marcionites ont toujours affirmé que les *Évangiles* refaits, c'est-à-dire ceux qu'on a mis dans le canon et attribués aux apôtres, étaient pleins de mensonges (1). Ils avaient la même opinion des *Actes des Apôtres*, et en cela, pour des raisons tout opposées, ils convenaient avec tous les disciples de Bar-Abbas restés fidèles à la Loi.

Antijuis déterminé, Marcion blasphéma sans pudeur le Dieu annoncé par la Loi et par les Prophètes, disant, professant que ce Dieu-là, c'est l'auteur du mal, l'ami des guerres, mobile, changeant, et en contradiction perpétuelle avec lui-même. Parler ainsi du Père de Bar-Abbas ! Assurément cet homme est hérétique de naissance, comme Cerdon et Basilide ! Le Verbe qu'il annonçait différait donc de Jésus en ceci qu'il parlait pour tous les hommes. « Dans Marcion, dit Irénée, le Sauveur est envoyé par le Père qui est *supérieur au Dieu Créateur, pour abolir les Prophètes et la Loi et toutes les œuvres de ce Dieu qui a fait le monde* (2). » Ceci contre le Jésus de Matthieu, de Marc et de Luc, qui dit être venu pour accomplir les Prophéties et la Loi jusqu'au dernier iota.

Marcion, c'est là sa gloire, a fait résolument campagne contre le Dieu des Juifs et Bar-Abbas.

(1) Irénée, *Contra hæreses*, l. III, ch. xxv. Épiphane, *Contra hæreses*, xxvii. Théodoret en son *Histoire* et Tillemont, *Mémoires*.

(2) En effet on lit dans Tertullien (*Adversus Marcionem*, l. IV, ch. vii), que Marcion avait rayé de son Évangile l'endroit où Jésus disait qu'il était venu pour accomplir la Loi. Conséquent avec lui-même, Marcion refusait de soumettre le Dieu sauveur à Iahvé : il le voulait non juif. Le pseudo-Irénée a donc tort d'insinuer que Marcion aurait admis l'Évangile de Luc, après en avoir retranché la généalogie et supprimé les passages où, par l'organe de Jésus, Bar-Abbas se reconnaissait fils du créateur du monde. Il a tort d'ajouter que Marcion aurait tronqué les *Épîtres de Paul*, aux endroits où l'Apôtre fait

Dans l'Évangile de Marcion le Sauveur n'était point représenté comme Fils de Iahvé, mais du Dieu bon, supérieur à celui-ci. C'était un Sauveur antijuif et antimillénariste, abolissant le Dieu bête et méchant que les jehouddolâtres donnaient pour père à Bar-Abbas. Il niait la résurrection. Étant formé de terre, le corps ne pouvait participer au salut. Les âmes seules seraient sauvées, et encore à la condition d'avoir été formées à son école, qui, si je ne me trompe, était celle des Grecs Platoniciens.

C'est dire que, ne reconnaissant pas la divinité des Juifs, (car c'est par là qu'il faut commencer pour être jehouddolâtre,) il repoussait comme indécente la généalogie où Bar-Abbas est dit fils du Dieu créateur par Adam, « et toutes les prophéties qui annonçaient sa venue, dit Irénée. » Or ces prophéties sont les siennes propres, c'est son *Apocalypse*, sa divinisation par lui-même.

Personne n'a poussé l'antijudaïsme plus loin que Marcion. Non content de nier la résurrection des corps, le Sauveur de Marcion n'admettait ni patriarches, ni prophètes, ni justes (1) au paradis des âmes. A la fin des temps, lorsqu'il descendait aux enfers pour faire sa collection d'élus, il choisissait Caïn, les Sodomites, et les Égyptiens plutôt que Seth et les Séthiens (2). Et comme ils n'accouraient point assez vite à l'appel,

* Notre Seigneur Jésus-Christ » fils de ce même Cosmocrator juif. Car Paul n'a paru qu'après Marcion : et s'il eût paru avant, Marcion l'aurait rejeté tout entier.

(1) Dans le sens de zéloteurs de la Loi, comme les parents de Bar-Abbas dans l'histoire et dans l'Évangile.

(2) Bar-Abbas faisait sa généalogie par Seth, et les Séthiens adoraient l'Anc. CC. *Le Gogotha*, p. 16.

croyant à une tentation de leur Dieu, Noé (1), Abraham (2) et tous ceux qui étaient avec eux restaient aux enfers *in perpetuum*; miséricordieux pour tous les pécheurs, le Sauveur de Marcion est impitoyable pour ceux de la kabbale juive. On comprend que l'Église n'ait jamais pardonné à cet homme. Il avait si bien compris l'Évangile du Royaume que, par esprit de représailles, il refusait aux jehouddolâtres le salut que Bar-Abbas refusait indistinctement à tous les goym.

Pour rendre suspect d'inconséquence le témoignage de Marcion, l'Église dans Tertullien n'a pas craint de dire qu'avant de devenir hérétique il adorait Bar-Abbas et que, né dans les dernières années de Trajan, il était fils d'un évêque jehouddolâtre!

Marcion, au contraire, est un de ces hérétiques de naissance dont il y eut tant d'exemples aujourd'hui supprimés de l'histoire religieuse. Comment, antijuif comme il l'était, Marcion eût-il admis comme fils du Dieu bon un fils de David aussi taré que Bar-Abbas?

Platonicien inclinant au gnosticisme, quand il vint à Rome et qu'il trouva la ville aux prises avec les marchands de christ, Marcion vit le mal et s'indigna. Ce que l'Église a dû cacher à tout prix, c'est qu'il avait été l'évêque chrétien, antimillénaire, antijehouddolâtre, de Rome à la fin du second siècle. Outre cela, il avait fait scandale, car, riche et généreux, il donnait, au lieu de recevoir comme dans les ordonnances apostoliques de Jésus! (3) En une seule fois il donna cinq cents

(1) En sa qualité de charpentier, ancêtre du charpentier de l'Évangile et des charpentiers de Phrygie.

(2) En sa qualité d'ancêtre de Bar-Abbas.

(3) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 397.

drachmes d'or. C'est une somme énorme, qui lui aurait permis d'acheter le siège pontifical, s'il y en avait eu un. Ayant été exclu de la société des fidèles à cause de ses doctrines (1), on lui aurait rendu son argent! Chose si invraisemblable, qu'elle suffit à nous édifier sur l'origine de toutes ces calomnies! Evêque et fils d'évêque, dit-on, de mœurs bonnes et pures, né dans un milieu troublé depuis un siècle par les prophéties et les impostures jehouddiques, Marcion a laissé derrière lui une secte inébranlablement attachée à la bonne foi.

L'Eglise, sous le nom de Tertullien, diffame Marcion dans son père, « un évêque chassé de l'Eglise pour avoir débauché une vierge » (2). Elle diffame en même temps Cerdon dans son disciple, car, dit-elle, ils ont démontré l'un par l'autre que, si un bon arbre porte de bon fruit, un mauvais arbre n'en produit que de mauvais. Mais sur le cas particulier des *Évangiles*, Marcion, qu'elle appelle avec dédain le docteur du Pont, était beaucoup mieux placé qu'un avocat de Carthage pour exprimer une opinion.

On en est réduit à chercher la doctrine des Marcionites dans les écrits que l'Eglise a forgés contre elle après l'avoir défigurée, les Denys de Corinthe, les Théophile d'Antioche, les Justin, les Irénée, les Hippolyte, les Clément d'Alexandrie, les Tertullien, eux-mêmes tripatouillés de siècle en siècle. Mais malgré tout nous savons en quoi consistait « l'erreur de Mar-

(1) En 170 de l'E. C., dit cette histoire.

(2) *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxviii. C'est, mais retournée, l'aventure de Péréghérinos devenu patriarche des chrétiens non circoncis, après avoir enlevé la femme de l'arménien. Cf. le présent volume, p. 206.

cion », ou plutôt son tort. Le tort de Marcion était de posséder, outre les *Paroles du Rabbi* et les ouvrages de Cerdon, la première version des *Évangiles* zélotes, la version antérieure aux corrections de Valentin, celle qui a été remplacée petit à petit par les Synoptisés. C'est celle dont il s'était servi dans ses *Antithèses* afin de l'opposer à la version hypocrite que les émules de Pérégrininos pouvaient répandre autour d'eux pour la tonte et le « dégraissage » des moutons (1).

« Tu allègues ton erreur pour appui, dit l'Église dans le *De Resurrectione* (2), tes écrits apocryphes et tes fables toutes pleines de blasphèmes. » Quels étaient les écrits apocryphes et les fables blasphématoires dont Marcion faisait usage? Des *Évangiles* dans le genre du *Proto-évangile de Jacques*, le seul où la mère aux sept démons figure dans la Nativité sous son nom de Salomé. Marcion avait donc parfaitement saisi l'identité charnelle du Joannès et de Jésus. C'est le Joannès qui était le Nazir; et pendant sa gestation sa mère repoussait certaines viandes comme contraires à ce naziréat intra-utérin.

Au point de vue des licences mythologiques, Marcion ne contestait point que Jésus fût capable de descendre du ciel et d'y remonter, comme il le fait dans Cérinthe et dans Valentin, — c'est l'enfance de l'art, — mais il niait qu'il eût pris naissance dans le sein de Salomé : étant éternel, il n'avait pu changer sa nature et sa condition, il était descendu en Bar-Abbas pendant l'année du baptême. Avec plus de précision encore que Valentin, Marcion distinguait entre l'individu qui dans le Jour-

(1) Cf. le présent volume, p. 206.

(2) Mis sous le nom de Tertullien.

dain avait remis les péchés, et l'être qui descendait dans la fable pour doubler spirituellement le baptiseur. Dans l'Évangile dont Marcion s'était servi, Bar-Jehoudda, d'abord présenté sous son pseudonyme séméiologique de Joannès, ne devenait Bar-Abbas et Jésus, — c'est-à-dire fils du Père et Sauveur, — qu'à partir du moment où la colombe, image de l'Abbas, descendait sur lui, et où la voix lui disait : « Tu es mon bar, je t'ai engendré aujourd'hui. » Ainsi, pour les Marcionites, qui venaient du Pont, le Joannès ne s'appelait Bar-Abbas et Jésus qu'après les premiers chapitres généalogiques de Luc (1) ; et pour les Naziréens ou Ébionites, qui demeuraient en Judée, il ne prenait ces deux noms, ou plutôt ces deux qualités, qu'après les chapitres généalogiques de Matthieu (2).

L'Église dans Tertullien demande à Marcion des témoins oculaires de cette descente miraculeuse ; et pour preuve de la naissance de Jésus en chair, elle produit le cens fait par ordre d'Auguste et conservé dans les archives de Rome (3). L'Église tire sa réponse à Marcion du faux qu'elle a introduit dans Luc postérieurement à Marcion et à Tertullien lui-même. Car ni l'un ni l'autre n'ont pu voir les registres du cens conservés à Rome, ils étaient brûlés depuis l'incendie du Capitole sous Vespasien. Et puis, s'ils avaient pu les voir, ils n'y auraient pas trouvé le nom de Jésus, ni même celui de Bar-Jehoudda, celui-ci étant encore en Égypte lors du recensement de Quirinius, et Gamala n'étant pas compris dans cette opération. Si Marcion niait que Jésus

(1) Tertullien, *Adversus Marcionem*.

(2) Irénée, l. I. ch. vi, 2.

(3) *Adversus Marcionem*, l. IV, ch. vii.

eût eu chair, c'est que le passage de Josèphe n'existait pas encore. Jamais Marcion n'eût osé soutenir une pareille proposition et dans Rome, dans la ville même où Josèphe était mort, si l'Église, d'un seul coup, de pouce à la page intéressée, eût pu lui démontrer sa folie !

Ce qu'on a essayé de dissimuler dans Tertullien et dans Épiphane, c'est que Marcion rejetait tout ce qui avait trait à l'horoscope de Bar-Abbas. Son opposition portait non sur le faux acte de naissance daté de 760 et introduit dans Luc, mais au contraire sur les premiers chapitres de ce même Luc qui, d'accord avec l'*Apocalypse*, l'*Évangile de Matthieu* et toute la tradition d'Asie, placent la naissance de Bas-Abbas en 738, vingt et un ans avant le Recensement. En un mot, au troisième siècle, le faux acte n'était pas encore dans les *Évangiles* dont s'est servi Marcion : ces *Évangiles* étaient témoins contre l'Église (1).

Il est une chose que Marcion avait très bien vue également, c'est que Saül et ses gens avait été en lutte ouverte avec les apôtres, et que le Jésus de la fable était un personnage inconnu à la fois des uns et des autres. Que ce sentiment lui soit venu à la lecture de l'*Évangile* dont il se servait ou à celle de Flavius Josèphe, il ne faut en cela considérer que la fin. Marcion avait vu clairement que les *Évangiles* n'étaient point l'histoire des douze Apôtres, mais bien l'œuvre d'aigrefins qui, pour conserver aux Juifs les bénéfices du baptême,

(1) Aussi, dans Irénée, dit-elle que Marcion a laissé à ses disciples non un *Évangile*, mais un fragment d'*Évangile*. Nous croyons volontiers qu'au temps où cette phrase fut écrite, il ne restait plus de Marcion qu'un fragment. Le reste avait été sacrifié sur les autels de Bar-Abbas !

avaient effacé l'histoire de Jehouda le Gamaléen et de ses fils et les avaient présentés aux goym sous de faux nez, de faux noms et de faux papiers.

III. — Marcion, pour démontrer l'inexistence de Jésus, n'avait qu'un seul Évangile, et il ne pouvait en avoir davantage, parce qu'il n'y en a jamais eu davantage. Il ne faut donc pas s'étonner et surtout s'indigner, comme le fait l'Église dans Irénée, qu'il n'ait pas connu les autres. On l'accuse aujourd'hui d'avoir supprimé du sien tout ce qui a été ajouté dans les autres, notamment dans Luc. Marcion n'avait pas plus d'intérêt à mutiler Luc qu'à négliger Cérinthe, Matthieu ou Marc. Il s'est servi de ce qui circulait dans Rome, et on voit par lui que la Nativité de Bar-Abbas selon Luc, c'est-à-dire en 738, est la seule qu'il y eût à la fin du second siècle. Comme Valentin, il n'en a pas connu d'autre. Les théologiens ont raison de dire que l'hérésie est confirmative de la religion : Marcion a fortifié Jésus en montrant son inexistence. On s'occupa de le réfuter dans les documents mêmes qui l'avaient convaincu : vieille méthode, infallible quand on a le temps pour soi, la vocation du faux et l'impunité. Marcion s'appuyait sur les Évangiles pour nier Jésus, on inséra dans celui dont il s'était servi pour sa démonstration, que Jésus était né au Recensement de 760. On mit ensuite dans Tertulien (1) que Marcion avait eu un disciple nommé Lucanus, qui avait proféré les mêmes blasphèmes et suivi les mêmes impiétés que Cerdon et Marcion. Ce Lucanus est un mythe, mais la supposition de son existence pouvait servir au cas où on aurait retrouvé l'Évan-

(1) *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. XXVIII.

gile dont Marcion s'était prévalu dans ses *Antithèses*; c'est-à-dire celui qui ne contient pas l'acte de naissance de Jésus au Recensement. On aurait dit que cet Évangile était la version où Marcion avait biffé cette pièce essentielle!

Pourquoi n'a-t-on inséré cet acte de naissance que dans Luc, sans avoir jamais songé à le reporter dans Matthieu et dans Marc? Parce que l'Évangile aujourd'hui dit de Luc était celui dont Marcion avait fait usage et qu'on n'en avait encore attribué aucun à Marc et à Matthieu. Ensuite, pour donner à cet Évangile le caractère testimonial qui lui manquait, on lui supposa pour auteur Lucius, frère de ce Simon le Cyrénéen dont les fils, Alexandre et Rufus, nommés dans certaines versions naziréennes, étaient censés avoir assisté à la crucifixion de leur père au Gol-golta. Après quoi, dans le même Évangile, Jésus remit à Saül, sur le Mont des Oliviers, l'oreille droite perdue à Lydda, de manière que cet Hérodien pût entendre Bar-Abbas lui demander sur le chemin de Damas : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu? »

En effet, on avait assis Bar-Abbas à la droite de Dieu dans le ciel, c'est-à-dire à l'orient de Jérusalem. Saül s'étant dirigé vers le Nord pour aller à Damas achever la déroute des frères du crucifié, il fallait nécessairement lui remettre son oreille Est pour qu'il pût entendre Bar-Abbas, en vertu de la formule ordinaire de celui-ci : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende! » Il fallait aussi que les écailles du Zib de gauche, le *piscis sinister* auquel les évangélistes l'avaient associé, — ils l'avaient logé à la même enseigne qu'Is-Kérioth, — lui tombassent des yeux au

bout de trois jours, afin qu'il pût se voir baptiser par Ananias, assassiné deux mois auparavant par Bar-Abbas et ressuscité pour la circonstance (1).

C'est à quoi s'est employé l'auteur des *Actes*, avec une précision qui s'allie à une intarissable gaieté. Quand il eut achevé, il forgea le très excellent Théophile, à qui il dédia ce chef-d'œuvre. Après un repos bien gagné, d'autres faussaires de la même Église rayèrent le nom de Saül de sa génération, comme le commandait le *Psaume de David* invoqué par Jacob junior dans Valentin (2), et, une fois rentré en possession des organes de l'ouïe et de la vue, on lui fit écrire les lettres que nous connaissons sous le nom de *Lettres de Paul*.

Paul à lui seul se chargea de démentir et Marcion et tous ceux qui avant lui avaient connu le secret de la mystification évangélique. Partout, chez les Galates d'abord, ensuite chez les Thessaloniens, en Macédoine et en Achaïe, à Césarée et à Rome, Saül s'écriait : « Je me suis converti en Paul et j'ai prêché Bar-Abbas sous le nom de Jésus ! D'ailleurs, enzonné dans la ceinture du frère Jacob que j'ai lapidé, j'écrirai tout ce qu'il vous plaira. Ne vous gênez pas, donnez-moi des compagnons et des disciples, si cela vous fait plaisir, vous pouvez falsifier, ajouter, retrancher, corriger, canoniser, forger des lettres nouvelles, entasser les Colossiens sur les Ephésiens, et Tite sur Timothée, personne ne protestera ! » On fit croire ensuite que Marcion avait parfaitement connu les *Lettres de Paul*, mais que parmi celles qu'on attribuait à l'Apôtre

(1) Cf. *Le Saint-Esprit*, t. 90.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 263.

des nations, il n'en admettait pas plus de dix, et encore à correction. Combien y en eut-il en tout? A qui adressées? Comment divisées? On en produit aujourd'hui quatorze. Il semble qu'il y en ait eu davantage, qu'on en ait substitué de nouvelles à d'anciennes dont on n'était pas content, et qu'on ait répudié la *Lettre aux Galates*, sinon en totalité, du moins dans certains passages compromettants. Car nous voyons le faussaire jeter la suspicion sur certaines lettres qu'il ne désigne pas et les arguer même de faux, de manière à pouvoir démentir à son gré le tout ou la partie.

Niant l'existence de Jésus, Marcion niait celle des Apôtres, les Douze comme les Soixante-douze. Les *Actes des Apôtres* sont donc postérieurs à Marcion. Une longue période de temps s'est écoulée pendant laquelle les Gnostiques tiennent tout le théâtre, ne laissant aucune place aux aigrefins qui ont introduit la *Nativité de Jésus* dans Luc, et dans le monde les *Actes des Apôtres* et les *Lettres de Paul* : les trois grands faux que l'Église oppose aux défenseurs de la vérité. De même qu'il n'y avait pas moyen de trouver un seul témoignage sur Jésus, en dehors de l'Évangile, il était impossible de trouver, en dehors des *Actes*, un seul témoignage sur les rapports apostoliques de Saül avec Joannès, Pierre et Jacques, à *fortiori* avec les Douze. Les passages où ces rapports sont supposés aujourd'hui dans la *Lettre aux Galates*, l'entrevue d'Antioche notamment, et la dispute avec Pierre, ne sont invoqués contre les Gnostiques par aucun des avocats d'Église qui s'appuient sur la prescription. Ce moyen de droit est lui-même éliminateur de la preuve.

C'est pourquoi, laissant de côté, sans la répudier

complètement, la *Lettre aux Galates*, embarras perpétuel pour les marchands de christ qui l'ont fabriquée, il a fallu souder Saül à Bar-Abbas, donc Paul à Jésus, par une révélation nouvelle dont Luc aurait été le témoin. De là la nécessité de créer d'abord Luc. On y parvint en lui attribuant les deux écrits dédiés au très excellent Théophile : un *Évangile* et les *Actes des Apôtres*. Aussi lit-on aujourd'hui dans Irénée que Luc fut *l'inséparable de Paul*, associé à toutes ses tribulations, historien fidèle de toutes ses aventures, et son compagnon de travail dans la prédication. « Or, demande Irénée, comment ceux qui n'ont pas été les associés de Paul peuvent-ils se glorifier d'avoir appris de lui des sacrements cachés et inénarrables, alors que Luc, qui ne l'a jamais perdu de vue, ne raconte rien de lui dans les *Actes* qui ne lui soit en quelque sorte commun avec Pierre? »

Il faut donc croire aveuglément que Luc n'a pas quitté Paul d'une seconde; il est témoin oculaire et auriculaire de Paul; oculaire au Mont des Oliviers, quand Jésus remet l'oreille de Saül; auriculaire, quand il lui rend ses yeux sur le chemin de Damas. Et savez-vous qui a renseigné Irénée? Luc lui-même, et point d'autre. « Il nous a communiqué ce qu'il avait appris, comme il l'atteste lui-même. » Appris seulement? Alors il n'a pas vu, pas entendu? Irénée! Irénée! vous tuez ma foi! En vain me dites-vous: « Qui rejette Luc comme ne connaissant pas la vérité, rejette aussi l'Évangile de celui dont il se dit le disciple »; c'est fini, je ne vous crois plus, je passe sous les enseignes de Marcion et des Marcionites!

L'invention de Paul faillit se retourner contre Pierre.

malgré les aigrefins qui lui subordonnaient Paul. Les pauliniens ne voulaient pas qu'il y eût eu d'autre Apôtre. Les millénaristes et les gnostiques ne voulaient pas qu'il l'eût été. « Il faut opter, dit Irénée. Ou bien renoncer à l'Évangile dont Luc seul nous a donné connaissance (1), ou bien, si on le reçoit comme les autres, on doit recevoir également le témoignage que Paul a rendu de lui-même, dans les *Actes*, sur le chemin de Damas. Là, point de doute : c'est bien le Jésus de Luc qui crie à Paul du haut des cieux : « *Je suis Jésus-Christ que tu persécutes.* » C'est bien le Jésus de Luc qui donne à Ananias l'ordre de baptiser Paul pour le réunir aux Apôtres. Nier que Paul soit apôtre, c'est se séparer du groupe des Apôtres réguliers. Ceux qui le nient ne peuvent ni prétendre que Paul ne soit pas un Apôtre ni montrer que Luc a menti. Ils doivent s'en rapporter aux *Actes* où Luc annonce la vérité avec le plus grand soin. » N'en déplaise à Irénée, Luc, au contraire, a menti furieusement, et ce qu'on appelle l'apostolat de Paul n'est que le résultat de ses mensonges scripturaires. Il en est ainsi de l'acte de naissance de Jésus. Paul et Jésus sont issus du même sang. « Voyons, dit l'Église dans Tertullien (2), ce qu'ont reçu de Paul les Corinthiens et les Galates, ce que lisent les Philippiens, les Thessaloniciens, les Éphésiens, ce qu'annoncent les Romains à qui Pierre et Paul ont laissé les *Évangiles signés de leur sang* (3). Nous avons encore les Églises fondées par Jochanan (d'Éphèse).

(1) En effet il est le seul où l'Église ait donné un corps à Jésus par sa Nativité au Recensement.

(2) *Adversus Marcionem.*

(3) Pris dans la *Passio Petri et Pauli*, bien postérieure aux écrits du pseudo-Clément.

Quoique Marcion rejette son *Apocalypse* (1), cependant la suite des évêques qui remonte jusqu'à l'origine s'arrête à Jochanan comme à son auteur. C'est ainsi qu'on reconnaît la source de toutes les autres Églises. Or ce ne sont pas seulement les Églises apostoliques, mais toutes les Églises qui leur sont unies par le sceau d'une même foi, qui possèdent l'Évangile de saint Luc dès sa naissance (2). »

Après avoir supprimé Marcion pour pouvoir aduler son témoignage, l'Église dans Irénée l'accuse d'avoir prêché, à la suite de Saturnil, les doctrines contre nature que prêchait Bar-Abbas et que Jésus reprend dans l'Évangile avec de légères atténuations.

« Les sectateurs de Marcion et de Saturnil ont prêché le célibat : c'était violer les droits de la créature et accuser obliquement Dieu qui a fait l'homme et la femme pour la reproduction (3). »

Ailleurs, dans Justin, elle donne à entendre que les Marcionites pourraient bien être les vrais coupables des crimes commis par les adorateurs du christ asinaire.

« Marcion du Pont, qui enseigne encore aujourd'hui, professe la croyance à un Dieu supérieur au Créateur. Avec l'aide des démons il sema le blasphème à travers le monde, fit nier le Dieu créateur de l'univers, et ins-

(1) Marcion rejetait en effet toute la révélation du Joannès, et il est mort sans avoir entendu parler de Jochanan qui s'appelaient encore Cérinthe.

(2) C'est-à-dire dès la naissance que l'Église attribue à l'Évangile où se trouve le faux acte de naissance de Jésus. Elle fait cet Évangile contemporain du pseudo-Jochanan d'Ephèse et Luc disciple du pseudo-Paul.

(3) • Ils ont introduit également l'abstinence de ce qu'ils appellent les substances animées, c'est-à-dire des choses ayant eu vie. C'était se montrer ingrat envers Dieu qui a fait toutes choses pour l'homme. »

pira à ses adeptes la prétention qu'un autre Dieu supérieur a fait des ouvrages plus merveilleux. Tous les sectateurs de cette école, comme nous l'avons dit, sont appelés chrétiens, de la même manière que, malgré la différence des doctrines, le nom de philosophes est donné à tous ceux qui font profession de philosophie. Se rendent-ils coupables des infamies qu'on met sur le compte des chrétiens, comme ces extinctions de lumière, ces promiscuités, ces repas de chair humaine? *Nous l'ignorons; mais ce que nous savons bien, c'est que vous ne les poursuivez pas et que vous ne les mettez pas à mort, du moins à cause de leurs opinions. D'ailleurs nous avons composé un livre sur toutes les hérésies. Si vous voulez le lire, nous vous le donnerons* » (1).

En effet, Antonin et toi, Marc-Aurèle, à quoi pensez-vous? Pourquoi n'avez-vous pas livré les Marcionites à vos bourreaux? Est-ce parce qu'ils ne vous ont pas été dénoncés en bonne forme? Voulez-vous qu'on vous les dénonce dans une apologie que nous datons de votre temps? Vous verrez que déjà, sous votre règne, ils éteignaient les lumières (à l'aide d'un chien, comme dans Fronton et Minucius Félix), mangeaient les petits enfants et se plongeaient dans les incestes les plus révoltants (toujours comme dans Fronton et Minucius Félix). Pourquoi vous être obstinés à ne poursuivre que ces jehouddolâtres dont les crimes épouvantent l'imagination publique?

(1) Justin, 1^{re} Apol., xxvi. Le faussaire est allé trop loin dans ce passage. Personne, ni dans Irénée, ni dans Tertullien, ni dans Épiphane, ni dans les *Philosophoumena*, n'a osé dire que Justin eût fait un livre *Sur toutes les hérésies* au temps d'Antonin le Pieux!

Quand on anathématise Marcion pour la seconde fois dans Justin, ce n'est plus du tout pour les mêmes motifs que la première. Les démons ont suscité Marcion, qui « enseigne encore à présent » ou plutôt au nom de qui on enseigne encore (1). Il nie le Dieu créateur du ciel et de la terre et le *christ, son fils, annoncé par les prophètes*, pour prêcher un autre Dieu à côté du dieu créateur de toutes choses, et un autre *fils*. Beaucoup acceptent sa doctrine comme vraie et se moquent de nous. Ils ne peuvent rien prouver de ce qu'ils avancent (faute de prophéties évidemment), mais stupides comme des brebis enlevées par le loup, (comparaison très évangélique), ils sont la proie de l'athéisme et des démons. Car le seul but de ces démons dont nous parlons est d'arracher les hommes à Dieu leur Créateur et au *christ son premier-né!* »

Si Justin avait été jehouddolâtre et qu'il eût composé un livre contre Marcion, c'est de toute autre façon qu'il parlerait de ce dangereux adversaire. Ce qui l'eût touché en Marcion, ce n'est pas sa théorie sur le Dieu supérieur au Dieu des Juifs, c'est sa négation de l'existence de Jésus. Pour persuader Antonin de cette existence, il lui eût fallu passer sur le corps de plusieurs millions d'hommes. C'eût été la grande bataille (elle ne commença guère que sous Julien). Justin n'eût pu la refuser en écartant Marcion d'un geste dédaigneux, en disant à Antonin : « Voyez donc si par hasard les chrétiens de Marcion ne reoveraient pas de lumières dans leurs assemblées et ne mangeraient pas de chair humaine, comme on nous en convainc nous-mêmes. » Non, il eût

(1) Première Apologie, ch. LVIII.

fallu s'expliquer catégoriquement, aborder le fond du débat et prouver Jésus non par prophètes, mais par témoins et par apôtres. Ces témoins existaient, dit l'Église; outre les *Évangiles*, si dignes de foi! il y avait les *Actes de Pilate*, les *Lettres de Paul*, celles de Pierre, celles de Clément, de Jacques, frère de Jésus, de Jude, d'autres! La terre était hérissée d'églises fondées par des hommes qui avaient connu Jésus, occupées par des Papias et des Polycarpe qui avaient joui de la conversation de Jochanan, l'apôtre bien-aimé! Pourquoi, ayant à convaincre un Empereur tel qu'Antonio et à combattre un hérésiarque tel que Marcion, l'Église ne produit-elle pas ce magnifique ensemble de concordances? Pourquoi surtout ne dit-elle pas à l'Empereur : « Ouvrez Flavius Josèphe? »

IV. — Faute d'avoir fait cette preuve, l'Église encouragea les Caïnites non Juifs à suivre l'exemple des Marcionites. Tout à fait opposés à Bar-Abbas, ils ne parlaient de la Loi de Moïse qu'avec le dernier mépris : elle reposait sur une intelligence mauvaise, et c'était un bonheur que Bar-Abbas n'eût pas été envoyé pour l'accomplir, comme il l'affirmait dans l'Évangile.

Il faudrait savoir également sur quels motifs se fondaient ceux qui, comme les Archontiques, traitaient le Nouveau Testament (l'Ancien aussi) de tissu de mensonges. Epiphane, dans lequel on réfute toutes ces hérésies, ne croit pas « devoir donner les arguments de ceux qu'il réfute », il a tort, car c'est par là qu'il aurait fallu commencer.

Qu'est-ce que combattent tous ces hommes? Est-ce le Jésus des *Évangiles* ou l'auteur des *Paroles du Rabbi*? Demandons-le aux *Philosophoumena*, œuvre

d'Eglise (1). Les *Philosophoumena* ne méritent aucune créance, mais l'imposture n'y est pas continuelle, comme dans Irénée et dans Epiphane, par exemple.

On les a d'abord attribués à Origène, puis à Hippolyte ; mais après réflexion on a déchargé ceux-ci d'un livre qui parfois sent le fagot. Ce livre n'en reste pas moins très embarrassant pour l'Eglise à qui il apporte dans une mesure inégale des secours et des déboires. Les déboires, ce sont les vilénies qu'il prête à plusieurs papes ; mais après tout l'Eglise s'est résignée à n'en avoir pas que de bons. C'est aussi la constatation, et par un écrivain ecclésiastique, de *Paroles du christ*, paroles « écrites » que les *Philosophoumena* donnent comme citées, discutées, combattues par des hérétiques du second siècle. Dès le moment que les hérétiques les citent au cours du second siècle, c'est qu'elles étaient écrites à la fin du premier, telle est la conclusion de l'Eglise, qui feint de prendre les *Paroles du Rabbi* pour les quatre *Evangelies* canoniques.

V. — Par les gnostiques de tout ordre qui connaissaient l'inexistence charnelle de Jésus et qui l'avaient affirmée en tout lieu, la Vérité faisait à l'Eglise un procès accablant. Et qui défendrait le mensonge ? Ce qu'il fallait, c'était un avocat, un homme de sac et de robe, plaidant

(1) On ne sait de quel siècle après le cinquième. Découverts au siècle dernier, les *Philosophoumena* ont été un coup pour l'Eglise romaine, parce que deux papes au moins y sont convaincus d'hérésie et que, dans bien des passages relatifs au second siècle, l'auteur cite les écrits évangéliques sans nommer une seule fois les quatre *Evangelistes* présentés par l'Eglise dans le canon comme contemporains des douze Apôtres. Les *Philosophoumena* font grand état de Paul, c'est la seule autorité nominale qu'ils invoquent après les écrivains de l'Ancien Testament. Là encore, c'est Paul qui remplit toute la scène ecclésiastique. La preuve de l'existence de Jésus, ce n'est pas le collège apostolique dont il est entouré, c'est Paul.

tout, voire l'absurde. On enzôna Tertullien qui était un montaniste, e'est-à-dire un antichristien, de la première partie du troisième siècle. « Quiconque nie que Jésus-Christ soit venu au monde dans un corps de chair, celui-là est l'Antéchrist », dit Tertullien (1). Deux livres contre Marcion, un livre sur la Chair de Jésus-Christ, un autre sur la Résurrection de la chair, Tertullien répond par quatre ouvrages aux braves gens qui ont refusé de diffamer Dieu. Aucun de ces *Pro mendacio* qui n'ait été écrit par les gagistes de l'Église. Après s'être adressé à Marcion, comme s'il vivait encore et fût capable de jouer aux dés ou de fréquenter les théâtres, Tertullien combat des écrits qui émanent de ses arrière-disciples! On voit tout à coup apparaître dans le traité *De la résurrection* le nom de Jérôme qui est de la fin du quatrième siècle! Dans les *Prescriptions contre les hérétiques*, il est question de la décapitation du Joannès baptiseur qui n'est entrée dans les Synoptisés qu'après l'empereur Julien, mort en 363 de l'E. C. !

Pour Tertullien, les témoignages contraires à l'existence de Jésus sont irreeevables. En faveur de Bar-Abbas il y a prescription contre la vérité, prescription contre Dieu, prescription contre l'honneur, prescription contre le bon sens, c'est l'avocat de Carthage qui doit l'emporter (2). Que savait-on de particulier à Carthage

(1) Ceci emprunté aux fausses *Lettres de Joëhanan*.

(2) Au chapitre II du traité *De la prescription contre les hérétiques*, il y a prescription notamment contre Phygelle, Hermogène, Philète et Hyménée nommés dans les *Lettres de Paul*. Il y a prescription contre Marcion qui est une victime des philosophes. Il y a prescription contre Apellès, ch. III.

Dieu a un fils qui s'est fait homme dans le ventre de la Vierge et qui s'est appelé Jésus-Christ dès sa naissance, ch. VII.

dont pût arguer un procédurier comme Tertullien ? Rien, la prescription était opposable, voilà tout. « — Mais ? — Non, il y a prescription. » Ceci condamne l'Église. C'est l'aveu qu'il n'y a rien dans les *Évangiles*, rien dans les *Actes*, rien dans les *Lettres de Paul*, par quoi l'on pût conclure contre les Gnostiques.

Tous leurs témoignages restent à flot, toutes les répliques de l'Église coulent à pic. Prescription, c'est : « Tarte à la crème ! » Tertullien ne dit pas : « Tu nies l'existence de Jésus, elle est prouvée par témoins. » Non, en droit, — en droit ! — il y a prescription, et d'ailleurs Dieu peut tout : Jésus était à la fois homme et dieu, donc il est né. Tertullien en atteste les prophètes, mais il n'atteste aucun des apôtres, sinon Saül qui a prêché Jésus crucifié, enseveli et ressuscité. Ce n'est pas Pierre, c'est Saül qui a prêché ces choses. Dans le traité *De carne christi*, l'argumentation est de la plus extrême indigence : Jésus a vécu, parce que l'Église le dit d'après les *Évangiles*, les *Lettres de Paul* et les *Prophètes*. Ainsi les prophéties sont considérées comme

Les Écritures dans lesquelles cela est constaté font foi contre tous les témoignages contraires. ch. ix.

La doctrine que prêche l'Église est bien celle qu'ont prêchée les Douze Apôtres, ch. x.

Le Joannès qui repose sur la poitrine de Jésus dans Cérinthe est l'auteur de l'*Évangile* auquel on a donné son nom ; à ce seul Joannès Jésus a révélé qui le trahirait. (pends-toi, Clément !) « et il (Jésus) l'a donné à Marie pour lui tenir lieu de fils à sa place », ch. xi.

Paul est réel et ses *Lettres* sont authentiques. ch. xii.

Il n'y avait pas de chrétiens avant Jésus-Christ, ceux qui disent cela sont des imposteurs. Marcion, pilote du Pont-Euxin, et Valentin le platonicien étaient jehouddolâtres avec toute l'Église romaine, quand ils se sont dévoyés sous l'épiscopat du bienheureux Eleuthère : ils ont été chassés deux fois de l'Église, Marcion avec les deux cents sesterces qu'il y avait apportés, pour avoir corrompu quelques frères par leurs folles opinions. Marcion allait rentrer dans le giron de l'Église quand la mort l'a surpris, ch. xiv.

des témoignages (et si l'on va au fond il n'y en a pas d'autres, puisque les *Évangiles* ne sont que les prophéties en action). Les démons eux-mêmes conviennent que Jésus a eu un corps : témoignage éminemment respectable, emprunté aux exorcismes de l'Évangile ! L'Évangile et Paul pour toute preuve, mais chez Tertullien un aiguillon de foi d'une pénétration inouïe : la passion de l'argent. Pour lui Bar-Abbas est né d'une Vierge, et les médecins de Carthage sont du même avis. (Mais les sages-femmes de Judée et d'Égypte ?) Au dessus de tous les arguments, celui-ci : la preuve que Jésus a bien eu un corps, — et pour l'Église rien de plus sûr, elle en vit ! — c'est que les négateurs de son existence le verront apparaître au jour du jugement avec le même corps qu'il avait sur la terre ! Enfin, dernier argument, celui qui a survécu : « *Credo quia absurdum*, je crois parce que c'est idiot », et qui n'a même pas le mérite d'être sincère, personne ne connaissant mieux l'inexistence de Jésus que l'auteur de ces turpitudes.

Disciple de Marcion, Apellès avait composé un livre de *Syllogismes* dirigé contre les Écritures juives et les *Paroles du Rabbi*. Pour lui tout ce que Moïse a écrit de Dieu est faux, Dieu n'a point élu de peuple. Pour ce qui est des *Évangiles*, c'est une mystification pure que les corrections et les additions embrouillent chaque jour davantage. Déjà, au temps d'Apellès, Jésus a cessé d'être un fantôme tout à fait indépendant de Bar-Abbas, comme dans les versions primitives ; c'est toujours un esprit, l'Esprit, mais incorporé à l'individu qui a été crucifié : l'opération de la résurrection, telle qu'elle est présentée par les évangélistes, rend à chaque élément

ce que Jésus lui a emprunté; à la terre sa dépouille charnelle, au ciel l'esprit qu'il en a apporté. Tout cela est supérieurement vu.

Les Révélations que suit Apellès sont intitulées *Manifestes de Philumène*. Cette Philumène occupe dans le système d'Apellès le rôle d'Hélène dans la *Grande exposition* de Simon de Chypre, et celui de Sophia dans la *Sagesse* de Valentin. On a donc agi avec la Philumène d'Apellès comme avec l'Hélène de Simon, l'Eglise en a fait une prostituée qui accompagne partout l'infâme Apellès! (1) Apellès n'a pas observé la continence de son maître Marcion, « ennemi déclaré de tout ce qui sentait l'impureté » (2); il s'est laissé aller aux charmes de Philumène, laquelle s'est rendue célèbre par ses prostitutions! C'est elle qui lui a soufflé les *manifestes antijehouddolâtres*, que quelques-uns de ses sectateurs ont encore, dit le pseudo-Tertullien; mais cette secte est trop postérieure aux apôtres pour que son témoignage puisse leur être opposé. Valentin, Cerdon et Marcion sont les principaux corrupteurs de la vérité; après eux il y a Nigidius, Hermogènes et plusieurs autres. Mais font-ils des miracles comme en faisaient couramment les apôtres? Non. Alors où est leur autorité?

Naturellement tous les prédécesseurs de Marcion, et tous ses successeurs pendant un laps de temps considérable, étaient morts sans avoir connu l'*extrait de naissance* de Jésus. Les Apelléens étaient de ceux-là. L'Eglise dans Tertullien accuse tous ces hérétiques d'avoir hissé ce document dans leurs exemplaires des

(1) Tertullien, *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxviii.

(2) *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xiv.

Evangiles, elle oppose à Apellès un *Evangile* « antérieur à l'erreur de Marcion » et qui fait mention des parents de Jésus à propos de sa naissance au Recensement! (1) Voilà ce que les hérétiques ont retranché de leur *Evangile* pour étayer leur théorie de la non-existence de Jésus et de son identité charnelle avec Bar-Abbas! (2)

Apellès, en un mot, n'était point dupe, observant et faisant observer que, pour sentir l'inexistence de Jésus, il suffisait du passage où il demande : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » et par où il fait entendre qu'il n'a dans le monde ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, autrement dit qu'il n'a point eu chair. A Apellès l'Eglise dans Tertullien répond par l'argument qu'elle avait déjà décoché à Marcion. On ne préviendrait pas Jésus que sa mère et ses frères sont là, s'ils n'existaient pas, et si par leur existence ils ne confirmaient la sienne. La réponse de Jésus vient de ce qu'il était très occupé en ce moment, que sa pensée était loin d'eux, et c'est à tort que les Apelléens la considèrent comme une preuve de la non-humanité de Jésus. Au surplus on peut avoir perdu sa mère (3), n'avoir pas de frères (4), et exister tout de même. Et c'est pourquoi les imposteurs du genre de Tertullien accusent les hérétiques du genre mar-

(1) On veut parler de l'*Evangile* aujourd'hui dit de Luc, le seul où il soit question de cela. Cf. *Les Marchands de Christ*, p. 204.

(2) Au contraire, c'est sur la nativité de Bar-Abbas en 738 que les Cerdoniens, les Marcionites, les Valentiniens, les Apelléens, les Ptoléméens, les Alexandréens, tout le monde enfin, à part les faussaires, s'appuyait pour démontrer l'inexistence à côté de lui d'un personnage appelé Jésus, né en 760.

(3) Sans doute, mais Bar-Abbas n'avait pas perdu la sienne, puis-
qu'elle est au Guol-golla en 789.

(4) Sans doute, mais Bar-Abbas en avait six, plus deux sœurs, Tamar et Salomé.

cionite et apelléen d'avoir supprimé, à cette occasion et en cet endroit, le passage où il est dit que les disciples connaissaient parfaitement Joseph le charpentier, qui passait pour être son père, sa mère Marie, ses frères et ses sœurs, de manière à enlever aux lecteurs l'idée qu'il fût né à la façon des hommes. On fait donc à Apellès le même grief qu'à Marcion, celui de ne s'être servi que d'un seul *Évangile* et encore pas tout entier. Entendez, étant donné l'origine du renseignement (1), qu'Apellès, antijuis déterminé, montrait qu'il n'y avait point quatre *Évangiles*, mais un seul.

L'épisode de la visite à Salomé et à ses enfants dans leur maison de Kapharnahum (2) était la grande preuve qu'Apellès fournissait de l'identité charnelle de Jésus avec Bar-Ahbas. Il n'était pas dans tous les *Évangiles*, puisqu'à l'heure actuelle il n'est pas dans celui de Cérinthe. Cérinthe se trouve donc parmi les hérétiques accusés de l'avoir supprimé. Mais cet épisode était dans les *Évangiles* dont Marcion et Apellès se sont servis, sans quoi Tertullien n'aurait pas manqué de les accuser de l'y avoir introduit. Au contraire, il avoue que dans l'*Évangile* « paru avant l'erreur de Marcion », les frères de Jésus selon le monde n'avaient point cru en lui, et ce serait une des raisons qui expliquent la dureté de sa réponse. « Sa mère non plus ne le suivait point, mais bien Marthe et Marie, qui ne lui étaient rien » (3); les crachats, les soufflets, les injures qu'il a reçus témoignent assez

(1) Epiphane, dans la continuation anonyme du traité *Des prescriptions*, ch. LI et ch. xxx.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 13.

(3) Rien que ses sœurs. Les écrits mis sous le nom de Tertullien datent du temps où les deux sœurs de Bar-Jehouda étaient déjà travesties en sœurs d'Eléazar.

qu'il était homme, et disgracié de la nature, voire difforme (1), ainsi que le voulait Isaïe. Tertulien en a même à ceux qui, par une subtilité tenant au sens intime de l'allégorie, entendaient que la chair de Bar-Abbas avait été de la même substance que l'âme. Tertulien veut que Jésus ait été homme, en tout point semblable aux autres hommes, et il cite l'épisode de la Samaritaine, qui n'est précisément qu'une théophanie! Il ne veut pas qu'il soit ange, comme le soutiennent quelques-uns, (parce que d'un ange on ne peut faire un dieu), ni qu'il soit simplement un homme de la lignée de David, et en qui parle un ange supérieur aux prophètes, comme le voulait Ebion (2). Non, il est vraiment homme, et vraiment dieu, étant fils de Dieu (3). Cependant il invoque Pierre qui dit dans les Actes : « C'est Jésus de Nazareth, celui que Dieu vous a montré et qui est homme. »

Ces « frères du Marân », qui dans les *Lettres de Paul* se promènent avec des femmes-sœurs à Antioche et en Asie, ce Jacques, frère du Marân, qui dans les *Actes* conduit l'église de Jérusalem et morigène toutes les autres, sont donc toujours des frères de Bar-Abbas? Le passage sur Joannès-baptiseur, le passage sur Jésus-Christ, le passage sur le martyr de Jacques, frère du christ, ne sont donc pas encore dans Josèphe? La décapitation du baptiseur n'est donc pas encore dans Marc et dans Matthieu? Il est donc toujours permis de dire, même dans les écritures canoniques,

(1) Il était laid, petit et commun, mais point difforme.

(2) Auteur imaginaire de la secte des Ebionites, dont l'auteur véritable est Jehouda, père des sept disciples.

(3) Oui, oui, nous le savons, c'est Bar-Abbas. Que celui qui a des oreilles entende!

que Bar-Abbas a eu des frères qui n'étaient pas des cousins, et des sœurs qui n'étaient pas des cousines? Cette avalanche de frères et de sœurs tombe sur ceux qui niaient la venue en chair de Jésus; Matthieu et Luc proclament toujours que Bar-Abbas est le premier-né des sept fils; Marc, Cérinthe, Paul viennent à la rescousse, et tous, à onze reprises différentes, parlent de ses frères et de ses sœurs. Cela embarrassera bien un peu ceux qui tiendront pour la virginité de Marie, mais qu'importe? il faut courir au plus pressé, qui est de démontrer, par la nombreuse famille de Bar-Abbas, que Jésus a bien existé en chair et en os.

Comme Apellès, Alexandre professait que Jésus n'avait point eu de corps, n'étant point né, en dépit de l'acte de naissance qui est aujourd'hui dans Luc.

Quand on eut forgé cet acte et qu'on l'eut inséré dans l'Évangile donné comme antérieur aux Marcion et aux Apellès, il fallut bien inventer des témoins qui eussent vu le portrait de Jésus avant que ces hérétiques se fussent permis de nier son existence. Sitôt que cela fut décrété, il se trouva dans Irénée des gens qui, contemporains d'Anicet (1), — cela juge le renseignement, — avaient représenté au vif la figure du Juif substantiel au Père, et, chose curieuse, ces gens avaient été Carpocratens, c'est-à-dire négateurs de l'existence de Jésus (2). Ainsi une certaine Marcellina, jadis carpocratienne, était venue à Rome, montrant des images peintes de Jésus, entre lesquelles il y avait un portrait que Pilatus lui-même avait fait d'après nature, lorsque Jésus vivait parmi les hommes! Comment conserver des

(1) Porté aux années 155-166 sur la liste des papes.

(2) Cf. le présent volume, p. 161.

doutes sur l'existence de Jésus, quand on avait vu colporter son portrait signé : *Pontius Pilatus fecit, pro Cæs. Tiberio imperatore curator apud Judæos, Hierosolymæ, anno christi XXXIII* (car il est certain que Pilatus, honteux des fastes consulaires, avait daté son œuvre de l'ère chrétienne). Ah ! quelle belle chose e'eût été d'entendre erier sur la Canebière du Tibre : « Demandez les *Acta Pilati* avec le portrait de Jésus... presque par lui-même ! » Les Marcellinistes ont aussi des statues de Jésus, dit Irénée, ils les couronnent (d'épines juives ou de lauriers romains ?), ils les mettent en belle place avec les images des philosophes, de Pythagore, de Platon, d'Aristote et des autres. Ces statues n'étaient-elles pas dues à Péréghérinos ?

Le portrait de Jésus par Pilatus eut un tel succès que selon l'Église, dans Lampride (1), Alexandre Sévère voulut mettre Bar-Abbas au rang des Dieux. Il va sans dire qu'Alexandre Sévère mourut dans la profession du paganisme, tout comme Tibère, quoique l'un et l'autre, au dire de l'Église, eussent été touchés de la grâce au point que le dernier parlait d'élever un temple au crucifié de Pilatus ! Constantin mourut de même, moitié païen, moitié arien, c'est-à-dire hérétique, quoiqu'il ait été canonisé par l'Église comme jehouddolâtre.

VI. — Parmi ceux qui ont nié le plus vigoureusement l'existence de Jésus, les Monarchiens ont dû faire valoir plus d'un argument raisonnable. De ce nombre sont Praxéas et Victorin, deux Asiatiques venus en Italie au troisième siècle. On ne sait plus bien en quoi consistait leur doctrine, mais elle était

(1) Lampride, un des auteurs de l'*Histoire auguste*, est du quatrième siècle.

tellement gênante que l'Église l'a fait entrer parmi celles auxquelles elle oppose la prescription. On croit voir (1) que, combattant la division de l'Être suprême en une trinité, par conséquent niant le Fils et l'Esprit, Praxéas tenait ce raisonnement à bon droit qualifié de perversité par l'Église : « Si le crucifié de Pilatus était Dieu, ce n'est pas le Bar qui a souffert, c'est l'Abbas, car Dieu est unique et indécomposable. »

Sur l'inexistence de Jésus les Théodotiens conviennent avec tous les Gnostiques. L'Église dans Tertullien feint de croire qu'il y eut deux Théodote, dont l'un était de Byzance et l'autre elle ne sait d'où. Mais Épiphane n'en a connu qu'un seul, l'auteur de la secte que l'Église dit être de l'autre dans Tertullien. Pour expliquer la documentation très abondante, paraît-il, de Théodote sur Bar-Abbas, elle dit qu'après avoir été emprisonné pour lui, il ne cessa de blasphémer contre lui, après sa libération (2). Ce qu'il y a de certain, c'est que Théodote avait merveilleusement saisi le rôle de Melchisédec dans la kabbale jehouddique. A peine ce rôle est-il esquissé dans Valentin. (3) Mais chez Théodote Melchisédec apparaît ce qu'il était réellement dans les *Paroles du Rabbi*, l'instrument principal de la grâce céleste opérant en Bar-Abbas. Il appert de Théodote qu'il était dit quelque part de Bar-Abbas : « Tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédec. » Car cette parole, reprise plus tard et exploitée par l'auteur de la *Lettre de Paul aux Romains*, ne pouvait venir qu'à la suite de celle où l'Abbas

(1) Dans le traité *Adversus Praxeam*, mis sous le nom de Tertullien.

(2) Voici qui ressemble au cas de Pérégrinos.

(3) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 212.

disait à son Bar en lui dépêchant la joyeuse colombe : « Tu es mon Bar, je t'ai engendré aujourd'hui. » Et en effet, dans le Royaume tel qu'il devait le réaliser, Bar-Abbas était médiateur des Juifs et leur Prêtre éternel, comme Melchisédec l'est des anges et des puissances dans la kabbale. Théodote faisait remarquer que Melchisédec est dit sans père et sans mère, sans commencement et sans fin, partant sans généalogie, qu'il n'a jamais été compris, qu'il est même incompréhensible, qu'en tout cas il ne s'est point montré pour donner à Bar-Abbas l'onction sacerdotale sous le Lion (1), et qu'en attendant la venue du vrai Messie, c'est lui qui demeure le Grand-prêtre éternel auprès de Dieu.

Sur l'inexistence charnelle de Jésus, Héracléon et Hermogénès s'accordent avec Valentin et Ptolémée. Quant aux différences de leur doctrine avec celle des Valenti-niens et des Ptoléméens, elles ne nous intéressent pas.

Honnête gnostique, partant négateur de Jésus en chair, Héracléon est l'auteur de la secte des Héracléonites, citée par Clément d'Alexandrie (2), et il n'a eu, quoiqu'il possédât les écrits de Philippe, de Toâmin et de Mathias, aucune connaissance d'un christ autre que Bar-Abbas. Les Héracléonites avaient une formule de mots barbares, dans le genre de l'Abra-xas de Basilide et des glosses éphésiennes, et ils recommandaient de les réciter à l'article de la mort, comme capables de repousser les puissances invisibles mais de mauvais aloi, entendez les démons (3). Héracléon fut comme

(1) C'est le signe de Lévi, qui en a tiré son nom. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 258.

(2) Livre VII des *Stromates*.

(3) On trouve ces glosses dans Epiphane, *Hom.* 36.

honteux pour l'espèce humaine des horreurs inutiles où l'Église précipitait ses dupes. Il soutenait qu'il est plus utile de vivre saintement que de se sacrifier théâtralement pour Bar-Abbas. Il faisait remarquer que les individus qui ont inséré ces principes de martyrologie dans les *Évangiles* étaient morts tranquillement dans leur lit. Aujourd'hui, Clément d'Alexandrie, interpolé par les marchands de christ, soutient contre lui que le martyre est un acte de foi héroïque effaçant tous les péchés, et que les apôtres sont morts comme Jésus-Christ pour les Églises qu'ils avaient fondées (1) !

Hermogènes écrivit contre l'*Apocalypse* et en même temps contre les *Évangiles*, déclarant que Jésus n'avait point eu de chair et que son tabernacle n'avait point cessé d'être dans le soleil, en quoi cet Hermogènes se rapprochait des Manichéens. Dans la haine qu'ils portaient à Bar-Abbas, certains Gnostiques en vinrent à soutenir, outrant l'opinion des Marcionites et appliquant la sentence de Jésus dans Cérinthe, que le Dieu des Juifs était le Diable en personne et que la Loi émanait de lui. L'Évangile du Royaume, accomplissement de la Loi, tombait sous le coup de cette condamnation. C'est pourquoi l'Église dut marcher avec les Juifs contre le monde entier, emboîter le pas à Moïse et défendre l'abbé attaqué dans Bar-Abbas.

Les disciples de Marcus et de Colarbazze pensaient comme tous les Gnostiques.

Marcus ne devait ses révélations qu'à lui-même, collaborant avec le ciel pour l'élucidation des mystères. Il

(1) Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I. IV.

en avait fait une dissertation qui allait de l'alpha à l'oméga, car elle était alphabétique, arithmétique, astrologique, cosmique et plus encore. C'était donc un rival de Bar-Abbas, mais il n'était pas dangereux, n'étant pas Juif.

Marcus et Colarbaze disaient dans leurs écrits que Jésus n'avait point en chair et qu'il n'y aurait point de résurrection (1). Loïn d'avoir introduit un système grammatique nouveau, — ce qui constitue une grave hérésie au sens de l'Église, — Marcus et Colarbaze ont montré ce qu'il y avait de puéril et de vain dans celui de Bar-Abbas, qui prétendait ériger l'alphabet hébreu en une révélation divine enfermant l'énigme du monde, sous le prétexte qu'il commençait par l'aleph pour finir par le thav. Cela prouve qu'ils avaient les *Paroles du Rabbi* et qu'ils en dénonçaient la prétentieuse ineptie. Ils connaissaient en outre la descente de l'Esprit dans cette Écriture sous la forme d'une colombe, et l'expédient du volatile de terre cuite qui venait sur Bar-Abbas en exécution de cette prophétie. Ils connaissaient même le chiffre enfermé dans le nom hébreu de la colombe : *iemona* (2), que les évangélistes ont rendu par *perisiera*. Ce nom contient le fameux nombre dont Bar-Abbas parle dans l'*Apocalypse* (3) et dont Jésus dans Valentin reparle à Philippe, à Toámin et à Mathias comme s'étant trouvé faux à l'échéance. L'Église prête à Marcus et à Colarbaze tout le système grammatico-numérique de Bar-Abbas, mais elle se garde bien d'en

(1) *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxviii.

(2) Écrit *iemina* par la plupart des hébraïsants. Mais c'est *iemona*, qui contient seul les lettres i, e, o, a, le mot du Plérôme. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 308.

(3) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 9.

démontrer le ridicule par des citations : elle se borne à le traiter de « rêveries qu'il est inutile et même dangereux de rapporter ! »

Marcus prêchait si bien l'inexistence de Jésus qu'on n'a pas craint d'en faire un disciple de Manès (1), quoique Manès soit mort en 274 de l'E. C. Il est vrai qu'en cela Marcus était manichéen. Il ne se borna pas à continuer l'œuvre gnostique à Rome, il vint dans les provinces romaines de la Gaule, et, laissant les Juifs de Lyon annoncer le Royaume de Bar-Abbas selon la formule de Papias et d'Irénée, il répandit la vérité dans tous les pays arrosés par le Rhône et la Garonne, traversa les Pyrénées et passa en Espagne où il put aller prier sur la tombe de Saül. Dépitée par le succès des Marcosites en Occident, l'Église prétend que leur maître s'adressait de préférence aux femmes de riche maison et de noble naissance qu'il séduisait par le mystérieux attrait de sa doctrine. Mais rien n'était moins secret que l'enseignement de Marcus sur Jésus.

Sa prétention de répandre la grâce est beaucoup mieux justifiée que celle de Bar-Abbas. Pour les sacrements tels que baptême et extrême-onction, il avait des formules d'une origine plus ancienne. Quant à sa communion avec Dieu par le vin eucharistique, si elle est inefficace, au moins a-t-elle l'avantage de ne point être impie. Ce n'est pas le sang d'un criminel qu'il faisait descendre dans le calice, ce n'est pas l'Eucharistie jehouddolâtre qu'il célébrait, puisqu'il niait le salut charnel dont Bar-Abbas est le symbole (2). La formule

(1) Isidore de Séville, citant une *Apologie* d'Itacius, évêque d'Espagne, contre Priscillien.

(2) La plupart des sectes gnostiques avaient ce sacrement. Irénée

de leur Eucharistie, les Marcosites la tenaient d'Anaxilaüs le thessalien, médecin, naturaliste et philosophe pythagoricien, qui florissait sous Auguste et fut banni d'Italie quelque vingt ans avant la crucifixion de Bar-Abbas. Et l'état de grâce répandu par eux sur les fidèles, qui boivent tour à tour à la coupe, ne comporte que du vin, et point de pain-Zib comme dans la Cène : et cette grâce, sans pain, matière solide, ne sauve pas la chair, mais seulement l'esprit.

VII. — On a par les analyses de Photius (1) la preuve absolue que tous les passages attribués à Pantène, à Clément et à Origène et où il est parlé de Jésus ont été introduits par l'Église dans ces auteurs, tous opposés à l'imposture du Verbe incarné dans Bar-Abbas. Tous s'élèvent de Sérapis à Dieu, aucun ne descend de Iahvé à Bar-Abbas. Les *Disputes* de Clément détruites, les *Principes* d'Origène détruits, tous les Gnostiques supprimés, tout ce qui a surnagé d'eux mutilé et falsifié, voilà qui fait pendant aux millénaristes en partie ou totalement supprimés, comme Papias, Irénée, Ariston de Pella et autres. On supprimera de même Eulogius, Eunomius, Méthodius, Agapius, Piérinus, Apollinaris, tous les théologiens constitutionnellement négateurs de Jésus. Après quoi, non seulement on leur fera dire tout ce qu'on voudra dans les livres ecclésiastiques,

le disqualifie quand il est administré par un de ces hérétiques, comme Marcus, qui veulent un Père indépendant de celui de Bar-Abbas. « Qu'ils changent leur système, dit Irénée, et qu'ils s'abstiennent d'offrir le pain et le calice ! Le pain et le vin sont des fruits de la création, ils ne peuvent être offerts que par les chrétiens pour qui Jésus est le fils du Dieu créateur, ils ne peuvent l'être par des gens qui ne reconnaissent pas l'auteur du pain et du vin pour le Père ou qui lui font presque grief d'avoir créé la terre ! »

(1) Cf. sa *Bibliothèque* dans la *Patrologie grecque*.

mais on interpolera au bon endroit les écrivains grecs et latins, hier encore muets sur Jésus.

On a souillé la mémoire d'Origène en essayant de le faire passer pour un jehouddolâtre, et on lui en a attribué les œuvres. Origène n'a jamais reconnu la divinité de Bar-Abbas; et s'il en a parlé, ce n'a pu être que pour combattre la fraude dont ce scélérat bénéficie, car dans son livre des *Principes* il fait cette déclaration qui indigné le patriarche Photius : « Le Fils est une fable ainsi que le Père »; et cette autre déclaration qui renverse Epiphane : « Le Fils ne peut jamais voir le Père. »

Ce livre des *Principes*, livre traitant des *commencements de tout*, était une genèse et pleine de blasphèmes, dit Photius. Sans s'occuper en aucune façon de Bar-Jehoudda, Origène s'occupait du Fils de l'homme selon la kabbale juive, du Sauveur incarné avant la création, et disait que sur ce sujet un même esprit aimait Moïse, les prophètes et les apôtres, ce qui est une vérité incontestable. Comme Clément d'Alexandrie (1), son maître, il condamnait absolument cette théorie insensée de l'incarnation du Verbe : à peine concédait-il que le Logos eût pu apparaître en image. Gens tout à fait scandaleux comme on voit, héritiers de Marcion, et qui n'étaient pas constitués pour servir la vérité telle que l'Église l'a faite. Convertissable *post mortem*, on a mis sous le nom d'Origène une quantité de livres dans lesquels il parle de Jésus, des apôtres et des évangélistes comme s'il avait été jehouddolâtre jusqu'aux dents. Rufin, qui n'avait pas un seul témoin-

(1) Dans les *Disputes*.

gnage à faire valoir en faveur de l'ère apostolique, d'invention toute romaine, introduisit dans Origène tout ce qui lui convint là-dessus et insinua ensuite dans Eusèbe que les preuves étaient dans Origène. On put lire désormais dans Origène, jehouddolâtrisé par les plumes les plus orthodoxes, que, dans le partage de la terre entre les Douze apôtres, la Parthique était échue à Thomas, la Scythie à André, l'Asie à Jochanan, le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie à Pierre, lequel Pierre avait été crucifié à Rome, la tête en bas, tandis que Paul y avait été décapité (1)!

Des écrits de Porphyre (2), défenseur du bon sens et de la nature outragés, pas une ligne qui nous soit parvenue.

Porphyre était de Tyr. Venu à Césarée de la mer, il tenta de faire prévaloir le Logos sur Bar-Ahbas. Il fut outrageusement battu par les chrétiens du lieu, infestés de millénarisme et de sicariat. Jésus avait encore besoin d'un séjour dans une maison de correction où quelqu'un le pressât de renoncer à ces enseignements contondants. Porphyre écrivit quinze livres contre lui; et selon Socrate, historien ecclésiastique, ce n'aurait été que pour se venger de ses coups (3). Les quinze livres de Porphyre sont allés rejoindre dans le feu tous les ouvrages gnostiques. Par l'accueil des chrétiens de Césarée on devine que Porphyre n'était point favorable

(1) Eusèbe, l. III, ch. 1. Il prétend que ces belles choses, fort éloquentes, étaient dans Origène, au troisième livre des *Expositiones in Genesim*.

(2) 233-305 de l'E. C.

(3) Mais, ajoute Socrate, ces livres ont été solidement réfutés par Eusèbe surnommé Pamphile. (Socrate, *Histoire de l'Eglise*, l. III, ch. xxii.)

à la nation d'où devait sortir un jour le Maître du monde.

L'Église reconnaît sous Théodose II, en 435, que Porphyre a écrit ces livres quand il était en Sicile en 270 et qu'il y combat ceux qui acceptent Bar-Abbas comme Dieu ; mais, dit-elle, il rendait le plus vif hommage à la personnalité morale de ce Juif. Malgré cela, quand elle réussit à s'emparer de son œuvre, sous Théodose II, elle la supprime. Quoi ! soixante-cinq ans s'écoulaient parmi lesquels, seul de son espèce, Porphyre s'incline devant la sainteté de Bar-Abbas, et dès qu'elle peut mettre la main sur ce témoignage, unique en son genre, elle le fait disparaître ? Nous savons, nous, que ce témoignage concordait pleinement avec celui des Gnostiques. En même temps, dit l'Église, Porphyre soutenait que les prophéties de Daniel étaient des *vaticinia ex eventu* (1) faits pour exciter les Juifs à la révolte contre... Antiochus Epiphane ! Entendez que, connaissant l'Apocalypse écrite pour exciter les Juifs à la révolte contre Auguste et contre Tibère, il en avait identifié l'auteur avec le Jésus qui prononce sur le Mont des Oliviers les *vaticinia ex eventu* que vous savez (2). Comment, possédant son casier judiciaire, Porphyre aurait-il proclamé la haute moralité de celui que l'Évangile lui-même qualifie de rebelle, de voleur et d'assassin ?

Loin de là, Porphyre voit dans la magie la clef de tous les miracles de l'Évangile ; c'est du moins ce qu'en dit Cyrille écrivant contre Julien (3). Il attribue

(1) Prophéties postérieures à l'événement.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 368.

(3) *Contre Julien*, t. VI.

au démon tous les miracles qui se font au tombeau des martyrs ; c'est du moins ce que dit Jérôme écrivant contre Vigilance.

Parmi ceux qui menèrent le bon combat dans des écrits publics, il en est sur lesquels l'Église a passé une telle éponge qu'on ne sait même plus à quel siècle il faut les rattacher. Tels Lucius Charinus, Agapius et Périus. N'était le patriarche Photius qui les accueille dans sa *Bibliothèque* pour les anathématiser, à peine connaîtrait-on leur nom (1).

A l'imposture des *Actes des Apôtres* Lucius Charinus répliqua par la vie authentique des treize personnages que l'Église mettait en ligne contre l'histoire. Le livre a disparu, est-il besoin de le dire ? Photius toutefois en a fait une petite analyse qui suffit à nous édifier, quoiqu'il n'ait pas jugé à propos d'y consacrer plus de dix lignes ecclésiastiquement conçues (2).

C'était un ouvrage extraordinairement curieux que ces *Periodoi* (3) apostoliques, parmi lesquelles celles d'Andréas, du Joannès, de la Pierre et de Toámin. Charinus y racontait non seulement que Jésus, n'ayant point vécu, n'avait pas été crucifié, mais qu'il y avait un autre homme sur la croix, Bar-Abbas, tandis que Jésus riait de ses bourreaux. Dans les fables qui le concernaient et auxquelles on a donné le nom d'*Évangiles*, Jésus n'est qu'une théophanie qui variait au gré du conteur : chez les uns, petit enfant, chez les autres,

(1) Vous le chercheriez en vain dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger.

(2) Photius, *Bibliothèque*, ch. civ, dans la *Patrologie grecque*.

(3) Il ne faut pas traduire *Periodoi* par *Voyages*, mais par *Carrières*. La *periodos* d'un homme, c'est le cours de sa vie, son *curriculum vitæ*.

vieillard (1) et géant dont la tête atteignait le ciel (2).

En un mot, Charinus avait écrit l'histoire des apôtres, telle qu'elle devait l'être : sans Jésus. Le christ était un de ces apôtres-là, tous précurseurs, et au même titre, d'un Être qui n'était pas venu, par la bonne raison qu'il n'existait pas dans la région céleste que l'*Apocalypse* lui assignait. Qu'on eût crucifié celui qui se disait christ, Charinus n'en doutait pas, on en avait crucifié bien d'autres ! Mais que celui-là fût le Christ à la grande lettre, c'est une autre affaire. Il expliquait très clairement le symbole de la Croix dont il disait des choses que Photius qualifie de légères, ce qui montre à quel point elles étaient fondées. « Il triomphait surtout de la carrière d'André. » Photius est un naïf, car il y avait un moyen de convertir Lucius Charinus (et l'Église romaine l'a employé), c'était de le faire passer pour avoir dit qu'André n'avait nullement été le premier martyr, puisqu'il était encore vivant lors de la confection du *Quatrième Évangile* et qu'il avait décidé Jochaoan à en entreprendre la composition. D'après l'Église, qui l'a inséré dans le canon de Muratori (3), on aurait pu lire ceci dans les *Acta Joannis de Charinus* : « Jochanan se leva au milieu des disciples, condisciples et évêques qui l'accompagnaient, et dit : « Jeûnons ensemble pendant trois jours (4), et ce qui nous sera révélé, que chacun

(1) Dans le sens d'Ancien des jours, comme les vingt-quatre Vieillards de l'*Apocalypse*.

(2) Il est tel dans les *Sagesse valentiniennes*. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 247.

(3) Et aussi dans les *Acta Petri*. Le canon de Muratori est un recueil officiel de faux.

(4) Précepte légué par Jehouda à ses sept fils, quand il les naziréa. Cf. *Le Charpentier*, p. 267.

de nous en fasse part à l'autre ! » Et cette même nuit il est révélé à André, au milieu des apôtres, (les apôtres étaient là !) que, sur les *recognitions* (souvenirs) de chacun, Jochanan écrivait le tout sous son nom. « *Cunctis recognoscentibus.* » O joie ! l'ombre de Clément passe dans cette expression, les mains pleines non de lis, mais de faux !

Savant alexandrin, chrestien de mœurs rigides, proscrivant jusqu'au vin, Agapius fit vingt-trois livres contre l'imposture énorme des *Évangiles*. Photius en vain a tenté de ruiner son témoignage. Contraire au dieu des Juifs, à Moïse, aux prophètes, particulièrement à celui que la mystification donne pour précurseur à Jésus, — il s'agit manifestement de l'*Apocalypse* et de son auteur, — Agapius refusait d'admettre que des constellations comme la *Vierge*, le *Capricorne*, le *Verseau* et les *Poissons*, voire des planètes comme le *Soleil* et la *Lune*, fussent descendus du ciel sur le bourg de Gamala pour s'incarner dans la peau indécise de quelques fanatiques plus ou moins issus de David. Repoussant le songe de Joseph comme une offense à Dieu, il avait dédié son livre à Uranie, muse de l'Astronomie.

A tout prendre, il préférait honorer directement les astres dans leur substance, à la façon des Manichéens ! Pour ce qui est de la mystification évangélique, de Jésus, de son baptême, de sa croix, de sa résurrection, il en riait comme d'une comédie dont les prétentions sacrées accusaient encore l'inconscience et l'impiété. Il n'était pas dupe des *Lettres* par lesquelles le bienheureux Paul prêtait au mensonge en cours l'appui d'une intarissable facade levantine, et il adhérait pleinement

aux Actes dits des Douze Apôtres, où Charinus, histoire en main, montrait la véritable vie des douze hommes avec lesquels on avait composé la garde du corps de Jésus, et celle du prince hérodien qu'on avait travesti en tisserand sous le nom de Paul. Il était particulièrement sévère pour la femme que l'Évangile appelle Marie, montrant qu'elle était dite mensongèrement la mère de Jésus et qu'elle portait indûment ce nom de Marie (1). Or, il ne pouvait démontrer cela qu'en lui restituant son véritable nom de Salomé, qu'elle porte dans le Proto-Évangile de Jacques.

Ce nom réel est, en effet, dans la Nativité selon le Proto-évangile de Jacques, écrit par une secte naziréenne qui niait l'existence de Jésus et tenait vigoureusement pour le Royaume de Bar-Abbas.

Voici la scène. Marie, (ou pour mieux dire Myriam, la Millénaire), vient d'accoucher dans la caverne juive qui remplit l'office de la caverne mithriaque (2), lorsque la sage-femme arrive. Celle-ci n'a donc pas assisté à l'opération, mais elle connaît la kabbale de l'une en deux, deux en une, qui permet à Salomé de jouer dans la Nativité le rôle de la Vierge céleste. C'est donc une excellente complice. Elle entre, elle examine Myriam et naturellement elle la trouve Vierge. Au sortir de la caverne, elle rencontre Salomé, la mère selon la chair : « J'ai de grandes nouvelles à t'annoncer, dit-elle, une vierge a engendré et elle reste Vierge (3). — Vive le Seigneur, mon Dieu, répond Salomé, si je ne m'en

(1) Photius, Bibliothèque, ch. CLXXIX.

(2) Dans les mystères de Mithra, la naissance du dieu est ainsi représentée.

(3) C'est incontestable. Ainsi le veut l'Esprit.

assure pas moi-même, je ne le croirai pas ! » La sage-femme rentre alors dans la caverne et dit à Myriam : « Couche-toi, car une grande épreuve t'est réservée. » Alors Salomé tâte Myriam à l'utérus et sort en disant : « Malheur à moi, perfide ! car j'ai tenté le Dieu vivant ! Ma main, brûlée d'un feu dévorant (celui de l'Esprit-Saint), se sépare de mon bras ! » Elle tombe à genoux, implore le Dieu de ses pères ; mais sur l'avis d'un ange qui lui apparaît, elle prend l'enfant entre ses bras (pour être semblable au signe céleste) et lui dit : « Je t'adorerai, car un grand roi est né en Israël. » Elle sort de la caverne, guérie de son bras et même d'ailleurs, et justifiée de sa souillure ; sur quoi une voix mystérieuse lui dit : « N'annonce pas les merveilles que tu as vues jusqu'à ce que l'enfant soit entré à Jérusalem (1). »

En effet, cette entrée doit avoir lieu sous les Anes jubilaires de 789, et à ce moment, on verra que Salomé est la Vierge du Millénium du Zib. Agapius a donc raison de dire que Marie n'est pas le nom véritable de la mère de Bar-Abbas. Jacob junior, autrement dit Andréas, qui est censé avoir composé cet Evangile, doit savoir comment elle s'appelait, puisqu'il est un de ses fils puînés ; il sait également par l'Esprit pourquoi son Evangile est intitulé *Proto-évangile*, puisqu'il est le premier ressuscité de la bande, ayant été le premier martyr de Saül.

Ainsi Agapius avait percé à fond le mythe de Jésus. L'Evangile et tout ce qu'on appelle aujourd'hui le Nouveau Testament était un tissu de fourberies, tout

(1) *Proto-évangile de Jacques*, ch. xix et xx.

comme l'Ancien. Rien ne le faisait tant rire à ses moments perdus que l'histoire du Joannès baptiseur présenté comme précurseur du christ, et on comprend cela quand on sait qu'il s'agit du même individu. « Tout cela, disait-il, est l'œuvre du mensonge, l'œuvre du Démon. » En revanche, il prêchait la croix, comme étant la figure ou plutôt le signe du Christos égyptien qu'on nomme *Sérapis*. Croix, baptême, résurrection, jugement, tout cela, il l'a très bien vu, c'est *Sérapis* naturalisé juif par le plagiat; il n'est pas jusqu'à Marie qui ne soit une insupportable parodie de la Vierge-mère, la Vierge du monde, que les Égyptiens révèrent sous le nom d'*Isis*.

L'analyse de son ouvrage est si obscure, si pleine de réticences, qu'il est absolument impossible de rien comprendre au reproche que lui adresse Photius d'avoir fait une plaisanterie peu décente sur la croix : il aurait osé dire que ce signe était un trait « de nature à faire fuir les Juifs ! » Si Photius n'avait pas craint de découvrir Salomé en donnant l'origine de la plaisanterie, ce n'est pas Agapius qu'il eût dû accuser, mais le Juif consubstantiel au Père. Car cette origine, c'est la fameuse révélation de Bar-Abbas à sa mère : « Mon règne aura lieu quand vous aurez foulé aux pieds le vêtement de la pudeur et que vous serez *un en deux, deux en un, ni homme ni femme.* » Il y a une censure dans la plaisanterie d'Agapius. Pour comprendre la censure, il suffit de savoir que Dieu a protesté cet oracle à l'échéance ; pour comprendre la plaisanterie, de considérer que le recroisement sexuel annoncé par Bar-Abbas n'eût pu se faire sans l'emploi du vase féminin, *Χοίρος*, mot qui commence par la croix que nous disons de Saint-André

et qui signifie également porc (1), auquel mot tous les Juifs auraient pris la fuite !

Aussi Photius appelle-t-il Agapius « exécration », non seulement pour cette raison, mais « parce qu'il reçoit ces Actes dits des Douze Apôtres, ceux d'André surtout dont il se prévaut, et il approuve même la métempsy-cose ! »

Au commencement du quatrième siècle l'Eglise fit cet effort très digne de mettre en circulation des Actes véridiques de la Passion, qui comblaient les lacunes, réparaient l'oubli et redressaient l'injustice, car de leur côté les païens avaient fait sur la même Passion des Actes qu'ils disaient authentiques et où « ils déshonoraient Jésus. » Or, la seule façon qu'ils eussent de déshonorer Jésus, c'était de lui attribuer les crimes de Bar-Abbas. L'empereur Maximin Daza les répandit de tous côtés et commanda que les enfants les apprissent par cœur dans les écoles de grammaire (2). Dans Eusèbe l'Eglise prend ces Actes en pitié : conçoit-on qu'ils étaient remplis de fautes de chronologie ? S'il en est ainsi, pourquoi ne nous avoir pas conservé ces monuments de l'ignorance et de la mauvaise foi païennes ? Comprendons donc, dénonçant le mensonge des Evangiles synoptisés où la crucifixion est placée le lendemain de la pâque, et celui des Actes des Apôtres où elle est avancée de sept ans (3), les Actes répandus par Maximin rendaient à l'événement son véritable jour,

(1) Et aussi certain poisson du Nil. Rappelez-vous l'explication qu'Apulée fournit de cette rencontre onomastique dans son *Apologie*. Cf. *Les Evangiles de Satan*, première partie, p. 95.

(2) Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. I, ch. XI.

(3) Cf. *Les Marchands de Christ*, p. 316. Et placée sous le consulat des deux Gémus.

c'est-à-dire la veille de la pâque, et sa véritable date, c'est-à-dire l'année 789 de Rome (1).

Il faut également féliciter les Blastiens de s'être élevés contre l'effroyable imposture de la pâque célébrée par Jésus dans les *Evangelies* fabriqués après celui de Cérinthe. Blastus, leur chef, fit un livre où il montrait à quel point cette mystification était impossible (2), puisque Bar-Abbas était en croix, lorsque fut mangée la pâque immolée dans la journée du 14 nisan (3). C'est sans doute le petit livre que Photius possédait dans sa bibliothèque et dont nous avons déjà parlé (4). Il n'était pas difficile à Blastus de faire sa démonstration, il la faisait par l'histoire; et si son livre a disparu, c'est apparemment qu'il la faisait aussi par Cérinthe, chez qui Bar-Abbas est en croix depuis la veille, lorsque les Jérusalémites célèbrent la pâque.

Contre les Blastiens et les Quartodécimans l'Eglise n'a trouvé qu'un seul témoin : Justin. Dans Justin (5) l'Eglise déclare à l'empereur Antonin que les jehouddolâtres s'assemblent le premier jour de la semaine ou dimanche pour célébrer leurs mystères, « parce que ce même jour, Jésus-Christ, notre Sauveur, ressuscita des morts. La veille du jour de Saturne (6), il fut crucifié, et le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le jour du

(1) Sous le consulat de Sextus Papinius Allénius et de Q. Plantius.

(2) Tertullien. *Des prescriptions contre les hérétiques*, ch. xxix.

(3) Il ne faut pas confondre les Blastiens avec les Quartodécimans, lesquels soutenaient simplement qu'on devait communier avec Bar-Abbas le 14 nisan, contrairement aux jehouddolâtres qui prétendaient le commémorer le lendemain.

(4) Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 362.

(5) *Première Apologie*, LXXVIII.

(6) Voilà où est le faux. Il était en croix depuis le mercredi. Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 295 et *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 3.

soleil, il apparut à ses apôtres et à ses disciples et leur enseigna cette doctrine que nous avons soumise à votre examen ».

VIII. — Sur Bar-Abbas Arius suivit avec la majorité des Egyptiens les opinions de Porphyre, ennemi déclaré de la mystification juive. Et pour expliquer ce fait, Socrate, historien ecclésiastique, imagine que Constantin, un an après la condamnation d'Arius, a ordonné d'appeler dorénavant les ariens des *porphyriens*. En ce cas, Constantin revendique ce nom pour lui-même : il était avec Porphyre. Que disaient Arius et les ariens, ces derniers gnostiques ? Ils repoussaient le sacrifice mystique de l'Eucharistie. A supposer que la Cène fût authentique, et ils savaient le contraire, Bar-Abbas n'étant qu'une créature morte en croix et décomposée par le temps, à quoi bon s'incorporer sa chair et son sang ? (2) C'était dire aux évêques jehouddolâtres : « Vos livres ne sont que fourberie, votre Jésus n'est point venu en chair, il n'a versé son sang pour le salut de personne, vous êtes de purs imposteurs, de simples charlatans, vous jouez devant les fidèles la comédie de la Cène, votre sacrifice n'a d'autre valeur que celle que vous en tirez ! Faire avaler un scélérat par des ignorants est une œuvre démoniaque. »

Qu'on tourne et qu'on retourne tant qu'on voudra les textes qui ont trait à sa doctrine, Arius niait la divinité de Jésus parce qu'il en niait l'existence. Les ariens ne voyaient dans l'Evangile qu'une fable dont le fond appartenait à la vie d'un criminel. En Egypte, comme partout, ils s'opposèrent énergiquement à ce qu'on fit

(1) Socrate, I, 9.

(2) Philostorge, III, 11.

entrer ce triste héros dans la Trinité divine. Eussent-ils admis l'innocence de Bar-Abbas, ils n'auraient jamais admis qu'un Juif eût incarné le Verbe immuable, inaltérable, impassible, qui a créé le monde selon toutes les définitions reçues jusque-là. Etant homme, Bar-Abbas avait commis le péché, il était donc mortel et ne pouvait racheter personne. Si le concile de Nicée a déclaré Bar-Abbas consubstantiel à Dieu, et relégué Arius pour avoir voté contre, d'où vient que Constantin rappelle Arius, que sa sœur soit arienne, que lui-même meure arien, que Constance son fils gouverne et meure en arien? Comment l'Eglise d'Orient presque entière se lève-t-elle contre l'imposteur Athanase, patriarche d'Alexandrie, et défend-elle l'arianisme pendant tout le siècle, si en 325 elle se l'est interdit elle-même, formellement, par écrit, devant l'empereur? En un mot qui a fabriqué le canon de Nicée? Le concile? ou l'Eglise un siècle après le concile? (1)

Si onze évêques, parmi lesquels Grégoire de Nazianze, se portent garants des faux canons de Nicée par lesquels on intronise le nouveau Dieu galiléen, hier encore combattu par tous les chrétiens et par la plupart des chrétiens, il s'en trouve qui ont refusé de souscrire à cette imposture, dussent-ils perdre leur siège dans cette révolte de la conscience. Fût-il seul, Eunomius, évêque de Cyzique, est par son désintéressement un témoin qui vaut bien les onze complices de la fraude nicéenne. C'était, je le sais, un homme atroce dont la mémoire est à bon droit détestée dans l'Eglise.

(1) Photius reproche à Eusèbe « de ne pas dire ce qu'on a fait au Concile de Nicée, et de passer sous silence les idées de ceux qu'on a voulu condamner. » Eusèbe ne pouvait pas.

Car il avait fait entendre le langage du bon sens et de la bonne foi avec une vigueur qui apparaissait dans le titre même de son livre : titre tel que les éditeurs de Photius n'ont pas même osé le reproduire ! Photius pourtant le donnait : trait de franchise assez curieux chez un homme qui, d'autre part, a tout fait pour que le mensonge prévalût.

A l'exemple des ariens, les Docètes n'ont vu dans Jésus qu'un fantôme. De même Paul de Samosate dont l'imposteur Athanase dit (1) : « Que servent les Écritures à Paul de Samosate, s'il nie le Verbe de Dieu et sa venue corporelle, signifiée et montrée par les deux Testaments ? »

IX. — Bar-Abbas, qui était au plus bas, trouva dans Athanase, évêque d'Alexandrie et patriarche d'Égypte, un champion digne de lui.

Né dans une ville où les fripons n'étaient pas rares, dans une famille riche et considérable, parmi ces courtiers en Dieu, ces commissionnaires en ciel si bien nommés marchands de Christ, aguerris dans l'intrigue par l'esprit souple et retors qui soufflait dans la théologie alexandrine, rompu aux affaires, aux négociations que le génie levantin introduisait dans la politique, aimant le mensonge pour lui-même et n'aimant que lui, ayant le culte de l'argent et incapable d'en concevoir un autre, également apte à l'échauffourée et à la fuite, capable même de simuler l'ordre et la tranquillité, Athanase a plus fait pour Bar-Abbas que cent conciles ! Tout le travail des Gnostiques devait échouer contre Athanase. Toutes leurs distinctions entre Jésus et le

(1) *Discours contre les Hellènes.*

christ historique furent en pure perte. Athanase s'accrochait à Bar-Abbas comme à la seule planche de salut que l'humaine faiblesse pût lancer sur la mer d'orages. Il fallut à toute force que ce scélérat fût le Verbe, le Fils de Dieu, Dieu même. Sans quoi tout croulait. Le monde serait sans défense lorsque viendrait sa fin. Si Bar-Abbas n'était qu'un magicien comme il y en avait eu tant d'autres avant et après lui, s'il n'était pas à la fois le Premier et le Dernier, l'Alpha et l'Oméga, le Définitif, le Parfait et le Complet, tout enfin et sans retouche, il n'y avait plus qu'à attendre la mort dans le péché. Le péché n'était point effacé, la mort n'était point vaincue, la recette elle-même, but de tant d'efforts, était compromise !

Athanase défendit Bar-Abbas comme si c'eût été son fils. Passant par-dessus toutes les objections de la morale et de l'histoire, il prit les choses comme il les fallait prendre, et, mettant Bar-Abbas au-dessus des Écritures, il en fit non l'image du Verbe juif comme avaient voulu les Évangélistes, mais le Verbe lui-même ayant vécu parmi les hommes et promis la terre aux plus malins. Exilé à Trèves par Constantin, obligé de fuir en Italie sous Constance, Athanase revenait plus grand de chaque exil. Plein d'astuce, Athanase « s'emportait au-delà de sa condition, et d'après des bruits sans cesse répétés, ses efforts aspiraient aux choses extérieures ; l'Empereur lui fut toujours hostile » (1).

Athanase avait toujours tracassé pour être roi-prêtre. L'imbécillité des princes autorisait toutes les audaces, justifiait toutes les espérances. Athanase profite de son

(1) Ammien Marcellin, XV.

séjour à Rome pour mettre la jehouddolâtrie au point, d'accord sans doute avec l'évêque du lieu. Les voyages sont instructifs à tout âge. Athanase, même exilé, est encore patriarche d'Alexandrie ; l'évêque de Rome lui soumet les nombreux *Évangiles* qui forment déjà un respectable *corpus* de faux témoignages, et l'évêque de Rome lui paraît un bien grand évêque, — après celui d'Alexandrie toutefois. Invité par Constant à disposer en tableaux les divines Écritures, — Constant éprouvait un urgent besoin de voir tout cela en tableaux, — Athanase lui envoie ce travail qui faisait de ce prince le docteur le plus éclairé de l'Église, — après Athanase et l'évêque de Rome. C'est évidemment ce qu'avait voulu Athanase, il cherchait alors son point d'appui en Occident, à Milan, et il apportait son influence à Constant contre Constance, empereur d'Orient qui tenait pour les ariens. Car s'il envoyait ces tableaux à Constant il ne les envoyait point à Constance. Athanase travaillait surtout pour lui-même. Eustathe, comte des largesses privées, avait l'oreille du prince. Athanase acheta Eustathe. Constant était débile d'esprit, superstitieux, craintif, on le menaçait doucement de la colère céleste. Pressé par Eustathe, Constant écrit à Constance son frère : « Athanase est venu à nous, il nous a prouvé que l'épiscopat d'Alexandrie lui appartient, fais qu'il en prenne possession, car il l'obtiendrait par mes armes. » Constance céda : « Mieux vaut, dit-il, la tyrannie de l'insupportable Athanase qu'une guerre avec mon frère » (1).

Le rappel d'Athanase était à peine dans l'air marin

(1) Philostorge, III, 12.

que Grégoire de Cappadoce, évêque arien d'Alexandrie depuis cinq ans, tombait, très proprement assassiné. Athanase rentra donc et connut les honneurs d'un triomphe tout royal. Si nous n'avions d'autre historien qu'Athanase, nous ne serions pas certain que Grégoire de Cappadoce ait été assassiné par les partisans de son adversaire : « Grégoire étant mort, dit négligemment Athanase. » Sur les horreurs qu'aurait commises Grégoire rien de circonstancié : il aurait persécuté la tante d'Athanase « au-delà de la mort, en défendant qu'on l'ensevelit. » Entendez sans doute : « qu'on promenât le cadavre jusqu'à émeute. » Peut-être Athanase eût-il forcé l'Empire à compter avec lui, si les dieux n'avaient suscité le bon, le grand, le brave, l'admirable empereur Julien.

X. — Julien est sacré pour toute âme française. Nous lui devons de parler de lui comme il parla de nous, de l'aimer comme il nous aima, de le défendre comme il nous défendit. S'il y avait quelque justice en ce monde, Julien aurait sa statue au cœur de Paris, avec ces simples mots sur le socle : « Ma chère Lutèce », et son nom. Un sentiment délicieux me remplit, lorsque je le vois préférant notre petite île, entourée d'eau claire pour tout charme, à la ville d'Antioche pavée de plaisir et de voluptés rares. Un autre sentiment, d'ironie douloureuse, me pénètre, lorsque je pense aux vieilles prophétesses juives et chrétiennes qui rôdaient autour du tombeau de Bar-Abbas, le suppliant de les débarrasser de cette jeune barbe païenne où fleurissent dans les broussailles la justice et la philosophie de Marc-Aurèle. Ces vieilles souillons font partie de la religion nationale, et Julien est connu parmi nous sous le nom de

l'Apostat! Julien défendit qu'Antioche l'appelât Maître, et Paris appelle Bar-Abbas Notre-Seigneur!

Julien n'a jamais eu à apostasier. Encore lui en ferions-nous un mérite, car il est commandé à un homme mûr de revenir sur les erreurs de sa jeunesse et de se prononcer contre les crimes de la superstition. Ce fut un sincère ami de la vérité, partant ennemi de Bar-Abbas dont le culte hideux menaçait Rome et la civilisation, peuplant la terre de monstres physiques comme les eunuques, de monstres moraux comme les évêques spoliateurs de la famille, et comme les moines déserteurs de la société. Il fut un des rares hommes de son temps qui appelassent de leurs vœux le règne du Dieu bon, et par là il a mérité le nom de chrétien qui convenait à si peu de chrétiens. Le culte qu'il professa jusqu'à la mort pour toutes les expressions de la divinité solaire montre que l'Évangile ne fut pour rien dans son éducation première, et l'horreur qu'il a toujours témoignée pour les marchands de Christ prouve, — le baptême en Bar-Abbas lui eût-il été infligé dans son enfance! — qu'il ne s'est jamais fait le complice de cette impiété lorsque la conscience lui fut venue avec l'âge. Athènes l'a poli, les Gaules l'ont durci : au moral comme au physique, c'est un homme de chêne et d'érable, rien de juif n'y pénétra jamais ni par Moïse ni par Jésus (1).

C'est une des plus belles consciences de l'humanité, c'est la plus grande de l'Empire, sans en excepter Marc-Aurèle. Car la tentation eût pu lui venir d'être le Commandeur des croyants, le maître et le pontife de la

(1) Aucun des contemporains de Julien ne lui reproche d'avoir été jehouddolaire. L'Église elle-même dans Cyrille l'appelle athée et nullement apostat.

religion nouvelle, ou de continuer l'arianisme de Constance. Cette ambition, un vulgaire politique l'aurait eue. Le philosophe l'a méprisée.

Julien n'avait pas une seule raison pour tomber dans le piège évangélique, il en avait cent pour le fuir. Il devait tout aux dieux. Longtemps Hélène, mère de Constantin, mégère que la piété rendait chaque jour plus méchante, avait tenu le père de Julien éloigné de la Cour, comme en exil. Constance, pour ses débuts, l'avait fait massacrer avec huit autres de ses parents. Julien sauvé du massacre par des jehouddolâtres et amené au pied d'un autel consacré à Bar-Abbas est une fable absurde inventée pour affaiblir son témoignage philosophique par une accusation d'apostasie. Sorti d'un sein païen, nourri dans une famille païenne, Julien, comme son frère Gallus, demeura obstinément fermé aux idées judaïques. Tout était païen dans la maison natale : l'aïeul, le père, et le précepteur Mardonius. Sa mère accoucha en songeant qu'elle enfantait Achille. Le caractère de Julien, ses mœurs presque ascétiques, ce qu'il appelle sa sauvagerie, sa haine des théâtres et des danses, c'est l'œuvre de trente années qui n'ont point été contrariées par le spectre du crucifié. Mardonius était un barbare, un Scythe anacharsisé, de plus eunuque. Disciple de Socrate et de Platon, nourri dans la famille de Julien pour faire la lecture d'Homère et d'Hésiode, il n'avait jamais connu qu'eux, leurs dieux et leurs déesses évoluant dans la lumière héliaque. Julien apprit de lui qu'il n'y avait qu'une seule route, éclairée, elle aussi, par le soleil, et il le crut. Des compagnons de son enfance on n'en connaît qu'un, Ipbiclès, et qui se fit cynique par dédain des richesses.

En quelle circonstance eût-il pu être initié à Bar-Abbas ? En une seule, quand il était relégué encore enfant à Macellum, en Cappadoce, presque chez les Perses (1), sous la garde des esclaves de Constance. Mais ce n'est point à Bar-Abbas qu'il fut initié sur cette montagne, c'est à Mithra, qu'il appelle son père (2), son maître et son roi. Mithra, voilà son Abbas. C'est le dieu des Perses qui délivra son âme, en lui promettant la lumière éternelle. Jésus n'avait point parlé sur cette montagne, où le Soleil n'admettait point qu'un scélérat juif fût son rival sur la terre. Julien dans la retraite grandit sous la protection des dieux. Minerve et le Soleil, fils de Jupiter, écartent de son enfance les ténèbres qui la menacent. « Que jamais personne, homme, femme, domestique, étranger, ne t'engage à oublier nos commandements ! » Héliocole, il l'est avec reconnaissance. Depuis plus de trois générations au moins, on l'est dans la famille. Le culte du Soleil l'avait tellement envahi qu'il semble avoir nié les dieux protecteurs ou médit de leurs offices, et ne s'y être rallié qu'empereur, par considération pour les religions nationales. Les âmes retournent au ciel, ramenées à lui par le Soleil médiateur, tandis qu'en bas les corps se défont lentement de leur matière. Dans ce système où Julien côtoie le gnosticisme, pas un mot dont on puisse induire qu'il eût accepté, même dans la période d'incubation intellectuelle, le principe de la résurrection. De l'astronomie dont il connaît les grandes lignes il ne tombe jamais dans les grossières inventions de l'astrologie apocalyptique. Mais il savait de l'âme et de

(1) *Épître au Sénat et au peuple d'Athènes*, III.

(2) Julien, *Les Césars*, in fine.

l'autre tout ce qu'il fallait pour démasquer la supercherie et la fourberie des *Evangelies*; il semble y avoir donné un premier coup de lancette dans son *Discours sur le Soleil* (1).

Tous ses compagnons d'études, — on en connaît deux, Euménios et Pharianus, — étaient païens. Après quatre ans et trois mois d'internement à Macellum, il est plus païen que jamais, il écrit à Pharianus et à Euménios : « Etudiez les sciences. Le grand travail, c'est l'étude des dogmes d'Aristote et de Platon : c'est l'œuvre par excellence ; c'est la base, le fondement, l'édifice et la toiture » (2). Outre Aristote et Platon, tout son esprit est à Empédocle et à Héraclide de Pont, un physicien et un péripatéticien. Les lois de Platon, voilà le code que Mardonius lui avait mis en main. C'est là qu'il puisa l'idée de sa mission antichrétienne : « Honorable est l'homme qui ne commet aucune injustice. Mais celui qui détourne les autres d'un acte injuste mérite deux fois autant et plus d'honneurs que le premier : l'un n'est juste que pour un seul (lui-même), et l'autre l'est pour un grand nombre, en révélant l'injustice des autres aux magistrats. Quant à celui qui s'unit aux magistrats pour châtier de tout son pouvoir les méchants, c'est un grand homme, un homme accompli et qui mérite la palme de la vertu. Et cet honneur qu'on doit rendre à la justice, je l'applique également à la tempérance, à la prudence, à toutes les vertus qu'on peut non seulement posséder par soi-même, mais encore communiquer aux autres » (3).

(1) Voir la coupure faite au ch. xvi.

(2) Lettre écrite de Cappadoce vers 348, il a dix-huit ans.

(3) Platon, *Des lois*, V, III.

Voilà ce que m'enseignait mon précepteur, croyant que je resterais simple citoyen (1). »

Non seulement Julien dans sa jeunesse ne donna aucun gage à Bar-Abbas, mais il faut écarter jusqu'à l'hypothèse d'une faiblesse momentanée. En effet, c'est chez le monstre de Cappadoce qu'il se documenta sur Bar-Abbas, son histoire et sa doctrine. Le monstre de Cappadoce, c'est Georges, plus tard évêque d'Alexandrie, Eunoméen déclaré (2), ennemi de toute judéolâtrie, en cela digne successeur de Grégoire, jadis envoyé par Constance pour combattre Athanase. Né en Cilicie, Georges, avant d'argumenter contre les jehouddolâtres, avait été le fournisseur de porc des armées de Constance. Il s'était probablement constitué quelque évêché en Cappadoce, sinon Césarée qui d'ailleurs était aux mains d'un arien, du moins quelque autre ville. Il s'était policé hors de son commerce, et ce n'est pas à lui qu'Athanase, malgré toutes ses roueries, aurait persuadé qu'un Juif, après avoir précipité deux mille porceaux dans un lac, était mort pour le salut des marchands de cochons !

Georges avait une bibliothèque fournie de toutes sortes de livres, y compris les *Paroles du Rabbi* dans le texte intégral. Julien, à vingt ans, sortant de Macellum, les vit, les lut, prit copie de quelques-uns. « Je connais, pour ma part, les livres de Georges, écrit-il en 362, sinon tous, du moins en grande partie. Il me les a communiqués, lorsque j'étais en Cappadoce, pour prendre copie de quelques-uns et il les a repris ensuite. » Georges avait formé cette collection au cours de ses

(1) Julien, *Misopogon*, xvi.

(2) Sur Eunomius. Cf. le présent volume, p. 295.

voyages, il avait littéralement tout ce qui concerne Bar-Abbas. Le nom de « monstre de Cappadoce » que lui donne Grégoire de Nazianze me fait croire qu'il avait les manuscrits mêmes de Bar-Abbas, de Philippe, de Jehoudda Toámin et de Mathias Bar-Toámin.

Julien prit le parti qui seul peut conduire à la vérité, celui de tout étudier par lui-même, de remonter aux sources, de ne rien affirmer qui ne fût conforme à l'histoire. Il lut toutes les Écritures juives, depuis la *Genèse* jusqu'aux *Paroles du Rabbi*. (« Esope aurait fait une fable à ce sujet, dit Libanius (1) : non pas l'âne caché dans la peau du lion, mais le *Lion* caché dans la peau de l'âne! ») Nous en avons la preuve dans un passage du *Contre les chiens ignorants* qu'il composa en 362, sur les rives du Bosphore. S'adressant à un philosophe cynique qui, plus rapproché de Péréghérinos que de Diogène, avait reproché à celui-ci d'avoir mangé un polype : « Tu es un Égyptien, toi, non pas de la caste des prêtres, mais de celle qui mange de tout et que la Loi autorise à se nourrir même des légumes du Jardin. Je crois que tu connais les *Paroles des Galiléens*! » Ce passage a toujours paru obscur, et il l'est, en effet, pour ceux qui ne savent pas que, dans le Jardin aux douze récoltes, les distinctions établies par la Loi entre les aliments purs et impurs tombaient d'elles-mêmes, tout y étant planté de la main de Dieu. Julien suppose que le cynique auquel il s'adresse connaît les *Paroles des Galiléens*, car celui-ci « garde son admiration pour la vie morte de quelques misérables femmes », ce qui ne peut s'entendre que de la vie conventuelle.

(1) Libanius, *Oratio X*.

De cette lecture Julien emporta la même impression que les Gnostiques. Il en sortit anti-laviste, antijuif, antiehrisien. D'ailleurs, la personne de Bar-Abbas eût-elle été respectable, que Julien n'en aurait pas voulu. Juifs, Grecs ou Romains, tous ceux qui font des dieux avec des hommes sont des faiseurs de poupées (1) : faiseurs de poupées ceux qui ont façonné la sanglante poupée Jésus ! Celle-là, c'est la pire de toutes. Dès lors, on comprend le mot de Galiléens qu'il décoche comme un trait topographique à la secte des jehouddolâtres. C'est le mot de l'histoire pour flétrir cette chose nouvelle : l'acceptation de Bar-Jehoudda comme dieu, sa punition changée en sacrifice, son sacrifice changé en sacrement, ce scandale énorme d'hommes libres adorant le cadavre d'un prétendant ennemi de ses compatriotes mêmes !

Après Macellum, exilé à Nicomédie tandis que son frère Gallus l'était à Éphèse, Julien se mit de lui-même à l'école anti-juive. Édésius de Pergame, Eusèbe de Myndes en Carie, Chrysanthe de Sardes, lui apprirent la philosophie ; Maxime compléta son éducation. Eusèbe le premier le mit en garde contre les fourberies et les jongleries religieuses de ceux qui se détournent de la bonne voie pour recourir à des moyens matériels, et se livrent à des fureurs condamnées par la raison. En pareille matière, selon Eusèbe, il ne fallait tenir compte que de ce qui existe réellement. Eusèbe alla plus loin, il railla tout ce qui dans Maxime, son condisciple et son ami, s'inspirait de la magie, car Maxime était suspect d'illusionnisme, pour avoir organisé dans le temple

(1) Julien, *les Césars*.

d'Éphèse une séance où l'on avait vu Diane rire aux éclats et s'allumer les lampes qu'elle tenait à la main (1). « Garde-toi d'admirer rien de semblable, et examine toute chose extraordinaire à la lumière pure de la raison ! (2) »

Une autre circonstance vint renforcer l'anti-christianisme de Julien. Travaillés par les vieilles Apocalypses, les Juifs de Galilée se révoltèrent. C'est son frère Gallus, déclaré César en 351, qui fut chargé de la répression par Constance, et il s'acquitta de la besogne avec la même fermeté que Quirinius au Recensement où périt le père de Bar-Abbas. Il y a des faux plus amusants dans la correspondance de Julien que sa *Lettre à Gallus*, mais il n'y en a pas de plus effrontés. A peine sorti de Macellum, Julien a l'âme pénétrée de douleur. Qu'est-ce qu'il apprend ? Que son frère, égaré par les sophistes, a abjuré la religion de leurs pères, (la jehouddolâtrie) ! Julien considère cela comme une injure personnelle, et il hésite entre le désespoir et la vengeance, lorsqu'Aétius, leur père commun, — il y a dans Julien une lettre à cet Aétius, — patriarche des Eunoméens, est venu le voir en Ionie et l'a rassuré : Gallus fréquente assidûment les maisons de prière, il ne se laisse point détourner « du souvenir de nos divins athlètes, » (les apôtres), en un mot il reste fer-

(1) Eunape, *Vie des philosophes et des sophistes grecs*.

Des philosophes et des rhéteurs ont passé pour des magiciens, à cause des secrets qu'ils connaissaient. Dès sa jeunesse, Porphyre était en relation avec le ciel. A Tyr, il chassa du bain un démon que les habitants du pays appelaient *Causathan*. Libanius avait dû quitter Constantinople pour échapper à une accusation de magie qui le suivit jusqu'à Nicomédie d'où il fut également expulsé, si l'on en croit Eunape (*Vie des sophistes grecs*.) mais ce renseignement est contrové.

(2) C'est le tronc de la colombe qui devenait lumineuse en se posant sur Bar-Abbas au Jourdain.

mement attaché à la religion de « notre famille. » A la bonne heure ! Julien respire, mais il avait été bien inquiet, car la pluralité des dieux n'engendre que discorde et anarchie, tandis que l'unité, (celle de l'Église surtout, que le faussaire a uniquement en vue), c'est la puissance et l'empire universel !

Lorsque Julien vint étudier dans Athènes, une pléiade de rhéteurs et de philosophes fit cercle autour de lui, tous saluant le prince ami des dieux et l'homme ami de la justice (1). Le premier nom qu'on lui octroie, c'est celui de philosophe. A tous, il s'ouvre familièrement de ses projets d'avenir, si quelque jour le Soleil, maître de la lumière, lui donne le pouvoir de replacer dans leurs sanctuaires les images sacrées que Constance laissait à la merci des ariens. Le sang de la Grèce païenne battait dans le cœur de tous ces hommes. Tous sentaient dans quel carcan le monde engageait son cou. Bar-Abbas, si on le laissait faire, allait mettre les menottes à Minerve ! Parmi ceux que cette perspective attristait le plus, il y avait un disciple du fameux rhéteur Libanius, Celse, plus tard préteur en Bithynie et gouverneur de Cilicie, platonicien fervent, et — c'est sa plus grande gloire, — auteur de l'admirable *Discours de vérité* sur Bar-Abbas et sa secte. Ce fut le meilleur ami de Julien pendant son séjour à Athènes (2). Il était, je pense, de la grande famille romaine qui a donné tant d'excellents personnages à la civilisation latine. Originaire d'Antioche, il avait à force d'impeccable vertu désarmé la critique et l'envie (3).

(1) Libanius, *Oratio* IV et X.

(2) Ammien Marcellin, XXII, 9.

(3) Libanius, *Oratio* X.

Après avoir supprimé l'œuvre de Celse et la trace de ses rapports avec Julien, l'Église a déshonoré celui-ci en disant qu'il avait été jehouddolâtre dans son enfance. Pauvre grand Julien ! N'ayant point besoin du baptême, — sa conscience était propre sans cela, — comment en aurait-il senti les avantages ? Son mépris de la religion « séparée » lui interdisait d'accepter un Juif comme professeur de morale et de philosophie. On voit par ses écrits que Bar-Abbas était encore tout dans le christianisme, et Jésus rien, que Nicée n'avait pas décidé sur sa divinité, ni même abordé la question de son existence.

Le culte de Bar-Abbas était une nouveauté : « le nouveau dieu galiléen », dit Julien écrivant à Photin, évêque de Sirmium. Sur ce point, il est d'accord avec Celse et avec Apollinaris : « Il y a très peu d'années qu'on l'enseigne, dit Celse (1). Vingt ans, » disait Apollinaris à la même époque. Le dieu Bar-Abbas semble être sorti tout à coup de la poche d'Athanasie, au milieu du quatrième siècle. Où est Clément le Romain ? Où les *Lettres* d'Ignace ? Où les *Apologies* de Justin et d'Athénagore ? Où les livres jehouddolâtres de Clément d'Alexandrie, de Théophile d'Antioche, et tout ce que les *Patrologies* grecque et latine nous donnent aujourd'hui comme ayant occupé le monde ?

C'est, dit-on (2), sur le conseil de Basile que Julien était venu étudier à Athènes. On a une lettre de Julien à ce Basile (3). On en a fabriqué une autre adressée à Basile, évêque de Césarée : monument d'imbécillité

(1) *Non valde paucos annos*. Cf. l'*Anticelse* dans les *Œuvres* d'Origène.

(2) Libanius, *Epistola* 143.

(3) Page 365 des *Œuvres de Julien*, édition Talbot.

rare, dans lequel on cite littéralement du Sozomène, historien ecclésiastique du cinquième siècle, et probablement même du pseudo-Sozomène (1). Le but? Faire croire que Julien a été jehouddolâtre avec Basile; mieux encore, que ses prédécesseurs, à partir de Constantin; étaient jehouddolâtres comme lui. « Ne sais-tu pas, écrit le faux Julien, que je suis un descendant du grand Constantin? Si tu me forces de le rappeler, sache également que je n'ai jamais oublié notre commerce d'autrefois, alors qu'étant tous deux à la fleur de l'âge, nous nous sommes liés d'une étroite amitié. » Julien se qualifie de roi des Romains, tout comme Charlemagne, et pour montrer qu'il est au courant des usages de la papauté : « Je te somme de m'envoyer mille livres pesant d'or (soit cinq cents kilogrammes). Pèse et fais bien trébucher l'or susdit dans une balance de Campanie, (comment! il va falloir que Basile fasse venir sa balance de la province de Naples?) et puis envoie-le moi, si tu as du sens, sous le sceau même de ton anneau! »

Qu'au début, pour ne pas déplaire à Constance, pour sauver sa vie en danger, Julien ait incliné vers l'arianisme et mal connu les dieux, c'est possible. L'arianisme n'a rien d'infamant. C'était presque la religion officielle, la religion de l'Empire.

Mais si Julien eût été arien, qui l'empêchait de le rester quand il revêtit la pourpre? Lorsqu'après la mort de Gallus, son frère aîné, tué par ordre de Constance, il fut enveloppé de suspicions et d'intrigues par la Cour, toute sa défense fut de livrer sa vie privée à

(1) C'est l'anecdote au sujet d'Apollinaris, dont Julien aurait dit, lisant ses œuvres : « J'ai lu, j'ai compris et j'ai condamné. » Cf. le présent volume, p. 396.

ses accusateurs. Et lorsque, déclaré César à son tour, il alla dans les Gaules, il porta sur lui l'image de Constance : une idole militaire ! Proclamé empereur par les troupes, il consulta Jupiter.

Les tentatives faites pour le présenter comme ayant été jehouddolâtre avant cette consultation sont de plusieurs sortes : les plus nombreuses sont des *Lettres* supposées, celle de Gallus, par exemple. Dans son œuvre même on a peu interpolé : la mission d'un certain Epictète, évêque des Gaules, qui aurait été député par Constance pour lui garantir la sûreté de sa personne, est démentie par Ammien Marcellin : c'est Léoaas, questeur impérial, qui en fut chargé, honnête homme dont Julien lui-même apprécie le caractère et qui était sans doute un disciple d'Epictète. Epictète, évêque des Gaules, est inconnu de l'histoire, et on ne voit pas de quelle autorité il aurait disposé sur des troupes à ce point païennes que Julien, empereur et souverain pontife, avait célébré des sacrifices pour se les attacher. Julien veut-il dire, au contraire, que cet évêque avait été chargé de le protéger contre ses propres ouailles ? Il avait vu avec humeur, sur les routes des Gaules, ces apôtactistes qui, sous couleur de renoncement au Royaume, parcouraient le pays, suivant à la lettre le conseil de Luc : « Soyez de bons banquiers », vrais disciples de Pérégérinos, ramassant « beaucoup ou plutôt tout, de tous les côtés, afin d'être honorés, escortés, choyés », plus exigeants en numéraire que les cyniques, car ils faisaient la collecte qu'ils décoraient du nom d'aumône (1). Julien ne nie point le prestige qu'ils acquiè-

(1) Julien, *Contre Héraclius*.

rent, particulièrement sur les soldats. On les appelle, ils errent autour des camps, ils y portent le trouble. Que prêchent-ils ? On le devine : le Royaume à leur profit, le grand partage dans le monde qui ne viendra jamais, et, un peu plus tard, l'organisation de la main-morte sous le gouvernement des moines. Comme ils sont loin déjà les dieux de la liberté gallo-romaine ! « Ab ! s'écrie la vieille aveugle à l'entrée de Julien dans Vienne, voilà celui qui les rétablira ! »

XI. — De son côté, Constance commençait à s'apercevoir des inconvénients qu'il y avait à laisser un Athanase insinuer en Egypte et ailleurs le culte d'un Juif dont toute la vertu était d'avoir prêché le refus de servir Rome soit d'argent, soit de corps, soit d'esprit. Athanase fut dénoncé pour avoir célébré la Pâque dans la grande église d'Alexandrie qui n'était pas encore achevée. Or il était interdit de célébrer la dédicace d'une église sans l'ordre de l'Empereur. Athanase s'excusa en alléguant que les autres églises étaient peu nombreuses et trop petites, qu'il avait voulu éviter l'exode des fidèles au désert, et que d'ailleurs tous avaient prié pour le salut de l'Empereur. Il n'y avait eu ni dédicace, ni inauguration, mais simple assemblée dans un édifice en construction, placé sous le nom de l'Empereur et qui n'attendait plus que sa présence pour être au gré de tous les fidèles. En réalité, Athanase s'était adjugé la grande église arienne commencée par Grégoire de Cappadoce aux frais de l'Empereur.

Après deux ans d'un pathelinage merveilleux, Athanase, qui déclarait ne pas être « un assez grand personnage pour résister même aux questeurs de la ville », Athanase était encore en possession de l'église ! Un

premier envoyé de Constance fut éconduit. L'année suivante, nouvel envoyé de Constance, et nouvel ordre de sortir d'Alexandrie. L'officier n'insiste pas : sur la mine des partisans d'Athanase, il se retire, redoutant quelque fâcheuse aventure (1). Enfin, en 356, Syrianus, chef de l'armée, entre dans la ville avec cinq mille soldats, s'empare de l'église, et, pendant qu'Athanase s'enfuit au désert, intronise un nouveau monstre de Cappadoce, Georges, qui d'ailleurs devait finir comme Grégoire. Georges venait pour mater Athanase qui, retranché derrière le cadavre du roi des Juifs, se croyait déjà roi des Egyptiens. Ce n'est point une figure banale que celle de cet ancien marchand de cochons devenu patriarche. En allant à Alexandrie il savait à quoi il s'exposait, il pouvait finir comme le bienheureux Grégoire, mais il n'avait pas peur. C'est surtout par sa bibliothèque qu'il était le plus redoutable. Cette bibliothèque et l'amitié de Julien n'avaient pas été étrangères au choix de Constance. On trouvait que le Royaume d'Athanase ressemblait vraiment trop à celui qu'avait rêvé Bar-Abbas. Aussi l'Église dit-elle dans Ammien Marcellin que Constance « confondait une superstition sénile avec ce que la religion des chrétiens a de simple et d'absolu. »

Georges et Constance ne confondaient rien du tout, pas plus que Julien. Les *Paroles du Rabbi* et Josèphe en main, ils ne pouvaient pas confondre Bar-Abbas avec Jésus. Georges ne nous est connu que par les Epiphane et les Athanase. Seul Julien nous a bien dit ce qui distingue Georges des Athanasiens.

(1) C'est Sozomène qui parle, IV, 9, mais l'Apologie d'Athanase oublie cet épisode.

Mais il y a un dieu pour les menteurs, et Athanase adorait celui-là. Au désert comme partout, Athanase est toujours roi. Cependant, dit-il, il ne rentrera que si Constance le veut bien. Il faut lire cette prose de renard, elle est superbe. Toute la justification de ce séditieux est fondée sur la bêtise de Constance : fondement solide, il est vrai, comme celui des Pyramides. Inondant la terre de lettres forgées par les moines de Lybie et de Thébaïde, mettant les *Evangelies* en tableaux à l'usage des évêques, déclarant à tous qu'à Nicée on avait proclamé Bar-Abbas consubstantiel à Dieu, (1) Athanase, avec un prodigieux mépris de l'intelligence des chrétiens d'Occident, était à lui seul tout le Concile de Nicée, tout l'Évangile, tout Jésus, et faisait souscrire les évêques à sa communion. Beaucoup venaient se prendre dans la toile qu'il avait tissée. Il leur avait dit qu'Alexandrie était toute l'Église, et que sauf quelques ariens clairsemés et les Eusébiens de la Cour, il était le mandataire de tout l'épiscopat d'Orient. Constance s'était empêtré dans ce réseau savamment ourdi et tendu. Sa couronne y eût pu rester. Telle est la situation que le génie d'Athanase avait créée. Vingt ans de mensonge avaient fait des miracles..

Bas jusqu'à la platitude quand il écrit à Constance,

(1) L'art du faux était déjà poussé très loin. Athanase en témoigne qui, accusé d'avoir correspondu avec Magnence, dit dans son *Apologie* à Constance. « Mon accusateur prétendrait-il avoir des autographes de lettres? Eh bien! qu'il produise des caractères semblables aux miens. Et encore n'est-ce pas infailible : il est d'habiles faussaires qui plus d'une fois imitèrent jusqu'à l'écriture de vos mains impériales. Aussi la ressemblance des caractères est-elle sans autorité, si ceux qui ont l'habitude d'en former de pareils ne viennent aussi rendre témoignage à leurs lettres, (c'est-à-dire si ceux à qui on les attribue ne sont pas appelés à les reconnaître). » *Apologie*, § 11. Cf. le *Saint Athanase* de M. Fialon, Paris, 1877, in-8.

il est insolent jusqu'à l'injure quand il écrit de Constance. Ici, c'est l'impie Constance, l'hérétique Constance, le scélérat Constance, Constance l'Antéchrist. Là, c'est Constance l'ami de Dieu, le très pieux Constance, Constance le fervent des Écritures, c'est Sa Circonspection Constance, Sa Piété, Son Humanité, Athanase eût dit Sa Sainteté s'il n'eût pas cru abdiquer.

Par la vertu de l'Esprit, le fourbe fait passer aux moines une *Histoire des ariens* qui est moins un pamphlet contre la doctrine d'Arins que contre les actes de Constance : « Renvoyez-le moi immédiatement ; ne livre le manuscrit à personne, et n'en prenez point copie pour vous-mêmes. Comme d'honnêtes changeurs (1), contentez-vous de le lire, eussiez-vous envie de le relire plusieurs fois. Car il n'est pas sûr de laisser passer à la postérité les écrits d'hommes balbutiants et inexpérimentés comme moi. » Comme tant d'autres, le livre est d'Athanase mort. Ce qu'on a voulu, c'est pouvoir calomnier sans réplique. « Ce livre, dit à la fin le copiste, a été composé tout entier contre Constance par le pape. »

Athanase se plaint amèrement des ariens qui pacifisent avec Georges de Cappadoce : ce sont surtout Léontius, évêque d'Antioche, Narcisse, évêque de Néroniade, Georges, évêque de Laodicée. « Que ces hommes qu'on ne pourrait jamais, quoi que l'on dise, traiter comme ils le méritent, nous fassent savoir de qui ils ont appris à persécuter ? Des Saints ? (il vient de parler de Pierre et de Paul d'après la *Passio Petri et Pauli*), ils ne sauraient le prétendre !... Le Seigneur a fait un comman-

(1) « Soyez de bons banquiers », dit Jésus. Cela veut dire que le manuscrit autographe n'existe pas.

dement de fuir, et les Saints ont fui, (en effet, à partir du Sôrtaba, ils fournissent une belle carrière). Qu'ils (les évêques ariens) répondent! Vaut-il mieux obéir aux paroles du Seigneur ou à leurs fables? (sur la fuite de Bar-Abbas après sa condamnation.) De qui faut-il imiter les actions? Des Saints, ou de ceux qu'ils imagineront eux-mêmes? (1) Mais, puisqu'ils sont peut-être incapables de faire cette distinction,... un de nos chrétiens passant avec mépris devant eux les confondrait en criant à haute voix : « Il vaut mieux obéir au Seigneur que de s'attacher à tout ce radotage : car les paroles du Seigneur donnent la vie éternelle, et les propos de ces hommes sont pleins de méchanceté et de sang » (2).

Nous voyons nettement deux choses : d'abord qu'on justifie la fuite d'Athanase par les évasions de Pierre à Jérusalem et de Paul à Damas, qui sont dans les Actes des Apôtres et ne peuvent être que là; ensuite, qu'on accuse les évêques antijehouddolâtres d'imaginer des fables dans lesquelles ils comparent ses actes à ceux qui ont amené Bar-Abbas, Sbehimon, Jacob senior et Ménabem au Guol-golta. Si ce sont autant de radotages, d'où vient que le pape, si expert dans l'art de falsifier les historiens, ne réplique pas à ces gnostiques par le passage de Flavius Josèphe où l'on dit que Bar-Abbas était vraiment le Christ, ne fût-ce que par l'éminence de ses vertus? Pourquoi donner Pierre et

(1) On veut faire croire que les actes du sicariat jehouddique sont une invention des ariens, ainsi que la fuite de Bar-Abbas après sa condamnation d'abord et après l'affaire du Sôrtaba ensuite.

(2) Ils ne peuvent être autres, étant empruntés à l'histoire. Cf. Athanase, Apologie de sa fuite dans le Saint Athanase de M. Eugène Fialon, Paris, 1877, in-8.

Paul en exemple d'après les *Acta Petri et Pauli*, œuvre de l'épiscopat romain, et faire fi de « Jacques, frère de Jésus surnommé le Christ », martyr avant Pierre et Paul, si on en croit les Josèphe, les Hégésippe et les Eusèbe, parus l'un depuis trois cents ans, l'autre depuis cent trente, l'autre depuis quarante au moment où fuyait Athanase ? Ce martyr, qui a précédé celui de Pierre et Paul et dans lequel Jacques ne fuit pas, n'existait donc pas encore ? Certes Bar-Abbas fuyait quand il a été arrêté, mais est-ce que Jésus donne l'exemple de la fuite sur le Mont des Oliviers ? Comment Athanase ose-t-il écrire : « Les Saints m'avaient donné l'exemple (de la fuite) conformément à la divine Écriture(1) ? »

(1) « Fuyez de ville en ville. etc. » Cf. *Les Evangiles de Satan*, troisième partie, p. 416.

LE CADAVRE

- I. Celse le platonicien. Son *Discours de vérité*. Efforts de l'Eglise pour le ramener au second siècle dans le *Contre Celse*. — II. Invention de Lactance comme apologiste contemporain de Constantin. Faux mis sous son nom contre le témoignage du juge de Bithynie. Bar-Abbas roi des voleurs. — III. Le *Contre Celse*. Où était enterré Bar-Abbas. L'enquête de Celse sur ce scélérat. Les origines de la secte. Sicaires et magiciens. Changements successifs opérés dans les *Evangelis*. — IV. Le Juif chargé de discréditer Celse : les amours de Marie et du soldat Panther. Joseph le charpentier. Où apparaît, malgré tout, le vrai témoignage de Celse. — V. La Gamaléenne et ses sept démons. Bar-Abbas et sa kabbale. Sa faillite. Caractère meurtrier de son naziréat. Sa condamnation, sa fuite, son arrestation. Bassesse des procédés évangéliques. Les prétendus miracles. — VI. Rappel des dupes à la pudeur et à la raison. Démonstration de l'antithéisme de l'Eglise. L'ombre de l'Ance. Caractère hypocrite et orgueilleux de la jehouddolâtrie. Impiété de la foi irraisonnée. — VII. Infériorité du dieu des Juifs sur tous les autres dieux. Conclusion du *Discours de vérité*. — VIII. Rentrée d'Athanase dans Alexandrie. Assassinat du Monstre de Cappadoce. le sac de sa bibliothèque. Les fausses lettres de Julien sur cet événement. — IX. Julien avise aux moyens d'arrêter la *lèpre de la société humaine*. Sa douceur, sa tolérance envers les jehouddolâtres. Leurs divisions et leur cupidité. — X. Julien chez Celse. Antioche, foyer de jehouddolâtrie. Julien sait tout et dira tout. Le Royaume pavé d'or ne viendra jamais. Témoignage d'Apollinaris de Laodicée et d'Euslathe

de Samarie contre la mystification évangélique. Le Saint-Sépulcre. Apollinaris et Eustathe mandés par Julien. Le faux Apollinaris. — XI. Les pèlerinages au tombeau de Bar-Abbas et de ses frères. L'oracle d'Apollon Daphnéen. Discours de Julien au Sénat d'Antioche. Le mort de Machéron. Ordre de détruire son tombeau. Incinération de ses os à Samarie. (août 362). Lettre de Julien à Photin, évêque de Sirinnum. La réplique des jehouddolâtres à Apollon : incendie de son temple. Les prétendus martyrs. Julien et ses Gaulois. Prophéties chrétiennes annonçant sa mort. La flèche du Parthe. *Tu as vaincu, Galiléen!* — XII. Les effets de l'exhumation et de l'incinération de Bar-Abbas. La statue de Jésus. Décapitation de Bar-Abbas comme baptiseur. Translation du Saint-Sépulcre de Machéron au Guol-golta. Hélène et Macaire. Invention de Babylas. Mesures de l'Eglise contre les Apollinaristes. — XIII. Les écrits de Julien contre « le nouveau lieu galiléen. » Son antijudaïsme philosophique. Fraude constitutionnelle des *Evangelistes*. Le *Contre Julien* : transformation de Julien en faux témoin par l'Eglise. Vanité de ces manœuvres. Les oreilles de l'Âne de Juda. Ignominie fondamentale du christianisme. Dérision de Dieu et mépris des hommes.

I. — Pendant que Julien allait défendre les Gaulois contre les Germains et que Georges de Cappadoce allait en Égypte défendre Dieu contre Athanase, Celse, nommé préteur en Bithynie, publiait son *Discours de vérité*. Celse est celui que l'Eglise dans Lactance appelle le *Judex Bithyniæ* (1).

Il est parfaitement démontré qu'il y eut deux Celse, l'un épicurien, ami de Lucien, l'autre platonicien frotté de stoïcisme, et que pour les besoins de sa cause l'Eglise les a volontairement confondus dans le livre qu'elle a fabriqué contre le préteur de Bithynie et qu'elle présente aujourd'hui sous le nom d'Origène. Le *Contre Celse* est d'un temps où l'Eglise semble toucher à l'absolue puissance : le christianisme est fait.

(1) A la vérité, nous n'apportons pas la preuve matérielle du fait. Si le préteur de Bithynie est distinct de Celse, c'est un témoin de plus en notre faveur.

Le premier texte du *Contre Celse* fut mis sous le nom d'un correspondant de l'imposteur Ambroise, évêque de Milan. Le nom de ce correspondant a disparu, parce que celui du destinataire faisait date, (Ambroise est mort en 397). On feignait que ce correspondant fût d'Égypte ou d'Asie, Ambroise l'avait prié de réfuter le *Discours* prétendu véritable de Celse, il s'acquittait de ce devoir. C'est ce premier *Contre Celse* qu'a connu et résumé l'imposteur qui a fabriqué les œuvres de Lactance et les a datées de Constantin. Plusieurs siècles après la composition du *Contre Celse*, un autre imposteur a revu et corrigé cet écrit dans lequel il était resté beaucoup trop de choses nuisibles aux progrès de la jehouddolâtrie. Modifiant l'envoi que le correspondant d'Ambroise avait placé en tête de son faux, il déclare que, le *Contre Celse* n'étant point destiné aux fidèles, mais à ceux qui sont faibles dans la foi ou qui y sont étrangers, il ne s'est pas cru obligé de respecter l'ordre et les proportions de l'ouvrage platonicien. Il avait d'abord écrit sa réfutation sur le seul texte du *Discours*, mais il s'est ravisé au cours de son travail, — lisez au cours des temps, — il a pensé bien faire en réduisant à rien tout le commencement du *Discours*, en venant tout de suite à l'endroit où, dit-il, Celse introduit, en façon de prosopopée, un Juif qui dispute contre Jésus; et à partir de ce moment il réfute le texte avec l'exactitude d'un greffier : (allusion significative à la fonction judiciaire de l'auteur attaqué). Il a divisé sa réfutation en huit livres, mais il ne réfute jamais, il ne peut pas! Il supprime, intervertit ou substitue, et la raison pour laquelle il a bâte de donner la parole au Juif, c'est que

le premier livre de Celse portait sur l'auteur des *Paroles du Rabbi* et sur sa famille, tandis que le Juif est un témoin supposé, en l'espèce un véritable agent de l'Église, chargé de ne rien savoir là-dessus.

Que Celse l'épicurien ait parlé de Bar-Abbas dans son traité contre les charlatans et les imposteurs, c'est tout naturel, mais il en a parlé comme d'un vulgaire magicien, et sans aucune allusion à Jésus dont la fable n'existait pas pour le grand public. Mais ce n'est pas seulement à ce Celse-là que répond l'*Anticelse*. C'est en même temps et par un seul ouvrage à deux auteurs qu'il se garde bien de nommer et qui sont l'un Celse le platonicien, l'autre, Julien lui-même. « Je ne sais, dit l'auteur du *Contre Celse*, si mon Celse est celui qui a écrit de nombreux livres *Contre la Magie* » (1). Il connaît donc ces livres, où il n'est pas question de Jésus, mais de Bar-Abbas, et c'est pourquoi il n'ose identifier le Celse qu'il réfute avec l'épicurien du second siècle, car cette identification entraîne celle de Bar-Abbas et de Jésus.

Le pape qui, sous le nom d'Origène, s'est proposé de réfuter l'irréfutable Celse, dit n'avoir connu ni personnellement ni autrement celui qu'il réfute. Il a simplement « appris » qu'il y avait eu deux philosophes épicuriens du nom de Celse, l'un qui vécut sous Néron, l'autre au temps d'Hadrien et de ses successeurs. C'est par cette phrase seulement qu'on connaît l'existence d'un Celse, philosophe épicurien sous Néron. L'autre, nous le connaissons parfaitement, c'est l'ami de Lucien. Quant à Celse le platonicien, qui a écrit le *Discours de Vérité*,

(1) *Contre Celse*, I, § 63.

personne n'en a jamais entendu parler comme ayant vécu au second siècle. Or l'auteur du *Discours de Vérité* n'est point un disciple d'Épicure, tout le monde en convient, c'est un platonicien déterminé, parfois même pythagorisant. La confusion entre les deux Celse est la manœuvre intéressée d'un homme qui, en mettant l'attaque sous le nom de Celse l'épicurien et la réplique sous celui d'Origène, a eu pour but de ramener Celse le platonicien au second siècle.

Paroles du Rabbi en mains, Celse le platonicien attaquait la fable de la création de l'homme dans la Genèse, il taxait cette fable de ridicule, « digne d'un vieillard tombé en enfance, bonne tout au plus pour de vieilles femmes, et injurieuse à Dieu, car elle le montre si faible dès le commencement qu'il ne peut se faire obéir d'un seul homme qu'il a formé lui-même. » Il traitait de même (1) les histoires de ce paradis terrestre dont Bar-Abbas (le Jardinier) avait annoncé le retour prochain ! Il croyait les récits d'Hésiode plus anciens que les fables enregistrées par les Juifs et il leur attribuait un sens plus respectable : le monde est autrement plus ancien que ne croient les Juifs (2) ! Chez les Athéniens, les Égyptiens, les Arcadiens, les Phrygiens, dont Hésiode et d'autres génies « divinement inspirés » n'avaient fait que traduire les idées, de vénérables légendes, bien antérieures aux Juifs de Palestine, plaçaient au commencement du monde une première génération d'hommes issus de terre. La fabrication de l'homme-femme par Dieu, telle qu'elle est dans la Genèse, n'était qu'une invention de Juifs imbè-

(1) Origène aussi dans ses *Principes*. Cf. *Le Gogotha*, p. 302.

(2) Vérité démontrée par la seule histoire des Égyptiens.

ciles et grossiers. C'est, on le voit, la vieille querelle de la prééminence des Écritures, débattue par Tatien au temps de Celse l'épicurien. Le *Contre Celse* essaie de mettre Celse en opposition avec son maître Platon sur la foi due à des poètes comme Hésiode et Homère. Car, dit-il, Platon chassait Homère et les poètes de sa République, comme corrupteurs de la jeunesse, tandis que « l'épicurien Celse » les fait divinement inspirés quant à la théorie de la genèse humaine, « si cependant c'est ce Celse qui a écrit deux autres livres contre les chrétiens » (1).

Voilà bien les deux Celse : l'un épicurien, qui a écrit contre les magiciens, et l'autre platonicien qui a fait un ouvrage en deux livres contre les adorateurs de Barabbas. Auquel des deux l'*Anticelse* réplique-t-il ? Aux deux ; mais de préférence au dernier, puisqu'il lui attribue l'invention du soldat Panther, que ne connaissait pas le premier, et que le second n'a pas connu davantage.

II. — Nous examinons d'abord le *Contre Celse* adressé à Ambroise. On en a introduit une analyse dans Lactance, et par ce moyen on a ramené Celse de la fin du quatrième siècle au commencement.

Parmi les faux témoins chargés de déposer sur le premier tiers du quatrième siècle, le plus célèbre est incontestablement Lactance. Lactance est-il un personnage réel que l'Église a enzôné, comme elle a fait de Justin, par exemple, ou son œuvre est-elle entièrement supposée ? Il n'importe, mais tout ce qui y est dit

(1) *Contre Celse*, IV, § 36, dans la restitution Aubé, *Histoire des persécutions de l'Église* :

de Jésus à l'empereur Constantin est d'un faussaire postérieur au sixième siècle (1).

Dans Lactance, tout est arrangé en ce qui concerne Pierre et Paul; ils arrivent à Rome au commencement du règne de Néron et meurent après une prédication qui dure vingt-cinq ans. Qu'est-ce que la persécution de Néron dans Lactance? La fraude clémentine, rectifiée par les *Acta Petri et Pauli*. C'est le martyre de Pierre et de Paul, sans aucun incendie auquel auraient été mêlés des hommes qui seraient leurs disciples.

On fait venir Lactance d'Afrique pour enseigner la rhétorique à Nicomédie, capitale de la province dont Celse a été préteur avant d'être gouverneur de Cilicie.

Les chrétiens d'Asie étant encore millénaristes au temps de Celse, Lactance est millénariste comme Papias et ses disciples; mais à la différence de ceux-ci, qui tirent

(1) Dater le faux avec exactitude est impossible, mais nous avons la preuve qu'il est postérieur à l'invention par où Denys le Petit fixe le commencement de l'ère chrétienne à 753, c'est-à-dire trois ans après la mort d'Hérode et sept ans avant le recensement de 760, date de l'acte de naissance de Jésus dans Luc. En effet, le faussaire refuse absolument de s'engager dans une controverse qui aurait pour résultat de ruiner complètement la chronologie ecclésiastique, il préfère ne donner aucune date à la naissance de Jésus, laissant l'empereur Constantin, auquel il s'adresse, sous l'impression que Jésus a bien existé et que la date de sa nativité, en quelque lieu que ce soit, est celle que l'Église a fixée comme il lui a plu. Les mots « Recensement, Quirinius, Bethléhem et Nazareth » ne sont pas prononcés, de manière que, n'ayant pas eu à délibérer là-dessus, Constantin n'ait pu arguer de faux les écrits de Lactance.

On a cru remarquer que sur Jésus Lactance devait tout à Cyprien qui devait tout à Tertullien, lequel ne savait rien qu'il ne voulût tenir de l'Évangile. C'est dans les *Témoignages* de Cyprien qu'il faut chercher la documentation de Lactance. (M. René Pichon, *Lactance, Étude sur le mouvement philosophique et religieux sous Constantin*, Paris, 1901, in-8. Ouvrage couronné par l'Académie française). Mais qu'est-ce que les *Témoignages* de Cyprien? Rien de plus que ce que nous apprenons par les *Évangiles*.

leur doctrine des écrits mêmes de Bar-Abbas, il obtient la sienne par un mariage de l'*Apocalypse de Pathmos* avec les *Oracles sibyllins* préalablement convertis à la jehouddolâtrie. Spéculant sur les *Livres sibyllins* accommodés à la fraude ecclésiastique, Lactance croit à l'existence de Jésus sur cette seule autorité ; cette fraude même, voilà sa preuve ! Preuve aussi les prophéties juives, d'autant moins suspectes à ses yeux qu'émanant des futurs meurtriers de Jésus, elles sont le témoignage certain de son existence. La preuve que les prophéties sont vraies, c'est leur réalisation en Jésus. La preuve que Jésus a existé, ce sont les prophéties réalisées en lui. Les Sibylles, Virgile, Hermès Trismégiste, voilà pour les païens. Les Prophètes juifs et la mystification évangélique, voilà pour les chrétiens. L'Ancien Testament, preuve du Nouveau, le Nouveau, preuve de l'Ancien, — mais seulement en ce qui touche la personne de Jésus. — voilà toute la clef du mystère. Remarquez que dans ce système on ne fait jamais de place aux témoignages qui ne sont pas fabriqués ou choisis par l'Eglise. Douze Juifs n'ont pu mentir (comme auraient pu le faire douze païens). Pour mentir, il faut de l'intelligence, et ces hommes étaient trop bêtes pour inventer les *Évangiles* ! Paul non plus n'a pu mentir. On ment quand on a un intérêt : or quel intérêt avaient-ils à propager une doctrine qui les vouait, après des sacrifices sans nombre, à une mort ignominieuse ? Leur ignorance et leur désintéressement sont des preuves de leur véracité.

Les *Livres sibyllins* dont se sert Lactance respirent encore la haine de l'Occident et sont d'inspiration apocalyptique : ils appellent les colères de Dieu sur Rome

et voient dans sa destruction le commencement de la revanche des justes : Lactance, devenu pape, écarte cet idéal hérité des Juifs et partagé par toutes les églises d'Orient et d'Afrique. Pour lui la chute de Rome est le plus grand malheur qui puisse frapper le monde ! (1) Il veut le triomphe de la jehouddolâtrie, mais à Rome, car les *Paroles du Rabbi* sont déjà loin, et la capitale du Royaume n'est plus Jérusalem-Nazareth, c'est Rome avec Bar-Abbas pour Dieu et le pape pour empereur !

Lactance se plaint de l'insuffisance des avocats de la jehouddolâtrie : les chrétiens ont été mal défendus. (L'ingrat, qui ne compte ni Ignace, ni Justin, ni Mélicon de Sardes, ni Athénagore, ni Théophile d'Antioche, ni Clément de Rome, ni Clément d'Alexandrie, ni Tertulien, ni Cyprien !) Au temps où il professait la rhétorique en Bithynie, deux attaques ont paru moins contre les jehouddolâtres eux-mêmes que contre leurs traditions. Deux hommes, un philosophe qui fréquente le palais et un juge qui a cessé d'être chrétien pour collaborer à la persécution, ont vomis l'un trois livres, l'autre deux contre le nom (2) et la religion du christ. Le philosophe, c'est Hiéroclès, disent les exégètes : l'autre, juge de Bithynie (3) et apostat, c'est Celse le platonicien qu'il s'agit de faire passer pour mort avant le règne de Julien.

Lactance cite Lucien (4) : par conséquent il connaît l'illustre Pérèghérinos, et l'ineffable Alexandre, et il

(1) Elle est depuis longtemps accomplie au bénéfice de Bar-Abbas, lorsque le faussaire compose.

(2) Eh bien ! ce nom, quel est-il ?

(3) Préteur en Bithynie.

(4) *De falsâ religione*, l. 1, ch. ix.

sait que Celse l'épicurien a fait un livre intitulé *Contre les Magiciens*, en partie dirigé contre le Juif à la colombe. Dans le récit des aventures de Pérégrininos, que l'Église n'a pas encore pu cuisiner à sa manière, il a lu l'histoire abrégée de Bar-Abbas. Cependant, quoiqu'il parle « des attaques dirigées dans les temps anciens contre la foi chrétienne », (Fronton, Crescens, Apulée, Minucius Félix), il ne cite ni Celse l'épicurien ni Celse le platonicien, qu'Origène est censé avoir pulvérisés depuis soixante ans, ni Porphyre, qui a écrit quinze livres contre les chrétiens de toute sorte, particulièrement les jehouddolâtres. Si Porphyre a célébré les vertus de Bar-Abbas (1), d'où vient que Lactance ne le cite point parmi les témoins de moralité dont il a tant besoin? C'est que le plan de l'Église est de faire croire qu'il n'y a pas eu deux Celse, dont le second a vécu au temps de Julien, mais un seul, l'épicurien, mort à la fin du second siècle. Et quant à Hiéroclès, elle s'est chargée de lui répondre dans Eusèbe (2).

L'identité de Celse et du Judex Bithynien se révèle dans le titre même de l'ouvrage combattu : *Discours*

(1) Comme le prétend l'Église. Cf. le présent volume, p. 285.

(2) Nous laissons Hiéroclès de côté. Celse et Julien suffisent à notre démonstration. Hiéroclès, protagoniste d'Apollonius de Tyane contre Bar-Abbas, fait voir combien les philosophes avaient été plus prudents et plus sages que les jehouddolâtres. Pesant dans la même balance les miracles attribués par les uns à Apollonius et par les autres à leur Juif : « Quel bruit pour quelques petits prodiges ! s'écrie Hiéroclès, pour quelques aveugles guéris ! Apollonius était bien plus fort, et pourtant nous ne l'honorons que comme un ami des Dieux. Vous autres, pour quelques aveugles guéris, vous allez partout publier que Jésus est Dieu. » Que répond Eusèbe ? Que les miracles d'Apollonius, publiés fort longtemps après sa mort, n'ont point eu de témoins, tandis que ceux de Jésus ont été vus par tous les apôtres. Toutefois, il n'ose point dire qu'ils aient été publiés du vivant de Bar-Abbas ou au lendemain de sa crucifixion.

de Vérité, avait dit Celse. *Philalètheis*, amis de la Vérité, dit de ses livres le Juge de Bithynie. Et ce que combat Lactance, c'est un *Discours* grec, tellement conforme à celui de Celse le platonicien, qu'on n'en peut contester l'identité sans supposer l'existence d'un troisième Celse qui, platonicien comme le second, aurait écrit contre Bar-Abbas au temps de Constantin.

Le juge de Bithynie connaissait admirablement son sujet, Lactance l'avoue. Il l'a traité d'une façon mordante. Comme juge, il a excité la persécution; outre ce crime, il a poursuivi de la plume ceux qu'il avait frappés de ses sentences. Il a composé deux livres « non *Contre les chrétiens*, afin de ne point paraître les accabler, mais adressés *Aux chrétiens*, pour faire parade de bienveillance et d'humanité. Or, dans ces livres, il s'est efforcé d'arguer de faux l'Écriture Saïote, (il s'agit des *Évangiles*), comme si véritablement il en avait fait une question d'amour-propre, car sur certains points qui paraissent l'avoir contrarié, il est entré dans tant de détails et si avant, qu'il a l'air d'avoir appartenu jadis à l'enseignement chrétien. S'il en est ainsi, (Lactance n'en est pas sûr, ce n'est qu'une insinuation), quel Démosthène pourra le défendre de l'impunité pour laquelle il est devenu traître à la religion qu'il avait adoptée, à la foi dont il avait revêtu le nom, au sacrement (le baptême) qu'il avait reçu? Si c'est par hasard que les divines Écritures lui sont tombées entre les mains, quelle témérité d'avoir osé s'attaquer à des choses que personne ne lui a bien expliquées, faute d'en avoir rien appris ou d'y avoir rien compris! Car il ne s'écarte pas moins des divines Écritures qu'il ne s'est écarté lui-même de la foi et de la vérité. Cepen-

dant il s'est surtout acbarné contre Pierre, Paul et les autres disciples, comme ayant propagé le mensonge, semé la tromperie, quoique d'autre part il ait montré leur simplesse d'esprit et la basse condition de ceux d'entre eux qui faisaient métier de pécher (1) : comme si dans ce genre de moquerie il était jaloux des lauriers cueillis par les Aristophane et les Aristarque (2) ! »

Le premier soin du juge de Bithynie, ç'avait été d'établir ou mieux de rétablir le vrai nom de l'individu qu'on appelait finalement Jésus dans les Écritures. Et ce nom n'était pas Jésus, on l'avoue dans Lactance : « Mais, demandera quelqu'un, s'il existait au ciel avant de naître, comment s'appelait-il ? N'étant connu que de son Père et de lui, et inconnu des anges eux-mêmes, son nom ne sera révélé que lors de l'accomplissement du plérôme. Quant au nom dont il s'est appelé parmi les hommes, c'est Jésus. Car *christus* n'est pas un nom propre, c'est celui de sa puissance et de sa royauté, et c'est ainsi que les Juifs désignent leurs rois. A ce propos, relevons l'ignorance de ceux qui par le changement d'une lettre ont coutume de l'appeler *chrèstos* (3). C'est *christos* qu'il faut dire, oint, et c'est la traduction du mot hébreu *Messiah* (4). » Mais le mot « fils de Dieu », est-ce que ce n'est pas la traduction du mot hébreu « Bar-Abbas ? » Et le mot « Joan-

(1) Il montrait au contraire qu'ils étaient de famille royale, prétendants, non pas seulement au trône de Judée, mais au Royaume du monde, et que leur péche a lieu uniquement dans l'eau trouble de la parabole.

(2) *De Justitiâ*, ch. II.

(3) Bon. Personne ne l'a appelé ainsi avant que l'Eglise ne décidât de voler leur nom aux chrétiens.

(4) *De verd Sapientiâ*, l. IV, ch. VII.

nés », est-ce que ce n'est pas la traduction grecque de « Poisson, signe de l'An de Dieu? »

Le juge de Bithynie n'avait connu qu'un seul Joannès : le christ. Aujourd'hui, et cela n'est pas surprenant, Lactance en connaît deux : le véritable et l'unique, qui est le prophète et « le baptiseur de Jésus » (1) dans les Synoptisés, et le faux (2), qu'il dit être l'auteur de l'Évangile que nous avons rendu à Cérinthe.

Pour établir la date de la crucifixion de Bar-Abbas, le juge de Bithynie avait le texte de Josèphe qui était alors entier et la tradition invariable de tous les chrétiens de Judée et d'Asie. On savait qu'il avait été crucifié à cinquante ans passés, en l'an vingt-deuxième de Tibère, soit 789, sous le consulat de Papinius Allénus et de Q. Plautius. L'Église a mis dans Lactance, conformément au mensonge concerté par elle dans Luc et dans les Actes des apôtres, qu'il avait été « crucifié par les Juifs en l'an quinzième de Tibère César, sous le consulat des deux Géminus », et qu'il en était ainsi décidé par un accord des choses avec la kabbale sainte. Elle ajoute que Pontius Pilatus était alors légat en Syrie (4), ce que le juge de Bithynie n'avait certainement pas dit, sachant pertinemment que Bar-Abbas avait été condamné non par Pilatus, agissant comme procureur de Judée, mais par le sanhédrin plus de quarante jours avant la crucifixion.

(1) *De verd Sapientid*, l. VII, ch. ix.

(2) *De verd Sapientid*, l. VIII, ch. viii.

(3) *De verd Sapientid*, l. IV, ch. x, *in fine*. « Avant le septième jour des calendes d'avril », dit le texte, c'est-à-dire le 6 avril, très près du 7, la journée juive commençant à six heures du soir. D'autres manuscrits permettent de lire : « avant le dixième jour » d'avril.

(4) *De verd Sapientid*, l. IV, ch. xviii.

« Il a affirmé que le christ lui-même, poursuivi par les Juifs (1), avait commis des brigandages avec la poignée d'hommes qu'il avait rassemblée (2). Qui se permettrait de récuser un tel témoignage? Croyons-le donc pleinement, car quelque Apollon le lui a peut-être annoncé dans un songe. Assez de voleurs ont péri, il en périra assez chaque jour, (combien n'en as-tu pas condamné toi-même?), et cependant qui d'entre eux, après leur supplice, appelle-t-on je ne dirai pas dieu, mais simplement homme? Tu as sans doute cru cela de lui parce que, vous autres, vous avez fait un dieu de Mars le meurtrier? Mais vous ne l'auriez pas fait, si les Aréopagites l'avaient mis en croix? (3). »

Outre les forfaits pour lesquels Bar-Abbas avait été condamné par le sanhédrin, le Judex Bithynia montrait qu'à supposer l'authenticité des miracles, Apollonius de Tyane en avait fait de pareils et même de plus forts. Lactance admire qu'il ne cite pas Apulée, à qui on en prête également beaucoup (4). « D'où vient alors, s'écrie Lactance, d'où vient, ô tête extravagante, que personne n'honore Apollonius comme un dieu, sinon toi seul, bien digne fidèle de ce dieu, que le véritable (5) punira pour l'éternité avec toi-même? Si le christ est un magicien, parce qu'il a fait des

(1) Saül et Philippe Bar-Jacim après la Journée des Porcs. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 307.

(2) Période de la prise de Kapharnaüm, de Bethsaïda et de Khorazin.

(3) Certes, car il aurait été dans le même cas que Bar-Abbas condamné pour l'assassinat d'Ananias et de sa femme, par conséquent indigne d'être adoré, mais digne d'être condamné par l'Aréopage des Juifs.

(4) Cet argument rentre dans le plan concerté par l'Église en ce qui touche l'interprétation de l'*Aue d'or* et de l'*Apologie* d'Apulée. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 120.

(5) Bar-Abbas en personne.

miracles (1), Apollonius l'est encore plus que lui, car poursuivi, comme tu le dis, par Domitien qui le voulait punir, Apollonius s'est soustrait tout à coup au jugement, tandis que le christ (2) s'est fait prendre volontairement et attacher à la croix. »

Ce ne sont donc pas les miracles qui font la foi de Lactance, ce sont les prophéties juives et sibyllines réalisées en Bar-Abbas. Qu'Apollonius ait plus de prodiges à son actif, c'est possible, mais qu'importe? ils n'avaient pas été prédits! Au contraire, tout ce qui est arrivé à Jésus est dans les prophéties, (ce qui précisément n'est vrai que des miracles, — ils proviennent tous des Paroles du Rabbi!)

Cette argumentation suit pas à pas et résume celle du *Contre Celse* ambrosien, et c'est pourquoi Lactance ne nomme pas Celse comme étant celui qu'il vise, il lui faudrait reconnaître en même temps que Celse lui est postérieur et plus encore à Origène, qui endossera la paternité du *Contre Celse*. Le parallèle entre Apollonius et Bar-Abbas peut appartenir au préteur de Bithynie, comme l'entrée en scène d'Apulée appartient bien à Augustin (3); le ton de l'écrit attaqué, la modération de ses idées, le style, la conclusion achèvent de démontrer l'identité de Celse avec le préteur de Bithynie.

Pour avoir voulu amener les jehouddolâtres à rési-

(1) Le préteur de Bithynie montrait, au contraire, qu'il n'y avait aucun miracle dans les *Évangiles*, mais de simples séméiologies faites sur les nombres de la kabbale juive.

(2) Sous le nom de Jésus, tandis que, sous le nom de Bar-Abbas, l'individu qui se disait christ est mis hors de cause et relâché par Pilatus.

(3) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 123.

piscence par la force de la vérité, le juge de Bithynie, est aussi mal reçu de Lactance que Celse l'est du *Contre Celse*. Lactance, qui ne nomme pas Celse, répond au juge comme s'il répondait à Celse et copiait sa réponse dans le *Contre Celse*. L'auteur du *Philalèthès* est un fourbe, un loup qui s'est caché dans la peau d'une brebis pour prendre les jehouddolâtres au piège sous un titre menteur. Mais quelle vérité leur a-t-il apportée, sinon que, défenseur des dieux, il finit par trahir ces derniers? « Car en célébrant la louange du Dieu souverain que tu declares le roi, le maître et l'artisan des choses, la source du bien, le père de tout ce qui est, l'auteur de tout ce qui vit, tu as précipité ton Jupiter de son trône et l'as relégué parmi les ministres de la souveraine puissance! Ton épilogue montre ta sottise et ton erreur. En effet tu affirmes qu'il y a des dieux, et cependant tu les soumetts au Dieu suprême dont tu essaies de ruiner la religion! » (1). Comment n'être point frappé de l'analogie de cet épilogue avec celui de Celse? Le juge de Bithynie est un platonicien comme Celse, un ami de la paix dans la vérité comme Celse, il est contre Jésus pour les mêmes raisons que Celse, parce que sous Jésus il y a Bar-Abbas, il n'est pas ennemi des chrétiens qui, malgré cette exécration étiquette, conservent de l'honnêteté privée, il les regarde comme des dupes et des victimes du mensonge ecclésiastique, il est partisan de la clémence et de la conciliation poussées aux dernières limites. Mais il perd son temps à philosopher, à proposer des accommodements. Les jehouddolâtres

(1) *De Justitia*, ch. III.

n'entendent pas : c'est le pouvoir qu'ils veulent, et l'Empereur pour otage!

III. — Nous passons maintenant au *Contre Celse* que l'Église présente sous le nom d'Origène.

Selon les exégètes mystifiés par l'Église (1), Celse aurait écrit entre 176 et 180, et Origène lui aurait répondu en 249. Pourquoi 249? Parce qu'Origène est mort quatre ans après et qu'on a mis la réponse sous son nom. Soixante-dix grandes années se seraient passées sans que personne dans l'Église n'eût répliqué à ce formidable réquisitoire, effort combiné de l'histoire avec la philosophie platonicienne, et ce serait Origène qui, environ trois ans avant de mourir, aurait du même coup abjuré son Dieu et défendu contre Celse la divinité de Bar-Ahbas! Pendant soixante-dix ans tous les évêques ont laissé le venin de la calomnie circuler librement sans songer à l'arrêter, ils ont permis que Celse assimilât Jésus aux plus vils imposteurs, ils ont toléré que la persécution fit de Celse son arsenal, et c'est Origène, c'est ce gnostique qui, sur la fin de sa vie, va confondre le platonicien! Voilà un miracle beaucoup plus fort que ceux de l'Évangile.

Si Celse est du second siècle, d'où vient que Porphyre ne le connaît pas? Si Méthodius, Eusèbe, Apollinaris et Philostorge ont écrit pour le réfuter en ce qui touche la personne du christ, comme on le soutient, d'où vient que ces magnifiques réfutations soient elles-mêmes ignorées et de ses adversaires et de ses apologistes? Si la per-

(1) Parmi les plus distingués, citons M. Pélagaud dans son livre sur *Celse* et M. Aubé dans l'*Histoire des persécutions de l'Église*, (Paris, 1878, in-8). Tous les deux ont tenté la restitution du texte de Celse. Celle de M. Aubé mérite la préférence, et c'est presque toujours celle dont nous nous servons dans nos extraits.

sonne du christ était à ce point soulevée par les jehouddolâtres au-dessus des hommes, et mise au niveau du Père commun, s'il y avait tant d'églises à sa dévotion, tant de monuments à sa gloire, d'où vient qu'il ne reste pas sous la terre et sous le ciel de l'Égypte et de l'Afrique, évangélisées les premières, une seule pierre, une seule inscription, un seul signe qu'on puisse appliquer sans conteste à ce charlatan; qu'au milieu du quatrième siècle, toute la chrestienté soit arienne, et que des Hiéroclès, des Celse et des Julien puissent faire une telle lumière sur la personne humaine de Jésus que l'Église ait cru indispensable de détruire tous leurs ouvrages?

En même temps qu'on mettait le *Discours de Vérité* sous le nom de Celse l'épicurien, on faisait du quatrième siècle Celse le platonicien. Tandis que le nom de Julien disparaissait complètement du *Discours de Vérité*, celui de Celse disparaissait à jamais de tous les écrits de Julien, notamment de ses livres *Contre les Galiléens*. Nous ne connaissons l'écrit de Celse que par l'imposteur ecclésiastique qui lui a répondu après l'avoir supprimé!

Mais Celse savait tout. Il avait les *Paroles du Rabbi*, il avait l'histoire de ce scélérat et de sa famille, il avait les *Évangiles*, tant ceux qui ont été synoptisés que les autres, il savait la fin du tout, c'est-à-dire où gisait le corps de Bar-Abbas, il vivait encore lorsque les os de ce Juif, mêlés à ceux d'animaux, furent brûlés à Samarie. Il a pu dire des jehouddolâtres : « Maintenant je puis discuter avec eux, car je les ai percés à jour, je sais tout. » Voilà le gnostique parfait.

Que sait-il donc de plus que les autres? Il sait que le

cadavre de Bar-Abbas est à Machéron, où on le retrouvera quand on voudra.

Celui qui a fabriqué l'*Anticelse* sait tout également, et c'est ce qui lui permet de falsifier Celse mort.

Lorsqu'il eut décidé qu'il démasquerait Bar-Abbas, qu'il clouerait ce scélérat à la croix de l'histoire, Celse fit une enquête en règle, se documentant partout où la vérité avait encore des partisans, en Asie, en Phénicie, en Palestine, en Égypte. Il connaît la grande Église et la distingue de toutes les autres, et c'est pourquoi on ne la nomme plus dans l'*Anticelse*; c'était, je pense, celle de Jérusalem. Juifs, antijuifs, prophètes, magiciens, exorcistes, il ne refusa personne. Il vit les évêques de Palestine et les convainquit d'imposture : eux-mêmes lui avouèrent leurs mensonges. L'Église lui en veut surtout du titre qu'il a donné à son livre : *Discours de vérité*.

Pour démasquer Jésus, Celse n'avait besoin que des *Paroles du Rabbi* : « C'est de vos propres Écritures que nous avons tiré ces objections, et nous n'avons pas besoin d'autre témoignage : vous vous tuez de vos propres armes (1) ». Les Écritures dont parle Celse ne comprennent ni les *Évangiles*, ni les *Actes des Apôtres*, ni les *Lettres de Paul* et autres, les Évangélistes n'ont point de nom, les Apôtres ne sont pas encore Douze, et c'est « la femme frénétique » qui joue le grand rôle après le fondateur de la secte. Le reste n'est que pipe-rie de gens qui ne savent comment cacher leur faillite et l'indignité de leur maître.

En ce qui touche cette exécration, à l'origine

(1) *Contre Celse*, II, § 15.

c'est l'ambition du pouvoir et de l'argent, « un esprit de sédition qui, du temps de... Jésus (1), a porté d'autres Juifs à se soulever contre l'Etat pour embrasser le même parti que ce... Jésus (2) » Nous voilà en plein sicariat, avec Jehouda, ses fils et ses neveux (3). L'auteur du *Discours de vérité* donnait ses preuves, citait les noms et les dates, Josèphe le lui permettait alors. Il continue : « Ce goût d'orgueilleuse faction est tel encore aujourd'hui chez les chrétiens que, si tous les hommes voulaient se faire chrétiens, ceux-ci ne le voudraient plus ! Dans l'origine, quand ils étaient en petit nombre, ils avaient tous les mêmes sentiments, mais depuis qu'ils sont devenus foule, ils se sont partagés et divisés en sectes, dont chacune prétend faire bande à part, comme ils le voulaient primitivement. Ils se séparent de nouveau du grand nombre, se condamnant les uns les autres, n'ayant plus de commun, pour ainsi dire, que le nom, s'ils l'ont encore ! C'est la seule chose qu'ils ont eu honte d'abandonner ; car pour le reste les uns ont une doctrine, les autres, une autre. » Ainsi Celse a la preuve que les premiers chrétiens de Judée jusqu'à Ménahem, usant d'armes et de siques, voulaient reconquérir le pouvoir sur les Juifs hérédiens. Sa pensée est si bien celle-là qu'il les compare aux Juifs révoltés contre les Égyptiens : de plus il sait que, depuis l'époque du Recensement, ils se

(1) D'ailleurs Jehouda est parfois appelé Jésus dans le *Talmud*. Cf. le présent volume, p. 4.

(2) *Anticrise*, III, § 7.

(3) C'est cet état de l'histoire chrétienne qu'on vise dans Justin (première Apologie, XIV) : « Autrefois, dit l'Église, nous aimions et nous recherchions plus que tout l'argent et les domaines... Les haines et les meurtres nous divisaient, la différence des mœurs et des institutions ne nous permettait pas de recevoir l'étranger à notre foyer. »

donnaient déjà le nom de chrétiens, seule trace aujourd'hui de leur commune origine. Assurément cet homme-là n'est point dupe de l'Église : il dit aux jehouddolâtres : « Il y a chrétiens et chrétiens. Vous nous en présentez aujourd'hui qui dans la fable remettent l'épée au fourreau dès le temps de Pilatus et ne veulent plus l'en tirer pour défendre la civilisation contre les barbares ? Nous savons, au contraire, que les chrétiens, postérieurs à cette procurature, ont manié la sique et la torche avec maestria contre les Juifs non zélotes et sont restés célèbres par leurs crimes. Vous êtes la mystification intéressée, nous sommes la véridique histoire. »

Celse ayant opposé l'histoire à l'Évangile, l'Église en triomphe aisément : elle oppose l'Évangile à l'histoire. « Nous défions Celse et ses partisans d'articuler contre les chrétiens un seul fait séditieux, (et en effet il n'y en a pas un seul sous le nom de Bar-Abbas révolté, assassin et voleur). D'abord, si c'était la sédition qui eût donné naissance à une société de chrétiens qui tirassent leur origine des Juifs, à qui il était permis de se défendre par les armes et d'immoler leurs adversaires (1), il est certain que le législateur de ces chrétiens ne leur eût pas interdit d'ôter la vie à personne ! Jamais il n'eût enseigné à ses disciples que la violence contre un homme, même méchant, était illégitime !... D'ailleurs, ces chrétiens, dont l'origine remontait à une sédition, n'auraient jamais consenti à recevoir des lois si pacifiques qui les obligeassent à se laisser égorger comme des agneaux, sans leur permettre

(1) Ananias et Zaphira d'abord, puis Jehoudda Is-Kérioth, puis toute la famille de Hanan et de Kalaphas, puis les trois mille malheureux massacrés par Ménahem à Jérusalem. Cf. *Le Gogotha*, p. 55.

de se venger de leurs persécuteurs ! » (1) Parfaitement. Jamais Jehouda et ses fils n'eussent permis une telle attitude chez leurs disciples.

Celse montrait à ce propos que, sous prétexte de restaurer la Loi juive, le fils de Panthora avait violé toutes les lois divines et humaines. A quoi l'*Anticelse* répond : « Jésus est le fils du Dieu qui a donné la loi et les prophètes. Nous qui sommes dans son Église, au lieu de violer la loi commune, nous répudions la *fable des Juifs*, (la fable des Juifs, c'est l'identité constatée des chrétiens avec les sicaires et de Bar-Abbas avec Jésus), et nous travaillons à nous instruire ou à nous perfectionner en cherchant le sens caché de la loi et des prophètes (2) ». Et désignant les *Lettres de Paul* avec une clarté qui dispense de citer la source : « Est-ce une impiété que d'avoir aboli la circoncision corporelle, la distinction des viandes et l'observation des fêtes, des sabbats, des néoménies, pour élever l'intelligence jusqu'à une loi véritablement spirituelle et digne de la majesté de Dieu, sans empêcher toutefois l'Ambassadeur de Jésus-Christ (3) de vivre avec les Juifs comme s'il était Juif, pour gagner les Juifs, et avec ceux qui sont sous la Loi comme s'il était lui-même sous la Loi, pour gagner ceux qui sont sous la Loi (4) ».

Il connaissait parfaitement les innombrables sectes nées de Bar-Abbas et celles qui s'étaient formées contre lui, mais l'Église en arrête la nomenclature à Marcion, au delà duquel Celse l'épicurien n'a pu aller, et elle

(1) *Anticelse*, III, 27.

(2) C'est ce que Jésus recommande aux évangélistes dans Luc. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 203.

(3) Paul, l'Apôtre des nations.

(4) L'emprunt est textuel, voyez la *Première aux Corinthiens*.

essaie de l'englober dans la série des infâmes dénoncés par Fronton, par Minucius Félix et par Valentin. Mais, comme il arrive trop souvent, elle a mal fait son travail et elle y a laissé la secte des Arsénocratiers (1) « issus les uns de Salomé (2), les autres de Mariam (3), d'autres de Marthe (4), imaginant, ceux-ci tel maître (5) ou tel démon (6), ceux-là tel autre (7), et se roulant au milieu d'épaisses ténèbres dans des désordres encore plus antinaturels (8) et plus outrageants pour la morale publique que ceux auxquels se livrent les compagnons de la confrérie d'Antinoüs en Égypte ! Et ils se chargent à l'envi les uns les autres de toutes les injures qui leur passent par la tête, rebelles à la moindre concession pour le bien de la paix, et animés les uns contre les autres d'une haine mortelle. Cependant ces hommes si divisés, et qui dans leurs querelles échangent les plus indignes outrages, ont tous à la bouche leur mot (9) : « Le monde est crucifié pour moi (10) et je le suis pour le monde ! (11). »

Celse eut le courage de tout lire, et l'Ancien Testament et ce que l'Église avait fabriqué du Nouveau, sans

(1) Qui n'ont commerce qu'avec les mâles. On lit *Arpoeratianour*, mais c'est une corruption évidente et probablement volontaire, la suite de la phrase ne permet pas d'en douter.

(2) La mère de Bar-Abbas.

(3) Pseudonyme évangélique de Salomé junior, femme de Cléopas et sœur de Bar-Abbas.

(4) Thamar, autre sœur de Bar-Abbas et femme d'Eléazar Bar-Jair.

(5) Nicolas d'Antioche, par exemple.

(6) L'âne, par exemple.

(7) *Le Chien*. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 51.

(8) *Anométron*.

(9) Pris aux *Lettres de Paul* et dont le vrai sens, s'il y en a un, se trouve donné ici.

(10) Lors du passage équinoxial du printemps, ou *juéque*.

(11) Lors de l'ingestion du corps du crucifié.

compter les Gnostiques. Outre les *Paroles du Rabbi*, il avait la *Dispute de Jason et de Papiscos*, qui est la première tentative faite pour diviniser Bar-Abbas (1); et les *Dialogues célestes* qui achèvent la démonstration. Et d'abord il prouvait que, pour arriver à faire un Jésus à peu près présentable, il avait fallu « changer trois ou quatre fois et plus » les Écritures fabriquées sur Bar-Abbas. Encore y restait-il beaucoup à changer pour répondre aux objections de l'histoire. Cette observation a porté ses fruits, car ce qui restait à changer, l'Église l'a fait, de manière à pouvoir accuser les hérétiques (2) d'avoir truqué ces Écritures pour corrompre ce qu'elle appelle sa « vérité ». Les *Évangiles*, c'est le bien de l'Église. Elle a le droit d'user et d'abuser. N'est-ce point elle qui les produit? C'est un secret pour les ouailles, mais ce n'en est point un pour elle. Ce qu'elle ne veut pas, c'est qu'on lui prouve ses corrections, ses interpolations et ses faux en leur opposant des textes plus anciens où rien ne se trouve de ce qu'on trouve dans les modernes. L'*Anticelse* s'écrie avec une indignation mal contenue : « Que dire des erreurs des copistes et de la témérité impie qu'ils ont de corriger le texte? Que dire de la licence de ceux qui se mêlent d'interpoler ou d'effacer à leur gré? » Au sixième siècle la mise au point des *Évangiles* n'était pas encore terminée! Elle excitait la sollicitude de l'empereur Anastase, à cause des idioties qui y apparaissaient malgré ce travail (3).

(1) Cf. le présent volume, p. 125.

(2) Dans Lactance, *De vera sapientia*, xxx.

(3) On lit dans Victor de Tunis : « Messalâ consule, Anastasio imperatore jubente, Evangelia tanquam ab idiotis evangelisticis composita, reprehenduntur et emendantur. »

Au temps de Celse, en dépit des efforts de l'Église, les *Lettres de Paul* ne passaient nullement pour être une preuve de l'existence de Jésus, bien que ce fût le but principal de celui qui les avait fabriquées. C'était un travail d'aigrefin, combiné pour faire passer la mystification évangélique. Celse le connaît, il en cite même plusieurs passages, notamment : « Le monde est crucifié pour moi et je le suis pour le monde ». Mais on ne lui a pas fait dire que l'auteur de ces turpitudes fût Saül repentant. Grave oubli !

IV. — Au début du *Discours de vérité*, l'Église fait intervenir un Juif de sa fabrication qui combat l'imposture ecclésiastique par des inepties révoltantes. Elle le substitue à Celse lui-même, qui dans le premier livre de son *Discours* prenait personnellement Bar-Abbas à partie. Il y a donc calomnie à dire, comme l'Église seint de le croire, que Celse a pris le faux nez de ce juif pour produire son apport documentaire : « C'est Celse l'épicurien (1), dit-elle, qui se cache dans cet ouvrage en commençant sous la personne d'un juif, et ne se découvre que dans la suite. » Il est vrai qu'il y a là deux *discours*, l'un d'un Juif imaginaire qui combat Jésus par des calomnies imbéciles, l'autre d'un philosophe platonicien qui le repousse par des arguments purement historiques. Le but de l'Église a été de coudre Celse dans la peau de ce calomniateur et de les perdre l'un par l'autre. Car le *Discours de vérité* devient le *Discours du mensonge*, et ce qu'on appelle le Juif de Celse est en réalité l'agent direct de l'Église.

Pourquoi l'auteur du *Discours de vérité*, qui est un

(1) Preuve qu'il n'y avait point de *Discours d'un Juif* dans Celse le platonicien.

grand personnage, — cela se voit au ton qu'il prend lorsqu'il convie les chrétiens à servir l'Empereur, — aurait-il pris les traits d'un Juif? Ce faux nez le diminuait, le compromettait. Rappeler les chrétiens au paiement du tribut, à l'observation du service militaire, par le moyen d'un homme que sa loi écarte des armées romaines, semble peu babile et peu décisif. Pourquoi ce Juif, alors que Celse déclare tout savoir? En ce cas, quelle lumière lui apporte ce Juif? Aucune, sinon la fable stupide du soldat Panthère déshonorant Joseph, de Marie adultère, chassée de son logis par le charpentier furieux, réduite à la prostitution pour vivre, tandis que le petit bâtard s'exerce au métier de magicien et de guérisseur. Tout cela était-il donc dans le *Discours d'un Juif* au temps de Celse? Assurément non, car cela n'est même pas dans le *Talmud de Tibériade*, en formation au quatrième siècle, et cela ne se trouve que dans des écritures postérieures que leur ignorance frappe d'un discrédit irrémédiable (1).

Comment se fait-il que l'Église ne connaisse pas ce juif dans Lactance, au temps de Constantin, alors que

(1) Cette stupidité n'apparaît pour la première fois que dans les écrits rassemblés sous le titre de *Talmud de Babylone*. On lit dans le traité du *Shabbath* (101^o) : « Le fils de la Sotada (Salomé) était fils de l'andera, » ce qui est absolument vrai à la condition d'écrire : « Panthora. » Mais voici la calomnie, et dans le même traité : « Quant au mari de la Sotada, son amant était l'andera; mais son mari était *Papas Ben-Johanan* (le père du fils de Johanan). » Comme en termes galants ces choses-là sont dites ! Et avec quelle clarté surtout ! Mais considérez le fond, comme nous l'avons fait nous-mêmes dans *Le Charpentier*, p. 177, il est inévitable que le mari de Salomé ait été son amant, non seulement sous le nom de Panthora, mais sous celui de Jehondda. Quant au *papas* ou mieux à l'*abbas* du Joannès qu'on nomme ici Johanan, il est incontestable qu'il fut surnommé lui aussi Joannès, les *Évangiles* le constatent en quatre endroits. Cf. *Le Charpentier*, p. 41.

dans le *Contre Celse* elle le veut contemporain de Marc-Aurèle? Comment se fait-il que ce Juif coupe la parole à Celse pour ne débiter que des calomnies ou des mensonges utiles à l'Église? Si Celse avait introduit ce juif dans son *Discours*, comment se fait-il que ni Julien, ni Cyrille d'Alexandrie qui répond à Julien, n'aient eu à débattre l'histoire du soldat Panthère? S'il produisait le *Discours d'un juif* contre Bar-Abbas, d'où vient que ce Juif n'a plus de nom? C'est précisément pour qu'on puisse reprocher à Celse de s'être servi d'un de ces témoignages que leur anonymat déshonore. Une bonne partie de ce que disait Celse est aujourd'hui dans la bouche de cet infâme qui n'ose même pas signer son œuvre! Le *Contre Celse* vous l'a dit : on a remplacé tout le commencement — un livre sur deux! — du *Discours de vérité* pour lui substituer ce faux témoignage émané d'un pape qui connaît à fond par Celse lui-même et le véritable nom du père de Bar-Abbas et l'étymologie mi-grecque mi-hébraïque de son surnom de Panthora. Aussi parle-t-on à plusieurs reprises de « fables judaïques dirigées contre Jésus » (1) et accuse-t-on Celse de ne s'être documenté que là, ou dans des récits mal entendus, ou encore dans certains endroits de l'Évangile malhonnêtement dénaturés. En effet Celse mériterait ce reproche s'il avait accueilli de telles inepties. Mieux que cela, son propre témoignage en serait à jamais disqualifié, et pour ma part je l'aurais rejeté avec mépris.

Au contraire, le premier soin de Celse avait été d'identifier Jésus avec Bar-Abbas, Bar-Abbas avec Joannès, et

(1) *Anticelse*, II, 10.

Joannès avec Jehoudda, fils de Jehoudda et de Salomé. Aujourd'hui on veut qu'il ait ignoré la naissance royale de Bar-Abbas et les deux généalogies par où le père et la mère de celui-ci établissaient leur descendance. Il feint de croire que, dans son *Apocalypse* même, Bar-Abbas a prétendu n'être pas fils de Jehoudda : « Tu as commencé par te fabriquer une filiation merveilleuse (1), en prétendant que tu devais ta naissance à une vierge. (Mais attends un peu, je vais te conter l'histoire du soldat Panthère!) » Suit cette histoire, où aucun Juif et aucun Celse ne sont pour rien, quoique le *Contre Celse* leur attribue pour elle une complaisance paternelle. A les entendre, Bar-Jehoudda, qui s'est prétendu roi des Juifs et fils de Dieu (2), était né d'une humble villageoise obligée de travailler de ses mains pour vivre, car c'était tout bonnement la femme d'un ouvrier charpentier (3). Cependant il fallait que sa beauté fût bien puissante pour agir sur Dieu au point de le rendre sensible aux charmes mortels, et pour l'amener à cboisir, au lieu d'une femme de royale naissance (4), une paysanne que personne ne connaissait, pas même ses

(1) Vous le voyez, tout le monde en Judée savait que l'*Apocalypse* était du Joannès qui se disait christ sous Tibère, et non d'un certain Jochanan exilé à Pathmos sous Domilien.

(2) *Bar-Abbas* toujours, il n'y a pas moyen d'en sortir!

(3) L'Eglise fait dire à son Juif que Bar-Abbas était charpentier, et on retrouve cette affirmation dans Justin qui est du second siècle et contemporain de Celse l'épicurien. Or dans le *Contre Celse* que l'Eglise donne comme étant d'Origène, lequel est du troisième siècle et meurt une soixantaine d'années après Celse l'épicurien, l'auteur déclare que de son temps aucun Evangile ne contenait ce détail. On en pourrait conclure que le passage de Marc où on lit cette séméiologie n'existait pas encore au troisième siècle, si d'autre part l'*Anticorse* ne cherchait pas à dissimuler par là que Celse eût compris et expliqué la séméiologie de l'Arche baptismale et de son constructeur.

(4) Comme était précisément Salomé.

voisins (1). Dans le fond, elle avait conçu cet enfant (2) d'un adultère avec un soldat romain (3) nommé Panthère. Son mari, ayant appris sa faute, la chassa honteusement, et c'est alors qu'errant de village en village, elle accoucha secrètement du christ. Ainsi toute la puissance de Dieu n'avait pu la protéger contre la colère du charpentier ni le persuader de son innocence! L'enfant grandit dans la détresse, se réfugie en Égypte où il vit comme mercenaire, puis, (ici nous rentrons dans le *Discours de vérité*), s'étant initié aux pratiques de la magie où les Égyptiens sont passés maîtres (4), il revient en Judée pour exercer son art : exalté par le succès, il s'est proclamé lui-même Dieu (5).

Très bien. Mais comment s'appelait ce phénomène? Le Juif de l'Église va nous le dire : « Qui a vu la colombe te déclarer fils de Dieu, si ce n'est toi, et, si l'on veut l'en croire, un de ceux qui ont été châtiés avec toi (6)? »

(1) Le fait est que, si on eût consulté les habitants de Gamala, de Bethsaida, de Kapharnahum et de Korazin, personne n'aurait connu Marie Magdaléenne, femme d'un charpentier, mais Salomé la Gama-léenne, femme de Jehouda, qui, comme son mari, travaillait à la restauration de l'Arche d'alliance qui prenait eau de tous côtés.

(2) Quoique Ben-Sotada, (fils du double adultère de Bethsabée et de David), il n'en est pas moins selon les vues de l'Église, il est unique! Toutefois nous avons des raisons de croire que ce qu'on lui reprochait au point de vue dynastique, ce n'est pas d'être Ben-Sotada par son père, mais par sa mère; elle ne descendait de David que par le harem : la *Sotada*, dit le *Talmud de Babylone*. (Voyez la note 1 de la p. 341 du présent volume.)

(3) Sa profession et sa nationalité sont un perfectionnement ajouté par l'Église. Le *Talmud* n'en souffle mot, et certainement Pandera est juif dans l'esprit du rédacteur.

(4) Et Joshua ben-Pérachja, maître de Jehouda Panthora, est-ce qu'il était égyptien?

(5) Pas tout à fait, mais son *Lar*.

(6) Vous le voyez, au temps de Celse, l'Église ne niait point que Joannès eût été crucifié : elle contestait, et seulement pour les

Celse n'avait pas eu grand'peine à voir que Nazireth n'existait pas. L'*Anticelse* répond par cette vérité postérieure à Charlemagne : « Jésus à qui on reproche d'être né dans un hameau obscur, inconnu même, (Nazireth, car tous les Juifs connaissaient Betléhem), dans un lieu que n'avaient célébré ni les Grecs, ni les autres nations, (y compris les Juifs),..... ce Jésus a néanmoins remué le monde plus que l'Athénien Thémistocle, plus que Platon, plus que Pythagore, plus que tous les sages, empereurs et rois qui ont existé ! (1) »

Dans Celse, les Mages qui viennent à Betléhem sont encore Chaldéens; dans Justin on les fait venir d'Arabie, pour éviter que l'attention se porte sur Ninive, sur le poisson de Jonas et sur l'étymologie même du Zib.

Celse savait le nom de tous les personnages de la mystification, notamment celui de « la femme frénétique », lequel se trouve dans le *Proto-évangile de Jacques* (2). A certains détails on reconnaît qu'il avait l'*Évangile de l'Enfance* et celui de la *Nativité de Marie*. Il savait qu'il n'y avait pas deux femmes dans la Nativité selon Luc, l'une qui se serait appelée Elothabed, et l'autre Marie, et qui auraient accouché

besoins de son commerce, qu'il fût identique à Jésus. A supposer qu'un Juif eût été assez ignorant pour croire à l'existence concomitante de Jésus et de Joannès, voilà l'identité de leur supplice constatée formellement : crucifixion. La décapitation n'était donc pas encore dans les *Évangiles* au temps de Celse. Si M. Aubé (*Histoire des persécutions de l'Église*, 1878, in-8, p. 285) était allé jusqu'au bout de son impression, il aurait trouvé ce que nous avons trouvé nous-même : l'identité charnelle du baptiseur et de Jésus, car il s'arrête interloqué devant cette perspective : « Il est étrange, dit-il, que le Juif de Celse mette Jean le baptiste dans la suite de Jésus et le fasse mourir avec lui ? »

(1) Hélas !

(2) Cf. le présent volume, p. 289.

l'une du Joannès et l'autre du christ, mais une seule femme, la « frénétique », qu'on retrouve au tombeau de celui-ci, ce qui ne s'accorde qu'avec Cérinthe. En revanche, il ignore une chose que nous trouvons actuellement dans Matthieu seul : la constitution d'une garde militaire, par Pilatus autour du tombeau.

Pourtant il connaît les marques de clous montrées après la résurrection, ce qui n'est que dans Cérinthe et dans Luc. On peut donc en conclure que cette constitution de garde a été ajoutée après la décapitation du Joannès baptiseur, provoquée elle-même par la découverte du squelette de Bar-Abbas à Machéron (1).

Il connaissait parfaitement celle des deux généalogies qui établit la filiation royale de Bar-Abbas par Joseph, c'est-à-dire par Juda, mais comme cette généalogie a l'inconvénient grave de livrer le nom de circoncision du fils aîné, aujourd'hui Celse ne connaît plus que la généalogie qui établit sa descendance davidique par Marie et qui n'a pas le même inconvénient, Salomé étant une Cléopas, c'est-à-dire une fille de Lévi. La même précaution a été prise par les aigrefins qui ont fabriqué l'Apologie mise sous le nom de Justin.

Celse faisait remarquer qu'ayant été crucifié la veille de la pâque et non le lendemain, comme dans la mystification évangélique, Bar-Abbas n'avait rien pu changer à cette cérémonie, et que personne, au temps assigné à Jésus par les Evangélistes, « n'avait renoncé aux prescriptions de la Loi, même celles qui concernent les sacrifices. »

Remarque capitale, puisqu'elle ruine l'Eucharistie.

(1) Cf. le présent volume, p. 401.

Aussi l'Église prête-t-elle ce faux témoignage à son Juif : « Joannès, qui a baptisé votre Jésus, était aussi un des nôtres, et Jésus même, né parmi nous, vivait selon notre loi et observait nos cérémonies » (1).

V. — Celse, qui avait à défendre tout le droit romain calomnié en Pilatus (2), insistait particulièrement sur la date de la condamnation et sur les motifs qui sont encore dans les *Évangiles* : rébellion, assassinat et vol. Aujourd'hui il ne s'en souvient plus, et Jésus n'est plus condamné que pour ses miracles. « Jésus fut un homme et rien de plus, comme la vérité le déclare et comme la raison le démontre (3). Il a pu en imposer au vulgaire par quelques artifices de magie, mais ses contemporains ont bien fait de le punir, et nous, (Romains,) nous les approuvons. » Cette affirmation, placée dans la bouche du Juif par l'*Anticelse*, prit le caractère d'un inqualifiable aveuglement, lorsque le coupable fut « camoullé » sous les traits innocents de Jésus. L'Église trouve que les Juifs ont attiré sur eux toute la colère de Dieu pour avoir présenté le fiel à son bar venu sur terre à cause de leurs péchés (4).

Celse montrait que, sous prétexte de défendre la Loi, — c'est la remarque de Josèphe aussi, — les fils de Jehouda l'avaient trahie par leur partialité en faveur de leur tribu, celle de Juda, qui pour être la plus forte ne valait cependant qu'un douzième dans la promesse faite à toutes. Pour ce qui est des lois telles que la circoncision, le sabbat, la pâque, le refus de tribut et le

(1) *Anticelse*, II, § 7 de la restitution de M. Aubé.

(2) Qui envoie un homme à la croix sans pouvoir relever la moindre charge contre lui.

(3) *Anticelse*, II, § 79.

(4) *Anticelse*, IV, § 22.

reste, la fureur qu'ils avaient déployée dans leur propagation leur avait valu le nom de Zélotes d'abord, puis celui de Sicaires. Leur mère elle-même leur avait donné cet exemple. Mais aujourd'hui, dit l'*Anticelse*, elle n'a nullement l'air d'une fanatique. (En effet elle a perdu ce caractère en perdant son vrai nom et le lien qui l'attache au crucifié de Pilatus.) Pourquoi la traiter de fanatique? Il n'y a pas dans l'Évangile un seul mot qui autorise cette calomnie (1)!

Celui qui, au temps de Celse, se serait permis de dire que Maria la Gamaléenne avait eu dans le corps sept démons de l'espèce de ceux qu'exorcisait son fils aîné, celui-là eût passé un fort vilain moment. « Nul Dieu ni fils de Dieu n'est descendu et ne descendra jamais ici-bas, dit Celse. Juifs et chrétiens, voulez-vous dire que vos envoyés de Dieu (2) sont Dieu ou quelque autre chose? Je vous entends, c'est cette autre chose, à savoir des démons (3), car des envoyés de Dieu qui seraient chargés sur la terre de faire du bien aux hommes, que pourrait-ce être sinon des démons (4)? Encore eût-il fallu que, si Dieu avait mis quelque chose de lui dans un homme, celui-ci se fit remarquer entre tous les autres par la taille, la beauté, la force, la majesté, la voix et l'éloquence. Or, il n'avait rien de plus qu'eux, et même, comme ils le disent eux-mêmes, il était petit, laid et de basse mine (5). »

(1) *Anticelse*, II, § 60.

(2) *Scilo*, envoyé, entrant dans la composition du mot hébreu. D'où *Scilitains*. Cf. le présent volume, p. 92.

(3) Dans le sens que nous avons donné nous-même à ce mot pour les sept démons de Maria Magdaléenne. » Cf. *Le Charpentier* p. 77, et *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 195.

(4) *Contre Celse*, V, § 2, et V, § 5.

(5) *Contre Celse*, VI, § 75. Sa bassesse est passée en proverbe. On

« Le Maître n'était qu'un magicien, un imposteur, un pervers. Le pouvoir qu'il semblait posséder lui venait de noms mystérieux et de l'invocation de certains démons (1). Jaloux de ceux qui possédaient les mêmes secrets que lui, il les a persécutés (assassinés au besoin). Il suit Moïse qui n'est nullement un législateur, mais un simple sorcier moins intelligent que ceux d'Égypte, adorateur non de Dieu, mais des anges inférieurs, et le premier instituteur des Juifs dans la kabbale. Le Moïse des chrétiens, c'est Bar-Jehoudda, qui passe au milieu d'eux pour être fils de Dieu : « doctrine dont il est l'auteur (2) et par laquelle il les a trompés encore mieux que Moïse. Il ne s'est jamais choisi d'apôtres, les gens qui sont venus à lui sont l'ordinaire gibier des charlatans et des fourbes. »

Le *Contre Celse* porte encore la trace des nombreux extraits que Celse avait faits dans les *Paroles du Rabbi* où cet imposteur prétendait tenir ses Révélations de Dieu lui-même, avec qui il disait s'être entretenu (3). Mais il les avait empruntées, n'en sachant pas le premier mot par lui-même. Celse en citait quelques-unes provenant des Écritures transmises par ses frères : « Voici comme ils parlent, dit-il (4). Platon lui aussi a parlé du Verbe de Dieu, et beaucoup mieux, car il n'a jamais voulu en faire accroire ni en imposer à personne ; il ne dit pas qu'il ait trouvé quelque chose de

dit : « un visage de Barabas, un Barabas. » C'est celui qu'on prête à Jehoudda Is-Kérioth, qui n'avait pas de peine à être plus sympathique.

(1) Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 212, et deuxième partie, p. 46.

(2) Dans son *Apocaiypse*.

(3) *Contre Celse*, VI, § 5.

(4) *Contre Celse*, V, § 65.

nouveau, et qu'il vienne du ciel pour nous l'apporter, mais il reconnaît d'où il l'a pris (1). » Bar-Abbas, lui, n'avait fait que plagier les Perses dans sa kabbale : « Celui qui veut comprendre les mystères chrétiens, dit Celse, doit les comparer avec les mystères des Perses et il en saisira les différences ».

Grâce aux écrits de Bar-Abbas, à ceux de Philippe, de Jebouda Toámin et de Mathias Bar-Toámin, Celse possédait à fond toute la kabbale chrétienne : « Est-il besoin, dit-il, que j'énumère ici tous ceux qui ont enseigné la pratique des purifications, des chants ou des paroles qui guérissent ou délivrent des maladies, l'usage des empreintes (2) ou des figures de démons et de tant d'autres préservatifs tirés d'étoffes, de nombres, de pierres, d'herbes et de racines ? Chez plusieurs prêtres de leur religion j'ai vu des *Livres barbares* (3), pleins de noms de démons et de conjurations (4); et ces prêtres se faisaient fort non d'être utiles aux hommes, mais d'attirer sur eux toutes sortes de maux (5). Le même charlatanisme de vos merveilleux directeurs vous dicte des formules divines au *Lion* (6), à l'*Amphibie* (7), au *Démon à tête d'âne*, et à tous ces autres gardeurs de

(1) *Contre Celse*, VI, § 10.

(2) Sceaux. Les sept principaux sont rompus par le *Lion* et l'*Agneau* dans l'*Apocalypse*.

(3) Les *Paroles du Rabbi* étaient en araméen pour le langage commun, et en langue cabalistique pour le reste.

(4) Nous avons reproduit les principales, celles de la kabbale du baptême notamment, dans *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 46.

(5) *Contre Celse*, VI, § 41. Il cite à ce propos le musicien Denys d'Égypte qu'il a connu personnellement. Denys lui a dit que cette magie n'a de pouvoir que sur les ignorants et les gens perdus de mœurs.

(6) Cf. le présent volume, p. 278.

(7) C'est le *Dragon*. Cf. *Les Évangiles de Satan*, 3^e partie, p. 291.

portes célestes dont vous apprenez misérablement les noms, pour n'en tirer d'autre fruit, malheureux que vous êtes, que de perdre l'esprit et d'être mis en croix ! (1) »

Le diagramme des chrétiens contenait dix cercles enfermés dans un cercle plus grand, nommé l'âme du monde ou le sceau. Celui qui applique le sceau se nomme le père, celui qui en reçoit l'empreinte s'appelle le fils, qui doit répondre alors : « Je suis oint (*christ*) du chrisme blanc pris de l'Arbre de la vie (2) ». Ce diagramme contenait l'Anc dans le septénaire des bons démons : c'était la figure du septième, et ils la nommaient Tarthabaoth (3) ou Ono-el (4). Ils l'invoquaient au lit des mourants, ainsi que les six autres, représentés par des animaux, (comme les quatre points cardinaux de l'Apocalypse,) et ils les opposaient tous aux sept archons de Satan qu'ils exorcisaient par ce moyen. « Partout ils mêlent le bois de la Vie, la résurrection de la chair par le bois de l'Arbre. (L'auteur du *Contre Celse* ajoute ceci de son cru : « Ce qui vient, je pense, de ce que leur maître a été attaché à une croix et qu'il était charpentier de profession. ») Le diagramme contenait la figure carrée et les portes de l'Éden. (« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », dit Jésus.) Sur les plus hauts cercles hypercélestes il y avait des ins-

(1) *Contre Celse*, VII, 40.

(2) Sur les répugnantes pratiques dont ce père était l'objet de la part de son fils dans certaines sectes, cf. *Les Kringistes de Satan*, première partie, p. 53.

(3) On lit Taphabaoth dans l'*Anticelste*. C'est une faute évidente.

(4) Du grec *Onos*, âne, et *El*, Dieu, d'où vient Eloi, Elohim. *Ménahem* est dit *Nath-Ono-El* dans Cérinthé. L'Anc venait le quatrième dans la kabbale du Zodiaque millénaire et le septième dans la kabbale sigillaire du sabbat.

criptions qui marquaient le siège du « plus grand » et du « plus petit », (1) (le Père et le Fils décrits dans l'Apocalypse.)

Point de différence entre la kabbale juive et la kabbale chrétienne. Le *Contre Celse* est bien obligé de le reconnaître. Celse dit formellement que le Messie des Juifs, outre sa souveraineté guerrière, donnera le signal de la résurrection de la chair et de la vie éternelle à tous ceux de sa race pour prouver que rien n'est impossible à Dieu (2). Il raisonne ici en chrétien orthodoxe, ce qui donne plus de prix encore à ses appréciations sur un individu dont les aptitudes à la suite étaient encore plus éclatantes que ses titres à la couronne de Judée : « Si tu devais remplacer Hérode quand tu serais en âge de régner, lui demande le Juif de l'Église, pourquoi, au lieu de prendre la couronne, as-tu traîné partout les misérables frayeurs ? » (3) Son Royaume était donc bien de ce monde, et l'on a vu à quel point ! Dans l'Évangile Jésus arrange l'affaire devant les goym, et l'*Anticelse* ne manque pas de leur signaler l'impudence de ce Juif qui n'a pas suffisamment apprécié le passage où il est dit : « Si mon Royaume était de ce monde, mes ministres auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs (4) ; mais maintenant, mon Royaume n'est pas de ce monde (5) ».

Instruit de l'identité de Bar-Abbas et pénétré de sa

(1) « Mon Père est plus grand que moi », dit Jésus dans Cérinthe. Cf. *L'Évangile de Nicéus*, p. 275.

(2) *Anticelse*, II, § 77.

(3) *Anticelse*, I, § 61.

(4) Du Temple, commandées par Saül. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 71.

(5) *Anticelse*, I, § 61.

véritable bistoire, Celse n'eût pu être dupe de la mystification évangélique qu'à la condition de s'en faire le complice. Avec tous les Gnostiques il distinguait fort bien entre Jésus et le crucifié. Il laissait à Bar-Abbas ce qui est à Bar-Abbas et à Jésus ce qui est à Jésus, sans confondre le corps de l'un avec l'esprit de l'autre, qui va et vient dans la fable avec la liberté d'un Dieu. Celui-ci n'avait souffert aucune passion, malgré les apparences, en dépit même des plaies mortelles qu'il exhibe à « la frénétique » ou à Toâmin, et de son colloque avec Cléopas et « un autre » sur la route d'Emmaüs (1). « Vous pensez avoir trouvé un beau dénouement et croyable à votre fable, lorsque vous dites qu'immédiatement avant sa mort il jeta un cri ; que la terre trembla ; que les ténèbres couvrirent le monde ; et quand vous ajoutez que celui qui, de son vivant, n'a pu se sauver, est ressuscité après sa mort et a montré les marques des clous dont il avait été attaché à la croix ». L'Église a supprimé le coup de lance qui fait obstacle à l'imposture eucharistique, ainsi que nous l'avons montré (2).

Celse était particulièrement renseigné sur la chronologie des résurrections individuelles, salaire des martyrs de la Loi dans le système jehouddique, et il plaçait le châtement infligé à Jacob junior parmi les choses que Bar-Abbas et ses autres frères avaient fait vœu de venger sur les hérodiens et les gens du Temple. Il ne manquait donc pas de dire ce que signifiaient les trois résurrec-

(1) *Anti-celse*, II, § 61. L'autre, c'est Shehimon, frère cadet de Bar-Abbas. Mais comme il ne lui est plus parent (pas même cousin !) sous le nom de Pierre, on l'a fait disparaître.

(2) Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 317.

tions, (Jacob junior, la femme de Shehimon, Éléazar bar-Jair), qui précèdent celle de Bar-Abbas dans les *Évangiles* et qui forment la suite naturelle de celle de Jehoudda et de son frère dans l'*Apocalypse*. Il les ignore dans l'*Anticelse*, et cependant il cite un *Évangile* (celui des Naziréens) où il est dit que, si Bar-Abbas avait été crucifié, c'est « parce qu'il avait juré de venger son père (tué par les Juifs du Temple au Recensement). S'il en est ainsi, pourquoi, maintenant qu'il est Dieu, ne fait-il pas justice de ceux qui l'ont châtié, lui et son père? Mais vous savez bien que celui qui l'a condamné (1) n'a pas même été puni, comme Penthée pris de transports furieux et mis en pièces? Après avoir vécu sans pouvoir persuader personne, pas même ses propres disciples, il a été exécuté, n'ayant su ni se préserver du mal ni vivre exempt de reproche. Allez-vous dire que n'ayant pu convaincre personne ici-has, il est allé dans l'Hadès (2) pour gagner ceux qui s'y trouvent? » (3)

Convaincu, jugé, condamné au supplice, Bar-Abbas « s'est sauvé honteusement, il a été pris, livré par ceux-là mêmes qu'il appelait ses disciples », lié, emmené comme un criminel qu'il était, et enfin puni de ses méfaits. « J'aurais maintes choses à dire de la vie de Jésus (4), toutes très véritables et fort éloignées du récit de ses sectateurs, mais je veux bien les passer

(1) Gamaliel, ou plutôt Hérode Antipas dans l'esprit de Celse.

(2) L'Enfer, l'Autenti de Valentin.

(3) *Contre Celse*, II, § 37. Allusion à l'épilogue de la *Sagesse* de Valentin. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première et troisième partie, pp. 61 et 319. C'est ce qui a donné aux théologiens l'idée de soutenir que Bar-Abbas n'était pas resté en enfer.

(4) Naturellement il n'y avait pas « Jésus ».

sous silence. Ce sont là des faits avérés qu'on ne saurait déguiser, et vous ne direz pas sans doute que ces épreuves n'ont été qu'une vaine apparence aux yeux des impies, (Romains et Alexandrins), et qu'il n'a pas souffert! (1) Vous êtes bien obligé d'avouer qu'il a souffert en effet. Mais l'imagination des disciples a trouvé une adroite défaite : c'est qu'il avait prévu lui-même et prédit tout ce qui lui est arrivé! La belle raison! C'est comme si, pour prouver qu'un homme est juste, on le montrait commettant des injustices; pour prouver qu'il est sans reproche, on faisait voir qu'il a versé le sang (2); pour prouver qu'il est immortel, on montrait qu'il est mort..., en ajoutant qu'il avait prévu tout cela (3)!

« Si, pour faire un Dieu, il suffit d'être un *brigand* et un *meurtrier* suppliciés, qu'est-ce qui en empêche d'autres de lui être préférés? (4) Des milliers d'hommes n'ont-ils pas été exécutés et avec tout autant d'ignominie? (5) Si vous aviez si fort envie de nouveauté, il fallait choisir parmi ceux qui sont morts virilement et qui peuvent justifier la fable d'une consécration divine. Mais vous vous doniez pour Dieu un personnage qui a fini par une mort misérable sa vie infâme! Combien il eût mieux valu choisir Jonas sorti du ventre de la Baleine! (6) »

Les prophéties de Jésus sur sa crucifixion, l'annonce de la trahison des apôtres (la Cène par conséquent),

(1) Curieuse trace de la version originale, celle de la famille.

(2) Celui d'Ananias et de Zaphira tout au moins.

(3) *Contre Celse*, II, § 16.

(4) *Contre Celse*, II, § 41.

(5) *Contre Celse*, II, § 47.

(6) *Contre Celse*, VII, § 53.

l'arrestation de Jésus au Mont des Oliviers, seraient, si elles étaient vraies, des embûches qu'il aurait tendues à ses compagnons pour faire d'eux des traîtres et des impies! (1) « Mais tous ces prétendus faits sont des contes que vos maîtres et vous avez fabriqués, sans pouvoir seulement donner à vos mensonges une couleur de vérité! On sait d'ailleurs qu'il en est parmi vous qui, semblables à ces hommes que l'ivresse entraîne à se frapper de leurs propres mains, changent et transforment le premier texte de l'Évangile de trois et quatre manières et plus encore, pour avoir plus facilement raison des objections qu'on y oppose... (2). Au lieu du pur et saint Logos avec lequel vous identifiez Bar-Abbas, vous ne pouvez nous montrer qu'un individu ignominieusement conduit au supplice et bâtonné. Comment trouver un fils de Dieu dans ce hâbleur et ce sorcier? (3) Qu'est-ce que vos Évangiles? De méchants contes fabriqués avec de vieilles légendes, (le poisson de Jonas et l'âne de Juda,) dont vos prêtres remplissent d'abord l'imagination de leurs adeptes, comme on étourdit du bruit des tambours ceux qu'on initie aux mystères des corybantes (4). Ce qu'ils enseignent à propos de Jésus n'a rien de plus relevé que les boucs et les chiens des temples d'Égypte (5). »

Un païen instruit dans la séméiologie, Celse par exemple, ne pouvait être dupe des miracles. Il ne leur donnait pas plus de corps qu'à Jésus lui-même. C'était des fictions qui valaient uniquement par leur sens mys-

(1) *Contre Celse*, II, § 26.

(2) *Contre Celse*, II, § 27.

(3) *Contre Celse*, II, § 32.

(4) *Contre Celse*, III, § 16.

(5) *Contre Celse*, III, § 19.

térieux, mais ne reposaient sur rien de solide (1). Pour les comprendre il fallait les déchiffrer. Celse ne manquait donc pas d'expliquer les séméiologies enfermées dans les miracles. Dans l'*Anticelse* la guérison des malades, la multiplication des pains, le changement de l'eau en vin lui semblent « des prodiges ou plutôt des tours fort ordinaires dont les magiciens et les charlatans font montre sur les places publiques pour gagner quelques oboles. Tous ces gens-là, qui ont étudié en Égypte, savent chasser les démons du corps des possédés, guérir les malades en soufflant sur eux (2), évoquer les âmes des héros, faire paraître des simulacres de tables chargées de mets exquis, de festins abondants (3) et des spectres d'animaux (4) qui ont toute l'apparence d'êtres réels. Faudra-t-il donc croire que tous ceux qui opèrent ces miracles sont des fils de Dieu? Non, rien ne peut nous paraître divin dans ce qu'oo rapporte de Jésus... Tout démontre que c'était un homme haï de Dieu, un misérable imposteur. »

VI. — La seconde partie du *Discours* de Celse était adressée aux Grecs. Après avoir dit son fait à Bar-Abbas il se tournait vers eux, essayant de les guérir de leur aveuglement. Cette apostrophe est aujourd'hui dans la bouche du Juif, à qui elle convient également bien, il faut le reconnaître. « D'où vient, compatriotes, que vous avez abandonné la loi de nos pères, et que vous étant laissé ridiculement séduire par les impostures de celui à qui je viens de parler, vous nous avez-

(1) *Anticelse*, III, 27.

(2) Allusion aux miracles opérés, sans contact, par le simple souffle de Jésus.

(3) Noces de Kana.

(4) La colombe, par exemple.

quittés pour adopter une autre loi et un autre genre de vie. Il n'y a que trois jours que nous avons puni celui qui vous mène comme un troupeau » (1). L'*Anticelse* reproche à son Juif de s'être imaginé que cette rupture avec la Loi nationale datait des contemporains mêmes de Pierre et de Paul (2). Il résulte, au contraire de l'*Évangile de Jochanan* que, connaissant l'invincible attachement des apôtres à la lettre de la loi, Jésus n'a pas voulu les en détourner lui-même et qu'il a compté sur le temps pour faire la besogne, disant : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter pour le moment. Mais quand viendra cet esprit de vérité (3), il vous conduira dans toute vérité, car il ne parlera pas de lui-même (comme un docteur), mais il dira ce qu'il aura entendu (de moi, consubstantialisé avec le Père). »

D'un autre côté, Celse, et c'est à bon droit, reprochait aux Juifs jehouddolâtres d'avoir abandonné leurs croyances nationales, trahi la foi de leurs pères. C'étaient des renégats, des traîtres, qui jouaient le plus méprisable des doubles jeux, trompant les goym tout en dénonçant leurs compatriotes comme des déicides. Ce grief étant justifié au delà de toute expression, le *Contre Celse* est assez embarrassé : « Les Juifs convertis, les Juifs chrétiens n'ont pas abandonné la loi de leurs pères ! Ils l'observent toujours, mais avec une telle pauvreté dans l'interprétation littérale de la Loi qu'on les appelle des Ébionites, du mot ebion qui veut

(1) *Anticelse*, II, § 7.

(2) *Anticelse*, II, § 1. De cette manière le Juif certifie l'apostolat de Pierre et de Paul à Rome. C'est là le but.

(3) II, § 12. L'*Anticelse* n'emploie pas le mot Paraclet qui est dans l'*Évangile*, mais le mot *Pneuma tēs aiētheias*.

dire pauvre en hébreu! » Mais il a répondu trop vite, il se reprend plus loin, soutient que les Ebionites ne sont pas des chrétiens, mais bien des hérétiques dont les chrétiens ne sont pas responsables. D'ailleurs ils s'éteignent lentement, immobilisés en Palestine par leurs préjugés, et repoussent les *Epîtres* de ce Paul qu'ils ne regardent ni comme un saint ni comme un sage.

« Les chrétiens trouvent dans les prophètes l'annonce de tout ce qui est arrivé à Bar-Abbas, mais il y a une foule de personnes à qui ces prédictions peuvent s'appliquer beaucoup plus justement qu'à lui. Non, le Messie que les prophètes promettent aux Juifs sera un grand et puissant souverain, maître de la terre, de toutes les nations et de toutes les armées, jamais ils n'ont parlé d'un fléau tel que votre Jésus! Nul ne saurait reconnaître en lui un fils de Dieu (1)... Comme le soleil éblouit les yeux de l'homme en illuminant l'univers, ainsi en aurait-il été du Fils de Dieu. Quelquefois, vous enveloppez vos fourberies d'une philosophie captieuse, et vous définissez le fils de Dieu son propre Verbe. Mais au lieu de cette parole pure et sainte, c'est un misérable supplicié que vous nous présentez, un homme battu de verges et mort sur une croix. Nous aussi, nous vous approuverions, si c'était vraiment le Verbe de Dieu que vous regardiez comme son fils! » Mais l'abominable fraude que celle par où les théologiens de l'affaire étaient arrivés à évincer le Verbe grec ou Dieu créateur pour lui substituer Bar-Abbas! Celse à ce propos cite leur *Dialogue céleste*, où l'un de ces coquins

(1) Simon en hébreu, où son nom fait Bar-Abbas.

démontre à un apprenti jehouddolâtre que Bar-Abbas étant le Fils de l'homme, le Verbe lui est maintenant subordonné. Dans ces conditions, dit le théologien, « quel autre que le Fils de l'homme (Bar-Abbas) commandera au Dieu qui gouverne le monde? Pourquoi tant de gens sur le bord du puits (où la vérité se cache) et pourquoi personne n'y descend-il? Pourquoi, après tant de chemins parcourus, manques-tu de cœur? — Tu te trompes, répond le néophyte, j'ai du cœur et une épée ». Après avoir évincé le Verbe créateur, ils s'entendent ensuite pour rouler le Père dont l'organe visuel est affaibli par l'âge, ils lui présentent Bar-Abbas comme étant ce Verbe, et le tour est joué! « Si maintenant vous prenez la peine de leur apprendre que tous les hommes ont Dieu pour père, ils ne l'admettront pas et ils voudront adorer en même temps ce chef de leur faction qu'ils ont appelé fils de Dieu! (1) Finalement, c'est lui qu'ils adorent seul, tout en s'abritant derrière le Père! »

Avec un sens magnifique de la vérité, Celse combattait et les Juifs qui attendaient le Christ, et ceux qui, contrairement à ceux-là, prétendaient l'avoir trouvé dans le crucifié de Pilatus : « Honteux débat, dit-il, et sur lequel il n'y a pas à insister! (2) C'est une absurdité que cette dispute entre Juifs et chrétiens; une querelle à propos de l'ombre d'un âne (3), comme dit le proverbe. Tous accordent que le Sauveur doit venir au monde; reste la question de savoir si celui qui est annoncé par l'Esprit-Saint est venu ou non. » Eh!

(1) *Contre Celse*, VIII, § 14.

(2) *Anticelse*, IV, § 1 et 2.

(3) *Anticelse*, III, § 1. Il serait plus juste de dire : « à propos de l'ombre de deux ânes. »

bien, il n'est venu que dans la mystification évangélique.

Leur fanatisme les rend impropres à tout raisonnement. « Nous injurions Jupiter, Apollon ou tout autre dieu, disaient-ils, nous les souffletons et ils ne se vengent pas sur nous ! — Mais votre dieu, réplique Celse, a été souffleté, battu de verges et crucifié, et il ne s'est jamais vengé, ni sur l'heure ni plus tard, sur ceux qui l'ont tourmenté. D'autre part, depuis ce jour-là, dans un aussi long espace de temps, est-il jamais rien arrivé de miraculeux à ceux qui ont pu croire que ce personnage était non un vulgaire magicien, mais le fils de Dieu ? Que dire de celui qui l'avait envoyé avec ses instructions à porter au monde ? Le messager a été cruellement châtié, il a emporté avec lui son message dans le néant, et depuis si longtemps son Père n'a pas encore agi ! » (1)

Leur prédication est en faillite depuis le premier jour. Elle n'est faite que de promesses absurdes, dont l'auteur a été justement puni par le Dieu à qui il les attribuait : « Les prédicants sont de diverses espèces. Beaucoup, obscurs et sans nom, à propos de quoi que ce soit, dans les sanctuaires ou hors des sanctuaires, se mettent à gesticuler comme saisis de la fureur prophétique ; d'autres, devins ambulants, courent les villes et les armées, donnant le même spectacle. A chacun rien n'est plus aisé de dire, et ils n'y manquent guère : « Je suis Dieu, fils de Dieu, ou l'esprit de Dieu. Je viens, car le monde va périr, et vous, ô hommes ! vous allez mourir à cause de vos iniquités. Mais je veux vous

(1) *Contre Celse*, VIII, § 41.

sauver. Et vous me reverrez bientôt revenir avec une puissance divine. Bienheureux alors celui qui m'aura honoré aujourd'hui ! J'enverrai tous les autres au feu éternel, les villes, les campagnes et les hommes. Ceux qui ignorent maintenant les supplices qui les attendent, se repentiront alors et gémiront en vain. Mais ceux qui auront cru en moi, je les garderai éternellement ! »... A ces effusions hautaines, ils mêlent des termes de possédés, embrouillés et absolument incompréhensibles (1), dont aucune personne raisonnable ne saurait découvrir la signification, tant ils sont obscurs et vides de sens, mais qui permettent au premier imbécile ou au premier imposteur venu de s'en emparer et de se les approprier à loisir (2). De ces prétendus prophètes, j'en ai entendu plus d'un de mes oreilles, et, après les avoir convaincus, je les ai amenés à avouer leur point faible, et qu'ils déhitaient au hasard tout ce qui leur passait par la cervelle ! »

Celse ne disconvient pas qu'il y en ait parmi eux dont les mœurs personnelles sont bonnêtes, mais leur honnêteté n'est point la bonne, puisqu'elle sert de véhicule au mensonge. Que ceux-là écoutent qui sont capables d'entendre la raison et la vérité ! La foi aveugle ne peut faire que des victimes et des dupes. On ne peut croire avant d'avoir compris.

« Ceux qui croient sans examen tout ce qu'on leur débite ressemblent à ces malheureux qui sont la proie des charlatans et courent derrière les métragyrtes (3),

(1) *Les glosses.* Nous en avons donné les principales.

(2) Tel Péréghérinos. Voilà ce que Valentin aurait voulu éviter. Cf. *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 406.

(3) Prêtres-mendiants quêteant pour Cybèle, la mère des dieux. De *méter* et *agheirein*. D'où *Péréghérinos*. Cf. le présent volume, p. 172.

les prêtres mithriaques ou sabbadiens, et les dévôts d'Hécate ou d'autres divinités semblables, la tête perdue de leurs extravagances et de leurs fourberies. Il en est de même des chrétiens. Plusieurs parmi eux ne veulent ni donner ni écouter les raisons de ce qu'ils ont adopté (1). Ils disent communément : « N'examine point, crois plutôt, » et : « Ta foi te sauvera » ; et encore : « La sagesse de cette vie est un mal, et la folie un bien (2) ». Rien ne leur appartient dans la morale qu'ils produisent : c'est de la morale rapportée. Les maximes les plus frappantes de l'Évangile, notamment : « Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche de se sauver » (3), proverbe passé en Grèce avec quelque Péréghérinos, sont prises à des païens qui, eux, ont eu le mérite de les penser, tandis que les évangélistes n'ont eu que la peine de les transcrire.

La tare de leur origine (le mensonge) se trahit dans leur marche rampante, dans leur principe de divisions intestines. « Les esclaves, les femmes, les enfants, tout ce qu'on rencontre à l'office et dans les communs, voilà ce qu'ils recherchent. Le cardeur, le cordonnier, le tailleur qui va en journée, voilà leurs orateurs ordinaires. Ils attendent que l'enfant, la femme ou l'esclave

(1) Gallien, qui était de Pergame, une des sept églises nommées dans l'Apocalypse de Pathmos, et qui vint à Rome dans le dernier tiers du second siècle, avait été frappé déjà de cette opiniâtreté dans l'erreur. Il accuse les chrétiens. — les millénaristes genre Péréghérinos sans doute, — de s'entêter dans des doctrines dont ils ne peuvent apporter aucune démonstration. Ce passage semble authentique. Mais il y en a un autre qui ne l'est pas, où il se déclare franchement chrétien, — encore faudrait-il savoir ce qu'il entend par là. (*Traité sur les affections des reins*, ch. v.)

(2) Contre Celse, dans la partie que M. Aubé intitule *Préface*. § 7.

(3) Contre Celse, 1, § 6.

soit seul avec lui et ils l'entreprennent. Vienne le père, le mari, le maître, ils se taisent subitement, ou en quelques paroles étouffées remettent la suite au lendemain. Ainsi, pour apprendre à bien vivre, il faut s'écarter de la famille et aller trouver l'ouvrier qui fait son cours de jehouddolâtrie dans la pièce réservée aux gens de service. Selon lui, c'est Bar-Abbas qui tient les clefs du Royaume de Dieu, il ne la donne qu'aux simples et aux ignorants et, qui mieux est, aux pécheurs. Qu'est-ce donc que ces pécheurs, sinon la troupe infâme des voleurs, des hrigands, des révoltés, des empoisonneurs, des violateurs de tombeaux, des sacrilèges, de tout ce qui est hors la loi? Et d'où vient cette préférence pour les pécheurs, cette élection d'où les sages sont exclus? Une association secrète qui affiche un pareil programme n'a-t-elle pas pour but avéré la destruction de l'État, de la famille et de la société?»

VII. — Celse fait le procès de la jehouddolâtrie parce qu'elle vient des Juifs et celui des Juifs parce que ceux-ci lui ont donné naissance. C'est blasphémer Dieu que de donner son nom à Iahvé. A partir du moment où il compare ce qu'on peut appeler la révélation aryenne à ce qu'on appelle la révélation juive, son argumentation se confond étroitement avec celle de Julien. C'est le même mouvement, ce sont les mêmes paroles, les mêmes expressions, les mêmes révoltes. Le talent de Celse est de bien exprimer la pensée grecque et la pensée latine. Les Écritures juives et tout ce qui en dérive sont l'expression d'un déisme inférieur et grossier : « Tout cela a été beaucoup mieux dit par les Grecs, et sans tout cet appareil de promesses et de menaces de la part de Dieu ou de son Fils. »

Les Juifs ne disent rien de nouveau ni de particulier sur le déluge et sur le feu final. Ces idées ne sont qu'un plagiat des idées grecques et barbares mal comprises et qu'avec leur génie sinistre ils ont aggravées par l'image de Dieu descendant armé du feu comme un bourreau (1). Les chrétiens de la Grande église reconnaissent le même Dieu que les Juifs et la même cosmogonie que Bar-Abbas. Il n'en peut être autrement. Mais ceux qui tiennent que Bar-Abbas est le fils du Dieu des Juifs font contre eux la concentration de tous ceux qui ont des raisons de le combattre dans son Père. Car les Juifs se séparent du reste du monde par leur façon d'être et de penser. Apion les a bien peints. C'est une orgueilleuse folie, un véritable blasphème de croire que Dieu, parmi l'humanité, ne s'occupe que des Juifs et aujourd'hui des chrétiens. Voilà l'image d'un Dieu non moins insociable que ses adorateurs ! C'est Moïse le magicien qui a persuadé cela à cette race inférieure qui adore les anges et s'adonne à la sorcellerie. Moïse doit tout à l'Égypte, à commencer par la circoncision. La défection que les Juifs ont commise envers les Égyptiens, ils la subissent à leur tour de la part des chrétiens. Ceux-ci suivent un Juif rebelle nommé... (2), et on peut juger d'eux par le mépris qu'ils inspirent au plus méprisable de tous les peuples, celui-là même dont ils sont sortis ! Dieu ne leur a pas donné de pouvoir surnaturel. Bar-Abbas n'est qu'un magicien qui par jalousie de métier a exclu d'avance les ébarlatans qui pourraient venir après lui. Il les excluait

(1) *Anticelte*, IV, § 11.

(2) Il y a Jésus dans l'*Anticelte*, mais ce qu'il y avait là, c'est le nom de circoncision de ce scélérat.

même de son vivant (Ananias en sait quelque chose). Cet esprit de division, d'intolérance et d'excommunication ne peut que transformer le monde en une vaste maison de fous, en révolte les uns contre les autres.

Le matérialisme grossier qu'ils réclament de Dieu par la résurrection du corps tue l'âme, cette âme que la philosophie avait eu tant de peine à dégager dans l'homme. Celse se fait de Dieu une idée si haute et si pure, qu'il n'admet de commerce avec lui, après la mort, que par l'âme. « Pour connaître Dieu, dit-il, pour le voir, pour aller à lui, les chrétiens (jehouddolâtres) s'imaginent qu'il est nécessaire que leurs corps ressuscitent... Ils demandent comment ils pourraient le connaître, sinon par leurs sens, et s'il est possible de percevoir quelque chose sans le secours des sens... C'est là le langage non pas d'un homme, non pas d'une intelligence, mais de la chair. Qu'ils écoutent donc, si ces esprits faibles et charnels sont capables de comprendre quelque chose ! Vous ne pouvez voir Dieu que si, méprisant vos sens, vous le contemplez en esprit, et si, fermant les yeux de la chair, vous ouvrez ceux de l'âme. Mais si vous cherchez de bons guides pour régler votre vie, il vous faut fuir les imposteurs et les fourbes qui vous repaissent d'illusions ! Autrement vous vous rendez tout à fait ridicules en blasphémant et en traitant d'idoles les autres dieux, ceux qui ont donné des preuves de leur puissance, et en vénérant non pas même une idole, mais un mort plus méprisable que toutes les idoles, et en lui cherchant un Père semblable à lui ! Car la vraie piété consiste à adorer toutes les manifestations du grand Dieu et à endurer tous les supplices, à souffrir toutes les morts plutôt que de dire,

ou même de penser quoi que ce soit de contraire au respect qu'on lui doit. Mais les chrétiens refuseront de célébrer le Soleil ou de chanter un bel hymne à la louange de Minerve, et le même jour ils se prosterneront devant le ministre d'un Juif condamné pour ses crimes! »

Celse voit avec tristesse ce détachement des choses de la communauté civilisée, ce refus de vivre et de travailler pour elle, cette grève des esprits et des bras, cet abandon complet des conquêtes de la pensée. Néanmoins il ne s'emporte pas contre ces malheureux, il ne réclame ni édits ni bourreaux, il voudrait les ramener aux règles de la solidarité, les convertir à la cause du progrès menacé dans sa marche, dans son existence même. La civilisation est une patrie, quand les barbares sont aux portes. Il exhorte les chrétiens « à venir en aide à l'Empereur, à l'aider de toutes leurs forces dans ses justes travaux, à combattre pour lui, à porter les armes sous lui, s'il l'ordonne, et à conduire ses troupes avec lui » (1). Loin de les repousser, il les convie à « accepter les charges publiques pour le salut de la patrie et de la défense des lois. Ces divinités séculaires, ces dieux protecteurs qui ont fait la grandeur romaine, qui sont Rome même, et dont le culte, religieusement pratiqué par vos ancêtres, les a rendus maîtres du monde, vous les abandonnez, vous les

(1) La péroraison du *Discours* de Celse a été complètement modifiée par l'auteur du *Contre Celse*. Il y est question de deux empereurs, alors que Celse n'en visait qu'un qui fut d'abord Constance, puis Julien. Mais lorsqu'il fut décidé que le *Discours de vérité* serait de Celse l'épicurien, il parut bon de le rattacher au temps où Marc-Aurèle et Lucius Vérus étaient associés à l'Empire. Il est question aussi de « rêveries de fraternité universelle », mais comme elles étaient loin de la pensée des chrétiens visés par Celse!

méprisez, vous les insultez, vous les foulez aux pieds, et pour qui? Pour le Dieu des Juifs qui n'a pas même pu les défendre contre la colère d'un Pompée, d'un Titus, d'un Trajan, d'un Hadrien! Pour un criminel mis à mort sur une croix, dont le culte est officiellement proscrit sur terre comme sur mer (1) et qui ne peut même pas vous protéger, vous, les statues consacrées à sa gloire » (2)!

VIII. — Georges de Cappadoce avait très consciencieusement chassé de leurs églises les jehouddolâtres d'Alexandrie. Lorsqu'on apprit la mort de Constance, Athanase, homme habitué à interpréter largement les choses, en conclut qu'il était délivré d'exil et qu'il pouvait reprendre « ce qu'ils appellent, dit Julien, le trône épiscopal ». Tandis que Julien descend des Gaules à Constantinople, Athanase remonte vers Alexandrie, y entre avec sa bande, s'empare du Sérapéum, et fait assassiner Georges, Dracontius et le comte Diodore, agents de Constance. Le coup fait, il sortit de la ville. Le Dieu de la fuite, lui ayant été plus favorable qu'à Bar-Abbas, permit qu'il échappât, caché on ne sait où, et qu'il mourût onze ans plus tard, après avoir bravé Julien, comme il avait bravé Constance et Constantin.

Les ariens, en effet, accusèrent immédiatement les athanasiens d'avoir assassiné le Monstre de Cappadoce (3). Que reste-t-il aujourd'hui de cette accusation, qui certainement fut formulée par écrit, apostillée par les témoins et portée devant Julien? Plus rien. L'Église

(1) Nullement. Toute cette fin, je le répète, est un arrangement qui a pour but de faire rentrer le *Discours de vérité* dans l'œuvre de Celse l'épicurien et dans le siècle de Marc-Aurèle.

(2) Statues de chair ou martyrs. Rédaction ecclésiastique.

(3) Socrate, III, 2. Sozomène, V, 7.

soutient que Georges a été assassiné par ses propres ouailles. Cependant Grégoire de Nazianze, athanasien forcené, avoue que les jehouddolâtres participèrent au massacre. Mais écoutez Sozomène : « Julien eût sans doute préféré que les païens fussent les auteurs de la mort de Georges, mais il ne put cacher la vérité », (à savoir que Georges aurait été assassiné par les aricns.) Sozomène nous conduit tout doucement à un second faux. Julien va signer une lettre dans laquelle il accusera tous les Alexandrins sans distinction : de telle manière que les partisans d'Athanase demeurent impérialement lavés de tout soupçon. Selon l'Église Athanase n'était même pas là quand Georges fut assassiné (1). Bar-Abbas non plus n'est pas là quand on assassine Ananias.

On produit diverses lettres de Julien concernant Athanase. Elles sont substituées, sans quoi on ne les produirait pas. Dans l'une il écrit aux Alexandrins qu'il

(1) Thèse de l'Église : Georges avait été chassé en 358 par les athanasiens mais aux païens, à cause des violences qu'il avait exercées contre les uns et contre les autres. (Objection : De son côté Athanase avait été chassé par Georges bien avant la même époque.) Après trois ans d'exil (où était-il donc?) Georges rentre dans Alexandrie le 26 novembre 361. Le 30, il apprend la mort de Constance par Géronnius, préfet d'Égypte. (Remarque : De son côté, Athanase, sans attendre aucun édit de rappel, rentre dans la ville.) Une émeute éclate, on met Georges en prison et le 25 décembre on l'en tire pour le massacrer avec le comte Dracontius et le comte Diodore. On brûle les cadavres et on jette les cendres à la mer, de peur — ceci dans Ammien Marcellin, très certainement enzonné, — que des églises ne se construisissent sur leurs tombeaux et qu'on ne les honorât comme des martyrs. (Ils étaient donc si populaires? Alors pourquoi avait-on chassé Georges en 358 et l'avait-on emprisonné en décembre 361?) Ils auraient pu être secourus par les chrétiens, ajoute encore Ammien, mais ils étaient si détestés! (On voit où l'enzonneur d'Ammien veut en venir, il veut que les athanasiens n'aient été mêlés en rien au massacre et que Georges ait été victime des seuls païens.)

enjoint à Athanase de quitter la ville dès la réception de la lettre (1). Dans l'autre, Athanase n'ayant point obtempéré, il donne ordre à Ecdicius, préfet d'Égypte, d'expulser Athanase d'Alexandrie ou plutôt de toute l'Égypte, avant les calendes de décembre, simplement pour avoir osé, Julien régnant, donner le baptême à des femmes grecques de distinction (2). Grief dérisoire, si l'on songe à ceux que sa conduite fournissait depuis trente-cinq ans ! Au fond, ce que veut Julien, c'est que le patriarche des jehouddolâtres soit absent lors de l'assassinat de Georges.

La date de l'assassinat passée, Julien écrit une troisième lettre, celle-là adressée aux Alexandrins, et dans laquelle, supposant qu'ils ont réclamé contre l'édit d'expulsion, il fait valoir les raisons d'ordre politique qui militent en faveur du maintien de cet édit. Julien, qui partout ailleurs vante comme sa vertu principale un attachement opiniâtre à la religion de ses pères, proclame ici que *jusqu'à vingt ans il a été jehouddolâtre et qu'il a cessé de l'être depuis douze ans* (3). (Heureux habitants d'Alexandrie ! Renseignés de la main même de l'Apostat, avec les dates !) Et afin que son apostasie soit une chose dûment signée et para-

(1) *Correspondance de Julien*, lettre XXVI.

(2) *Correspondance de Julien*, lettre XXVI.

(3) Julien date son apostasie de 351, temps où son frère Gallus est fait César par Constance et où Julien retourne étudier à Constantinople. Le faussaire qui lui tient la main pour lui faire signer cette énormité connaît les besoins de l'Église : la vie publique et les écrits de Julien sont tout palens ; pour qu'il soit apostat, il faut qu'il ait été jehouddolâtre secrètement, obscurément. Et quoi de plus favorable à une initiation secrète que les quatre années de relégation passées sur une montagne de Cappadoce ? Inversement, comme il faut que son frère Gallus ait été apostat du paganisme, on forge la lettre où il déclare à Julien qu'il sacrifie toutes ses croyances primitives à la jehouddolâtrie.

phée, lue et approuvée, à l'abri de toute interprétation contraire, il exige que l'édit qui en porte le témoignage soit affiché sur tous les murs de la ville où les scribes ecclésiastiques pourront le copier à loisir. Vit-on jamais apostat plus officiel? Il ne lui manque que de faire également apposer cette affiche sur les murs de Constantinople où il est et sur ceux de Lutèce dont il vient.

Pendant que le faussaire y est, il en profite pour faire dire à Julien qu'Athanasie occupe le siège fondé par Marc à son retour de Rome où il a composé son *Évangile* sous la direction de Pierre : « Lors même que le fondateur de votre cité serait quelqu'un de ces hommes qui, *violateurs de leur propre loi* (1), ont été punis comme ils le méritaient pour avoir mené une vie contraire à la justice, semé la rébellion et *introduit une nouvelle doctrine* (2), vous n'en auriez pas plus le droit de redemander Athanasie! » Mais ils ont des patrons sinon plus recommandables, — c'est impossible! — du moins plus anciens, à commencer par Sérapis. Et c'est une honte de les voir, eux, jadis maîtres des Juifs, tellement égarés, pervertis par leurs fourberies, qu'ils se font aujourd'hui leurs esclaves. Préférer au Soleil qui éclaire le monde « ce Jésus que ni eux ni leurs pères n'ont vu, » comment expliquer une pareille aberration? Si quelques-uns persistent à croire que le père de Bar-Abbas et Bar-Abbas lui-même ont étudié la magie en Égypte, libre à eux! Mais Julien n'en croit rien. Si même ils s'imaginent avoir lu dans Philon et dans Apion la

(1) Comme les Douze Apôtres, les quatre Évangélistes et Paul sont censés avoir abandonné la Loi juive pour former une religion qui a Jésus et l'Eucharistie pour point de départ.

(2) La résurrection de Bar-Abbas, partant sa divinité.

mascarade du Gymnase, reprise de celle du prétoire de Pilatus, qu'ils se livrent à cette illusion! Quant à Athanase, c'est un habile, on n'en disconvient pas, mais il n'est pas vrai que tous ses adversaires meurent assassinés, il a seulement le tort d'interpréter les Écritures à sa manière et de penser qu'on en veut à ses jours. Julien l'avait banni de la ville, il le bannit maintenant de toute l'Égypte! Quelques détails sur la mort de Georges feraient beaucoup mieux notre affaire, mais tel n'est pas l'avis du scribe qui a fabriqué la lettre (1).

Dans une quatrième lettre, également adressée aux Alexandrins, Julien aborde enfin l'assassinat de Georges. Maintenant qu'Athanase a reçu ses lettres d'exil et Ecdicius l'ordre de les mettre à exécution avant le 1^{er} décembre, les Alexandrins apprennent que ce sont eux qui ont assassiné Georges (2). Julien estime que Georges de Cappadoce méritait la mort et pis

(1) On y a fait passer quelques considérations prises dans le *Discours sur le Roi Soleil*.

(2) « Vous avez assassiné Georges, dit le faussaire, parce qu'il a pillé le Sérapéum avec deux complices, le préfet et le chef militaire de l'Égypte. » (Georges n'était donc pas en prison, puisqu'il a pu diriger le sac du temple de Sérapis avec Dracontius et Diodore.) Cela s'est passé bien avant la mort de Constance, dit l'Église, c'est Artémios qui était préfet d'Égypte à ce moment-là et qui a aidé Georges à piller le Sérapéum. Mais le pseudo-Julien : « Cela s'est passé sous mon règne, mon oncle Julien étant préfet d'Égypte et résidant à Alexandrie même. » L'Église : « Le comte Julien venait de remplacer Artémios, et vers le mois de janvier 362 il a fait afficher un édit de Julien accordant la grâce de tout le monde. » Il est dit au contraire dans la *Lettre aux Alexandrins* que le comte Julien n'est plus en Égypte et dans l'édit d'expulsion que son successeur s'appelaient Ecdicius. D'autre part, si c'est Artémios qui a pillé le Sérapéum, comment se fait-il qu'il n'ait point été puni avec Georges, soit par les Alexandrins eux-mêmes, soit par Julien? L'Église : « Artémios a été mis à mort également. » Quand cela? Ammien dit : « Avant Georges. » L'Église : « Plusieurs mois après. » Si c'est avant Georges, cela ne s'est pas passé sous Julien, mais sous Constance. Si c'est après, ce

encore (1), il blâme le peuple païen d'avoir fait justice lui-même des entreprises de cet évêque, mais l'énormité des crimes de Georges explique ces pieuses représailles. Car Georges avait irrité Constance contre les Alexandrins (2), puis avec le concours du préfet d'Égypte et du chef militaire, suivi de ses hoplites, il s'est emparé du temple auguste de la Divinité, il en a enlevé de force les images, les offrandes et tous les ornements saerés, bref il a saccagé le Sérapéum sous Julien, car c'est sous Julien que la chose se passe. Georges est un sacrilège, ainsi que le préfet et le chef militaire. Si le peuple ne l'eût pas massacré, c'est Julien qui se serait chargé de sa punition. Il aurait de même puni le préfet et le chef militaire coupables d'avoir attenté « à la justice, aux lois et à la religion. »

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi, au lieu de procéder énergiquement contre les deux complices survivants, se borne-t-il à blâmer simplement les Alexandrins d'avoir « cédé à une indignation toute naturelle » en massacrant Georges? Car enfin le meurtre n'a profité qu'à Athanase, rentré dans Alexandrie triomphant. Athanase était l'ennemi de Georges, des dieux et de Julien. C'est pour Athanase qu'on a fait le coup. Ce coup est le second, car Georges a péri de la même façon que Grégoire (3). Julien va certainement donner l'ordre d'instruire contre Athanase d'une part, contre le préfet et le chef militaire

n'est pas pour avoir pillé le Sérapéum que Georges a été massacré avec Dracontius et Diodore, c'est pour un autre motif que nous ne savons plus, mais qu'Athanase n'ignorait pas.

(1) Les ténèbres extérieures sans doute.

(2) C'est au contraire Athanase qui toujours les avait excités contre Constance et le patriarche de son choix.

(3) Cf. le présent volume, p. 299.

de l'autre. Or il ne manque qu'un nom dans la lettre de Julien, c'est celui d'Athanase, et on ne trouve plus qu'un coupable : le peuple d'Alexandrie ! Qui profite de la mort de Georges ? Athanase. De qui est la lettre ? Des tenants d'Athanase. Elle est si extraordinaire sous la plume de Julien, que le faussaire ne peut s'empêcher de dire : « Comparez donc ma lettre actuelle avec celles que je vous ai naguères écrites, et voyez la différence ! Quels éloges je vous écrivais alors ! » Et ce faussaire est à ce point disciple d'Athanase qu'il fait dire à Julien : « Irrités contre Georges, cet ennemi des dieux, vous avez souillé *une fois de plus* la ville sainte, au lieu de le traduire devant les tribunaux. » En somme c'est comme s'il disait : « Georges est tombé sous les coups de ces mêmes gens qui naguères ont assassiné Grégoire, je les reconnais à leur faire. » Il continue : « Par bonheur pour vous, citoyens d'Alexandrie, c'est sous mon règne que vous avez commis ce crime, sous moi qui par vénération envers le dieu (Sérapis) et envers mon oncle, *mon homonyme*, qui commandait en Égypte et dans votre ville même, veux bien vous conserver une amitié fraternelle. » Mais alors c'est le comte Julien lui-même qui a pillé le Sérapéum avec Georges ?

Massacrer le Monstre de Cappadoce était beau, mais lui enlever tous ses livres sur Bar-Abbas et les brûler avec lui était souverainement esthétique. Sa mort fut suivie du sac de sa bibliothèque. On produit deux lettres de Julien écrites pour la ravoir, l'une à Ecdicius, préfet d'Égypte, l'autre à un certain Porphyre : toutes deux ont été enzonées par l'Église, ce sont des lettres de remplacement, ce qui se reconnaît à leurs contradictions et à l'atténuation des termes,

mais le fond est authentique. Afin d'empêcher que « des hommes (les partisans d'Athanase) dont l'or de Georges ne saurait assouvir l'insatiable cupidité ne s'emparent en même temps des livres galiléens (araméens) de l'assassiné, » Julien demande au préfet — à titre de service personnel — de les faire retrouver : ils ont donc été pris. Julien ne les recherche d'ailleurs que pour les faire disparaître entièrement. (Athanase aussi. C'est étonnant comme Julien ressemble à Athanase!) Mais de peur qu'on ne détruise les bons livres (*Évangiles canoniques, Actes des Apôtres, Lettres de Paul, etc.*) avec les mauvais, (*Paroles du Rabbi, Assomption de Moïse, écrits valentiniens et gnostiques,*) qu'on les recherche tous! qu'on prenne pour guide dans cette recherche le notaire même — copiste et bibliothécaire — de Georges! Ce notaire sait donc ce que les livres galiléens sont devenus? Il aura la liberté (il est donc arrêté?) s'il s'acquitte fidèlement de sa mission, mais s'il use de fourberie, c'est-à-dire si, acheté par Athanase, il ne dénonce pas les recéleurs, il subira la question.

Ce notaire, comme on voit, est soit un esclave qui sera affranchi en échange de ses services, soit un homme libre qui est détenu comme suspect d'avoir facilité le rapt. En même temps qu'au préfet, Julien écrit à Porphyre, — son intendant en Egypte sans doute — : « Fais-moi rechercher la collection entière de cette bibliothèque (y compris la grande quantité de livres de tout genre écrits par les Galiléens) (1) et dirige-la soigneusement vers Antioche, prévenu que tu seras puni d'une forte peine si tu ne mets pas tous tes soins

(1) M. Talbot, (*Œuvres de Julien*) traduit par : « sur la doctrine des Galiléens. » M. Allard (*Julien*) donne : « écrits par les Galiléens. »

à cette recherche. Les gens, quels qu'ils soient, que tu soupçonnerais de détenir ces livres, après les avoir enlevés, use auprès d'eux de tous les moyens, de tous les serments, ne te lasse pas de mettre les esclaves à la torture, et si tu ne parviens pas à les convaincre, emploie la force pour faire rapporter ces ouvrages ! » Ce Porphyre qui a le pouvoir de mettre les esclaves à la torture ne peut être le notaire de Georges. Nous avons vu que celui-ci était lui-même esclave ou arrêté. D'où vient qu'ayant commis ce notaire à la recherche des livres écrits par les Galiléens, Julien n'en parle pas du tout à Porphyre et qu'il charge, au contraire, celui-ci de la même besogne ? Il n'importe. Le fait est là. « Les raisons qui ont convaincu Julien que l'Évangile était une fourberie purement humaine (1) » résultaient des livres de Georges assassiné ; et ces livres, Athanase les avait fait disparaître. Mais trop tard ! Celse y avait puisé les éléments principaux de son *Discours*. Et c'est ce qu'on a voulu dissimuler par les deux faux relatifs à ces livres.

IX. — Quand Julien, les souliers encore humides de la rosée des Gaules, revient dans cet Orient, au milieu de cette atmosphère où Dieu est remplacé par la judéolâtrie, après la sage philosophie qu'il a laissée en Grèce, l'instinctive bonté de cœur qu'il a trouvée chez les Gaulois, il est frappé du recul moral où la folie nouvelle a jeté la conscience humaine. Il voit les effets de l'horrible spéculation du baptême : la tache encouragée par le moyen de la laver, le remords étouffé par l'imposture de la grâce ecclésiastique ; en bas la tourbe sinistre des

(1) Avertissement de son livre *Contre les Galiléens*.

adorateurs de tombeaux et de squelettes, l'exécrable convulsion des vivants qui se roulent sur les morts pour se frotter à l'immortalité, et en haut le commerce florissant des évêques cousus d'or, des marchands de christ rentrés dans le Temple au bras de Bar-Abbas, qui crie à tout venant : « Corrupteurs, meurtriers, sacrilèges, êtres infâmes, venez ici hardiment, je vous rendrai purs à la minute en vous lavant dans cette eau ! Et quiconque retombera dans les mêmes crimes, je ferai qu'en se frappant la poitrine et en se cognant la tête, il redevienne pur comme devant ! » (1) .

Julien n'avait en vue ni les chrétiens ni certaines sectes de chrétiens, mais seulement les affolés qui suivaient dans sa hideuse trajectoire le juif originaire de Galilée. C'est pourquoi il les nomme eux-mêmes Galiléens. Et même il aurait fait une loi — c'est Grégoire de Nazianze qui parle — obligeant les chrétiens à prendre officiellement le nom de Galiléens (2). Mais sauf Gré-

(1) *Les Césars, in fine*. Ce passage semble avoir été mal interprété par ceux qui y voient un discours de Constance, prédécesseur de Julien. Sans doute on peut l'interpréter ainsi, il est obscur, plusieurs sujets commandant la même phrase. Mais on ne le peut qu'au détriment du fond. Voici comment je le comprends. Constantin ne trouvant point de modèle de sa conduite parmi les dieux, se réfugie auprès de la Débauche. Il y trouve son fils (celui de la Débauche) criant à tout venant : « Corrupteurs, meurtriers, etc. » Sur quoi il prend place auprès d'elle et emmène ses fils (Constantin II, Constant et Constance) hors de l'assemblée d'où il a été évincé lui-même. Mais les démons qui vengent l'athéisme s'emparent d'eux (Julien regarde tous ces princes comme des athées) et les tourmentent pour leur faire expier le sang de leurs proches, jusqu'à ce que Jupiter leur donne un peu de relâche en faveur de Claude II et de Constance-Chlore que Julien regarde comme des personnages honorables. Cela ne veut pas dire du tout que Constantin et ses fils aient été baptisés au nom de Bar-Abbas, mais que leur place est avec les jehouddolâtres, dans une sphère où les puissances soumises aux dieux tourmentent les athées.

(2) *Oratio IV, 76*.

goire, dont les affirmations sont plus que suspectes, nul n'a jamais entendu parler de cette loi-là. Elle eût été fort sage, et peut-être eût-elle empêché la confusion dont l'Eglise fut la bénéficiaire et l'humanité la victime.

Julien, qui ne se prononçait jamais sur les matières religieuses sans mûres réflexions, qui plus que personne y montrait de la réserve, voulut voir ce qu'il y avait au commencement de la jehouddolâtrie et dans sa ligne de prolongement. Il connaissait les profondes différences qu'il y avait entre les ariens restés avec le Verbe, et les ministres de Bar-Abbas, *lèpre de la société humaine* (1), qui monnayaient Dieu, vendaient le baptême, brûlaient les temples, renversaient les statues et « adoraient le mort », comme l'a déjà dit Celse. Ce qui effraye Julien, après leur ignorance et leur méchanceté, c'est leur orgueil. « un orgueil barbare poussé jusqu'à la folie. » Au-dessus des sectes qui se disputent les membres amollis de la décadente Asie, il voit planer une discipline commune : la haine, servie par une indomptable opiniâtreté, surtout dans les petites superstitions qui accompagnent la grande. « Tel qui ne donnera pas sa vie pour sauver un païen ou même un frère voudra mourir pour lui-même, supportera la misère, endurera la faim plutôt que de goûter de la chair de porc ou de tout autre animal étouffé ou mort par accident. » Ceux de cette secte s'en tiennent aux ordonnances de Bar-Abbas, et ils savent bien que Shehimon n'est jamais allé, sous le pseudonyme de Pierre, manger des tétines de truie

(1) Sur ce mot l'Eglise a coupé net la *Lettre à Théodore, souverain pontife*, dont le texte offre les altérations les plus profondes. Règle générale : plus il était probant, plus il est altéré.

chez le centurion Cornélius. Voilà la vraie, la pure Église, et le temps n'a point diminué sa barbarie.

Le problème chrétien, posé par la horde d'eunuques et d'intrigants qui vivaient du mort, n'intéressait ni le philosophe ni le théologien, la sagesse et Dieu y étant également étrangers. Comme homme de politique et d'affaires, — Julien prend désormais ces deux titres, — il le touchait directement. Derrière Bar-Abbas, les premiers charlatans venus le tenaient en échec. Quand ils étaient les maîtres d'une ville, il n'y avait plus de sécurité ni pour les biens ni pour les personnes. C'était la guerre civile en permanence.

L'évêque est un tyran plus redoutable que n'avait été le proconsul sous les plus mauvais empereurs. Avec son armée de clercs, il perçoit son impôt, rend sa justice, s'attribue le bien public et celui des particuliers. Ces évêchés sont plus que des fermes générales : le fermier général rendait des comptes. On se fait évêque par amour du gain et passion de l'absolutisme : « Tu ne sais pas écrire ? Je te ferai ton testament. Tu sais écrire ? Voici ce qu'il y faut mettre : « Tout à l'évêque ! » Un ancien soldat, Eleusius, évêque de Cyzique sous Constance, bouleverse la ville, renverse tantôt une église, tantôt un temple, et prend tout : est hérétique tout ce qui ne produit pas. Marathon, ancien payeur de la garde prétorienne, est évêque de Nicomédie : on a grand-peine à refréner son avarice. Novatiens, macédoniens, ariens, demi-ariens, c'est à qui s'accusera d'hérésie pour se piller. Les jehouddolâtres sont les pires. La vieille barbarie se corse d'un nouveau mot d'argot théologique désignant un nouveau genre de crime : l'hérésie, le fait de penser autrement. En espionnant

les intérieurs, en faisant la police des opinions, on a le droit de déclarer son voisin hérétique et par conséquent de le tuer. Sous Constance, on avait égorgé des foules entières à Samosate, le pays de Paul, ce monstre qui niait l'existence de Jésus ; à Cyzique, ville de la Chersonèse de Thrace, en Paphlagonie, en Bithynie, en Galatie et dans d'autres contrées, des bourgades entières avaient été ravagées, détruites de fond en comble (1). Le frère tua son frère, la belle-mère son gendre, le père son fils ; dans chaque famille de cinq on fut trois contre deux ou deux contre trois, et ce fut la seule prophétie de Bar-Abbas qui, en se réalisant, établit sa divinité par des signes irréfutables !

Ces habitudes de brutalité gagnent les grands-prêtres païens, qui traitent leurs subordonnés comme les évêques traitent les leurs. Indigné, Julien écrit à l'un d'eux : (2) « Les égards que nous avons pour des bois infâmes, (il veut parler des bois de la croix), tu ne les as pas pour les hommes ! Tu as frappé, toi païen, un de tes prêtres ! C'est un acte honteux ! Celui qui frappe est un sacrilège ! Apparemment ce sont les évêques et les prêtres des Galiléens qui t'inspirent. Ils siègent auprès de toi, sinon en public, à cause de ma personne, du moins en secret et dans l'intérieur de la maison ! » Au contraire, Julien, « résolu à user de douceur et d'humanité envers tous les Galiléens, veut qu'aucun d'eux n'ait à souffrir de violence, à se voir trainé dans un

(1) Julien, *Lettre aux Bostréens*.

(2) *Lettre à un pontife païen*. Il va sans dire que l'Église a supprimé tout le commencement, dans lequel Julien établissait un parallèle entre la tolérance qu'il recommandait pour des symboles jugés infâmes ; et les violences que les jehoudolâtres exerçaient contre tout ce qui touchait au culte des dieux nationaux.

temple ou obligé à toute autre action contraire à sa propre volonté » (1).

En face des mauvais instincts, envie, jalousie, avarice, désir de nuire toujours en éveil, qui animent les chrétiens les uns contre les autres, Julien se dresse comme la dernière image de la tolérance païenne : sa raison, et c'est la bonne, va jusqu'à la pitié pour ces malheureux qu'une abjecte superstition voue à la mutualité des mauvaises pensées et des vilaines passions. « Peut-être, dit-il, serait-il juste de les guérir malgré eux, comme on fait pour les frénétiques, mais nous leur accordons à tous la pleine liberté de rester malades; car il faut, selon moi, instruire et non pas punir les gens dépourvus de raison. » Julien a compté sur la force de la vérité pour vaincre, il s'est trompé.

Il essaya de la douceur qu'on doit aux fous. Un décret « commun à tous ceux, quels qu'ils fussent, qui avaiot été bannis par Constance pour cause de folie galiléenne » les releva de leur exil. Aëtius, évêque des Eunoméens, qui était le théologien de Gallus, avait été compris, à cause de cette intimité peut-être, dans les édits de Constance : Julien lui écrivit pour le rappeler et trouva en lui du secours spirituel contre les jehoudolâtres. Les Ariens d'Edesse avaient été mis par Constance en possession de l'Église enlevée aux Valentinieniens. Constance mort, les Valentinieniens se crurent en droit de réclamer les richesses dont ils avaient été dépourvus, mais ils n'en furent que plus maltraités par les ariens. Julien, pour les mettre d'accord, distribua

(1) *A. Eccleole.*

aux soldats les biens que ces charlatans avaient extorqués à la crédulité publique et qu'ils se disputaient en se portant aux derniers excès les uns contre les autres. « Ainsi, disait Julien, je vous renvoie aux préceptes de l'Évangile et je vous aplanis la route du royaume des cieux : « Heureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux ! »

Une chose prouve que Julien n'avait jamais été jehouddolâtre, il ne persécuta pas. Les précédents et les suites prouvent qu'il avait le devoir d'interdire l'enseignement chrétien. Quant on voit l'immense réseau de ténèbres et de crimes dans lequel l'Église a enfermé l'humanité, on se prend à regretter que, par excès de philosophie, il se soit contenté pour tout châtiment de traiter de misérables les Athanase et les Eusèbe.

L'enseignement n'était pas aux mains des jehouddolâtres. Mais vivant chichement de la rhétorique et des affabulations païennes, les maîtres livraient sournoisement bataille à des dieux qui n'enrichissaient pas. Julien eût voulu d'eux une chose qu'ils avaient aliénée déjà, de la franchise : « S'ils estiment qu'ils se sont trompés à l'égard des dieux les plus vénérés, qu'ils aillent aux églises des Galiléens interpréter Matthieu et Luc qui vous ordonnent, si vous les suivez, de vous abstenir de nos cérémonies sacrées ! » On feint de voir un édit là où il n'y a qu'un vœu. Si ce fut un édit, il y eut des motifs. Où sont-ils ?

X. — Celse avait été fait gouverneur de Cilicie. Lorsque Julien alla en Syrie où il voulait faire la concentration des troupes qu'il devait mener contre les Perses, Celse vint au devant de lui jusqu'à Pylas et le harangua près d'un autel. Familièrement Julien le fait

monter dans sa voiture et le ramène avec lui jusqu'à Tarse (1); il est tellement beureux d'avoir retrouvé son compagnon d'études qu'il se propose, après avoir battu les Perses, de revenir près de lui. Et telle était sa volonté de retourner à Tarse que mort on l'y ramena.

Julien arrive vers la fin de juin 362 à Antioche. Les huit mois qu'il y passe sont décisifs pour l'avenir de l'Eglise. Si le mensonge n'est pas tout-puissant, elle va être enterrée à Maeléron. L'enquête est terminée : Jésus n'est autre que Jehouda, dit le Joannès baptiseur et Bar-Abbas, justement crucifié par Pilatus et divinisé dans la suite des temps par les marchands de christ. Savamment trituré par les évangélistes, Bar-Abbas est petit à petit devenu mythe solaire, un Mithra, un Sérapis, un Apollon du gibet. Julien va se tourner vers les habitants d'Antioche, et leur dire publiquement : « *Ecce homo*, voilà le Juif dont vous faites le Génie tutélaire d'Antioche, à la place de Jupiter et d'Apollon ! »

Julien tombait comme un dolmen dans cet immense marais où les grenouilles syriennes croassaient chaque nuit les louanges de la poupée Christos et celles de Constance. Antioche aimait Christos qui permettait tout, et regrettait Constance qui n'empêchait rien. Les eunuques de Constance suffisaient à conduire cette ville d'épilés, d'accapareurs, de mercantis, de danseurs et de mimes, où tout était libre, la morale encore plus que l'usure. Oh ! qu'on était bien sous Constance et ses eunuques ! Et qu'on était mal sous Julien et ses philosophes ! Que Christos avec son baptême était une

(1) Ammien Marcellin, XXII, 9.

religion facile ! Les chansons contre « la barbe et le barbu » pleuvaient sur l'empereur romain, qui des Gaules était reparti celte, couchait seul sur un méchant lit, vivait de légumes et d'eau claire, tandis que la ville se plaignait de manquer de poisson et de coquillages ! Un tremblement de terre avait bouleversé la région en 341 : les affaires du Royaume s'en étaient merveilleusement trouvées. Les femmes, ayant beaucoup à craindre du retour de Bar-Abbas, se prodiguaient corps et biens : tout passait aux Galiléens. En ne distribuant plus les viandes sacrifiées, on éloignait les pauvres des sanctuaires païens, on les accaparait. Pauvres toujours, ils ne diminuaient pas, ils ne faisaient que changer de camp. On avait une équipe toute prête pour des émeutes dont ils ne voyaient jamais le butin. Les pauvres tendent de plus en plus à devenir une catégorie officielle de la Population : le plus que pussent faire les évêques, c'est d'imiter les patriciens romains dans leur clientèle et de renouveler la sportule.

Aux païens qui les accusent de tous les malheurs, les jehouddolâtres répondent en accusant les dieux de toutes les misères. C'est à cause des dieux qu'il y a des pauvres ! On se venge donc des dieux en jetant le peuple sur leurs idoles. Tandis qu'il gronde, injurie, casse, brise, incendie, les malins de l'Église composent avec les riches qui, tremblant dans leur peau, livrent tout aux évêques, lesquels, s'ils sont bons, ne donnent pas plus que les païens charitables et, s'ils sont mauvais, gardent tout. La guerre aux dieux n'est qu'une comédie qui finit dans le sang ou dans le feu. La terre a de quoi nourrir tous ses habitants, c'est sa répartition qui est injuste. Julien a cette phrase superbe : « Ce n'est pas

les dieux qu'il faut accuser de la pauvreté, mais l'insatiable cupidité des riches qui permet de calomnier les dieux, en donnant aux hommes une fausse idée de la justice divine (1) ».

C'est tromper les pauvres que de leur annoncer la pluie d'or dans la Jérusalem d'or (2). Car si cette pluie venait à tomber, c'est à qui enverrait ses gens pour la recueillir et s'appropriier les biens communs à tous. La solution est dans la permanence des devoirs sociaux : une bienfaisance éclairée, la charité (amour d'autrui), la justice, l'humanité, même envers les coupables : « Je dis, en outre, *dussé-je être taxé de paradoxe*, que ce serait un acte saint d'accorder, même à des ennemis, le vêtement et la nourriture » (3). Julien veut une charité, qui loin d'être une tactique de secte et de confrérie, un salaire de foi, s'inspire des besoins de l'homme, à quelque religion qu'il appartienne. Depuis trop longtemps les prêtres païens ont déserté le toit de Jupiter Hospitalier. C'est leur indifférence qui a suggéré aux impies Galiléens la pensée de pratiquer la bienfaisance ou mieux d'en exploiter les dehors pour le succès de leur œuvre perverse. C'est une bienfaisance toute d'ostentation et de surface, avec laquelle il est facile de lutter avantageusement, car « ils font comme les gens qui trompent les enfants en leur donnant des gâteaux.

(1) *Lettre à un pontife*, § 2.

(2) La *Lettre à un pontife* ne s'adresse pas, comme on le dit, à un pontife en exercice dans une église païenne, elle s'adresse à un païen qui s'est fait évêque jebouddolâtre et qui sème le mensonge autour de lui. C'est un magnifique morceau et plein de sentiments chrétiens. Depuis que l'Atthanase auquel il s'adresse s'est éloigné de la vérité, les démons ont pris la place des dieux dans son cœur.

(3) Par conséquent il n'y avait encore rien de cela dans la bouche de Jésus.

Après deux ou trois tentatives, ils parviennent à s'en faire suivre; puis, quand ils les ont entraînés loin de leurs maisons, ils les jettent sur un vaisseau, les emmènent et leur font expier un moment de douceur par toute une vie d'amertume. C'est ainsi que les Galiléens commencent par cette hospitalité, cette invitation aux festins qu'ils nomment Agapes, — mot et fait trop communs chez eux, — et entraînent les fidèles vers l'impiété (1) ».

Fût-il pur, le culte qu'on intronise vaut encore moins que celui des idoles. Sans doute, dit Julien, elles ne peuvent rien par elles-mêmes. Comment ne pas croire qu'elles ne sont que bois et pierre? Il n'y a qu'à les voir. Comment les prendre pour les dieux eux-mêmes? Ils sont invisibles, immortels. Il n'y a que les jehoudolâtres pour s'imaginer que les dieux ont des corps, qu'il y a là-haut un certain Fils de l'homme qui a fait le monde et qui doit revenir avec les *Æons* et cent quarante quatre mille Auges armés jusqu'aux dents! « Il ne faudrait pas, homme impie, toi dont l'âme est le refuge de la race entière des démons, donner un corps à des êtres qui n'ont ni figure ni forme! » (2) Non, les dieux ne sont que des images d'idées, aucun d'eux ne s'est incorporé chez les Juifs.

Mais l'affaire était lancée. Bar-Abbas, si criminel qu'il fût, signifiait pour les uns : « Profits ». Pour les autres : « Mort à Rome! Plus d'impôt de sang ni

(1) A nous les points suspensifs et même interruptifs! Le discours finit au moment où nous allions tout savoir. La coupure est évidente : « Le reste du discours aura sans doute été supprimé par les copistes chrétiens, dit un des traducteurs de Julien, comme trop injurieux à la religion qu'ils professaient. »

(2) *Lettre à un pontife*, § 6.

d'argent! Viennent ceux que les Romains appellent barbares! » Julien dit: « Pour ce qui est d'un certain christ (1), je vous ai fait toutes les concessions qu'on est en droit d'attendre d'un prince qui veut et qui peut faire du bien aux hommes. Seulement il est impossible, sachez-le bien, de faire *remise de tous les impôts* à ceux qui les payent ».

Au milieu de cette tourbe irréductible dans le mensonge, un réconfort lui vint de deux évêques: Apollinaris de Laodicée en Syrie et Eustathe de Sébaste en Samarie, tous deux antijehouddolâtres, le second mieux placé que personne pour contribuer à la manifestation de la vérité, puisqu'il exerçait à quelques stades de Machéron.

La haine de l'Église contre Apollinaris vient de ce qu'il avait résolu, (et avec quelle facilité!) la question préalable de l'identité de Jésus avec Bar-Abbas. Il était remonté de recherche en recherche jusqu'à l'*Apocalypse de Gamala*. Selon lui le Verbe était chair, mais essentiellement uranien, il siégeait à la droite de Dieu, sous quelque forme qu'il plût à l'imagination, mais le Père n'avait jamais eu la moindre intention de l'engendrer dans le sein d'une femme juive. Corps, âme, esprit, en tout le Fils est du ciel. Entre le Verbe et la naissance de Bar-Abbas il y a, selon l'*Apocalypse* même, quatre mille neuf cent cinquante ans, un abîme. Cet abîme, Apollinaris trouve que Bar-Abbas ne le comble pas. La chair du Verbe est pleinement céleste, il le répète à satiété. Ce qu'il nie, c'est que celle d'un criminel juif soit précisément cette chair-là.

(1) *Misopogon*.

Mais ceci n'est rien. Il professait une « erreur » non moins déplorable que la première, si l'on considère que la foi en Jésus ne reposait alors que sur ces deux grands faux intra-évangéliques : l'acte de naissance de Jésus au Recensement de 760 et l'institution de l'Eucharistie, et sur ces deux grands faux extra-évangéliques : les Actes des Apôtres et les Lettres de Jochanan, de Pierre, de Jacques, de Jude et de Paul. J'ose à peine vous dire ce que professait Apollinaris, j'aime autant laisser parler Grégoire de Nazianze, qui écrit vers 381 : « Pour les apollinaristes, la Foi a seulement commencé il y a trente ans d'ici ! » Soit vers 350. En effet, le Dieu-homme, Apollinaris l'admet comme l'admettaient les millénaristes, mais le Juif-dieu, il s'y refuse absolument. Il repoussait donc l'Évangile qui pour la commodité d'un Juif avait retourné la proposition. « Nous adorons un seul Dieu en trois états, disait Apollinaris. Mais nous n'en adorons pas quatre, le Père, le Fils, un homme et l'Esprit-Saint. C'est pourquoi nous anathématisons ceux qui font passer un homme avant l'Esprit-Saint, c'est-à-dire avant Dieu. »

On a fait un grand effort contre Apollinaris. D'abord son œuvre a disparu, sauf ce qui n pu être accommodé au dogme du Verbe en chair par l'Église elle-même. Ensuite on a fait entrer dans l'Apollinarisme authentique des apollinarisants qui avaient pris plus ou moins de ce qui leur convenait dans cette doctrine; en sorte qu'aujourd'hui on distingue plusieurs Apollinaris là où il n'y en a qu'un. Mais il est certain que pour les premiers apollinaristes l'incarnation de Jésus n'était qu'une apparence ayant tous les caractères de la mystification : « Lorsqu'ils sont avec leurs fidèles, ils font comme les

Manichéens avec leurs élus : à peine attribuent-ils la chair à Jésus ». Quoiqu'ils eussent peur des coups, ils traitaient de judéolâtres ceux qui adoraient Bar-Abbas, et distinguant à merveille entre Jésus et lui, ils écrivaient sur leurs maisons : « Il faut adorer non un homme qui porte Dieu (Bar-Abbas) mais un Dieu qui porte chair (1) ». Au grand dam de la jehouddolâtrie, ils professaient sur le mystère du Verbe en chair des idées tellement anciennes et fondées, que Basile les qualifie de nouvelles et de contraires aux Écritures. Par Écritures entendons les *Évangiles* qui contiennent aujourd'hui l'acte de naissance de Jésus et la décapitation de Bar-Abbas sous le nom de Jean-Baptiste. Apollinaris « traite la théologie en s'appuyant sur des arguments humains et non sur l'Écriture, il enseigne des fables sur la Résurrection, un retour au culte de la Loi, à la circoncision, au sabbat (2) ». Quoi de nouveau dans tout cela ? Rien, au contraire, qui ne soit conforme aux *Paroles du Rabbi*. Toute cette partie du programme eût fait les délices de Papias et d'Irénée, avec cette différence qu'Apollinaris juge Bar-Abbas sur son dossier et non d'après sa mutation en Jésus : « Son enseignement christologique a jeté un tel trouble dans les églises, dit Basile, que si quelques-uns ont conservé l'ancienne foi chrétienne (3), un grand nombre, curieux de nouveautés, se livrent à des recherches passionnées sur l'Incarnation. Eustathe de Sébaste (4) s'est mis avec lui. L'hérésie gagne la Syrie, l'Égypte, la Pales-

(1) Grégoire de Nazianze, dans les deux *Lettres à Clédonius*.

(2) Basile, *Lettre* 263.

(3) Cet imposteur entend précisément la nouvelle, celle qui selon Apollinaris datait d'une vingtaine d'années en 362.

(4) Samarie, la Sichem des *Évangiles*.

tine, Chypre, la Cappadoce où elle n'a pas de peine à se répandre » (1). Épiphané, de son côté, prétend avoir connu des apollinaristes en Chypre; ils posaient des questions indiscrettes, mais plus gênantes encore, celle-ci par exemple, à ceux qui soutenaient la venue en chair de Jésus concurremment avec Joannès : « A-t-il pris un corps, des cheveux, des ongles, comme les nôtres ? » La décapitation, qui eût pu leur clouer le bec, n'était pas encore dans les *Évangiles*. Sans quoi on n'aurait eu qu'à les renvoyer à ceux où Jésus a une bouche avec laquelle il parle, hoit et mange, des cheveux sur lesquels Marie Gamaléenne, sa mère selon le monde, verse des parfums abondants, un corps dans lequel Toámin introduit des doigts inquisiteurs. Il faut croire que ces détails ne confèrent pas d'existence charnelle à Jésus, puisque personne ne s'en sert contre les Apollinaristes. Avec cela, entêtés dans leur folie, ils marcheraient à la mort plutôt que de renoncer à leurs idées ! Épiphané s'étonne qu'ils n'acceptent pas l'incarnation, (c'est-à-dire Jésus en chair), car ce serait leur intérêt (2).

Malheureusement, Apollinaris démontre par des documents auxquels Eustathe de Sébaste apporte l'appoint de toute la Samarie ce que Julien appelle l'imposture des *Évangiles*. Jésus n'est pas venu en chair, le triste individu qu'il recouvre est bien celui qui a été chassé du Sôrtaba par Pilatus, pris à Lydda par Saül, crucifié au Guol-golta et enterré à Machéron de Samarie, trop près de Sichem pour qu'on en puisse conter à un vieux Samaritain comme Eustathe. La façon dont a fini le personnage ne permet pas de croire qu'il revienne de

(1) Lettre 263.

(2) *Panarion*, I. LXXVII, 24.

sitôt pour juger les vivants et les morts. Apollinaris propose encore d'autres fables sur la résurrection, c'est-à-dire sur l'enlèvement du cadavre et sur le point topographique où il est enterré. C'est un odieux trouble-Église (1); et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a du talent, du courage et des vertus, mais il s'est laissé débaucher par les sophistes. Quels sont ces sophistes? Ceux qui entourent Julien dans Antioche, car Laodicée n'est pas loin d'Antioche, et Antioche n'est pas tellement loin de Sébaste qu'Eustathe ne puisse aider à l'enquête ouverte sur Bar-Abbas et sa sépulture. Car on ne saurait croire la perfidie des Apollinaris et des Eustathe : « Vous dites que le Verbe s'est fait chair en Bar-Abbas, disait Apollinaris? Vous dites que Dieu s'est fait homme? Mais si c'est un homme qu'on a crucifié, pour quelle raison le soleil cache-t-il ses rayons? Pourquoi la terre entière se couvre-t-elle de ténèbres? Pourquoi tremble-t-elle? Pourquoi ces pierres qui se rompent et ces morts qui ressuscitent? (2) Au contraire, si c'est le Verbe qu'on a mis en croix, pourquoi est-il mort? Depuis quand l'immortel est-il mortel, et le mortel immortel (3)? » La malice des apollinaristes allait plus loin encore, car, protagonistes des vérités morales introduites dans les *Évangiles*, et comme pour faire honte aux jehouddolâtres, ils donnaient eux-mêmes l'exemple de

(1) On cite une *Lettre du pape Libère à Athanase* contre les doctrines d'Apollinaris, mais les écrivains catholiques eux-mêmes (M. Voisin, *l'Apollinarisme*, Louvain et Paris, 1901, in-8) s'accordent à la trouver fautive. Il en est de même de la *Découverte de Damase* sur le même objet.

(2) Rapporté avec un semblant d'exactitude par Diodore. (Migne, *Patrologie grecque*, t. XXXIII, col. 1561.)

(3) Rapporté avec dénaturations par Théodore, *In quarto adversus Apollinarem libro*, dans Facundus d'Hermiane (l. IX, 4).

toutes les qualités qui manquaient à ceux-ci. On a pu les traiter d'hérétiques, on n'a jamais pu ternir leur mémoire autrement.

Grégoire de Nazianze donnerait à entendre qu'Apollinaris était Juif, mais on peut prouver le contraire, car dans son Église, qui avait ses évêques et ses rites particuliers, on ne reconnaissait pas les *Psaumes de David*, ne fût-ce qu'à cause de leur application à Bar-Abbas par les évangélistes; on chantait des hymnes populaires à la louange d'un Dieu qui ne s'appelait pas Iahvé : les hommes en travaillant les chantaient, les femmes en filant. Il y a dans tout cela quelque chose de doux et d'humain, une piété domestique d'un charme tranquille et pénétrant. Ce Fénelon du millénarisme avait moralisé les âmes simples de Laodicée. Un Juif n'aurait jamais écarté les *Psaumes de David*.

Grâce à la suppression totale de l'œuvre d'Apollinaris, le peu qui nous est présenté sous son nom provient de faussaires aux gages de l'Église et d'adversaires déclarés. On a fait si grandement les choses qu'aucun de ses contemporains ne semble l'avoir vu, ni vu ses ouvrages. Il naît on ne sait où, il meurt on ne sait quand. Tout ce qu'on sait, c'est qu'on a violé son Église, lacéré, brûlé, noyé ses écrits; on les a dispersés comme on disperse des os. Après quoi on l'a fait mentir tant qu'on a pu, à ce point qu'on a fini par distribuer, dans tous les pays où il laissait des partisans, de prétendus livres de lui approuvés par les Pères et les papes et par lesquels il se fait le champion résolu de Bar-Abbas ! La fraude est aujourd'hui découverte (1),

(1) Cf. dans l'*Apollinarisme* de M. G. Voisin, le chapitre : *La fraude des Apollinaristes*, p. 132 et suiv.

elle vient de la Palestine, transformée pendant plusieurs siècles en usine de faux, mais elle n'en a pas moins produit tout l'effet qu'on en attendait au cinquième et au sixième siècles. L'imposteur Cyrille d'Alexandrie trempa très probablement dans ce faux, c'est pourquoi on le représente aujourd'hui comme en ayant été victime. Malgré tout, et quoi qu'on ait pris son nom pour le contredire, Apollinaris apparaît, dans Athanase, tel qu'il fut véritablement. Il niait que le Verbe se fût incarné dans Joannès et que Jésus eût existé (1), il reprochait aux jehouddolâtres d'adorer, une créature : « le corps du Christos qu'eux-mêmes refusent d'adorer ; ils méprisent la chair du Verbe. On ne peut discuter sérieusement avec eux et l'Évangile est une fable impie (2). »

Ce qui nous touche le plus dans la vie d'Apollinaris, ce sont ses rapports avec Julien au moins par correspondance. La tradition ecclésiastique veut qu'Apollinaris ait envoyé son ouvrage sur le Verbe-chair à Julien, que Julien l'ait lu et qu'il en ait rendu compte en ces termes : « J'ai lu, j'ai compris et j'ai condamné (3). » Mais si, en sa qualité de platonicien, Julien condamna la théorie d'Apollinaris, il n'étendit point sa condamnation aux faits qui concordaient avec ses propres renseignements, il fit venir Apollinaris et Eustathe. Pour effacer

(1) Augustin (*De dono perseverantiz*) le reconnaît d'après Epiphane (*Contra Julianum*, ouvrage commencé. V. *Patrologie latine* de Migne, t. XIV, col. 1365) qui rapporte que des Apollinaristes qu'il interrogea confessèrent cette opinion.

(2) Athanase, *Lettre à Adelphius*, *Patrologie grecque*, t. XXVI.

(3) Sozomène, *Histoire*, V, 18. A quoi quelqu'un aurait répondu après conversion d'Apollinaris en jehouddolâtre : « Tu as lu, mais tu n'as pas compris ; car si tu avais compris, tu n'eusses pas condamné. »

la trace de leur intervention, l'Église dans Jérôme a été obligée de feindre un Apollinaris qui aurait réfuté Porphyre, et dont Jérôme aurait suivi les leçons dans Antioche, et elle recommande instamment la lecture de cet Apollinaris (1); car voici ce qu'il aurait écrit des Apollinaristes de Laodicée : « Considérez par quels arguments, par quels *lubriques problèmes*, avec quel esprit diabolique ils ruinent les textes, et comment, obligés de parler non selon leur sentiment, mais selon la nécessité, (2) ils produisent contre les Écritures *la même chose que les Gentils!* » (3) Et cet Apollinaris-là, Jérôme l'aurait entendu dans Antioche, quelque temps après la disparition de l'Apollinaris antijebouddolâtre.

Pour ce qui est d'Eustathe, c'est à lui, je pense, qu'est adressée la lettre, fausse ou vraie (4), dans laquelle Julien le prie de venir le rejoindre, au besoin par la poste publique. Ce qui me le fait croire, c'est qu'elle voisine avec la fausse *Lettre de Julien à Basile*, dans laquelle le faussaire a introduit le mot de l'empereur sur l'ouvrage d'Apollinaris : « J'ai lu, j'ai compris et j'ai condamné. » Ce faux nous sert à dater l'année où Apollinaris, avec l'aide d'Eustathe de Sébaste, documenta Julien sur les pèlerinages qui se faisaient au tombeau de Bar-Abbas.

XI. — En effet, la Samarie où il reposait avec son père, son oncle et quelques-uns de ses frères, s'était peuplée de fanatiques, de convulsionnaires et de charlatans qui tiraient de ces tombeaux des miracles, des

(1) Jérôme, *Lettre 70*.

(2) De l'enquête impériale.

(3) Jérôme, *Lettre 48, ad Pammachium*.

(4) *Œuvres de Julien*, éd. Talbot, Paris, 1863, in-8, p. 449.

prophéties, des remèdes et surtout de l'argent. Le tombeau qui produisait le plus, c'était naturellement celui du christ : « Ils adorent le bois de la croix dont ils tracent l'image sur leur front et sur leurs maisons, dit Julien, ils abandonnent les dieux éternels pour aller chez les Juifs adorer un mort ! S'ils s'étaient contentés d'aller avec les Juifs, ils n'adoreraient qu'un seul Dieu ; au moins n'adoreraient-ils pas un homme ou, pour mieux dire, plusieurs hommes misérables ! Comme les sangsues, ils sucent ce qu'il y a de plus mauvais dans le sang de l'humanité ! » Ainsi le culte des frères de Bar-Abbas était presque aussi répandu que le sien. D'autres, les ermites, « traîtres aux dieux éternels et sauveurs, ont abandonné les villes pour vivre dans les déserts, comme si l'homme n'était pas de sa nature un être sociable et fait pour vivre avec ses pareils. Beaucoup, sacrifiant leur liberté, se sont chargés d'entraves et de carcans » (1), pour ressembler davantage à leur dieu chargé de liens et néanmoins glorifié.

Cependant Julien avait décidé de dire toute la vérité au peuple d'Antioche. Les dieux qui avaient dévoilé l'imposture jehouddolâtrique étaient les expressions païennes de la Création, de la lumière prophétique et de l'instruction : Jupiter, Apollon, Calliope, et ses sœurs, les Muses directrices de l'intelligence humaine. Les évangélistes s'étaient purement et simplement emparés du mythe héliaque des païens pour en composer le personnage de Jésus. Le spolié, c'était Apollon dont le temple s'élevait à Daphné, près d'Antioche. C'était un site déli-

(1) Fragments d'une *Lettre à un pontife* ou plutôt d'un livre dont l'Église a prudemment supprimé le début où Julien traitait de la personne du mort.

cieux, que Julien met au-dessus de l'Ossa, du Pélion, des cimes de l'Olympe et des vallées de Thessalie (1).

Au dixième mois de l'année syrienne, (*loüs*, août,) (2) on célébrait la fête solennelle de celui que Julien place au premier rang « des dieux qui ont dissipé les ténèbres de l'athéisme ». Julien vint le remercier d'y avoir contribué par ses révélations, d'avoir livré à tous le secret de la mystification évangélique. Il reprocha vivement aux sénateurs de la ville leur indifférence pour la vérité. « C'est en face du dieu, devant son autel, aux pieds de sa statue, et devant un *petit* nombre de témoins (3), que j'ai couru sus à vos méfaits. » Il y eut donc là un discours solennel que nous retrouvons développé dans le livre de Julien *contre les Galiléens*, et dont le fond historique était tiré de celui de Celse. Ce discours porta sur « le mort », et il était conçu dans la forme d'un oracle d'Apollon Daphnéen. Apollon y annonçait qu'un prince bonnête et instruit ferait tomber le masque de Bar-Abbas. S'adressant à Apollon lui-même, Libanius lui dit : « Tu voyais celui que tu avais prédit, tu étais vu de celui que tu avais annoncé ! » (4) Le dieu reprenait son bien dans l'Évangile, en montrant que les miracles et les résurrections de Jésus étaient simplement les « réalisations fictives

(1) *Lettre à Libanius*, p. 384 de l'éd. Talbot.

(2) Le mois du *Lion*, celui qui succède aux *Anes* dans la kabbale chrétienne. « Qu'est-ce que le Lion ? dit Julien, (*Sur la mère des dieux*, IV.) Nous savons que c'est le principe igné, c'est-à-dire la cause qui préside à la chaleur et à la flamme. » Cf. l'image de l'Éon-Lion dans *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 257.

(3) Le temple était plein, on peut en être sûr. La scène réelle est remplacée dans le *Misogogon* par une histoire d'oie qui sent son moine à plein nez. L'animal dont il fut question ce jour-là, ce n'est pas l'oie, c'est l'âne.

(4) *Monodia super Daphnæi templum*.

de signes annoncés. » (1). Quant à celui que le peuple appelait christ et dont il allait adorer le tombeau chez les Juifs, c'était Joannès :

« Ce mal provient de Joannès (2) ; mais ce que vous avez inventé dans la suite, en ajoutant de nouveaux morts à votre ancien mort (3), comment le détester assez ? Vous avez tout rempli de tombeaux et de sépulcres, quoiqu'il ne vous soit dit nulle part de vous rouler devant les sépulcres et de les honorer ! »

Tout ce qui s'est passé ce jour-là au temple de Daphné était dans la *Vie de Julien* qu'Eunape a écrite, car Eunape ne se contentait point de nier Jésus : il savait qui était en lui, c'était l'argument invincible. Et cet argument, il l'a repris dans son *Histoire générale* (4)

(1) Séméiologies. « Virtutes ejus fuerunt quas Apollo portentificas appellavit. » (Lactance, *De verâ sapientiâ*, l. IV, ch. xv.) *Portentificus* est un qualificatif traduit du grec et qui ne se trouve que dans Lactance.

(2) Quoi de plus clair ?

(3) Pour parer le coup, Cyrille prête à Julien l'opinion que cette habitude provient des apôtres après la mort de leur maître. Mais Julien disait tout le contraire, sachant qu'il n'y avait qu'un maître parmi ces malheureux, Jehouda, le Joannès senior, auquel avait succédé Iar-Jehouda, le Joannès baptiseur, dont ses frères disaient qu'il avait survécu aux exécutions de Pilatus. Loin de se rouler sur son sépulcre, ils en avaient soigneusement dissimulé l'emplacement à leurs contemporains.

(4) Quatorze livres qui comprenaient l'*Histoire des Césars* depuis Claude II jusqu'à Arcadius, empereur d'Orient (395-408). Photius dit dans sa *Bibliothèque* qu'il y eut de cet ouvrage deux éditions différentes. Nous n'en possédons que des fragments « conservés » par Suidas, si toutefois le mot « conservés » peut convenir à une telle opération. A la vérité, Eunape avait laissé des moines un portrait que l'Eglise ne pouvait décemment transmettre à la postérité. L'*Histoire générale* d'Eunape, avec sa *Vie de Julien*, ses *Vies des philosophes et des sophistes*, a été détruite aux endroits psychologiques. Ce n'est pas de ces témoins-là qu'il faut à l'Eglise. Pourtant il nous est parvenu quelques lignes d'Eunape (*Vies d'Edésius et d'Antonin*, (mais très remuées,) sur « ces gens appelés moines qui, tout en ayant la forme humaine, vivaient comme des animaux et se livraient à toutes

où il montrait toute la fourberie ecclésiastique (1).

Pour arrêter par des moyens humains l'essor de cette odieuse superstition, Julien ordonna de relever les temples dans toutes les villes hélicoles et de détruire les tombeaux qui étaient la cause première de tant de scènes répugnantes. En donnant un tel ordre, il visait spécialement les tombeaux des « athées de Palestine », (Bar-Abbas et ceux de ses frères que les initiés adoraient presque à l'égal de l'ainé). Celui de Bar-Abbas que vénéraient les jebouddolâtres de Judée était, en somme, le Saint Sépulcre. Julien n'avait qu'un but : montrer que ce scélérat n'était nullement ressuscité, comme le soutenaient les imposteurs qui vivaient de lui, et qu'il n'était point assis à la droite de Dieu, lequel d'ailleurs n'avait ni droite ni gauche. Vers la fin d'août, les Grecs, Syriens et Phéniciens de Samarie, exhumèrent les restes de Bar-Abbas, les transportèrent à Sébaste, les mélangèrent à des os d'animaux, — inutile injure ajou-

sortes d'excès que je n'oserais rapporter. Mais j'ai déjà parlé de ces gens-là dans mon *Histoire générale*. Ils regardaient comme un acte de piété de profaner les choses divines. A cette époque, du reste, tout homme affublé d'une robe noire et qui ne craignait pas d'affecter en public un maintien peu décent, avait permission d'exercer une autorité tyrannique. C'est à ce haut point de vertu que l'humanité en était arrivée. Ces moines furent donc établis à Canope et là ils substituèrent à des divinités accessibles à l'intelligence un culte d'esclaves, et encore d'esclaves méprisables, auquel ils soumièrent les hommes. Recueillant, en effet, les ossements et les têtes des misérables que leurs nombreux crimes avaient fait condamner par la justice de la cité, ils les présentaient comme des dieux, se roulaient convulsivement sur ces restes immondes, et s'imaginaient que le contact impur de ces sépultures les rendait meilleurs. Ils les appelaient martyrs, diacres, arbitres des prières auprès de la divinité, quand ils n'avaient été que des esclaves infidèles, sans cesse roués de coups de fouet, et portant sur leurs corps les marques infamantes que leur avait values leur perversité. Et la terre souffre de pareils Dieux ! »

(1) Photius l'avoue dans sa *Bibliothèque*, au mot : Eunape.

tée à une mesure d'intérêt public, — et les réduisirent en ceodres : fait tellement incontestable que tous les historiens ecclésiastiques sont obligés de le reconnaître (1) ; et il semble qu'à mots très couverts, — plus couverts aujourd'hui qu'autrefois ? — Grégoire, évêque de Nazianze, y fasse quelque allusion dans ses discours (2). La tradition ecclésiastique veut que les jehouddolâtres aient sauvé quelques débris du corps de Bar-Ahbas et les aient envoyés à Athanase, lequel, n'ayant point encore quitté Alexandrie, les aurait déposés avec respect dans la muraille d'une église anonyme de cette ville (3). Tradition précieuse en ceci qu'Athanase apparaît complice très conscient de la fourberie évangélique mise à nu par Julien. Julien savait tout ! Athanase aussi.

Le nom de Photin, évêque de Sirmium (4), est également mêlé à l'affaire, on devine pourquoi. Photin avait écrit contre la jehouddolâtrie et les jehouddolâtres des livres répandus dans toutes les églises ariennes, et que l'imposteur Augustin a parfaitement connus. Pour Photin, Jésus n'avait d'autre corps que celui de Bar-Ahbas, ce qui fut démontré une fois de plus par la découverte de son tombeau (5). Cette découverte était un

(1) Cf. *Les Marchands de Christ*, p. 67.

(2) *Oratio V*, 29.

(3) Rufin. *Histoire ecclésiastique*, II, 28. Athanase était hors d'Alexandrie depuis le mois de décembre 361. Cf. le présent volume, p. 375.

(4) Métropole de la Pannonie.

(5) Dans le *Contre Julien* on fait intervenir Photin à un tout autre propos. Dans ses écrits Photin montrait que Bar-Ahbas n'était nullement en Dieu à l'origine des choses, puisqu'il était né sous Hérode en 738 de Rome. Le *Contre Julien* fait dire à Julien que « le fils de Marie, ou tout autre », était en Dieu dès l'origine, « ce qui est en même temps répondre à Photin. » *Œuvres de Julien*, trad. Talbot, p. 345.

succès pour la vérité que défendait l'évêque. En effet on produit une lettre de Julien à Photin (1), et dans cette lettre il est dit que Bar-Abbas avait reçu la sépulture des infâmes. Mais il n'est pas dit pendant combien de temps, ce qui rend le document suspect, car Julien savait parfaitement que, si Bar-Abbas avait été déposé dans le cimetière des criminels, cet ensevelissement n'avait duré qu'un jour; après quoi le corps avait été transporté à Macbéron. Si Julien a écrit à Photin, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, ce n'a pu être que pour lui annoncer la dispersion des restes de Bar-Abbas. Nous sommes donc en présence d'une lettre substituée. Il y est dit, en effet, que Photin « est bien près d'être sauvé, pour avoir nié que celui qu'on avait cru dieu ait pu prendre chair dans le sein d'une femme » (2). Certaines parties peuvent être authentiques en substance, comme celle où Julien annonce son intention d'écrire « contre le nouveau dieu galiléen », et voie à l'opprobre, « Diodore, le mage du Naziréen, le sophiste subtil (3) d'une religion grossière. » Ce Diodore est le futur évêque jehouddolâtre de Tarse; il était alors prêtre à Antioche et dans un état de santé où l'auteur de la lettre voit un signe de la vengeance des dieux.

Si l'Église a pu avouer dans ses historiens que le tombeau de Bar-Abbas avait été détruit et ses ossements brûlés, elle n'a pu laisser la trace de cette mesure

(1) Cette lettre est reçue par Hertlein dans la *Correspondance de Julien* (éd. Teubner). Il n'y a aucune raison pour l'y laisser.

(2) Photin avait dit tout le contraire, sachant très bien de qui Bar-Abbas était fils et que Jésus n'était né de personne.

(3) Il avait étudié à Athènes. C'est un sophiste de ce genre qui a fabriqué les *Lettres de Paul*.

de purification religieuse dans les œuvres de celui qui en a été l'auteur. Si nous ouvrons le *Misopogon*, nous y lisons que la chose s'est passée non à Samarie, mais à Émèse, et à supposer qu'elle se soit répétée à Émèse, pour des tombeaux de jehouddolâtres (1), il n'est plus dit un mot de la première, la seule qui intéresse la vérité. On lit dans le *Misopogon* que les habitants d'Émèse « mirent le feu aux tombeaux des Galiléens » (2). Mais il n'y avait point d'apôtres galiléens enterrés à Émèse, tandis qu'il y en avait non loin de Samarie ou Sébaste. C'est donc très certainement de Sébaste, d'où était Eustathe, que Julien parlait à propos des ossements brûlés.

D'où la comparaison, incompréhensible sans cela, qu'il établit entre les sentiments des jehouddolâtres d'Antioche à son endroit et celle des gens de Sébaste : « Vous aimez christ, vous en faites votre divinité tutélaire, à la place de Jupiter, d'Apollon Daphnéen, et de Calliope qui a mis à nu votre perfidie (3). Mais ceux

(1) Il est bien vrai qu'en certaines villes les habitants passèrent les bornes de l'édit. Julien proteste contre ces excès qui n'étaient ni dans ses intentions ni dans ses instructions.

(2) Toutes les fois que Julien aborde ce sujet, les ciseaux de l'Église fonctionnent impitoyablement. « Je soupçonne, dit la Blérierie à propos de ce passage du *Misopogon*, § 49, qu'il y avait là quelques blasphèmes que les copistes auront retranchés. »

(3) Ce passage du *Misopogon*, où Julien fait allusion à l'Apocalypse anti-jehouddolâtre, s'éloigne considérablement de l'original. Aussi l'a-t-on interprété autrement que nous. De ce qu'il en reste : « Jupiter, Apollon Daphnéen, et Calliope qui a mis à nu votre perfidie, » on a conclu que Julien voulait dire : « Ils m'ont appris que les chansons dirigées contre moi et présentées comme venant d'Élesse provenaient réellement d'Antioche. » Mais ce n'est pas de cette petite ruse qu'il veut parler, c'est de la grande, de celle qui constitue l'Évangile. Apollon Daphnéen et les Muses ne peuvent plus rien apprendre à Julien au sujet des chansons et au moment du *Misopogon*; leur temple, comme on va le voir, est en cendres depuis octobre !

de... aimaient-ils christ, eux qui out mis le feu aux tombeaux des Galiléens? »

Les jebouddolâtres répondirent en renversant dans plusieurs villes les autels païens nouvellement élevés. Fidèles à une habitude qui datait de Bar-Abbas, ceux d'Antioche résolurent de se venger, sinon de Julien, du moins du dieu qui avait « mis à nu leur perfidie. » Aux prophéties qu'ils débitaient contre Julien ils ajoutèrent un refrain qui leur était familier : l'incendie, « Livré à leur audace par la négligence des gardiens, « ces athées » réduisirent en cendres le temple de Daphné (1). Entreprise impie, dit de son côté Libanius (2), où s'affirme une âme scélérate, une main criminelle. » Autant en firent-ils de celui d'Apollon Pythien à Batné (3).

Malgré les sophistications ecclésiastiques du *Misopogon*, Julien établit très nettement encore la relation de cause à effet qui existe entre l'incinération du mort de Machéron et l'incendie du temple d'Apollon. « Quelques-uns de vous, impies envers les dieux, ont livré le temple du Dieu daphnéen à ceux qui s'étaient fâchés à cause des reliques du mort; (4) et alors, soit négligence

(1) *Misopogon*, § 8, p. 299 de l'édition Talbot.

(2) *Monodia super Daphuzi templum*.

(3) *Lettre à Libanius*, p. 384 de l'éd. Talbot. Quoique remaniée par l'Église, il en résulte que le temple de Batné fut mis dans le même état que celui de Daphné. On a laissé cette constatation, mais biffé tout ce que Julien mandait à Libanius sur l'identité de la cause et l'état des lieux. Et comme à Batné il avait été l'hôte du philosophe Sopater, gendre de Jamblique, on a introduit ceci : « Il a reçu chez lui mainte et mainte fois mon cousin (Constance) et mon frère germain (Gallus) et pressé souvent par eux, comme cela devait être, de renoncer au culte des dieux, il a su se préserver, chose difficile, de cette maladie. »

(4) Pour Julien comme pour Celse, (Cf. le présent volume, p. 369). Bar-Abbas, c'est « le mort » : « Vous allez chez les Juifs adorer un mort! » dit-il aux jebouddolâtres.

des premiers (les gardiens), soit intelligence avec eux, ils (les jehouddolâtres) ont mis le feu au temple : spectacle horrible pour les étrangers, mais agréable à vous (jehouddolâtres) ainsi qu'au peuple, et au Sénat qui ne se préoccupe point des coupables. Moi, je suis certain que le dieu avait abandonné le temple avant l'incendie. Dès mon entrée, sa statue me le fit connaître (1), et j'invoque contre les incrédules le témoignage du Grand Soleil. » Avant l'incendie, Apollon avait dit la vérité, et cette vérité demeurait, en dépit de ceux qui avaient renversé son image.

Il n'avait pas trompé Antioche : le corps de Jésus, c'était bien Joannès, baptiseur, christ et auteur de l'*Apocalypse*, ainsi que Julien, transformé en oracle d'Apollon, l'avait annoncé au Sénat de la ville : « Le Dieu a confirmé mes paroles (2), dit Julien. Plût au ciel qu'il n'eût jamais quitté le séjour voisin de la ville qu'il avait habitée si longtemps, afin de pouvoir, dans ces temps calamiteux, changer l'esprit et arrêter les mains de la violence devenue maîtresse ! » (3) Libanius, s'adressant à Apollon, exprime la même pensée : « Tu venais, lui dit-il, d'être débarrassé du voisinage d'un mort importun, et voilà que tu fuis soudain notre hommage et notre culte ! » (4)

On lit dans Ammien Marcellin que, pour unique réponse à l'incendie de Daphné, Julien fit fermer l'église d'Antioche. C'est bien peu. Aussi les historiens ecclé-

(1) Par ses débris.

(2) Les paroles du discours qu'il adressa au Sénat d'Antioche pour se plaindre de la déplorable inclination des habitants pour Har-Abbas. On les a modifiées sensiblement.

(3) *Misopogon*, § 24, p. 315 de l'éd. Talbot.

(4) *Monodia super Daphnæi templum*.

siastiques ont-il brodé autour de cette fermeture une suite de scènes où le dévergondage de leur imagination se livre ample carrière. Julien fait dépouiller l'église de ses ornements et de ses vases sacrés. Son oncle, le comte Julien, un renégat, la pille officiellement avec deux autres renégats de sa sorte, le trésorier Elpidius et le surintendant Félix. Au spectacle des vases d'or et d'argent dus à la munificence de Constantin et de Constance : « Voyez, s'écrie Félix, dans quelle vaisselle on sert le fils de Marie ! » Quant au comte Julien, il urine contre la table sainte, puis prenant une posture plus obscène encore, il souille de son ordure païenne les vases consacrés au culte de Bar-Abbas ! Après avoir giflé l'évêque arien, Euzoïus, qui tente de s'opposer à ces actes défécatoires, il fait comparaître devant lui le prêtre Théodoret, un homme abreuvé des Saintes Écritures, il le fait mettre sur le chevalet où son corps est tellement tiré qu'il semble devenu long de huit pieds, ce qui augmente d'autant son éloquence et l'apostasie de Julien : « Quitte la doctrine d'un mort, lui dit Julien, sacrifie et vis ! » Théodoret répond : « Reconnais le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et Jésus-Christ, son fils, dont le sang précieux t'avait racheté ! — Tu donnes à un crucifié, mort et enterré, le nom de Créateur du monde ? — Je prêche un crucifié qui est mort et enterré, qui est ressuscité d'entre les morts, par qui tout a été fait, qui est le Verbe et la Sagesse du Père, et que toi-même adorais quand tu étais sage, si vraiment tu as pu, un jour, être sage. » Nonobstant ces déclarations, Julien lui affirme qu'il ne le fera pas tuer, mais sa résolution change quand, s'armant des prophéties que les vieilles faisaient courir sur l'empereur, le jehouddo-

lâtre ajoute : « Ton tyran, qui se flatte de faire gagner la victoire aux païens, ne pourra pas vaincre ! Il périra de telle sorte que nul ne saura par qui il a été frappé ! Il ne reviendra pas dans le pays des Romains ! » Le comte Julien le condamne alors à être décapité... comme feu Jean-Baptiste. Mais l'empereur, son neveu, à qui il rend compte de l'exécution de Théodoret, manifeste son mécontentement en ces termes : « Tu as agi contrairement à ma politique. Je me suis efforcé de détruire par tous les moyens la loi des Galiléens (1), mais je n'ai commandé de violenter ou de tuer aucun d'eux. Tu as mal agi en donnant aux Galiléens l'occasion d'écrire contre moi, et d'attribuer le titre de martyr aux malfaiteurs qui ont été mis à mort (2). Vois à ne faire périr aucun d'eux, et donne à tes subordonnés des instructions semblables ! » (3)

Julien avait pris toute une ville en flagrant délit de mensonge : « menteurs qui n'êtes bons qu'à danser en cadence, dit-il, les premiers en larcin et en parjure ! » (4) Ce sont de ces choses qu'on ne pardonne pas. On l'accabla d'injures, anonymes toutefois, comme le veut la règle. Le pauvre Julien se prit à regretter ses Gaules, sa chère Lutèce : « Les Gaulois m'aimaient d'une affection si vive, à cause de la ressemblance de nos mœurs, qu'ils ne craignirent point de prendre pour moi les armes et de m'offrir de fortes sommes d'argent. Plus d'une fois, comme je refusais, ils me forcèrent d'accepter, se montrant en tout d'une obéissance parfaite ; mais le

(1) Nullement, mais leurs tombeaux.

(2) Bar-Abbas et consorts.

(3) Sur toutes ces turpitudes, cf. Allard. *Julien l'Apostat*, t. III, pp. 74-82.

(4) *Misopogon*, § 12, trad. Falbot, p. 302.

point capital, c'est que de chez eux le bruit de ma gloire et de mon nom passa jusqu'à vous; tous me proclamaient brave, intelligent, juste, redoutable à la guerre, habile dans la paix, affable et bon. Vous, vous leur avez répondu d'abord que j'ai bouleversé le monde! Or, j'ai la conscience de n'avoir rien bouleversé, à mon escient ou à mon insu. Vous ajoutez qu'il faudrait faire des cordes avec ma barbe (1) et que je fais la guerre au X (2). Et puis vous regrettez le K (3). Plaise aux dieux tutélaires de votre ville de vous en donner deux (4), pour avoir calomnié à ce propos les cités voisines, villes saintes et vouées au même culte que moi, en faisant croire que les satires composées contre moi émanaient d'elles! Moi, je sais qu'elles m'aiment plus que leurs propres enfants, elles qui se sont hâtées de relever les temples des dieux et de *détruire tous les tombeaux des athées* sur un de mes ordres récents (5): zèle ardent, fougue emportée qui se déchaina sur des impies plus que ne souhaitait ma volonté! Chez vous, au contraire, nombre de gens ont renversé les autels nouvellement élevés, et ma douceur a eu grand'peine à les maintenir dans le devoir » (6-7).

(1) Pour le lier et le pendre au bois, comme on avait fait à Bar-Abbas.

(2) Initiale grecque de Christ.

(3) Initiale grecque de Constance.

(4) Deux barbes à faire des cordes, mais cette fois contre les jehoudolâtres.

(5) Julien ne nomme aucune de ces villes, mais il y en avait plusieurs, en Palestine même, notamment Gaza. On peut donc être sûr qu'avant les corrections de l'Eglise il n'était pas question d'Emèse comme s'étant, elle seule, distinguée des autres villes en mettant le feu aux tombeaux des Galiléens.

(6) *Misopogon*, § 22, édition Tatbot, pp. 312, 313.

(7) *Misopogon*, § 6, trad. Talbot.

Outre les satires contre la barbe et le barbu, on lui décocha des prophéties d'une complexion moins signalétique, dans lesquelles on se plaignait qu'il attentât par sa chaste simplicité à la liberté de mœurs dont on jouissait encore sous Constance. « Voilà, disait-on, tout le bien que tu nous procures, et pour nous débarrasser de ce fléau, nous nous sommes adressés aux vieilles qui rôdent autour des tombeaux. Du reste, nos traits d'esprit ont atteint le but, nous t'avons percé de nos sarcasmes comme de flèches. Aussi comment feras-tu, mon brave, pour affronter les traits des Perses, toi qui trembles devant nos brocards ? »

Il partageait avec les dieux l'honneur d'être insulté par la ville (1) : « Jamais, dites-vous, le X n'a fait de mal à notre ville, non plus que le K. » L'énigme inventée là par votre finesse n'est pas facile à comprendre. Cependant quelques-uns des vôtres me l'ont expliquée. Nous avons appris quels sont les noms que désignent ces initiales. X veut dire Christ et K Constance... Quant aux injures que votre malice a vomies contre moi, soit en particulier, soit en public, dans des vers anapestes, ... non, jamais je ne vous ferai pour cela le moindre mal ! Pas de tête coupée, de fers, de prison, d'amende. A quoi bon ? Puisque la vie réglée que vous me voyez mener avec mes amis vous semble méprisable et importune, puisque je ne vous offre point de spectacle qui vous agrée, j'ai résolu de quitter cette ville et de m'éloigner, non que j'aie l'esprit assuré de plaire à ceux chez qui je vais (2), mais parce que je crois qu'il

(1) *Misopogon*, § 18, trad. Talbot.

(2) Les villes de Syrie qui sont sur le chemin de la Perse : Litarbe, Bérée, Batné, Hiérapolis.

vaut mieux, si je suis frustré de l'espérance de leur paraître beau et bon, leur communiquer quelque chose de ma rudesse et ne plus infecter cette cité florissante du mauvais parfum de ma modération et de la sagesse de mes amis (1). »

De la guerre contre les Perses Julien reviendrait-il vivant? Qui se réaliserait de l'oracle d'Apollon ou de la malédiction chrétienne? « L'Empereur, disait Libanius, conduit vaillamment la guerre, et il la mènera jusqu'au point où il doit rencontrer la récompense. C'est pourquoi l'on doit avoir confiance qu'il reviendra, après qu'il aura glorieusement atteint ou même entièrement renversé la domination persane... Bientôt, notre armée soupera dans Suze, et les Perses captifs verseront à boire à nos soldats. » Mais les jehouddolâtres tenaient que Julien mourrait d'une flèche conduite par l'invisible main de Bar-Abbas, et l'un de leurs historiens, Théodoret, a marqué leurs espérances par ce bout de dialogue où perce le génie du faux. Un jehoudolâtre, pédagogue à Antioche, rencontre un jour Libanius : « Que fait maintenant le fils du charpentier? » demande ironiquement le sophiste. Et le pédagogue : « Le Maître du monde, que tu appelles le fils du charpentier (2), fabrique un cercueil! » Et en effet le 23 juin 363, après trois mois d'efforts vains pour fixer la victoire, Julien tombait, frappé de la flèche d'un chrétien qui s'est conduit comme un Parthe ou d'un Parthe qui s'est conduit comme un chrétien : « Tu as vaincu, Galiléen! » voilà le cri que l'Église, sauvée par cette flèche, a mis dans la bouche de Julien expirant.

(1) *Misopogon*, § 26, trad. Talbot, p. 316.

(2) L'imposture ne perd jamais ses droits.

Car Julien vivant et victorieux, c'eût été le retour des dieux enveloppés dans les plis du drapeau, et l'assaut donné au christianisme par toutes les forces intellectuelles de l'Empire.

XII. — Dans la découverte du squelette de celui que les *Évangiles* nommaient Joannès à cause de son royal état de Baptiseur, il y avait de quoi faire reculer toute autre institution que l'Église. Julien mort, on déclara que Joannès était un personnage entièrement distinct du crucifié, et, pour en administrer la preuve, on lui coupa la tête dans les trois *Évangiles* dont on disposait alors, Matthieu, Marc et Luc (1), sans dire toutefois en quel endroit de Palestine on la lui avait coupée. Car le nom seul de Machéron eût été une preuve de l'identité charnelle de Jésus avec le Baptiseur.

La disparition des restes de Bar-Abbas sous le nom de Joannès devint la preuve de sa divinité sous celui de Jésus, car plus le corps découvert à Machéron était celui de Joannès et plus celui de Jésus était monté au ciel : « On a découvert le corps de Joannès à Machéron, disaient les évêques jehouddolâtres à leurs dupes, et en effet c'est bien là que les disciples l'ont enterré, nous le reconnaissons hautement ! Mais puisqu'il est mort décapité, et que le corps du crucifié a disparu du Golgotha le lendemain de l'Eucharistie, c'est que le crucifié n'a fait qu'un saut de la terre au ciel ! S'il en était autrement, c'est au Golgotha même qu'on aurait retrouvé son corps ! » Cette interprétation se répandit avec une telle rapidité que Celse, à supposer qu'il eût écrit avant l'incinération des os de Bar-Abbas, reprit

(1) Cf. *Les Marchands de Christ*, p. 171.

la plume pour consigner cet événement dans son *Discours* avec l'argument nouveau qu'en tiraient les évêques en faveur de ce Jnif de rapport : « Croyez qu'il est le fils de Dieu, disent-ils, quoiqu'il ait été lié honteusement et frappé du supplice le plus infâme, et que *tout récemment il ait été traité avec la dernière ignominie. Croyez-le d'autant plus pour cela même!* » Or, objecte Celse, « si les uns proposent celui-ci (Joannès), les autres un autre (Jésus), que seront ceux qui désirent sincèrement être sauvés ? Faudra-t-il qu'ils jettent les dés pour savoir de quel côté se tourner et à qui s'attacher? (1)... Car ces charlatans évitent autant qu'ils peuvent les hommes les plus polis, parce qu'ils ne se laissent pas tromper aisément, pour prendre les plus grossiers dans leurs filets » (2).

Il n'en restait pas moins que le corps de celui qu'on appelait christ avait été dérangé dans son repos et détruit. On soutint alors que c'était simplement sous la forme d'une statue. Or vous connaissez l'aversion des chrétiens juifs contre tout ce qui était représentation de la figure humaine. Vous savez d'autre part qu'il n'avait pas été possible, depuis deux siècles, de rencontrer une seule personne capable d'établir l'existence de Jésus autrement que par la mystification évangélique. Eh bien! il s'est trouvé quatre « historiens ecclésiastiques », Eusèbe, Rufin, Philostorge et Sozomène, pour déclarer qu'il y avait, sur la place publique, à Césarée Panéas, ville la plus voisine des sources du Jourdain, *une statue de Jésus que l'hémorroïsse* (3)

(1) *Contre Celse*, VI, § 6.

(2) *Contre Celse*, VI, § 14.

(3) L'hémorroïsse, c'est la fille de Jaïr, aliàs la femme de Sbehimon

guérie par lui avait fait dresser par reconnaissance ! Et cette statue y serait encore si, sur l'ordre de Julien, les païens, emportés par une iconoclastie dont on ne trouve point d'exemple dans le christianisme, ne l'eussent renversée, traînée devant de nombreux témoins à travers la ville et finalement mise en pièces ! Et la preuve qu'elle y était bien, c'est qu'elle fut remplacée par l'image de Julien, tandis que les fidèles recueillaient pieusement les débris de l'autre et les déposaient dans l'Église, car — tout se tient — il y avait une église jehouddolâtre à Césarée depuis Tibère !

Afin que personne ne pût soupçonner l'endroit où on avait retrouvé le corps du Joannès, on inséra dans Jean Chrysostome « qu'hormis saint Pierre et saint Paul, saint Jacques le Mineur et saint Thomas, on ne connaissait la sépulture d'aucun apôtre. » Ce n'est pas tout : en dépit des *Passions de Pierre et de Paul*, où Paul meurt décapité sur la route d'Ostie, Grégoire de Nysse et Jean Chrysostome déclarèrent l'un et l'autre (1) que Paul n'avait pas été décapité, mais bien pendu (crucifié) !

Sitôt que Joannès eut le cou coupé et que Jésus fut libéré de toute identité avec lui, le Saint Sépulcre, qui avait été à Machéron jusqu'en août 362, fut désormais reporté au Guol-golta. Des gardes furent constitués par Pilatus autour du caveau provisoire où Bar-Abbas avait été déposé par Joseph l'Haramatas, afin qu'il fut constaté par des témoins romains qu'il n'en avait pas pu sortir par un enlèvement nocturne, et son corps

dit la Pierre, que Jésus ressuscite en la guérissant de sa perte de sang. Cf. *Les Évangiles de Satan*, deuxième partie, p. 262.

(1) Homélie XXVI, in *Hebræos*.

s'enleva de lui-même au ciel lorsqu'il parut bon à l'Église qu'il en fût ainsi. Et puisqu'elle avait décidé que Joannès, sous le pseudonyme de Jésus, avait été consubstantialisé avec son Père en 325 par le concile de Nicée, restait à trouver dans l'entourage de Constantin, par exemple, un témoin qui dès cette époque fût allé visiter le Saint-Sépulcre... au Guol-golta!!!

Il y avait dans la maison de l'empereur une vieille criminelle dont l'âge n'avait point affaibli la méchanceté. C'était sa propre mère Héléne, jadis répudiée par Constance l'Ancien, quoi qu'elle eût déjà de lui Constantin. Grande conseillère de meurtres, surtout au sein de sa famille, c'est à sa demande que Constantin avait fait tuer Fausta, sa seconde femme. Le Synode d'Ancyre, en 314, avait décidé que pour l'homicide volontaire la pénitence serait perpétuelle et que le coupable ne recevrait l'absolution qu'à la mort. Héléne comprit : on tira d'elle, au détriment du peuple, toutes sortes d'églises, de confessions (1) et d'ornements en or et en pierreries, après quoi elle mourut dans la juste malédiction de Dieu. Puisqu'on jonglait dans l'espace avec les morts, pourquoi ne déciderait-on pas que, tenant à reposer dans la paix du Seigneur, à laquelle ses quatre-vingts ans ne lui donnaient pas droit, elle serait allée en pèlerinage à Jérusalem où l'attendait un certain Macaire que nous avons revu depuis avec le prénom de Robert ? Ce Macaire, — un saint, bien entendu, ... fête le..., — aurait fait exécuter près du Guol-golta, dans l'ancien terrain des anciennes carrières de l'ancien jardin de Nicodème, des fouilles dont les résultats avaient été en

(1) Chapelles.

quelque sorte foudroyants. A la voix de Macaire Hélène ordonne la destruction d'un temple et d'une idole de Vénus que les païens, avec leur légèreté coutumière, avaient élevés sous Hadrien, croit-on, au-dessus du sépulchre « où avait été enseveli Jésus. » En cherchant bien on trouverait le sépulchre et, en effet, il y était ! Macaire avait fait bonne mesure : on trouva trois croix enterrées, mais le travail avait été un peu précipité, on ne put savoir, hélas ! laquelle était celle de Bar-Abbas, parce que les inscriptions et les clous étaient séparés des croix.

Autre imposture et non moins forte.

Afin de donner le change sur le Bar-Abbas à propos duquel les jehouddolâtres d'Antioche brûlèrent le temple d'Apollon Daphnéen, on a inventé un certain Babylas martyr, dont le corps aurait été enterré en face du temple, et que Julien aurait fait exhumer pour les persécuter dans leurs croyances. Entre Barabas et Karabas (1) il n'y a qu'une lettre de différence, l'initiale; entre Barabas et Babylas il n'y en a que trois, celles du milieu, mais dans les trois noms le nombre des lettres est le même (2). Les faussaires qui ont inventé Babylas ont respecté ce nombre, afin qu'à ceux qui découvriraient qu'on avait déterré Barabas, l'Église pût répondre que le déterré s'appelait non Barabas, mais Babylas, et qu'il était enterré non à Machéron de Samarie, mais

(1) Nom sous lequel Barabas est désigné dans le texte actuel du *Contre Flaccus* de Philon, à propos de la mascarade d'Alexandrie. Cf. *Les Marchands de Christ*, p. 412.

(2) Remarquons que ce mot rappelle à la fois celui de Babylone et de Baal-Zib-baal, surnom que les Jérusalémites donnèrent à Jehouda de Gamala et qui dérivait lui-même du dieu-poisson qu'on adorait à Gaza.

presque dans le temple du dieu qui avait révélé à Julien l'identité corporelle de Bar-Abbas et de Jésus.

Toute cette histoire de Babylas vient des imposteurs émérites qui s'appellent Sozomène, Théodoret et Philostorge. Afin que le corps de Babylas se trouvât près du temple d'Apollon lors de l'incendie, Sozomène dit que Gallus, frère de Julien, s'étant fait jebouddolâtre, avait construit, en face du temple, une église où il avait transporté cette précieuse dépouille, et que, dès ce jour, toute pratique divinatoire devint impossible dans le sanctuaire païen. De cette manière Apollon n'avait rien pu révéler à Julien sur Bar-Abbas. L'Église a également forgé et mis sous le nom de Jean Chrysostome certain discours *In sanctum Babylam contra Julianum et Gentiles*, dans lequel il est dit que du saint « une divine rosée semblait descendre dans les âmes où elle éteignait les feux impurs, brisait la tyrannie de la débauche, insinuait la piété », et que, semblable à un pêcheur qui jette ses filets, Babylas, installé en face du Dieu païen, prenait chaque jour quelques-uns de ceux que les délices du site avaient attirés à Daphné. Mais le tombeau du Pêcheur d'hommes qui fut dérangé dans son sommeil était plus près de Jérusalem que d'Antioche.

Dans ce même discours de Jean Chrysostome, on raconte que, si l'oracle d'Apollon ne parlait plus au temps de Julien, — or il n'avait jamais mieux parlé, — c'est que Daphné était rempli de cadavres (1). En effet, on lit dans Ammien Marcellin (enzôné?) que Julien fit alors « exhumer les corps enterrés aux environs de la source, d'après le rite dont s'étaient servis les Atbé-

(1) *In Sanctum Babylam*, 13. La phrase vient de Julien lui-même : « Vous avez tout rempli de cadavres. »

niens pour purifier l'île de Délos » (1). Ouvrez les historiens ecclésiastiques tels que Sozomène, Théodoret et Philostorge, vous assistez à la sortie solennelle des restes de Babylas hors de Daphné, et à leur translation dans le cimetière d'Antioche, clergé en tête, chantant les *Psaumes* de David, au milieu d'une foule innombrable (2).

Quant aux braves Apollinaristes, si dangereux par le témoignage de leur maître et par sa collaboration avec Eustathe de Séhaste, on a travaillé à les oublier le plus possible après avoir pillé leurs églises. En 383, Théodose appelle à Constantinople les évêques de tous les partis, il exige d'eux une profession de foi : on examinera les différences, et on trouvera le moyen de concilier les sectes, et surtout on décidera qui il convient de persécuter, car c'est un conseil plutôt qu'un concile. On a convoqué jusqu'aux hérétiques trinitaires. Une seule hérésie n'a pas été appelée, celle des Apollinaristes. Tous les écrivains catholiques se demandent pourquoi. La cause de cette exclusion est cependant bien simple. Il n'y a aucun accommodement possible avec les Apollinaristes depuis les événements de Machéron, on ne veut même pas qu'ils paraissent, qu'ils parlent, qu'ils exhibent les *Paroles du Rabbi*, les écrits de leur maître, ceux des Gnostiques où Bar-Abbas finit en enfer, ceux de Celse, de Julien, et peut-

(1) Ammien Marcellin, XXII, 12.

(2) Après l'invention de Babylas, on a modifié ainsi l'endroit du *Misopogon* où Julien établissait la relation de cause à effet entre le déterrement du mort de Machéron et l'incendie du temple de Daphné : « Après la translation du mort de Daphné, quelques-uns de vous, impies envers les dieux, ont livré le temple du dieu daphnéen à ceux qui s'étaient fâchés à cause des reliques du mort. »

être ceux d'Eustathe de Sébaste. Ces maudites gens, qui se mêlent d'être vertueux tout en disant la vérité, ne sont bons qu'à être expulsés des villes. Théodose y pourvut : en persécutant les ariens, il dissipa ce qui restait d'Apollinaristes. Un des hommes qui y contribuèrent le plus, c'est Grégoire de Nazianze (1).

XIII. — Julien quitta Antioche pour la guerre de Perse le 9 mars 363. Rien n'établit qu'il ait écrit contre la personne de Bar-Abbas en dehors de la *Lettre à un pontife* et du *Discours* adressé au Sénat d'Antioche dans le temple de Daphné. Pour le reste, le livre de Celse suffisait.

Dans des discours qui furent authentiques, Libanius dit que Julien, étant à Antioche, composa des livres pour venir au secours des dieux. Dans l'un (2) il dit que par ses écrits contre les chrétiens Julien avait surpassé le vieillard de Tyr, (Porphyre), et qu'il avait consacré les longues veillées de l'hiver à un ouvrage dans lequel « l'Empereur attaquait par une argumentation étendue et par la force du raisonnement les *Livres* qui font Dieu et fils de Dieu un homme de Palestine et montrait le ridicule et la vanité de ce qu'on adore en lui. » Le fond est vrai, mais la forme a été certainement modifiée dans le sens de l'atténuation. En dehors de ces mentions nous ne connaissons les écrits de Julien contre « le nouveau dieu Galiléen » que par l'Église dans Jérôme et dans Cyrille. Basile, contemporain de Julien, ne répondit ni à Celse ni à Julien, et ne mentionne ni

(1) *Lettre à Nectaire* dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. XXXVII. On dit la lettre écrite vers 357.

(2) *Epitaphios Ioulianou*. Mais quelle confiance avoir dans un texte où Julien est qualifié de *théomaque* (ennemi de Dieu) par un de ses admirateurs!

l'un ni l'autre comme ayant attaqué Jésus en Bar-Abbas. Grégoire de Nazianze, qui fait deux discours contre Julien, ne dit même pas que l'Empereur eût écrit contre les jehouddolâtres. Seul Apollinaris aurait répondu et du vivant même de Julien (1); et il aurait démontré les erreurs de celui-ci et des philosophes grecs « sans invoquer aucun texte de l'Écriture », ce qui serait un tour de force peu commun. On a mis sous le nom d'Épiphanes un *Contra Julianum* dont il reste bien peu de chose, et c'est grand dommage!

Quant à Jérôme, mon Dieu! Jérôme a lules livres de Julien en Palestine, mais il a dédaigné d'y répondre: « Si j'essayais, écrit-il au rhéteur romain Maguus, tu ne me le permettrais pas! » (2)

Julien, « pendant son expédition contre les Parthes, a vomé sept livres contre les chrétiens », dit Jérôme, et ailleurs: « Julien, au septième livre de l'ouvrage qu'il a écrit contre nous, les chrétiens ». Il « a écrit trois livres contre l'Évangile et les chrétiens », dit l'Église dans le *Contre Julien* de Cyrille d'Alexandrie. D'abord l'ouvrage n'était nullement dirigé contre les chrétiens, mais seulement contre la secte des jehouddolâtres. Remarquons aussi que de Jérôme et de Cyrille aucun n'en cite le titre exact et ne dit à quelle fin spéciale Julien tendait. Remarquons enfin que pendant quatre-vingts ans (3) personne ne répond, ne s'élève, comme si l'ouvrage d'un empereur contre une secte aussi méprisée était une chose naturelle et commune. Cependant voici Jérôme qui prétend avoir connu sept livres de

(1) Sozomène, V, 18.

(2) Jérôme, *Epistola* 70. Cf. sur ce point le *Julien* de M. Allard.

(3) Cyrille mourut en 444.

Julien contre les chrétiens et qui n'y répond pas, alors que Cyrille qui y répond n'en a connu que trois. Julien aurait si peu écrit soit trois livres soit sept livres contre eux pendant son séjour à Antioche que Jérôme vient nous dire : « ils ont été composés pendant la guerre avec les Parthes. » Aussi l'Église doute-t-elle aujourd'hui que Jérôme ait vu l'ouvrage de Julien, il ne l'aurait connu que par la réfutation qu'en auraient faite Théodore de Mopsueste ou Philippe de Side, et c'est cette réfutation qui aurait été divisée en sept livres. Mais qui a vu cette réfutation ? Est-ce ce que nous avons aujourd'hui sous le nom d'Origène (1) contre Celse ? ou sous celui de Cyrille contre Julien ?

Personne ne répondit, parce qu'il n'y avait pas de réponse possible et que la décapitation de Joannès suffisait à tout. La seule arme du mensonge, quand la vérité parle, c'est le silence.

Aussi déclare-t-on dans Jean Chrysostome (2) que d'une façon générale les écrits contre les chrétiens n'ont aucune importance et ne jouissent d'aucun crédit : « Les uns ont disparu depuis longtemps ; les autres ont péri en naissant. Si quelqu'un d'entre eux subsiste, c'est qu'il est conservé chez les chrétiens » (3). C'est en effet ce qui est advenu du *Discours* de Celse et de celui de Julien, et ce qui explique l'état dans lequel ils sont aujourd'hui. D'un seul coup les sept livres de Julien dont il est parlé dans Jérôme tombent aux trois livres dont il est parlé dans Cyrille ! A supposer donc que Julien ait écrit un ouvrage contre les Galiléens en

(1) Mort plus de cent ans avant Celse.

(2) Mort en 407.

(3) *In sanctum Babylon contra Julianum et Gentiles.*

debors de son *Discours au Sénat d'Antioche*, cet ouvrage aurait perdu quatre livres entre Jérôme qui meurt en 420 et Cyrille qui meurt en 444.

D'où vient que, seul, Cyrille demeure? De ce que Cyrille est un *corpus* de faux témoignages dans lequel on fait déposer Julien contre lui-même.

Mais plus je relis ce superbe fragment qu'on appelle *Lettre à un pontife* et plus je me convaincs que c'est l'épave d'un des livres que Julien avait écrits contre la personne même de Bar-Abbas et dont parle Libanius. On en a enlevé tout le début où, en sa qualité de souverain pontife, il montrait que, loin d'avoir donné sa vie pour autrui, Bar-Abbas l'avait ignominieusement perdue, comme il y paraissait au genre de sépulture qui s'en était suivi. Au cours de ce morceau il aborde un sujet qui lui est manifestement suggéré par *l'un en deux, deux en un* de la théorie jehouddique. Sur ce point de la genèse de l'homme, il professe une opinion radicalement opposée à celle de Bar-Abbas. Sans se prononcer contre l'hermaphroditisme originel, il tient pour la pluralité des couples. « Plusieurs hommes sont nés ensemble, dit-il, absolument comme un seul. Comment les faits le prouvent, nous en traiterons ailleurs avec attention » (1).

Il traitait les résurrections comme elles le méritent. Aux Juifs ressuscités par la main des évangélistes il opposait l'exemple de païens beaucoup plus vertueux, à qui pourtant Dieu n'avait point fait grâce de la mort.

(1) *Lettre à un pontife*, § 1. Or il n'est plus jamais question de cela. Ailleurs, parlant de ceux qui n'ont du prêtre que le vêtement : « C'est un point sur lequel je reviendrai plus tard avec attention. » Ailleurs encore il annonce qu'il va traiter ou qu'il a traité des sujets dont il n'y a plus trace.

En admettant même que Bar-Abbas eût péri pour une cause juste, « est-ce que la multitude n'a pas fait périr un Socrate, un Dion et le grand Empédocle ? Je ne doute pas que les dieux n'en aient pris le plus grand soin (après leur mort), mais les ayant faits périssables, ils ont exigé d'eux le tribut à la nature. Néanmoins, dans la suite, ils ont puni les meurtriers avec autant d'éclat qu'aujourd'hui tant de sacrilèges, et — ceci est dans Celse et vient compléter la pensée de Julien — ils ont donné de longs jours à Gamaliel qui en condamnant Bar-Abbas n'avait fait que son devoir. « Qu'on ne nous paie donc pas de paroles, qu'on ne trouble point notre foi dans la Providence ! » Non seulement les Juifs ne ressuscitent pas plus que les païens, mais jamais leur Dieu n'a pu justifier les prophéties de ses interprètes (1) sur le pouvoir qu'il a de détruire la terre et de rebâtir le Temple en trois jours (2). « Les prophètes de ceux qui invectivent contre nous, dit Julien, nous expliqueraient-ils comment leur temple trois fois renversé n'a jamais été rebâti jusqu'à présent ? Je ne dis pas cela pour leur en faire un reproche, moi surtout qui me suis récemment occupé de le rétablir en l'honneur de la Divinité qu'on y adore (3) ; mais je cite cet exemple

(1) L'auteur de l'*Apocalypse*, ses frères Philippe et Toámin, et Mathias Bar-Toámin son neveu.

(2) L'Eglise, qui ne perd jamais la carte, répond à cette objection dans le *Quatrième Evangile* : « Bar-Abbas, dit-elle, entendait cela du Temple... de son corps ! » (sic).

(3) L'antijudaïsme de Julien s'arrête à la limite philosophique. Les Juifs ont un dieu à eux, gardien de leur nationalité, qu'ils le reprennent ! Le rétablissement du Temple était un acte de justice et en même temps de haute politique. A la veille d'une campagne difficile Julien se conciliait les Juifs orthodoxes et enlevait aux Juifs chrétiens, qui débauchaient les Grecs, tout prétexte de conspirer partout contre Rome et de liquider l'Empire à leur profit. Trois fois

pour prouver que rien d'humain n'est à l'abri de la corruption et que les prophètes qui ont débité ces sornettes vivaient en la compagnie de vieilles folles, (les deux Salomé, Thamar, Suzanne, Jeanne et autres) ».

Ces prophètes sont Bar-Abbas et ses frères, particulièrement ceux qui ont écrit les livres qu'avait Georges de Cappadoce : « Rien n'empêche que ce Dieu, (celui des Juifs,) ne soit grand, mais il n'a pas de bons prophètes (1) ni de bons interprètes (2), et cela vient de ce qu'ils n'ont pas donné leur âme à dégrossir par une instruction solide, ni ouvert leurs yeux aveuglés, ni cherché à dissiper les ténèbres de leur intelligence... Les yeux fermés au grand jour, ils s'écrient de toutes leurs forces : « Tremblez ! Frémissez ! Feu ! Flamme ! Mort ! Glaive ! Grand sabre ! » (3) immense étalage de mots pour exprimer simplement les puissances destructives du feu. Mais il vaut mieux faire voir en leur lieu

renversé par des païens guerriers, le Temple était rétabli par un païen philosophe. Sans se faire trop d'illusions sur la reconnaissance, Julien pouvait en attendre un effet reflexe. Mais tout démontre qu'il n'écrivit pas à la nation juive les lettres qu'on produit maintenant. Un empereur qui, à la veille de marcher contre les Perses, exonère les Juifs des charges principales auxquelles ils sont astreints, ne semble point jouir de tout son bon sens. De plus il ment effrontément en leur écrivant qu'après la guerre il va fixer son séjour à Jérusalem. Tout le monde sait, et eux-mêmes, qu'il se propose de revenir à Tarse auprès de Celse. On n'a pas trouvé d'autre moyen de le discréditer que de laisser croire qu'il avait conclu ce pacte avec eux par sympathie pour leur déicide. C'est pourquoi, ennemi des Juifs de la façon dont il est permis de l'être, on le montre en relations de complicité avec ceux de Palestine. On produit de lui des lettres au patriarche Julius, nom bizarre qui semble latinisé, impérialisé à plaisir. Est-il besoin de dire qu'elles sont fausses, que jamais Julien n'eut l'intention de se fixer à Jérusalem et d'y finir ses jours dans l'adoration d'Iahvé ? C'est là une idée de jehouddolâtre et qui sent le cuistre d'Eglise.

(1) En effet, il les a mis lui-même en faillite le 15 nisan 789.

(2) Leur kabbale a été démentie par Dieu.

(3) Toute l'Apocalypse en sept mots.

combien ces interprètes des *Paroles de Dieu* sont inférieurs à nos poètes (1) ».

D'autre part, en lisant avec soin le *Contre Julien* de Cyrille, on voit que quelqu'un, dont le nom a disparu, mais dont la personne est souvent évoquée, révélait à Julien le sens mystérieux des *Évangiles* et guidait sa main pour le transcrire (2). C'est Apollon Dapnéen lui-même, par la voix de Calliope, la première des neuf Muses, celle qui révéla les mystères de Linus et d'Orphée.

Dans la version qui nous est parvenue, l'oracle est enveloppé dans un discours. Nous en donnons l'exorde... d'après Cyrille :

« Je veux exposer à tous les hommes les raisons qui m'ont convaincu que la secte des Galiléens est une fourberie purement humaine, inventée par la perversité, et qui n'ayant rien de divin a pipé la partie insensée de notre âme, qui se plait aux fables, aux contes d'enfants, et lui fait tenir pour des vérités un tissu de choses monstrueuses (3). Comme j'ai à parler de tous leurs prétendus dogmes, je veux avant tout établir ce principe que ceux qui me liront, s'ils ont l'intention de répondre, fassent comme dans un tribunal, c'est-à-dire

(1) Cette comparaison devait être étendue. Elle a été supprimée, à cause des noms des prophètes et interprètes qui y étaient visés du côté juif.

(2) « Ecoute maintenant le discours que Platon fait prononcer au Créateur, § 6, p. 321. Vois comme tout cela est juste, § 7, p. 325. Tu les entends crier, § 7, p. 328. Tu vois que d'après les propres paroles de Paul, § 7, p. 343. Tu vois qu'il dit que le fils de Marie, § 2, p. 345. Ecoute encore Moïse. § 6, p. 349 »

(3) D'une monstruosité qui rejaillit sur celui qui les explique. On a l'air d'un fou quand on dit à quelqu'un que Jean-Baptiste, Bar-Abbas et Jésus ne sont qu'un. Celui-là s'éloigne en haussant les épaules et se considère comme un sage.

qu'ils ne s'évertuent pas à introduire un élément étranger à la cause ou récriminatoire avant d'avoir détruit l'accusation. Il y aura plus d'ordre et de netteté dans leur défense, s'ils s'y renferment exclusivement en réfutant nos assertions, et si pour se laver de nos reproches ils ne nous chargent point de griefs nouveaux. »

Mis sur la voie de la vérité par Georges de Cappadoce et Celse, Julien était remonté de génération en génération jusqu'à la naissance de Bar-Abbas. Ce n'est point en ergotant sur les dogmes qu'il démasqua l'Église, c'est en démontrant la fraude constitutionnelle des *Evangelites* (1). Et si par hasard quelque Cyrille avait essayé de répondre, si faible était sa réponse qu'on a préféré la faire disparaître complètement sur ce point essentiel, afin que de la démonstration julienne il ne restât pas même l'ombre (2). Car toute la supercherie est dans la substitution de Jésus à Bar-Abbas avant le châtement de ce scélérat, et elle se décompose en deux temps : Bar-Abbas délié par Pilatus à la demande des Juifs, et Jésus crucifié à sa place ; bref tout le monde, à commencer par Dieu, roulé au bénéfice du baptême et des baptiseurs !

Quelques généralités passées au tamis ecclésiastique, voilà ce qui nous reste de l'ouvrage. Tout ce qui rentrait

(1) *Skeuoria*, qu'on a toujours traduit par « *dolis Evangeliorum* » jusqu'au jour où Bulet, dans son *Histoire de l'établissement du christianisme*, a proposé de lire... *doctrinis!!!*

(2) « L'empereur Julien, dit Théophane, (*Chronologie*), a écrit une réfutation des *Evangelites* que Cyrille, évêque d'Alexandrie, a réfutée à son tour *selectis et luculentis commentariis*. Julien, cet impie, dit Cédrenus (*Compendium historicum*) a écrit une *Démolition (exercitio)* des *Evangelites* que le grand Cyrille, évêque d'Alexandrie, et d'autres chrétiens ont réparée (*corri exercunt*). »

dans le plan de Julien, tout ce qui était la démonstration spéciale de l'imposture et de l'impiété des *Evangelies*, la substance de vérité historique contenue dans les livres deuxième et troisième, tout a disparu. Répondre était impossible, on ne pouvait que supprimer et falsifier. C'est ce qui a été fait, car pour Cyrille Julien est un athée, Julien a prononcé contre Jésus des paroles injurieuses qu'on ne pourrait reproduire sans se souiller.

Afin d'épargner cette souillure à Cyrille, Julien a l'air de croire à l'existence de Paul et à celle de Jochanan évangéliste. Il a même l'air de croire à celle de Jésus, et il corrobore le faux par lequel Luc le fait naître au Recensement de 760, alors que l'enquête de Celse avait eu pour premier résultat de ramener la Nativité de Bar-Abbas au jubilé de 738-739. Il a l'air aussi de croire à la vision de Pierre dans la maison de Simon le *Corroyeur*, alors que Julien connaissait l'identité des deux personnages et la raison d'être de ce dernier surnom, qui avait déjà été donné au Joannès, premier porteur de la ceinture en cuir de Gamala :

« En effet, dit Cyrille mettant Julien en scène, après quelques mots sur le Joannès baptiseur, il revient à son fameux Verbe et il dit : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » *Comment, il a craint de le dire* (1). *Mais nulle part il ne nomme ni Jésus ni le christ* (2)... il cherche à tromper nos oreilles doucement,

(1) Au contraire, il l'expliquait parfaitement, il disait en qui ce Verbe s'était fait chair, il n'avait pour cela qu'à suivre Cérinthe. Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 17.

(2) Il nommait Bar-Jehouda dit Joannès (Icou-Shana-os) et Bar-Abbas, lequel en effet n'était ni le Messie ni le Sauveur, mais un imposteur et un scélérat.

secrètement, disant que le Joannès baptiseur a rendu ce témoignage à Jésus que c'est lui qu'il faut croire qui est le Verbe de Dieu. » Que Joannès ait dit cela du christ, je ne le nie point, dit Cyrille, bien qu'il semble à quelques impies qu'autre est Jésus-Christ, autre le Verbe prêché par Joannès (1). Mais il n'en est point ainsi. Car il (Julien) dit lui-même que le Verbe-Dieu est bien le christ-Jésus connu de Joannès le baptiseur (2). » Il va sans dire qu'au contraire Julien démontrait — et avec quelle facilité ! — que le pseudo-Jésus était simplement Joannès jouant le rôle du Fils de l'homme ou Verbe de Dieu, c'est-à-dire le personnage qu'il avait espéré être à partir des Anes de la Grande Année. Et c'est ce que prouve cette phrase de Cyrille : « Remarquez avec combien de précaution, de ménagement et de dissimulation, il introduit dans son drame ce dénouement impie ! » Or ce dénouement, ce n'est pas Julien qui l'avait inventé, c'est l'Évangile qui l'imposait à tous. « En effet, déclare Cyrille : Julien est toujours prêt à nous prêter ses inventions (3) ! »

Or dans quel Évangile trouve-t-on la première tentative faite pour identifier Bar-Abbas avec le Verbe ? Dans celui de Cérinthe. « L'imposture et la fourberie des *Evangelies* » résident partiellement en cela, mais grâce à Cyrille, il ne reste rien de la démonstration que Julien avait pu emprunter aux Aloges, (4) lesquels ne

(1) Il y a en effet des chrétiens qui distinguent les uns entre Jésus et le christ, les autres entre Jésus et le Verbe, tel qu'il a été prêché par le christ. Mais ce ne sont des impies que pour Cyrille.

(2) Cyrille vient au contraire de constater que nulle part Julien ne nommait ni Jésus ni le christ.

(3) *Contre Julien*, l. X, § 2, p. 350 de l'édition Talbot.

(4) Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 3.

connaissaient pas d'évangéliste nommé Jochanan et donnaient le *Quatrième Evangile* à Cérinthe, son auteur primitif.

On peut être certain qu'après avoir dit que l'impiété qui consiste à adorer un mort provient du Joannès (1), Julien n'a pas écrit ceci que lui prête Cyrille : « Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc n'avaient osé dire que Jésus fût Dieu, mais l'excellent Jochanan ayant remarqué qu'un grand nombre de villes italiennes étaient atteintes de cette maladie et ayant appris sans doute que les tombeaux de Pierre et de Paul étaient adorés en secret, osa le premier soutenir cette doctrine. » Savez-vous ce que vient dire ici l'homme qui a démontré en août 362 l'identité charnelle de Joannès et de Jésus par la destruction de son tombeau? Tout le contraire de ce qu'il avait prouvé au Sénat d'Antioche! Il lui avait dit que le point de départ de toute la mystification, c'était le corps de Joannès enterré à Machéron. Nous avons cité la phrase (1). Mais maintenant il certifie l'authenticité de toutes les Écritures du canon, Paul, Marc, Matthieu et Luc; il assure qu'outre Joannès le baptiseur, décapité par ordre d'Hérodiade, il a existé un certain Jochanan apôtre, et apôtre excellent, puisqu'il a reposé sur le sein de Jésus pendant la Cène eucharistique, — laquelle est un fait indubitable; — que ce Jochanan chéri est allé en Italie sous Domitien (2); qu'il y a remarqué une jehouddolâtrie presque générale; que Pierre et Paul étaient enterrés à Rome où ils étaient morts martyrs sous Néron; que leurs tombeaux y étaient adorés de tous, mais secrètement, par

(1) Cf. le présent volume, p. 400.

(2) Cf. le présent volume, p. 52.

crainte des persécutions ; qu'après avoir constaté cet état de choses, au détriment de sa santé sinon au péril de sa vie, (affaire de la Porte latine et de la chaudière d'huile bouillante,) il est retourné à Ephèse ; qu'exilé à Pathmos il y a composé l'*Apocalypse*, et que revenu à Ephèse il y est mort, après avoir laissé un Évangile, le *Quatrième*, en témoignage de la divinité de Bar-Abbas !

« Jésus, dit-il, n'est connu que depuis trois cents années, » comme si Julien avait pu croire un seul instant que les *Évangiles* fussent de 62 de l'E. C. qui est précisément celle où l'Église fait venir Paul à Rome. Au moins eût-il fallu ne pas laisser dans Celse que ce culte infâme n'était connu que depuis très peu d'années, et dans Grégoire de Nazianze que selon Apollinaris il datait tout au plus de trente ans » (1). Car nous avons déjà vu que Celse ne connaissait pas de résurrections à l'actif de Bar-Abbas. Or Julien n'en connaît pas davantage. « Il n'a fait pendant sa vie aucune action remarquable, à moins qu'on ne regarde comme une grande merveille de guérir des boiteux ou des aveugles, et d'exorciser les démons dans les villages de Bethsaïda et de Bathanéa ». Ainsi les résurrections que Jésus annonce à Joannès, celles de Jacob junior, de la fille de Jaïr, et la résurrection par excellence, celle d'Éléazar dans le village même de Bathanéa que cite Julien, tout cela n'est que séméiologie, réalisation posthume des signes du Royaume (2).

Il est également certain que Julien ne tenait pas le discours suivant, dans lequel il accepte l'historicité des *Actes des Apôtres*, où les priuces de la maison de David

(1) Cf. le présent volume, p. 309.

(2) Cf. le présent volume, p. 400.

sont représentés comme des pêcheurs illettrés : « C'est assez pour vous de tromper des servantes, des esclaves, et par ceux-ci des femmes et des hommes tels que Cornélius et Sergius. Si l'on a vu sous le règne de Tibère ou de Claude un seul homme distingué (1) se convertir à leurs idées, regardez-moi comme le plus grand des imposteurs ! » Julien, au contraire, constatait que si, du côté des hérوديens, des princes comme Saül avaient combattu la famille davidique, beaucoup de Juifs et de la plus haute naissance, — Josèphe est formel sur ce point, — allèrent avec les Jehouda, les Cléopas et les Jair.

L'injustice et la méchanceté de leurs doctrines sont ce qui révolte le plus Julien. Il fait ressortir l'ambition et le vilain esprit des anges auxquels s'attachent les jehouddolâtres et qui mériteraient mieux d'être appelés démons. Or, avant d'être appelés anges, ils sont appelés démons dans les *Évangiles* mêmes, et c'est ce qui avait permis à Celse (2) d'identifier les sept démons de Marie la Gamaléenne avec les sept fils de Jehouda le Gamaléen (3). L'histoire juive aidant, Julien avait saisi le lien qui rattache le christianisme au sicariat jehoudique : « Au lieu de vous préoccuper de savoir s'il y a eu chez eux (Jehouda et les disciples) de la sainteté, vous n'imitiez que leur colère et leur fureur. Vous égorgez non seulement ceux qui restent fidèles au culte de leurs pères, mais ceux d'entre vous que vous dites

(1) Cyrille vient justement d'en citer deux, un centurion et un gouverneur.

(2) Les sept ministres de l'Évangile du Royaume sont appelés anges (d'*agghélos*, envoyé,) dans l'*Apocalypse de Pathmos*. Cf. *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 150.

(3) Cf. le présent volume, p. 351.

(4) On n'a appelé sa femme « Magdaléenne » que par une inversion dans laquelle les initiés retrouvaient « Gamaléenne ».

infestés d'hérésie et qui n'adorent pas le mort de la même manière que vous, (il s'agit de l'Eucharistie). Mais ce sont là de vos inventions. Jamais Jésus (considéré dans sa personne humaine) ne vous a donné de préceptes à cet égard, ni Paul (1). La raison en est qu'ils n'ont jamais espéré que vous arriveriez à ce degré de puissance. » Done pas de Cène dans les *Evangelies* anciens que Georges de Cappadoce avait dans sa collection.

Julien ne contestait nullement — comment eût-il pu le faire? — que Bar-Abbas descendit de Juda, fils de Jacob, et que la prophétie de l'Ane convint à David et à ses successeurs. Il renvoyait même aux *Nombres* où Balaam, traduisant les idées de son ânesse, dit : « Il se lèvera une étoile de Jacob et un homme d'Israël. » Cet homme d'Israël, c'est précisément Juda, et vous avez pu voir d'après Cyrille lui-même que Julien, par respect pour la circoncision, — cet état civil des Juifs, — n'appelait jamais Bar-Abbas Jésus ni son père Joseph ni sa mère Marie. Là où il disait « le fils de Jeboudda » on lui fait dire aujourd'hui « le fils de Marie », expression purement ecclésiastique, mise là pour amener ceci qui est du Cyrille tout pur : « Il n'est point de Juda... Et pour Joseph lui-même, vous avez beau le rattacher à Juda, vous ne pouvez pas réussir dans cette imposture, et l'on prouve que Matthieu et Luc sont tout à fait en désaccord sur cette généalogie (2).

(1) Julien parlait de Saül, car pour ce qui est de Paul, c'est au contraire un des inventeurs de l'Eucharistie. Cf. *Les Evangelies de Satan*, troisième partie, p. 25.

(2) Sur d'autres points peut-être, mais sur celui-là accord complet. C'est le but même de la généalogie par Jeboudda (Matthieu) et de la généalogie par Salomé (Luc).

Comme nous devons examiner avec soin l'authenticité de ce fait (1) dans le second livre, laissons-le de côté pour le moment. Supposons donc que ce soit là le prince issu de Juda. »

Julien demande à ceux des jehouddolâtres qui, sans être Juifs, ont embrassé l'opinion des Galiléens, — à savoir que le Christ doit régner pendant mille ans sur la terre, — comment il se fait qu'ils ne se soient pas fixés à cette opinion, mais qu'ils l'aient abandonnée pour suivre un chemin qui leur fût propre (2). Pourquoi appeler religion par excellence un système infâme et méprisable, qui, participant de la crédulité des Juifs et de la grossière indolence des Grecs, assume les vices des deux nations et ne conserve même pas le mérite d'être resté fidèle à l'enseignement de ses fondateurs ? » Cyrille a naturellement supprimé tout ce qui dans Julien faisait valoir l'étrangeté de cette volte-face. Car Julien, qui avait eu en main les ouvrages des fondateurs du système, avait très bien vu que les jehouddolâtres, formés par les *Lettres de Paul*, ne confessaient plus du tout le Christ millénariste, mais l'ombre éplorée de celui-là : « Vous êtes assez misérables pour ne pas même observer les préceptes que vous ont donnés les apôtres. (3) Et cela s'est fait par l'impiété et la perversité de leurs successeurs » (4).

La prétention des chrétiens primitifs était de représenter les vrais Israélites, et en cela de différer de leurs

(1) Que Bar-Jehoudda descend bien de Juda, fils de Jacob. Julien eût été le seul à n'en pas convenir.

(2) *Contre Julien*, l. 1, § 3.

(3) Les sept fils de Jehoudda, les fils de Cléopas, les fils de Jaïr.

(4) Les individus qui ont fabriqué les *Évangiles*, les *Actes* et les *Lettres de Paul*.

compatriotes passés à la loi modernisée, c'est-à-dire au Dieu unique des Saducéens. Ils n'avaient point changé depuis Jehouda. Ils avaient simplement, sans même que la plupart s'en doutassent, accepté son fils pour Fils de l'Homme sous le pseudonyme de Jésus, et falsifié sans scrupule toutes les Écritures prophétiques, Moïse lui-même, pour les adapter à leurs besoins. « Cette impiété — le culte d'un homme et quel homme! — vient de l'audace des Juifs en même temps que de l'indifférence et de la confusion des Gentils. Apprendre aux enfants à négliger l'instruction civique, à mépriser les sciences, les arts, la médecine elle-même en ce qu'elle a de naturel, et tout cela pour les Écritures juives, quelle honte! Si, arrivés à l'âge d'homme, ils sont devenus meilleurs que des esclaves, dites que je suis un fou et un maniaque! » Entre le judaïsme et le paganisme Bar-Abbas est le troisième larron, s'enrichissant de ce qu'il y a de pis dans l'un et dans l'autre. A l'un il a tout pris, convertissant la *malédiction* en un principe religieux; de l'autre il n'a rien retenu que la liberté de manger de tout, à l'exception des viandes consacrées aux dieux.

L'oracle d'Apollon s'exerçait surtout contre le *songe de Joseph*: « Moïse dit que le Créateur du monde choisit la nation des Hébreux, veilla exclusivement sur elle, ne se préoccupa que d'elle et donna à elle seule tous ses soins. Quant aux autres nations, comment et par quels dieux sont-elles gouvernées, il n'en est pas question: à peine semble-t-il leur accorder de jouir du soleil et de la lune (1)! Moïse et après lui les prophètes,

(1) En effet, le songe de Joseph accapare tous les astres.

et Jésus (1) le Naziréen, prétendent que Dieu est exclusivement le dieu d'Israël et de la Judée et que c'est là son peuple de prédilection. Mais *tous les charlatans et les imposteurs qui furent jamais ont été surpassés par Paul*. Que les Juifs aient été exclusivement sous le patronage de Dieu, qu'ils aient été son héritage de prédilection, c'est non seulement une assertion de Moïse, de Jésus, mais aussi de Paul. Et c'est une chose étonnante chez celui-ci, car à chaque instant, comme les polypes sur les rochers, il change de croyance relativement à Dieu, tantôt prétendant que les Juifs sont l'héritage exclusif de Dieu, tantôt affirmant que les Grecs y ont également part, puisqu'il dit que Dieu n'est pas seulement le dieu des Juifs, mais des Gentils, positivement des Gentils. Il est donc juste de demander à Paul pourquoi Dieu, s'il n'est pas que le dieu des Juifs, mais celui des Gentils, a envoyé seulement aux Juifs l'esprit prophétique, Moïse, le *chrisme* (2), les prophètes, la Loi, les prodiges et les miracles fabuleux. Tu les entends crier : « Nous avons mangé le pain des anges (3) ! » Pour finir Dieu leur envoie Jésus qui n'est *ni christ*, ni prophète, *ni maître* (4), ni héraut de cet amour que Dieu doit plus tard montrer pour les hommes sur cette terre (5). Mais il attend des milliers d'années (6), laissant dans l'ignorance tous les peuples

(1) Rappelons que nulle part Julien n'appelait Bar-Abbas Jésus ou christ. Cf. le présent volume, p. 427.

(2) Le fait pour le peuple juif d'être oint tout entier en la personne du Messiah.

(3) Sur ce pain, d'où sont tirés les douze pains de la multiplication. Cf. *L'Évangile de Nessus*, p. 446.

(4) Marân, Rabbi, Kurios, Dominus.

(5) Après les mille ans du règne de Bar-Abbas.

(6) Cinq mille au compte de Bar-Abbas. Le chiffre était dans Julien.

depuis le levant jusqu'au couchant, à l'exception d'une petite peuplade habitant depuis deux mille ans ou à peu près un coin de la Palestine (1). Convenez, Juifs, que ce prétendu chrisme est un produit de votre orgueil, le rêve fantastique d'un homme de votre race (2). Nos auteurs, au contraire (3), disent que le Créateur de l'univers est le père et le roi commun de toutes les nations, chacune obéissant à l'ascendant particulier de celui des dieux qui la conduit. Si l'expérience ne confirme pas ce que je dis, que toutes nos croyances ne soient que mensonge, folle persuasion, et qu'on approuve les vôtres ! Vous prétendez que Dieu a confondu le langage des hommes par peur de leur concorde (4), et après cela vous osez dire que vous avez une juste notion de la Divinité ? Si les biens de l'âme et les avantages du corps sont une preuve de la Providence, il n'y a pas de nation qui ne soit plus aimée de Dieu que les Juifs, point de législateur païen qui ne soit égal à Moïse, si même plusieurs ne le surpassent pas de beaucoup. Où veux-je en venir ? A ceci que si le Créateur prêché par Moïse veille sur le monde, nous avons de lui une opinion meilleure en le considérant comme le maître commun de l'univers. Qui faut-il honorer ? Le Dieu de l'univers ou celui qui veille sur une petite partie du tout ?

(1) Le centre du monde, fixé à Jérusalem même par l'*Apocalypse*, était seul sauvé dans le système de Bar-Abbas. Cf. *Le Roi des Juifs*, p. 88, et *Les Évangiles de Satan*, troisième partie, p. 306.

(2) Il s'agit de Joseph. (*Contre Julien*, l. II, § 5, pp. 328, 329 de l'édition Talbot). On voit que Julien n'a pas connu deux hommes, Joannès et un autre nommé Jésus, mais un seul : Bar-Abbas.

(3) Les auteurs païens.

(4) § 3 du l. IV de Cyrille, p. 331 de l'édition Talbot. Allusion à la tour de Babel.

« D'autre part si le Dieu des Juifs est si jaloux de sa puissance qu'il vous punisse d'en adorer d'autres, pourquoi lui donnez-vous un fils qu'il n'a jamais ni reconnu ni regardé comme sien, c'est facile à prouver, et que vous présentez vous-mêmes comme un enfant supposé (1), alors que vous connaissez tous et son père et sa mère (2), (et ses frères et ses sœurs, et ses beaux-frères et ses belles-sœurs, et ses neveux et ses nièces). » Où trouver une preuve plus décisive non seulement que Celse n'avait pas introduit dans son *Discours* l'histoire du soldat Panther, mais encore qu'aucune interprétation blessante pour l'honneur de Panthora n'avait été donnée par personne au sotadisme de Bar-Abbas ?

« Non, Dieu ne s'est point occupé exclusivement des Juifs, mais il veille sur toutes les nations, et il n'a donné aux Juifs rien de bon, rien de grand. S'agit-il de révélation ? Les Egyptiens depuis Hermès Trismégiste, les Chaldéens depuis le Joannès (3), les Assyriens depuis Bélus, les Grecs depuis Chiron, ont eu des interprètes plus savants dans les choses divines. A peine David et Samson ont-ils pu étendre leurs pouvoirs aux limites de la Judée. La connaissance des phénomènes célestes a été perfectionnée chez les Grecs à la suite des observations faites par les Babyloniens. Par les Egyptiens la géodésie est devenue la géométrie, les Grecs ont élevé l'arithmétique des marchands phéniciens au rang de science, et en la continuant avec l'astronomie et la géométrie, ils ont été mis sur la voie

(1) Supposé fils de Dieu. *bar Abbas*.

(2) *Contre Julien*, l. IV, § 8, p. 333.

(3) Jonas, dans les Ecritures juives et dans le Coran.

de l'harmonie universelle. S'agit-il d'humanité? Le dieu des Juifs est battu par la douceur d'un Lycurgue, par la clémence d'un Solon, par la bonté, la modération des Romains envers leurs ennemis. Les plus pervers, les plus cruels des chefs d'armée parmi les païens se sont montrés plus cléments envers ceux qui les avaient offensés que Moïse à l'égard de gens qui ne lui avaient rien fait du tout! »

On a enlevé toute la partie, la plus importante à nos yeux, dans laquelle Julien, complétant le travail de Celse, établissait les origines païennes de ce qu'on appelle la morale évangélique, et montrait à quelles palloodies Jésus s'abaisse pour déguiser le programme d'accaparement que Bar-Abbas avait prêché. Car Jésus ne raisonne plus comme le faisait Bar-Abbas.: « Vendez ce que vous possédez et donnez-le moi, disait celui-ci, vous vous ferez ainsi des trésors qui ne périront pas » (1). Autrement dit : « Vous entrez avec moi dans le Royaume et je vous rendrai tout au centuple ». Le Royaume écarté du programme, on ne pouvait plus laisser ce texte. On mit : « Vendez ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres », étant sous-entendu que l'Église s'enrichissait seule au détriment de ceux-ci. Et comme peu de gens suivaient ce conseil quand ils jouissaient de toutes leurs facultés, on les entreprenait quand ils étaient à l'agonie ou quand une catastrophe publique amollissait les égoïsmes. « Comment suivre cet enseignement? disait Julien; s'il venait à triompher il n'y aurait plus ni ville, ni nation, ni maison. Qui serait acheteur? Et si tout était vendu,

(1) Voyez la similitude du trésor dans *Les Évangiles de Satan*, première partie, p. 269.

pourrait-il y avoir une famille honorable? Il est bien évident que si, dans une ville, tous vendaient, il ne se trouverait personne pour acheter » (1).

Les chrétiens ayant quelque peine à rétorquer de tels arguments, — l'ordonnance de Bar-Abbas étant inapplicable, même revue par Jésus, — on l'a mise au conditionnel dans le texte modifié. « Si vous voulez être parfaits », dit maintenant l'Évangile.

Les conclusions philosophiques de Julien étaient à la hauteur de sa pénétration critique.

Les dieux ne font aucun mal ni aux hommes, ni aux êtres sensibles, par un sentiment d'envie, de jalousie ou de haine; et lorsqu'ils leur prêtent ces passions dans les poèmes, les Grecs ne sont pas mieux inspirés que les prophètes juifs dans ces déclamations incohérentes par où les jehouddolâtres font impression sur les malheureux qui les suivent. Sur le Dieu juif Julien continue Marcion et tous les Gnostiques : ce dieu foncièrement vindicatif et méchant est un dieu national, inférieur à presque tous les autres, et nullement le Dieu universel profondément bon, égal pour tous, n'ayant conféré de privilège à personne et n'ayant mis entre les peuples d'autre différence que les aptitudes intellectuelles et sociales, sous le rapport desquelles il a, au contraire, désavantagé les Juifs. C'est le point de vue égyptien, le point de vue grec, le point de vue romain. C'est le précipité que donne la chimie de l'histoire : à peuple inférieur, dieu inférieur. Tous les dieux sont à l'image de ceux qui les font. Julien n'est pas plus contre

(1) Cité plus ou moins exactement dans Photius. *Questions ambiguës*.

celui-ci que contre les autres, mais il le veut à la place où il doit être; et si les circonstances l'eussent permis il eût relevé le Temple de Jérusalem avec la religion que Bar-Abbas voulait donner au monde.

XIV. — J'arrête ici la liste, d'ailleurs fort écourtée, des hommes ou pour mieux dire des peuples qui ont connu l'inexistence de Jésus et la fraude constitutionnelle de l'Église. N'allez pas croire que cette liste s'arrête subitement avec le quatrième siècle! Mais je n'ai pas promis de vous mener plus loin. On me dira que mes témoins sont surtout choisis parmi les païens et les hérétiques. En compensation, le prochain volume par lequel je termine mon ouvrage ne contiendra que des témoignages orthodoxes et canoniques. Personne, même parmi les ennemis les plus acharnés du christianisme, n'a moins cru à l'existence de Jésus que ceux qui l'ont plaidée dans les *Lettres de Paul* et les autres pièces fausses dont se compose exclusivement le trésor des divines Écritures.



TABLE DES MATIÈRES

DE BAR-ABBAS A JÉSUS

I. ENGAGEMENT TENU	2
II. Bar-Abbas en Égypte : kabbale et magie	3
III. Sa mission définie par les miracles de son enfance	6
IV. Juifs témoins de l'existence de Bar-Abbas et de l'inexistence de Jésus : Philon, Alexandre, Josèphe, Juste de Tibériade. Faux de l'Église	10
V. Le témoignage des Égyptiens : Apion et les Anes. Faux de l'Église	14
VI. Le témoignage des Juifs de Chypre : Simon le Magicien; de Ménandre le Samaritain. Faux de l'Église	22
VII. Le témoignage des Romains. Faux de l'Église : <i>Actes de Pilate</i> . Manœuvres dans Tacite et dans Suétone. Témoignage des Juifs de Rome : Akiba l'ancien. Faux de l'Église : incendie de Rome par les chrétiens; enzônement de Sénèque	33
VIII. Les Juifs de Rome après la prise de Jérusalem par Titus	44
IX. Opinion de Quintilien sur Bar-Abbas et sa famille.	49
X. Le Jubilé de 839 sous Domitien. Le <i>fisc judaïque</i> et l'ombre du Joannès. Prédication de Rabbi Akiba. Les Anes dans le peuple. Les fils de Toâmin à Rome. Rabbi Gamaliel. Condamnation de Flavius Clémens	

et d'Acilius Glabrio pour circoncision et baptême. Testament de Flavius Clémens en faveur de Rabbi Akiba. Conversion de Clémens en successeur de Pierre par l'Église	51
XI. Le voyage d'Andréas et d'Artémion.	71
XII. La fausse lettre de Pline et la fausse réponse de Trajan.	75
XIII. Jubilé de 889 sous Hadrien. Le dernier roi-christ : Shehimon dit Bar-Kocheba, petit-neveu de Bar-Abbas. La Montagne royale. Faux de l'Église sur Bar-Kocheba. Fausses lettres d'Hadrien.	81
XIV. Exécution des adorateurs de Bar-Abbas à Carthage. Faux de l'Église : la lettre d'Antonin le Pieux sur les jehouddolâtres.	91
XV. Un chrestien qui ignore Jésus : témoignage de Minucius Félix sur le scélérat crucifié par Pilatus et sur sa secte. Faux de l'Église : interpolations, falsifications et suppressions	98

ÉMISSION DE JÉSUS

I. Le hideux Tébuthe. L'infâme Cériothé. Le mythe de Bar-Abbas ressuscité. Les Juifs chrétiens de Phrygie. Papias d'Hiérapolis et Irénée de Lyon. Faux de l'Église	114
II. Ariston de Pella. Opinion des Manichéens sur les premiers évangéliste.	125
III. Les Montanistes non dupes de la fourberie évangélique.	128
IV. La fable sans crédit en Galilée et dans la Décapole. Elisée ben Abbouya et les <i>Livres des égarés</i> . Théodotion et Symmaque. Le prétendu « Juif de Celse. » Faux en réplique à ce témoignage supposé.	129
V. Témoignage des Naziréens, Caïnites, Ebionites, Sévériens, Séthiens, Naasséniens, etc., sur l'inexistence de Jésus.	137
VI. Témoignage des Syriens. Saturnil. Faux de l'Église contre les Saturniliens. Cordon.	145

VII.	Pas une seule dupe chez les Égyptiens. Les Gnostiques. Antichristianisme des <i>chrestiens</i>	149
VIII.	Témoignage de Basilide. Antichristianisme des Basilidiens. Carpocrate, Ptolémée, Secundus. Témoignage des Valentiuiens	156
IX.	Celse l'épicurien. Son livre <i>Contre les Magiciens</i> . Lucien. Le <i>Pêcheur d'hommes</i> ou <i>les Ressuscités</i> . Exorciseurs chrétiens. Reliques de crucifiés . . .	164
X.	Pérégrininos le Ressusciteur. Ses débuts dans la vie. Les effets du baptême. Pérégrininos-Protée et son baptême de feu. Pérégrininos christ et père des pagano-chrétiens. Sa collaboration aux <i>Évangiles</i> . La tonte des moutons; les collectes. Retour de Pérégrininos au pays natal. Tournées chrétiennes en Macédoine, Thessalie et Grèce. Arrêt subit de l'exploitation	171
XI.	Pérégrininos en Égypte. Il se fait philosophe cynique et se dit le nouvel Hercule. Son séjour à Rome. Sous le nom de Crescens il dénonce Bar-Abbas. Faux de l'Église contre ces écrits : le pseudo-Justin.	189
XII.	Dernière forme du protéisme de Pérégrininos. L'annonce de son <i>évaporation</i> divine. Le bûcher d'Harpine. Assomption publique du nouvel Hercule . .	199
XIII.	Son testament. Ses apôtres en Macédoine. L'Évangile de l' <i>Ane d'or</i> . Vengeance de la Philosophie et châtement de l'ex-Ressusciteur	203
XIV.	Influence de son « évaporation » sur la rédaction des Évangiles. Faux de l'Église. Contre-martyre de Polycarpe	209
XV.	Témoignage antichristien de Tatien d'Assyrie. Ses <i>Problèmes</i> . Son enzônement à la suite de Justin. Substitution du pseudo-Paul à Pérégrininos. Autres falsifications.	214

DE JÉSUS A PAUL

- I. Le roi-christ du Pont : Alexandre d'Abonotichos. Son *Apocalypse*, ses mystères, son église, ses miracles. Le dieu Glycon. 224
- II. *Philopatris*. Une église égypto-chrétienne. Le dieu Joannès et la pâque poissonnière. Sentiments chrétiens. 248
- III. Marcion. Les chrétiens du Pont. Leur témoignage sur l'inexistence de Jésus. Marcion à Rome. Ses *Antithèses* antichrétiennes. La date de la nativité de Bar-Abbas. Réponse à Marcion dans les Écritures canoniques. Nécessité de convertir Saül et d'inventer Paul. Calomnies de l'Église contre les Marcionites. 257
- IV. Témoignages des Caimites et des Archontiques sur l'inexistence de Jésus. Les *Philosophoumena* et les « Écritures du christ. » 266
- V. Les faux de l'Église sous le nom de Tertullien. Témoignage d'Apellès sur l'état des *Évangiles* au troisième siècle. La famille de Bar-Abbas. Les *Révélations de Philumène*. Alexandre, disciple d'Apellès. Un instantané : le portrait de Jésus par Pilatus. 267
- VI. Témoignages des Monarchiens : Praxéas et Victorin, de Théodote de Byzance, d'Héracléon, d'Hermogène, de Marcus l'égyptien et de Colarbase, sur l'inexistence de Jésus. Prédication antichrétienne de Marcus en Gaule. 276
- VII. Enzônement de Pantène, de Clément d'Alexandrie et d'Origène. Suppression du témoignage de Porphyre sur Bar-Abbas. Lucius Charinus et ses *Vies des apôtres*. L'exécrable Agapius. Ses blasphèmes contre la prétendue Marie. Ses plaisanteries sur la croix. La supercherie eucharistique dénoncée sous Maximin Daza. Le livre de Blastus sur l'impossibilité matérielle de l'Eucharistie. Les Blastiens. 282
- VIII. Témoignage d'Arius et de tous les évêques ariens sur l'inexistence de Jésus. Sus à Bar-Abbas ! Les faux

	canons de Nicée (325 de l'E. C.). Eunomius, évêque de Cyzique. Son livre contre les jehouddolâtres. Les Docètes. Paul de Samosate.	294
IX.	Un champion de Bar-Abbas : Athanase, pape-roi d'Égypte. Ses <i>tableaux des Saintes Ecritures</i>	296
X.	Le bon empereur Julien. L'épithète d' <i>apostat</i> . Education toute païenne. Georges ou le Monstre de Cappadoce : sa bibliothèque. Julien et l'Ane de Juda. La fausse <i>Lettre à Gallus</i> . Julien à Athènes. Sa liaison avec Celse le platonicien. L'âge du « nouveau dieu galiléen. » La fausse <i>Lettre à Basile</i> . Le cri de la vieille gauloise.	299
XI.	La pâque d'Athanase. Georges de Cappadoce envoyé à Alexandrie comme patriarche. Fuite d'Athanase devant le Monstre. Son usine de faux. Complicité des évêques d'Occident dans l'extension de la jehouddolâtrie	312

LE CADAVRE

I.	Celse le platonicien. Son <i>Discours de vérité</i> . Efforts de l'Église pour le ramener au second siècle dans le <i>Contre Celse</i>	320
II.	Invention de Lactance comme apologiste contemporain de Constantin. Faux mis sous son nom contre le témoignage du juge de Bithynie. Bar-Abbas roi des voleurs	324
III.	Le <i>Contre Celse</i> . Où était enterré Bar-Abbas. L'enquête de Celse sur ce scélérat. Les origines de la secte. Sicaire et magiciens. Changements successifs opérés dans les <i>Évangiles</i>	335
IV.	Le Juif chargé de discrediter Celse : les amours de Marie et du soldat Panther. Joseph le charpentier. Où apparait, malgré tout, le vrai témoignage de Celse	343
V.	La Gamaléenne et ses sept démons. Bar-Abbas et sa kabbale. Sa faillite. Caractère meurtrier de son nazi-	

	réat. Sa condamnation, sa fuite, son arrestation. Bassesse des procédés évangéliques. Les prétendus miracles.	350
VI.	Rappel des dupes à la pudeur et à la raison. Démonstration de l'antithéisme de l'Église. L'ombre de l'Asc. Caractère hypocrite et orgueilleux de la jehondolâtrie. Impiété de la foi irraisonnée	360
VII.	Infériorité du dieu des Juifs sur tous les autres dieux. Conclusion du <i>Discours de vérité</i>	367
VIII.	Rentrée d'Athanase dans Alexandrie. Assassinat du Monstre de Cappadoce, le sac de sa bibliothèque. Les fausses lettres de Julien sur cet événement.	371
IX.	Julien avise aux moyens d'arrêter la <i>lèpre de la société humaine</i> . Sa douceur, sa tolérance envers les jehoudolâtres. Leurs divisions et leur cupidité.	379
X.	Julien chez Celse Antioche, foyer de jehondolâtrie. Julien sait tout et dira tout. Le Royaume pavé d'or ne viendra jamais. Témoignage d'Apollinaris de Laodicée et d'Eustathe de Samarie contre la mystification évangélique. Le Saint-Sépulcre. Apollinaris et Eustathe mandés par Julien. Le faux Apollinaris.	385
XI.	Les pèlerinages au tombeau de Bar-Abbas et de ses frères. L'oracle d'Apollon daphnéen. Discours de Julien au Sénat d'Antioche. Le mort de Machéron. Ordre de détruire son tombeau. Incinération de ses os à Samarie (août 362). Lettre de Julien à Photin, évêque de Sirmium. La réplique des jehoudolâtres à Apollon : incendie de son temple. Les prétendus martyrs. Julien et ses Gaulois. Prophéties chrétiennes annonçant sa mort. La flèche du Parthe. <i>Tu as vaincu, Galiléen!</i>	397
XII.	Les effets de l'exhumation et de l'incinération de Bar-Abbas. La statue de Jésus. Décapitation de Bar-Abbas comme baptiseur. Translation du Saint-Sépulcre de Machéron au Guol-golta. Hélène et Macaire. Invention de Babylas. Mesures de l'Église contre les Apollinaristes	412

XIII. Les écrits de Julien contre « le nouveau dieu galiléen. » Son antijudaïsme philosophique. Fraude constitutionnelle des Évangiles. Le <i>Contre Julien</i> : transformation de Julien en faux témoin par l'Église. Vanité de ces manœuvres. Les oreilles de l'Âne de Juda. Ignominie foudamentale du christianisme. Dérision de Dieu et mépris des hommes	419
XIV. NOTE DE L'AUTEUR	440



ARTHUR HEULHARD

LE MENSONGE CHRÉTIEN — (JÉSUS-CHRIST N'A PAS EXISTÉ)

Sous ce titre : **LE MENSONGE CHRÉTIEN — (JÉSUS-CHRIST N'A PAS EXISTÉ)**, l'ouvrage complet se compose de onze volumes in-8° écu, comprenant, à côté du travail personnel de M. HEULHARD, l'édition critique de toutes les pièces connues sous le nom de *Nouveau Testament*.

EN VENTE :

I. LE CHARPENTIER

II. LE ROI DES JUIFS — III. LES MARCHANDS DE CHRIST

IV. LE SAINT-ESPRIT — V. LE GOGOTHA

VI. L'ÉVANGILE DE NESSUS

VII. LES ÉVANGILES DE SATAN (1^{re} Partie)

VIII. LES ÉVANGILES DE SATAN (2^e Partie)

IX. LES ÉVANGILES DE SATAN (3^e Partie)

Volumes in 8° écu de plus de 400 pages. — Prix : 5 fr. chaque.

Pour paraître fin octobre

LE ONZIÈME ET DERNIER VOLUME :

LE JUIF DE RAPPORT

SOUSCRIPTION A L'OUVRAGE COMPLET

Prix réservé aux Souscripteurs :

En France : 4 fr. le volume, *franco*.

A l'Étranger (Union postale) : 4 fr. 50 le volume, *franco*.

Pays étrangers à l'Union postale : 5 fr. 50, *franco*.

Payable à réception de chaque volume.

Paris, Arthur HEULHARD, Éditeur, 6, rue Saulnier, Paris (11^e).

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE - PARIS

Direction des collections

A l'exception des reproductions effectuées pour l'usage privé du copiste, les œuvres protégées par le code de la propriété intellectuelle ne peuvent être reproduites sans autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.

Dans l'intérêt de la recherche, les utilisateurs de la présente microforme sont priés de signaler au département de la Bibliothèque nationale de France détenteur du document les études qu'ils entreprendraient et publieraient à l'aide de ce document.
